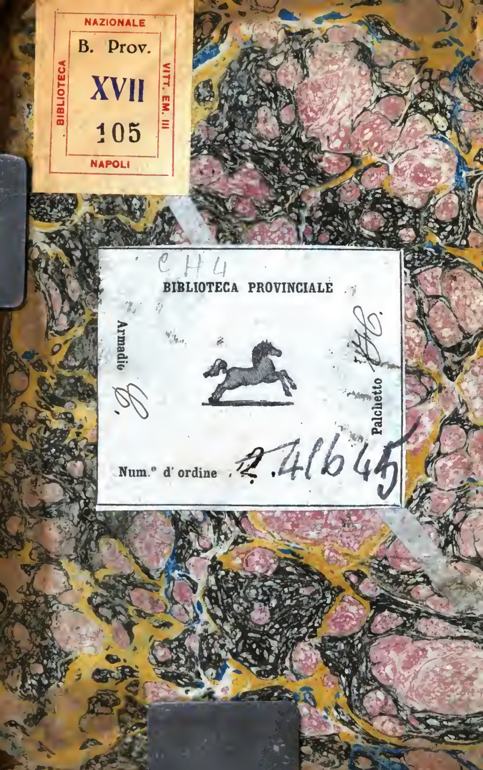




NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
XVII
VITT. EM. III
105
NAPOLI
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine



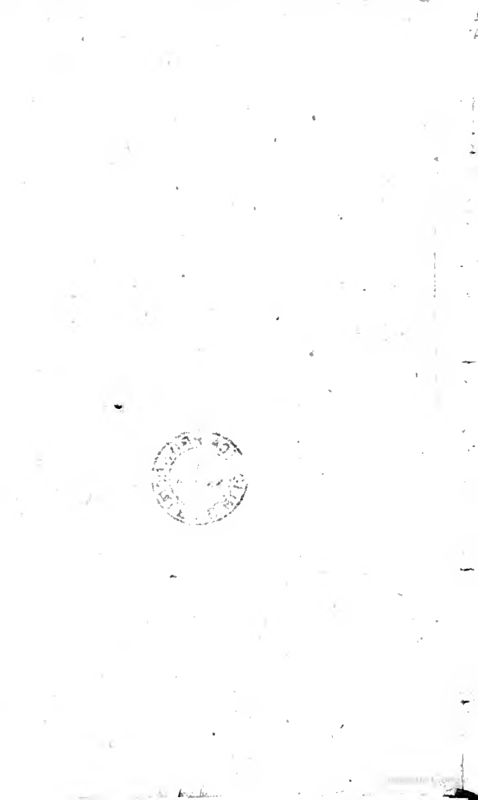
OEUVRES

DE

CRÉBILLON.

TOME I.






NAPOLI

PROSPER JOLYOT DE CREBILLON

ATRÉE ET THYESTE
RHADAMISTE ET ZÉNOBIE

Peyron del.  *L. Petit sculp.*

OEUVRES

DE

CRÉBILLON,

ÉDITION

Ornée de Figures dessinées par PEYRON, et gravées sous sa direction.

TOME PREMIER.



DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

A PARIS,

CHEZ MAILLARD, QUAI DES AUGUSTINS.

L'AN V. — 1797.





TABLE

De ce qui est contenu dans cette Edition.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

FIN DE LA TABLE.

AVERTISSEMENT.

La rapidité avec laquelle ont été épuisées les différentes éditions des Œuvres de Crébillon, en même temps qu'elle est un tribut d'éloges pour l'auteur, annonce aussi le besoin du public pour la lecture de ses productions sublimes. Cet empressement universel à se procurer les ouvrages immortels de ce poète tragique, est un pressant avertissement d'en multiplier les facilités. C'est ce qui nous a déterminés à donner une nouvelle édition des Œuvres de cet auteur. Nous ne craignons pas d'assurer que celle que nous offrons aujourd'hui est la plus complète et la plus correcte de toutes celles qui ont paru jusqu'à ce jour. Nous laissons aux connaisseurs le soin de dire si elle n'est pas aussi la plus belle. Nous avons pensé qu'en renchérissant sur les précédentes, nous répondrions davantage au vœu général.

La magnifique édition du Louvre est celle dont nous avons emprunté le texte, après l'avoir toutefois collationné et rectifié sur le manuscrit même de l'auteur, déposé à la bibliothèque du théâtre français. Nous avons imprimé à la suite des tragédies, ses discours académiques, tant en vers qu'en prose, et des discussions savantes de quelques écrivains sur ses différentes pièces. Nous y

avons joint quelques vers faits à l'occasion de la mort de notre poète.

Nous avons pensé qu'on serait curieux de connaître les particularités de la vie publique et privée de cet homme célèbre que l'on n'a pas hésité de placer au rang des Corneille et des Racine, et de surnommer le tragique. *Persuadés que tout ce qui concerne ce grand homme a droit d'exciter le plus vif intérêt, dans sa vie que nous avons placée à la tête de l'ouvrage nous avons recueilli les anecdotes les plus piquantes sur ses tragédies, et celles qui nous ont paru les plus propres à donner une juste idée du caractère et des mœurs de l'auteur.*

Quant à la partie typographique, il nous suffira de nommer Didot pour la correction et la beauté de l'impression et des caractères; et Peyron pour la noblesse et le fini des dessins, qui sont confiés au burin des plus célèbres artistes de Paris, sous la surveillance de ce peintre.

En tout nous n'avons rien négligé de ce qui pouvait rapprocher cette édition de la perfection de l'ouvrage. Nous nous sommes satisfaits personnellement dans l'exécution de cette entreprise. C'est un hommage public que nous sommes forcés de rendre aux lettres et à la réputation méritée de ce tragique, qui a tant illustré notre siècle et enrichi la scène française. Si nous avons bien mérité du public, nous avons atteint notre but, et notre succès est complet.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE CRÉBILLON.

Prosper Jolyot de Crébillon, fils de Melchior Jolyot, greffier en chef de la chambre des comptes de Bourgogne, et de Geneviève Cognard, fille d'un lieutenant-général de Beaune, naquit à Dijon le 13 février 1674.

Si les titres que l'auteur d'*Atrée*, d'*Electre* et de *Rhadamisthe* a acquis à la célébrité ne suffisaient pas à sa gloire, et ne le portaient bien au-delà des distinctions que les préjugés de la vanité ont attachées à la naissance, on rappellerait que deux frères Jolyot, auteurs de la famille de Crébillon, furent ennoblis, pour leurs services militaires, en 1442, par Philippe-le-Bon, comme le prouve le titre original déposé au trésor des chartes de la chambre des comptes de Dijon.

Il fit ses humanités au collége des jésuites à Dijon, et son droit à Besançon : c'est tout ce qu'on sait des particularités de son premier âge. L'abbé d'Olivet ayant rappelé à Crébillon la coutume des jésuites d'exprimer par des épithètes sur la liste de leurs écoliers, à côté de chaque nom, leurs

bonnes et mauvaises qualités, celui-ci voulut connaître comment il avait été signalé. L'abbé d'Olivet écrivit au célèbre père Oudin à Dijon, qui consulta les catalogues, et trouva à l'article de Prosper Jolyot de Crébillon ces mots : *Puer ingeniosus, sed insignis nebulo.* « Enfant plein d'esprit, mais « un franc polisson. » L'abbé d'Olivet lut en pleine académie, avant l'ouverture d'une séance, la réponse du père Oudin, qui lui transmettait ces détails. Le poète éclata de rire à la dernière qualification, et se plaisait lui-même à raconter cette anecdote.

Ses études finies, Crébillon voulut se consacrer à la littérature, pour laquelle il se sentait beaucoup de penchant. Il trouva une forte opposition de la part de ses parents, qui, trop prévenus contre la profession des lettres, et jaloux de conserver l'espèce d'illustration qu'ils avaient acquise dans la magistrature, destinèrent le jeune Crébillon à suivre la carrière du barreau. Reçu avocat, on le mit chez un procureur à Paris, pour y prendre connaissance des formes de la procédure, et le mettre en état de posséder la charge de son père, qui la lui destinait. L'impétuosité des passions du jeune homme, auxquelles il se livra entièrement, l'éloigna bientôt de ce genre de travail. Son procureur, qu'il n'envisageait que comme un suppôt de la chicanne, était l'homme qu'il fréquentait le moins. A peine daignait-il lui parler. Prieur, ainsi

se nommait ce procureur, avait cependant de l'esprit : il était fils de Prieur, à qui Scarron avait adressé une épître.

Loin d'entrer dans les vues de sa famille, Crébillon suivait son goût pour les plaisirs. Paré un dimanche avec beaucoup de soin pour aller à un bal, une pluie affreuse le force de rester à la maison. Cette contrariété donna de l'humeur au jeune homme. Prieur, témoin des regrets impatients de son pensionnaire, l'engage à prendre gaiement son parti, à se déshabiller, et lui propose de se tenir réciproquement compagnie. Il fallait une circonstance aussi majeure pour mettre Crébillon en tête à tête avec son procureur. Il y consentit, et ce hasard singulier les mit l'un et l'autre à portée de se mieux connaître et de se rendre mutuellement plus de justice. Prieur avait démêlé le goût de son élève pour le spectacle. Il l'aimait beaucoup lui-même. Il amena adroitement la conversation sur cette matière. Aussitôt la tête du jeune poète s'échauffe : il fait avec précision l'analyse des pièces qui avaient paru depuis quelque temps au théâtre. Cette discussion développe son génie. Prieur dès-lors apprécia le mérite du jeune homme, et fut convaincu que cette dissipation extérieure cachait un grand talent qui s'ignorait encore lui-même. Il crut apercevoir par les traits échappés à Crébillon une disposition naturelle au genre tragique, et lui conseilla de composer une tragédie.

Quelques productions éphémères qu'il estimait peu, ne pouvaient donner au jeune homme une idée avantageuse de son talent pour la poésie. Les chefs-d'œuvres de Corneille et de Racine ne lui permettaient pas de croire à la possibilité de se faire après eux un nom dans la même carrière. Il sentait la distance immense qu'il y a entre la composition facile d'un vaudeville, d'une épître ou d'un apologue, et la conduite noble et pénible de la tragédie. Il rejette bien loin la proposition de Prieur. Celui-ci ne se rend pas; il combat avec chaleur l'opposition qu'apportait Crébillon, lui fait envisager la gloire attachée aux succès dans ce genre, qui absorbe parmi nous toute autre littérature. Il excite son ambition; enfin il le persuade.

Le sujet de *La Mort des enfants de Brutus* fut le début de notre poète. Ce premier pas sur la scène tragique était peu fait pour l'encourager; car lorsqu'il présenta sa pièce aux comédiens, ils la refusèrent. L'auteur y montra assez de talent pour la versification; mais il était loin de donner l'espérance de le voir parvenir au grand tragique. Cette pièce n'a jamais été imprimée : Crébillon la brûla quelque temps avant sa mort, que le hasard la lui fit rencontrer dans ses papiers, et il ne nous est rien resté de cette production. Vivement affecté de cet affront, Crébillon s'en plaignit amèrement, et jura d'abord de ne plus faire de vers. Prieur essuya le premier feu; mais l'impulsion secrète qui

entraînait notre poète vers le théâtre, et les nouvelles instances du procureur, l'amenèrent insensiblement à se livrer à une nouvelle entreprise. Ce fut *Idoménée* qui consola notre poète du peu de succès de sa première pièce. *Atrée et Thyeste* parut ensuite. L'auteur y montra ce qu'il était. Prieur, attaqué d'une maladie mortelle, se fit porter à la première représentation de cette pièce. « Je meurs « content, dit-il avec transport à Crébillon qui était « venu le voir à sa loge; je vous ai fait poète, et « je laisse un homme à la nation. »

Jolyot père vit avec peine son fils devenu poète. Il lui fit par lettres les plus vives représentations, auxquelles le jeune homme n'eut aucun égard. L'éclatant succès d'*Atrée* ne le fit pas changer. Il y eut d'abord beaucoup de froid entre le père et le fils. Un second mariage contracté par Melchior, et qui avait fort déplu au fils qui s'en était expliqué ouvertement, contribua à augmenter la mésintelligence. Crébillon d'ailleurs, avec un grand goût pour la dépense, et nul ordre dans ses affaires, avait fait en Bourgogne différents voyages très-onéreux à son père. Il venait en outre, sans le consulter, de faire un mariage contre son gré. Vivement épris de Charlotte Péaget, fille d'un apothicaire de Paris, il l'épousa en 1706. Son amour et la vertu de Charlotte l'emportèrent sur toute autre considération. Ce dernier trait acheva de le brouiller avec son père, qui, outré de cette alliance, selon lui peu

sortable, déshérita son fils. Celui-ci ne s'en appliqua que plus ardemment à la poésie : elle était devenue son unique ressource. Melchior revint dans la suite de ce premier mouvement de mécontentement, et rendit à son fils la justice qu'il méritait. Il révoqua l'exhérédation avant sa mort, arrivée en 1707, et rétablit Crébillon dans tous ses droits. La succession de son père appela de nouveau notre poète à Dijon ; mais, n'entendant rien aux affaires, il laissa vendre et mettre en décret le peu de biens que son père lui avait laissés, et se trouva, à la fleur de son âge, couvert de laurier, mais sans fortune. La mort de sa femme, à laquelle il était très-attaché, vint en 1711 augmenter son embarras.

Sa nomination, en 1715, à la place de receveur des amendes de la cour des aides, le mit pendant quelque temps au dessus du besoin : mais il en essuya la suppression en 1721, et ne retira que 2000 livres du remboursement de la finance, qui s'élevait à 57,000 livres, pour avoir négligé de réaliser à temps son titre. Il en fut de même de plusieurs billets du système de Law, dont il aurait pu se procurer un bien-être pour l'avenir, et qu'il fondit peu à peu. Enfin il ne lui resta rien de son bien de patrimoine, ni de celui qu'il avait acquis. Réduit aux seules ressources de son talent, mais naturellement paresseux, il ne travaillait que parcequ'il n'avait d'autres moyens d'existence. Son talent aurait eu besoin d'être encouragé : il fut au contraire

longtemps oublié ; et malgré ses succès il n'avait pu obtenir, dans les moments les plus éclatants de sa vie, une place à l'académie française. On lui rendit enfin justice, et il y fut reçu le 17 septembre 1731, à la place de La Faye. Il fut nommé, en 1735, censeur de la police.

La célébrité des succès les plus éclatants et les plus multipliés sur la scène tragique avaient procuré à notre poète des amis puissants par leur rang et leurs richesses, tels que le duc d'Orléans, régent; le comte d'Angoulême, le baron d'Hoequet, Bignon, Pâris, etc. Avec beaucoup de facilité pour s'enrichir, il n'en a pas même aperçu les occasions. Sa grande ame ne put s'abaisser à brûler de l'encens sur l'autel de Plutus; et il ne se servit des grands avantages que pouvaient lui procurer de si belles connaissances, que pour ses plaisirs, et jamais pour sa fortune. Il a toujours conservé, pour tout ce qui s'appelle intérêt, une indifférence et une insouciance, d'où sa position très-voisine du besoin aurait dû le tirer. Il fallait que les autres s'en occupassent pour lui. Le roi, à qui on fit connaître par la suite l'espèce de dénuement où se trouvait Crébillon, lui fit une pension de 1000 livres sur sa cassette, lui en assigna une autre de 2000 livres sur le Mercure de France, le nomma ensuite homme de lettres attaché à sa bibliothèque, avec une gratification annuelle de 600 livres; et il y ajouta une pension de 400 livres pour indemnité de son logement

qu'il perdait par la démolition des maisons de la cour du vieux louvre, pour achever ce palais. Mais ce qui fut bien flatteur et bien honorable pour notre poète, c'est la magnifique édition de ses Œuvres que le roi fit faire à l'imprimerie du louvre, au profit de l'auteur. Ce bienfait ne fut pas pour lui un honneur stérile : la vente de cette édition lui valut plus de 6000 livres.

Etant directeur de l'académie française, il complimenta deux fois Louis XV au nom de sa compagnie ; la première le 17 novembre 1744, sur le rétablissement de sa santé, après la cruelle maladie que ce prince essuya à Metz ; la seconde en 1745, sur les succès de cette campagne. La noble assurance avec laquelle Crébillon parla au roi dans ces deux occasions, étonna quelques-uns de ses amis, qui avaient pensé que la présence de Louis aurait pu l'intimider. « Eh ! pourquoi, leur dit-il, aurais-je « été embarrassé de parler à un prince qui ne peut « faire trembler ses sujets que de la crainte de le « perdre ? »

Longtemps avant sa mort Crébillon avait été attaqué d'une érysipèle aux jambes, qui fluait. Ce mal n'était pas dangereux, mais il exigeait un régime pour entretenir l'écoulement. C'était trop pour notre poète, que la moindre entrave révoltait. Divers accidents survenus à défaut de ménagement, ne le déterminèrent pas à changer son train de vie. Le mal empira : comptant sur la force de son tem-

pérament qui l'avait soutenu jusqu'alors, il le négligea. Enfin, le 12 juin 1762 il eut une suppression d'urine qui annonçait un danger pressant. Il vit approcher le moment de sa destruction sans effroi, et envisagea la mort avec beaucoup de fermeté et de courage; et le jeudi 17 juin de cette année 1762, à neuf heures du soir, il rendit l'ame après une agonie assez douce, muni des sacrements de l'église, âgé de quatre-vingt-huit ans quatre mois et quatre jours, ne laissant au seul fils [1] qu'il avait eu de Charlotte Péaget, d'autre héritage que son nom. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Gervais sa paroisse. Les Muses françaises ont exprimé leurs regrets de la perte d'un aussi grand homme par plusieurs pièces en vers.

Les comédiens, par reconnaissance et pour honorer la mémoire de l'auteur d'*Atrée* et de *Rhadamisthe*, firent célébrer le 16 juillet suivant, à Saint-Jean-de-Latran, un service auquel assista un concours prodigieux de monde. Ils y avaient invité tout ce qu'il y avait de plus distingué par la naissance, le rang ou l'amour des lettres; les membres des académies, les corps littéraires, les artistes les plus célèbres en tout genre, qui se firent un devoir et un honneur de venir grossir la pompe funèbre de ce

[1] Claude-Prosper Jolyot de Crébillon, né à Paris le 12 février 1707, et mort le 12 avril 1777, beaucoup moins connu par son mariage avec milady Staffort, d'une famille ancienne d'Angleterre, que par ses romans qui l'ont mis au rang des meilleurs auteurs en ce genre.

poète immortel, et qui a tant illustré notre siècle.

Le roi lui fit ériger un mausolée en marbre, dont le travail fut confié au ciseau du fameux Le Moine. Ce monument est placé dans l'église Saint-Gervais sa paroisse.

Son buste en marbre, exécuté par Le Moine, d'après le superbe tableau de Latour, est placé au foyer du théâtre français, avec les grands poètes qui ont illustré cette scène.

Aved a aussi fait de lui un portrait très-ressemblant, et qui a été gravé par Balechou.

Crébillon était d'une taille avantageuse, bien fait, d'une démarche et d'un maintien nobles, d'un caractère de tête bien prononcé : il avait les yeux grands et bleus, mais vifs et pleins de feu, les sourcils très-marqués et blonds, un tempérament extrêmement robuste. Il était grand mangeur, mais les aliments les plus simples et les plus grossiers étaient plus de son goût. Il avait aimé dans sa jeunesse le luxe des meubles et des habits : ce goût, contrarié par la fortune, ne le suivit pas dans sa retraite, où, à sa mise, on ne se doutait pas qu'il eût jamais attaché un grand prix à ces jouissances. Sa manière de vivre était singulière; il dormait peu, et le plus souvent c'était de jour; il couchait sur la dure, non par mortification, mais par goût.

Il était modeste, vrai, d'un abord facile, officieux: la candeur et la simplicité de ses mœurs allaient jusqu'à la bonhommie. Sans rancune, il oubliait facile-

ment les torts qu'on pouvait avoir eus avec lui ; d'un caractère très-doux et très-sociable, quoique naturellement impatient et même un peu colère ; peu difficile sur le choix de ses sociétés, surtout dans les derniers temps de sa vie ; aimant sa patrie, dont il n'oublia jamais le patois, si connu par les Noëls de La Monnoie, et qu'il employait quelquefois dans la conversation : parlant rarement de lui-même, il ne pouvait supporter la louange, lui qui savait l'employer avec tant d'avantage : compâtissant, les malheureux avaient des droits certains sur son bon cœur ; les animaux mêmes, surtout s'ils étaient souffrants, en éprouvaient les effets : toujours entouré de chiens et de chats, dont les infirmités attestaient sa sensibilité, sa maison était devenue une ménagerie, dont il paraissait avoir composé sa société en se retirant de celle des hommes. Sur la question qu'on lui fit, pourquoi il paraissait donner la préférence aux premiers : « C'est que je connais « les hommes, » répondit-il, mais sans amertume et avec un sang-froid philosophique. Il craignait leur commerce, ne les haïssait pas, mais les plaignait d'être méchants. Cette société d'animaux, malades pour la plupart, lui avait fait contracter l'habitude de fumer du tabac, dont il faisait une consommation incroyable, et qui lui était d'une absolue nécessité pour purger les mauvaises odeurs dont sa chambre était infectée. Cet usage n'avait pas peu contribué à l'éloigner de la société, ne voyant que

des amis avec lesquels il ne se gênait pas, et qui lui permettaient de fumer à son aise.

Il ne pouvait prendre sur lui de se conformer aux devoirs de la société. Il ne faisait jamais de visites, laissait même sans réponse les lettres qu'on lui écrivait, mais dispensait de même les autres, à son égard, de ces usages de pure bienséance. Passionné pour la liberté, qu'il regardait comme le souverain bonheur, il redoutait tout ce qu'il croyait pouvoir y porter atteinte.

Il détestait l'épigramme; il avait le plus grand mépris pour la satire. « Jugez à quel point elle est « méprisable, disait-il à un jeune homme qui lui « apportait un ouvrage de ce genre, puisque vous « y réussissez à votre âge. »

Il n'a jamais écrit contre personne:

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume,

dit-il lui-même dans son discours de remerciment à l'académie. Les auditeurs confirmèrent la justice que l'auteur venait de se rendre, par les nombreux applaudissements qu'ils donnèrent à ce passage.

Il avait un air sérieux et mélancolique, et une force dans l'esprit qui n'excluait cependant ni la gaieté ni la plaisanterie. Dans une maladie sérieuse qu'il essuya, son médecin, qui craignait pour les jours de son malade, et surtout pour ses honoraires, lui demanda les deux premiers actes de *Catilina,* qui étaient faits alors. Ce vers si connu de

la deuxième scène du second acte de Rhadamiste fut la réponse du poète souffrant :

> Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine?

Ses créanciers obtinrent contre lui, en 1748, une sentence aux consuls, et firent saisir entre les mains des comédiens les honoraires de sa tragédie de *Catilina*. Dans un mémoire qu'il donna au ministre, il soutint la saisie mal fondée, Catilina n'étant pas consulaire. Cette plaisanterie divertit beaucoup le roi, à qui le ministre en rendit compte, et provoqua un arrêt qui déclara les fruits de l'esprit insaisissables. Cette loi doit acquérir à Crébillon un droit certain à la reconnaissance de tous les gens de lettres.

Sa mémoire était extrêmement heureuse : ce qu'il avait appris une fois, il ne l'oubliait jamais. Quoiqu'il eût fait peu d'usage du latin depuis sa sortie du collége, il posséda parfaitement cette langue jusqu'à la fin de sa carrière. Il n'écrivait jamais ses tragédies que pour en distribuer les rôles aux acteurs ; et il avait tant de précision dans la mémoire, que si, au récit de ses pièces, on lui faisait une critique judicieuse, il corrigeait l'endroit critiqué, et oubliait entièrement sa première composition. Sa mémoire ne conservait absolument que ce qu'il croyait devoir retenir.

Il connaissait bien ses poètes ; mais il en faisait rarement des citations, et seulement lorsqu'il y était

forcé : c'était, selon lui, moins une preuve d'érudition que de pédantisme. Il avait la plus haute estime pour les auteurs anciens, surtout pour les Grecs, qu'il regardait comme ses modèles et ses maîtres.

Vers le milieu de sa vie il s'était retiré du monde, et avait pris le goût de la solitude, où il s'occupait de la lecture des romans : ceux de la Calprenède étaient ceux qui lui plaisaient davantage. Il convenait qu'ils lui avaient été d'une grande ressource dans ses tragédies. Il composait aussi des romans, mais tout de mémoire. Il ne nous en est rien resté, ne les ayant jamais écrits. Un jour quelqu'un entra brusquement chez lui dans le temps qu'il composait un de ses romans : « Ne me troublez pas, lui dit-il ; « je suis dans un endroit intéressant : je vais faire « pendre un ministre fripon, et en chasser un autre « imbécille. »

Il ne se permettait de bons mots qu'avec son fils, homme de beaucoup d'esprit. Un jour, dans un cercle nombreux où se trouvait ce dernier, on demandait à Crébillon laquelle de ses productions il estimait le plus. « Je ne sais quelle est ma meil- « leure ; mais voilà sans doute ma plus mauvaise, » dit-il en montrant son fils. — « C'est qu'elle n'est pas « du chartreux, » répliqua vivement celui-ci.

Une autre fois, encore en présence de son fils, Crébillon témoignait son repentir d'avoir fait deux choses, sa tragédie de *Catilina* et son fils. « Con-

« solez-vous, lui dit ce dernier; le public ne vous « donne ni l'un ni l'autre. » C'est d'après cette plaisanterie de notre poète, que le fils disait quelquefois : « Mon père n'a jamais fait que deux mauvaises « pièces, *Catilina* et moi. »

On a prétendu que, pour composer, Crébillon était obligé de fermer ses fenêtres en plein jour, et d'allumer des bougies dans son cabinet. Cette particularité ne paraît pas vraisemblable. Le plus souvent il faisait ses vers avec beaucoup de facilité, en rêvant dans son fauteuil. Il lui arrivait cependant quelquefois, lorsqu'il travaillait, de s'agiter violemment, et de se promener avec vivacité. Un jour qu'il était dans les petits enclos du Jardin du Roi, dont il aimait beaucoup la solitude, et dont Duverney lui avait donné une clef, ne se croyant vu de personne, le temps étant fort chaud, il quitte son habit, et, entièrement abandonné à sa verve, il marche précipitamment, et pousse de temps à autre des cris effroyables. Un jardinier dont il n'était pas connu, le prend pour un insensé ou pour un homme chargé de quelques mauvaises affaires, va avertir Duverney, qui, en reconnaissant notre auteur, rit beaucoup de la méprise du jardinier.

On peut au contraire juger de la grande facilité qu'il avait pour le travail, par la rapidité avec laquelle se succédaient ses pièces. En moins de douze ans il donna sept tragédies au théâtre. Son goût décidé pour le plaisir et la dissipation, en le portant

dans le tourbillon du plus grand monde, ne pouvait lui laisser que bien peu de temps pour le travail.

Cet amour pour le plaisir, son silence sur ses ouvrages, son ton dans le monde, bien différent de celui de ses écrits, accréditèrent le bruit répandu par ses ennemis, qu'il n'était point le véritable auteur de ses pièces. Suivant eux, de si noires productions n'avaient pu sortir que de la sombre cellule d'un cénobite, et ils les attribuaient à un chartreux parent de l'auteur, et mort en 1714. Ils profitèrent du retard que Crébillon apporta dans la composition de *Catilina*, pour donner de la vraisemblance à cette calomnie. Ils répandirent que Catilina était enseveli avec le chartreux. Mais enfin cette pièce tant annoncée et tant desirée parut, détrompa les honnêtes gens, et ferma la bouche à la malveillance, qui n'osa ressusciter le chartreux. Notre poète s'affectait si peu de cette maligne invention, que, pendant qu'il travaillait à sa tragédie de Catilina, en ayant déclamé quelques morceaux devant un jeune homme qui lui en répéta ensuite sur le champ plusieurs scènes : « Monsieur, lui dit le poète, « ne seriez-vous pas par hasard le chartreux qui fait « mes pièces ? » Cette plaisanterie fait assez connaître combien ce grand homme méprisait les manœuvres impuissantes de ses ennemis.

Le mauvais succès du début de Crébillon sur la scène française l'avait affecté, mais non rebuté. Il avait entrepris une nouvelle pièce sous le nom

d'*Idoménée*. Elle parut pour la première fois au théâtre le 29 décembre 1705, et fut assez bien accueillie du public. Le dernier acte fut peu goûté à la première représentation. L'auteur en fit un autre, qui fut composé, appris et joué en cinq jours : c'est l'acte qui est resté. Cette pièce eut treize représentations de suite.

Quoiqu'on s'aperçoive que c'est l'ouvrage d'un jeune homme, cette tragédie donna dès-lors une idée de ce que serait un jour son auteur. La description de la tempête par Idoménée est très-énergique, et peut-être trop poétique. La nécessité de l'accomplissement de son vœu barbare forme le nœud de la pièce. Mais l'amour de ce roi déja vieux, pour une jeune princesse dont il avait fait mourir le père, est peu naturel et absolument invraisemblable. Sa rivalité avec son fils, sans rien ajouter à la force du sujet, produit cependant des scènes du plus vif intérêt, fournit à ce dernier un motif de plus de se tuer lui-même, et met fin à la perplexité du père. Ce sujet est très-tragique, et ne produit cependant que de la pitié et de la surprise. La versification de cette tragédie, sans être brillante, est animée par cette chaleur que la force excite. L'intrigue en général est faible, et la diction quelquefois lâche : on y admire cependant de beaux endroits et d'heureuses situations. Un sujet si difficile à traiter ne pouvait être choisi par un homme ordinaire. En composant *Idoménée*, il conçut le projet de celle

d'*Atrée*, dont le sujet lui plaisait davantage ; et peu s'en fallut qu'il n'abandonnât la première pour l'autre.

Il s'en occupa aussitôt qu'*Idoménée* fut achevée, et *Atrée et Thyeste* fut représenté pour la première fois le 14 mars 1707, et eut dix-huit représentations. Cette tragédie est de la plus grande manière. L'auteur développe ce qu'il est dans cette pièce, qui a un caractère plus fier et plus original que la précédente. Le sujet est si terrible, et le caractère d'Atrée si fièrement dessiné, que cette pièce fut trouvée trop tragique. Le poète cependant, en imitant le *Thyeste* de Sénèque, a diminué l'horreur de la catastrophe. Le rôle d'Atrée passe pour un chef-d'œuvre dramatique. Il se soutient dans toutes ses parties. Le fameux songe de Thyeste est d'une force supérieure. Le théâtre offre peu d'exemples d'un tableau aussi terrible que la reconnaissance des deux frères. La scène où Atrée veut faire boire à Thyeste le sang de son fils, inspire trop d'horreur. Crébillon a souvent avoué qu'à la première représentation de cette tragédie le public fut consterné, et qu'il se retira à la fin de la pièce, sans applaudir ni marquer de mécontentement. Aujourd'hui encore, toutes les fois que cette pièce reparaît au théâtre, le silence qui règne dans l'assemblée est un effet de l'impression qu'elle produit sur les spectateurs. Malgré ces défauts on la lira toujours avec admiration. Elle commença dès-lors

la grande célébrité de son auteur : on reconnut qu'il avait un genre à lui. Pour un homme devancé par Corneille et Racine, ce n'était pas peu sans doute.

En sortant du spectacle, Crébillon entra au café Procope, où il trouva un Anglais de beaucoup d'esprit, qui fit les plus grands éloges de la pièce. « La « coupe d'Atrée, ajouta-t-il, m'a cependant fait fré- « mir, tout Anglais que je suis. Ah monsieur!... « cette coupe.... cette coupe.... *Transeat à me* « *calix iste!* »

Crébillon avait composé *Electre* pendant le séjour qu'il fit à Dijon après la mort de son père. Il la donna au théâtre le 14 décembre 1708 : elle eut quatorze représentations de suite, et un brillant succès. La gloire et la célébrité de l'auteur en reçurent un nouveau lustre. Il avait sauté, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la tragédie d'*Idoménée* à celle d'*Atrée* et à celle d'*Electre*, qui laissèrent la première bien loin derrière elles. Le poète montra au public étonné l'immense intervalle qu'il avait franchi. *Electre* est pleine de beautés du premier ordre. A la représentation, les légers défauts qu'on lui reproche disparaissent entièrement. Selon Despréaux, le double amour d'Oreste et d'Electre est un vice ; mais le grand intérêt et la chaleur qui en résultent, la scène si noble et si pathétique produite au quatrième acte par le beau caractère de Palamède, ont décidé le poète à ne pas le rectifier. Le fonds du sujet intéresse ; il est peint avec beau-

coup de force. Cette pièce s'est toujours soutenue avec beaucoup d'éclat. La rigueur du froid, qui obligea les comédiens à fermer leur spectacle pendant une partie du mois de janvier 1709, en suspendit les représentations. Elle fut jouée deux fois au foyer, pendant la clôture, pour le prince de Conti et plusieurs curieux qui n'avaient pu se trouver aux représentations publiques. Elle reparaît toujours sur la scène avec les mêmes applaudissements. L'intérêt qu'inspire le personnage d'Electre, la nouveauté de celui d'Oreste qui s'ignore longtemps lui-même; l'invention heureuse de celui de Palamède, la reconnaissance d'Electre et de son frère, la peinture des fureurs d'Oreste, annoncent le génie de l'auteur et la touche d'un grand maître.

Voltaire a donné le même sujet sous le nom d'*Oreste*. Lorsqu'il présenta sa pièce à Crébillon, alors censeur des ouvrages dramatiques, il s'excusait de ce qu'il avait osé être son rival. Crébillon lui répondit : « J'ai été assez content de mon *Elec-* « *tre ;* je souhaite que le frère vous fasse autant « d'honneur que la sœur m'en a fait. »

Rhadamiste, chef-d'œuvre de Crébillon, dans lequel il se surpasse lui-même, augmenta encore la gloire de l'auteur, que les succès éclatants d'*Electre* et d'*Atrée* semblaient avoir portée à son comble. Il eut sa première représentation le 23 janvier 1711. La nouveauté des situations et des caractères, la force des pensées et des expressions, en font un

chef-d'œuvre tragique, et une des plus belles pièces qui soient restées sur notre théâtre. La singularité du caractère du premier personnage, la dignité du rôle de Zénobie, la noble férocité de Pharasmane, la reconnaissance de Rhadamisthe et de Zénobie, la manière vigoureuse, et parfaitement analogue aux positions, avec laquelle ce sujet terrible est traité, la majesté de la plupart des vers, lui méritèrent le succès le plus complet. Elle parut au théâtre avec un éclat qui ne s'est point démenti, et qui semble s'accroître tous les jours. Cette pièce eut trente représentations dans sa nouveauté. Elles furent suspendues par la mort du dauphin, arrivée le 14 d'avril, et qui fit fermer tous les spectacles pendant un mois. Cette interruption ne nuisit point à l'ouvrage. Deux éditions qui en parurent en huit jours sont un garant non équivoque de ses succès.

Cette tragédie ne fut cependant pas exempte de critiques. On en trouva l'exposition, quoique répétée au second acte, un peu obscure, et le caractère de Rhadamisthe peu naturel. De toutes les pièces de Crébillon, celle-ci est celle que l'on donne le plus souvent, et qui est le plus constamment suivie. Le temps n'a rien diminué de cette estime, même depuis l'impression de la pièce et la mort de l'auteur. Elle ne plaisait pas à Despréaux, qui disait de Crébillon, que c'était Racine ivre. Pendant la dernière maladie du chantre du Lutrin, on voulait lui faire la lecture de *Rhadamisthe*. A la deuxième

ou troisième scène, Boileau s'écria : « Eh! retirez-« moi ce galimatias ; les Pradons étaient des aigles « en comparaison de ces gens-ci. Je crois que la « lecture de cette pièce a augmenté mon mal. » L'état de souffrance où était le malade peut seul excuser cette critique : on n'y reconnaît pas la justesse du jugement de l'auteur de l'Art poétique. Crébillon, à qui on rapporta cette anecdote, se consola de l'injustice du satirique, par l'enthousiasme avec lequel le public avait accueilli sa tragédie.

Xerxès parut en 1714, et fut représentée le 7 février. Elle n'eut qu'une seule représentation. Le public donna toutefois des applaudissements à la pièce ; mais ils ne tombaient que sur certains détails assez heureux, et non sur le fonds de la tragédie. On trouva trop de faiblesse et une excessive crédulité dans le principal personnage, et une trop noire scélératesse dans celui d'Artaban. Darius, accusé de parricide par l'auteur même de ce forfait, dépouillé de ses droits par son frère, et condamné sans être entendu, inspire seul tout l'intérêt. Le dénouement qui le sauve paraissait susceptible de plus d'éclaircissement, et devait être mieux préparé. On retrouve cependant dans cette tragédie l'empreinte des talents du poète, des traits de force et de génie, et beaucoup d'endroits dignes de son auteur. Les comédiens voulurent en continuer les représentations, et l'avaient affichée pour le lende-

main. Crébillon leur retira les rôles, et les brûla devant eux, en leur disant : « Je me suis trompé, « le public m'a éclairé. » C'est ainsi qu'il se fit justice. Il livra cependant à l'impression cette pièce en même temps que Catilina, et telle qu'elle avait paru au théâtre. Il aurait dû, ce semble, en faire auparavant disparaître les défauts, dont il convenait lui-même.

Crébillon faisait succéder à cette pièce la tragédie de Cromwel, dont il n'a fait toutefois que la première scène, et le discours qu'il faisait prononcer par l'usurpateur au parlement, lors du jugement de Charles I. Il discontinua cette pièce, les uns disent par ordre du régent; d'autres, sur les représentations de ceux à qui il en avait débité quelques scènes, et qui y trouvaient des situations trop fortes et trop susceptibles d'application. Mais peut-être ce sujet a-t-il paru à l'auteur, trop atroce pour notre scène. Quelques jours avant sa mort il en récita des morceaux à des amis qui, les trouvant de la plus grande beauté, desirèrent les écrire sous sa dictée. Il éluda la proposition qui lui en fut faite, et il ne nous en est resté aucuns fragments.

Sémiramis parut, et fut jouée pour la première fois le 10 avril 1717. Elle n'eut que sept représentations. Cette pièce, mieux conduite que celle de *Xerxès*, fut peu applaudie. Elle a un caractère vraiment tragique ; le sujet en est cependant froid, et ne peut produire un grand intérêt. Les détails

n'ont pas été susceptibles de cette chaleur, de cette dignité mâle, qui caractérisent les autres ouvrages de Crébillon : cependant on le reconnaît. Un des défauts essentiels de cette pièce, c'est que Sémiramis n'étouffe pas son amour lorsqu'elle découvre que celui qui en est l'objet est son fils. Ses remords sont superflus et sans effet. Elle conserve cependant son véritable caractère. Bélus serait du plus grand intérêt si, en vengeant Ninus, il n'était conduit que par la haine du crime, et s'il ne punissait un forfait par un autre. L'auteur, familiarisé avec les événements terribles, a cependant répugné de faire périr Sémiramis par les mains de son fils; ce qui aurait été du plus grand effet. On ne devine pas pourquoi il a fait descendre cette reine du sang des dieux. Avant d'épouser Ninus elle était la femme d'un simple officier de ce prince, et on ne l'ignore pas.

Jusques-là notre poète n'avait mis sur la scène que des sujets du plus grand tragique. Il avait à cœur de se justifier du reproche qu'on lui faisait, d'avoir été trop cruel dans ses premières tragédies. Il forma le plan d'une pièce dont aucun de ses héros ne dût mourir; ce qui devait convaincre qu'il saurait radoucir sa touche quand il le voudrait. Après cinq ans de travail il donna sa tragédie de *Pyrrhus;* elle fut représentée le 29 avril 1726, avec les plus grands applaudissements. Malgré sa complication, l'abondance et l'habileté du plan emportent les suf-

frages. Cette tragédie nous porte à rendre hommage à la vertu généreuse, dont le triomphe est l'objet de la pièce; ce qui inspire une juste admiration, et produit le plus grand intérêt. Elle est dans le genre de Corneille. Les caractères de Glaucias, de Pyrrhus et d'Illyrus sont pleins de noblesse. On est étonné de la fermeté du petit-fils d'Achille, en se livrant lui-même à l'usurpateur du trône de son père. Le rôle d'Hélénus doit faire oublier les légers défauts de cette pièce, qui offre des situations moins terribles que les autres productions de son auteur; mais on y retrouve sa manière. Cette pièce parut être le terme des travaux dramatiques de Crébillon. Le nouveau genre qu'il y avait adopté, et qui était si peu de son goût, l'avait fatigué, et avait paru le dégoûter du théâtre. Il se retira dans un lieu ignoré, où, éloigné du commerce des hommes, il vivait de la manière la plus frugale, et goûtait dans la retraite les charmes de cette liberté qu'il regardait comme son unique bien.

Il avait commencé *Catilina* pendant les représentations de sa tragédie de *Pyrrhus*. Le premier acte fini, il sembla oublier cette pièce; et peut-être n'eût-elle jamais été achevée, sans les sollicitations de madame de Pompadour, qui le décida enfin à la terminer, et à qui il la dédia. Le public, qui attendait depuis longtemps cette tragédie, et à qui elle était annoncée depuis vingt-deux ans, té-

moignait souvent son impatience par l'exorde des Catilinaires de Cicéron: *Quò usque tandem, Catilina, abutere patientiâ nostrâ?* « Jusques à quand, « Catilina, abuserez-vous de notre patience? » Quelques morceaux de cette pièce, lus par l'auteur à ses amis, excitaient encore davantage la curiosité du public.

Enfin l'auteur la donna, et elle eut sa première représentation le 12 décembre 1748. La grande célébrité de l'auteur, son grand âge, l'attente du public pour une pièce si longtemps promise, attira à son début une assemblée extrêmement nombreuse et parfaitement choisie. Cette pièce fut très applaudie, et eut vingt représentations de suite dans sa nouveauté. Les trois premiers actes sont des chefs-d'œuvres, et surtout le premier, qui est peut-être un des plus beaux qu'il y ait au théâtre, et qui fut applaudi avec transport. Cette pièce est dialoguée avec beaucoup de simplicité. On y remarque des constructions un peu louches et des tours prosaïques, mais cependant des tableaux dignes de Corneille. On y retrouve son auteur dans la force du style et dans le ton du coloris. *Catilina* pourrait être regardé comme une des meilleures pièces de Crébillon, s'il n'y eût dégradé Cicéron pour relever son héros, et s'il y eût mis plus d'action. La peinture du sénat est de toute beauté. Le caractère de Probus et celui de l'ambassadeur gaulois ont été très-goûtés; mais on y voit avec peine

ceux de Cicéron et de sa fille entièrement sacrifiés au personnage principal, qui n'est que vicieux sans aucun mélange de vertu, et ne peut inspirer aucun intérêt. Les plaintes et les emportements de Tullie forment un épisode qui n'est point lié nécessairement à l'action. L'auteur n'a point tiré assez de parti du caractère et de la situation de Fulvie, qu'il fait disparaître sans raison, et remplacer par des personnages hors du fonds du sujet et dès-lors peu importants. Pourquoi Catilina, au lieu de mourir honorablement sur le champ de bataille, vient-il se poignarder sur la scène? Ce dénouement n'est pas heureux. L'action d'ailleurs devait finir avec lui, et l'auteur devait dispenser le parterre du spectacle inutile des conjurés qu'on conduit au supplice.

Crébillon avait d'abord divisé l'action de son *Catilina* en sept actes. Il y insérait des discussions politiques qui eussent produit peu d'effet : mais on regrette avec raison la scène terrible sur le serment du sang humain, qu'il a retranchée de son premier plan ; et ces vers hardis que Probus adressait à Fulvie, et que notre poète a supprimés pour ôter à l'envie le plaisir de quelque maligne application :

Vous n'aimâtes jamais : votre cœur insolent
Tend bien moins à l'amour qu'à subjuguer l'amant.
Qu'on vous fasse régner, tout vous paraîtra juste;
Et vous mépriseriez l'amant le plus auguste,
S'il ne sacrifiait au pouvoir de vos yeux
Son honneur, son devoir, la justice et les dieux.

Crébillon ne se dissimulait pas que, dans sa tragédie de *Catilina*, il avait fait jouer à Cicéron un rôle bien au dessous de la réputation et du caractère de ce grand homme. A la lecture de sa pièce à l'académie, à l'endroit où Cicéron, se proposant de faire employer sur le cœur de Catilina le pouvoir de sa fille, était absolument ridiculisé, ses auditeurs, à qui l'histoire romaine et Cicéron étaient parfaitement connus, donnèrent des marques d'improbation. L'auteur dit à l'abbé d'Olivet: « Je vois « bien que cela vous déplaît. — Point du tout, ré- « pliqua l'abbé, cet endroit est digne du reste. » Mais le poète, voulant venger la mémoire du consul, et réparer le tort qu'il lui avait fait, forma le plan d'une nouvelle pièce dont Cicéron fût le principal personnage. Son grand âge ne l'arrêta pas. Mais il faut cependant convenir que madame de Pompadour contribua beaucoup à cette détermination de notre auteur, que sa paresse aurait peut-être détourné de rentrer dans la carrière du théâtre, à un âge où les plus grands hommes sont éteints.

Le *Triumvirat* ou *la Mort de Cicéron*, entrepris à l'âge de soixante-seize ans, fut achevé après cinq ans de travail, et parut au théâtre le 23 décembre 1754. Cette pièce eut dix représentations : elle fut peu applaudie d'abord; mais on reconnut par la suite qu'on l'avait jugée avec trop de rigueur, et on lui rendit plus de justice. Le sujet ne paraît pas susceptible d'un grand éclat : il est plus du ressort

de l'esprit que de celui du cœur. Malgré son grand âge, le poète conserva encore de la force et de la chaleur dans l'imagination. « J'ai encore l'enthou« siasme et le feu de mes premiers ans, » dit-il luimême à un de ses amis qui le pressait de terminer sa pièce. Cicéron paraît avec une dignité et une grandeur d'ame qui réunit sur lui le principal intérêt. Le caractère d'Octave est parfaitement développé. Tullie a toute la fermeté et la hauteur d'une Romaine : sa réponse à Lépide est vraiment admirable. Le tableau des proscriptions, et la scène où la fille de Cicéron découvre la tête de son père, sont du plus grand genre. Cette pièce est faible cependant, comparée avec les autres productions de son auteur : mais on y reconnaît en mille endroits la main d'un grand maître. On a reproché à Crébillon d'avoir adapté à cette pièce plusieurs morceaux de sa tragédie de *Cromwel;* mais il a détruit pleinement cette inculpation dans la préface qu'il a mise à la tête de cette tragédie. Crébillon voulait qu'on lui rendît une justice impartiale. Il était aussi éloigné de chercher à se procurer des suffrages mendiés, qu'il répugnait à voir employer les efforts de la cabale pour lui nuire. Un de ses amis lui demandant des billets pour la première représentation de *Catilina :* « Vous savez bien, lui dit-il, que je ne « veux pas qu'il y ait personne dans le parterre qui « se croie obligé de m'applaudir. — Aussi, lui ré« pondit son ami, ce n'est pas pour vous faire ap-

« plaudir que je vous demande ces billets. Soyez « sûr que ceux à qui je les donnerai seront les pre- « miers à sifler la pièce si elle le mérite. — En ce « cas, dit Crébillon, vous en aurez. »

Crébillon, sur la fin de sa carrière, paraissait être infatigable. On eût dit qu'il voulait regagner le temps perdu. Aussitôt le *Triumvirat* fini, il entreprit une autre tragédie toute d'imagination, sous le nom de *Cléomède*. Il n'en fit que les trois premiers actes : la mort ne lui laissa pas le temps de l'achever. Ceux à qui il les avait communiqués étaient étonnés de ce que son talent lui fournissait encore à son âge. Il ne nous reste aucuns fragments de cette pièce, qui lui a été dérobée quelques jours avant sa mort.

Crébillon a encore fait quelques ouvrages, tels que ses discours académiques, qui sont d'un genre un peu boursoufflé ; une fable en vers marotiques, contre celles de Lamothe ; les maximes des rois ; quelques pièces fugitives ; quelques romans tous d'imagination. Il ne nous reste que ses discours académiques. Il avait eu aussi le projet d'un ouvrage sur la tragédie, que malheureusement il n'a pas exécuté.

L'éclat des succès d'*Electre*, d'*Atrée*, et surtout de *Rhadamisthe*, a placé Crébillon parmi nos plus grands tragiques, et lui a assigné un rang à côté de Corneille et de Racine. On précisa leurs caractères particuliers : on qualifia Corneille de *grand*,

Racine de *tendre*, et Crébillon de *tragique*. L'allure de ce dernier fut toujours sombre, fut toujours terrible. On lui demandait un jour pourquoi il avait adopté ce genre. « Je n'avais point à choisir, ré« pondit-il ; Corneille avait pris le ciel, Racine la « terre : il ne me restait plus que l'enfer ; je m'y « suis jeté à corps perdu. » Il avait des graces austères, la touche libre, ferme, vigoureuse, quelquefois sèche et dure. Hardi dans ses peintures, grand dans ses idées, mâle dans ses caractères, énergique dans ses vers et terrible dans ses plans, il possédait le grand art de Melpomène, tel que l'avaient les tragiques de l'ancienne Grèce. Véhément, concis, il négligeait l'accessoire pour le principal. C'est un torrent impétueux qui entraîne avec force tout ce qu'il rencontre. Il avait une manière à lui : cette terreur, le caractère de la véritable tragédie, inconnue à Corneille et à Racine, est sa propriété, et le différenciera toujours des autres tragiques.

Avec cette force de génie, cette véhémence d'imagination, cette majesté de style, personne n'était plus docile aux critiques que ce poète. Il communiqua un jour à des gens de lettres une tragédie qu'il venait de faire, et dont le sujet et le titre nous sont inconnus. Cette pièce fut trouvée mauvaise. « Il n'en sera plus question, dit-il ; vous « avez prononcé son arrêt : » et de ce moment il effaça entièrement cet ouvrage de sa mémoire.

Mais il n'a jamais pu s'assujettir à corriger ses pièces, quoiqu'il ne s'en dissimulât pas les défauts, se jugeant aussi impartialement qu'il jugeait les autres. Il est fâcheux que son génie n'ait pu se prêter à retoucher ses pièces, dont il aurait probablement fait disparaître les imperfections, et il se serait acquis le premier rang parmi nos poètes tragiques. Sa manière de parler de son art annonçait un grand maître, et la force de ses crayons terribles fera à jamais la gloire de notre âge.

IDOMÉNÉE,

TRAGÉDIE.

1703.

A SON ALTESSE

SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC.

Toi qui, par mille exploits divers,
Soutiens le poids d'un nom si fameux dans le monde,
Héros, à tes bontés souffre que je réponde,
Et reçois l'offre de mes vers.
Je méditais en vain de t'en faire l'hommage,
En vain je me l'étais promis;
Jamais ton nom sacré n'eût paré mon ouvrage,
Si tu ne me l'eusses permis.

Non : quel que soit pour toi le zèle qui me guide,
Quel que fût de mes vers le prix ou le bonheur,
Grand prince, ma Muse timide
Ne te les eût offerts que dans le fond du cœur.
Un auteur vainement, sous le nom de prémices,
Croit son hommage en sûreté :
Dans nos plus humbles sacrifices,
On nous croit sans humilité.
C'est tendre à l'immortalité,
Que de paraître au jour sous de si grands auspices ;
C'est rendre enfin mes vers ou suspects ou complices
D'une coupable vanité.
Heureux que ma Muse indiscrète
N'ait point suivi sa folle ardeur,
Et que, prête à livrer le héros au poète,
Elle ait d'un front modeste épargné la pudeur!
Si, plus que toi peut-être instruite de ta gloire,
Rappelant des périls que tu ne craignis pas,
Te les reprochant même au sein de la victoire,
Ma Muse t'apprenait tout ce que fit ton bras....

Non, ne crains point que son audace,
De Stinkerque ou Nervinde embrassant les exploits,
Fasse résonner une voix
A peine connue au Parnasse.
Mais si du dieu des vers je me fais avouer,
Si sur moi d'un rayon il répand la lumière,
Je ne rentre dans la carrière
Que pour apprendre à te louer.

JOLYOT DE CRÉBILLON.

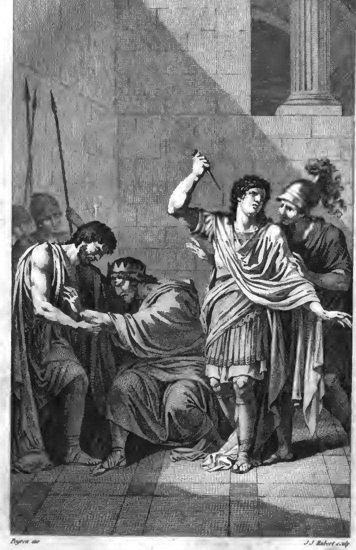
ACTEURS.

IDOMÉNÉE, roi de Crète.
IDAMANTE, fils d'Idoménée.
ÉRIXÈNE, fille de Mérion, prince rebelle.
SOPHRONYME, ministre d'Idoménée.
ÉGÉSIPPE, officier du palais.
POLYCLETE, confident d'Idamante.
ISMÈNE, confidente d'Érixène.
SUITE DU ROI.
GARDES.

La Scène est à Cydonie, capitale de la Crète, dans le palais d'Idoménée.



IDOMÉNÉE.



Peyron inv. J. J. Hubert sculp.

Dieux, reçevez mon sang; voilà votre victime......

IDOMÉNÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

IDOMÉNÉE, *seul.*

Ou suis-je ? quelle horreur m'épouvante et me suit !
Quel tremblement, ô ciel ! et quelle affreuse nuit !
Dieux puissants, épargnez la Crète infortunée.

SCENE II.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

Sophronyme, est-ce toi ?

SOPHRONYME.

Que vois-je ? Idoménée !
Ah seigneur ! de quel bruit ont retenti ces lieux !

IDOMÉNÉE.

Eh quoi ! tant de malheurs n'ont point lassé les dieux !
Depuis six mois entiers, une fureur commune

Agite tour-à-tour Jupiter et Neptune.
La foudre est l'astre seul qui nous luit dans les airs :
Neptune va bientôt nous couvrir de ses mers.
C'en est fait ! tout périt ; la Crète désolée
Semble rentrer au sein de la terre ébranlée.
Chaque jour, entouré des plus tristes objets,
La mort jusqu'en mes bras moissonne mes sujets.
Jupiter, sur moi seul épuise ta vengeance ;
N'afflige plus des lieux si chers à ton enfance ;
Mes peuples malheureux n'espèrent plus qu'en toi :
Si j'ai pu t'offenser, ne tonne que sur moi.
Pour les seuls innocents allumes-tu la foudre ?
Sur son trône embrâsé réduis le prince en poudre,
Epargne les sujets : pourquoi les frapper tous ?
Qui d'eux, ou de leur roi, mérite ton courroux ?

SOPHRONYME.

Quoi ! toujours de nos maux vous croirez-vous coupable ?
N'armez point contre vous une main redoutable.
Le ciel, depuis longtemps déclaré contre nous,
Semble, dans sa fureur, ne ménager que vous.
Dans les maux redoublés dont la rigueur nous presse,
Votre seule pitié, seigneur, nous intéresse.

IDOMÉNÉE.

Les dieux voudraient en vain ne ménager que moi :
Eh ! frapper tout son peuple, est-ce épargner un roi ?
Hélas ! pour me remplir de douleurs et de craintes,
Pour accabler mon cœur des plus rudes atteintes,
Il suffirait des cris de tant d'infortunés
Aux maux les plus cruels chaque jour condamnés :

Et c'est moi cependant, c'est leur roi sacrilége
Qui répand dans ces lieux l'horreur qui les assiége!
Je ne gémirais point sur leur destin affreux,
Si le ciel était juste autant que rigoureux;
Mais ce n'est pas le ciel, c'est moi qui les foudroie:
Juge de quels remords je dois être la proie;
Quels regrets, quand je vois mes peuples malheureux
Craindre pour moi les maux que j'attire sur eux;
Prier que, pour eux seuls le ciel inexorable,
Porte loin de leur roi le coup qui les accable!

SOPHRONYME.

Quoi! seigneur, vous seriez l'auteur de tant de maux!
Et de vous seul la Crète attendrait son repos!
Quoi! des dieux irrités ce peuple la victime....

IDOMÉNÉE.

L'est moins de leur courroux, qu'il ne l'est de mon crime.
Cet aveu te surprend. A peine croirais-tu,
Sophronyme, à quel point j'ai manqué de vertu;
Mais telle est désormais ma triste destinée....

SOPHRONYME.

Quel crime a donc commis le sage Idoménée?
Fils de Deucalion, petit-fils de Minos,
Vos vertus ont passé celles de ces héros:
Nous trouvions tout en vous, un roi, les dieux, un père.
Seigneur, par quel malheur, à vous-même contraire,
Avez-vous pu trahir des noms si glorieux?
Qui fit donc succomber votre vertu?

IDOMÉNÉE.

Les dieux.

SOPHRONYME.

Quel forfait peut sur vous attirer leur colère ?

IDOMÉNÉE.

On n'est pas innocent lorsqu'on peut leur déplaire :
Les dieux sur mes pareils font gloire de leurs coups ;
D'illustres malheureux honorent leur courroux.
Entre le ciel et moi sois juge, Sophronyme :
Il prépara du moins, s'il ne fit pas mon crime.
Par vingt rois dès longtemps vainement rassemblés,
Les Troyens à la fin se virent accablés ;
De leurs bords désolés tout pressait la retraite :
Ainsi, loin de nos Grecs, je voguai vers la Crète.
Le prince Mérion, prompt à m'y devancer,
Sur mon trône peut-être aurait pu se placer,
Si mon fils n'eût domté l'orgueil de ce rebelle.
A Samos, par tes soins, j'en reçus la nouvelle.
Je peindrais mal ici les transports de mon cœur
Lorsque j'appris d'un traître Idamante vainqueur :
La gloire de mon fils me causa plus de joie
Que ne firent jamais les dépouilles de Troie.
Après dix ans d'absence, empressé de revoir
Cet appui de mon trône, et mon unique espoir,
A regagner la Crète aussitôt je m'apprête,
Ignorant le péril qui menaçait ma tête.
Sans que je te rappelle un honteux souvenir,
Ni que de nos affronts je t'aille entretenir,
Tu sais de quels forfaits ma race s'est noircie.
Comme Pasiphaé, Phèdre au crime endurcie,
Ne signalent que trop et Minos et Vénus.

Tous nos malheurs enfin te sont assez connus.
Né de ce sang fatal à la déesse en proie,
J'avais encor sur moi la querelle de Troie :
Juge de la vengeance, à ce titre odieux.
Ce fut peu de sa haine, elle arma tous les dieux.
La Crète paraissait, tout flattait mon envie ;
Je distinguais déja le port de Cydonie ;
Mais le ciel ne m'offrait ces objets ravissants
Que pour rendre toujours mes desirs plus pressants.
Une effroyable nuit sur les eaux répandue,
Déroba tout-à-coup ces objets à ma vue ;
La mort seule y parut. Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers.
Par des vents opposés les vagues ramassées,
De l'abyme profond jusques au ciel poussées,
Dans les airs embrâsés agitaient mes vaisseaux,
Aussi près d'y périr qu'à fondre sous les eaux.
D'un déluge de feux l'onde comme allumée
Semblait rouler sur nous une mer enflammée ;
Et Neptune en courroux, à tant de malheureux
N'offrait pour tout salut que des rochers affreux.
Que te dirai-je enfin ? Dans ce péril extrême,
Je tremblai, Sophronyme, et tremblai pour moi-même.
Pour appaiser les dieux je priai.... je promis....
Non je ne promis rien : dieux cruels ! j'en frémis.
Neptune, l'instrument d'une indigne faiblesse,
S'empara de mon cœur, et dicta la promesse ;
S'il n'en eût inspiré le barbare dessein,
Non, je n'aurais jamais promis de sang humain.

« Sauve des malheureux si voisins du naufrage,
« Dieu puissant, m'écriai-je, et rends-nous au rivage :
« Le premier des sujets rencontré par son roi,
« A Neptune immolé satisfera pour moi.... »
Mon sacrilége vœu rendit le calme à l'onde ;
Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde ;
Et, l'effroi succédant à mes premiers transports,
Je me sentis glacer en revoyant ces bords.
Je les trouvai déserts, tout avait fui l'orage :
Un seul homme alarmé parcourait le rivage ;
Il semblait de ses pleurs mouiller quelques débris :
J'en approche en tremblant.... hélas ! c'était mon fils.
A ce récit fatal tu devines le reste.
Je demeurai sans force à cet objet funeste ;
Et mon malheureux fils eut le temps de voler
Dans les bras du cruel qui devait l'immoler.

SOPHRONYME.

Ai-je bien entendu? Quelle horrible promesse !
Ah père infortuné !

IDOMÉNÉE.

Rebelle à ma tendresse,
Je fus près d'obéir ; mais Idamante enfin
Mit mon âme au dessus des dieux et du destin ;
Je n'envisageai plus le vœu ni la tempête ;
Je baignai de mes pleurs une si chère tête :
Le ciel voulut en vain me rendre furieux ;
La nature à son tour fit taire tous les dieux.
Sophronyme, qui veut peut braver leur puissance,
Mais ne peut pas qui veut éviter leur vengeance.

A peine de la Crète eus-je touché les bords,
Que je la vis remplir de mourants et de morts.
En vain j'adresse au ciel une plainte importune;
J'ai trouvé tous les dieux du parti de Neptune.

SOPHRONYME.

Qu'espérez-vous des dieux en leur manquant de foi?

IDOMÉNÉE.

Que du moins leur courroux n'accablera que moi;
Que le ciel, fatigué d'une injuste vengeance,
Plus équitable enfin, punira qui l'offense;
Que je ne verrai point la colère des dieux
S'immoler par mes mains un sang si précieux.

SOPHRONYME.

Seigneur, à ce dessein vous mettez un obstacle:
Pourquoi par Egésippe interroger l'oracle?
Vos peuples, informés du sort de votre fils,
Voudront de leur salut que son sang soit le prix.

IDOMÉNÉE.

Que le ciel, que la Crète à l'envi le demandent,
N'attends point que mes mains à leur gré le répandent.
J'interroge les dieux! ce n'est pas sans frayeur:
L'oracle est trop écrit dans le fond de mon cœur.
J'interroge les dieux! que veux-tu que je fasse?
Pouvais-je à mes sujets refuser cette grace?
Un peuple infortuné m'en presse par ses cris:
J'ai résisté longtemps, à la fin j'y souscris.
Tu vois trop à quel prix il faut le satisfaire.
Ne puis-je être son roi qu'en cessant d'être père?
Mais pourquoi m'alarmer? Les dieux pourraient parler.

Non, les dieux sur ce point n'ont rien à révéler:
Que le ciel parle ou non sur ce cruel mystère,
Ne puis-je pas forcer Egésippe à se taire?

SOPHRONYME.

Il se tairait en vain : par le ciel irrité,
Son silence, seigneur, sera-t-il imité?
A se taire longtemps pourrez-vous le contraindre?
Que je prévois de maux! que vous êtes à plaindre!

IDOMÉNÉE.

Tu me plains : mais, malgré ta sincère amitié,
Tu n'auras pas toujours cette même pitié,
Quand tu sauras les maux dont le destin m'accable,
Et que l'amour a part à mon sort déplorable....
Je vois, à ce nom seul, ta vertu s'alarmer,
Et la mienne a longtemps craint de t'en informer.
Tu sais que Mérion, à mon retour d'Asie,
De son sang criminel paya sa perfidie:
Lorsque je refusais une victime aux dieux,
J'osai bien m'immoler ce prince ambitieux.
Qu'il m'en coûte! Sa fille, en ces lieux amenée,
Erixène a comblé les maux d'Idoménée.
Croirais-tu que mon cœur, nourri dans les hasards,
N'a pu de deux beaux yeux soutenir les regards;
Et que j'adore enfin, trop facile et trop tendre,
Les restes de ce sang que je viens de répandre?

SOPHRONYME.

Quoi! seigneur, vous aimez? et parmi tant de maux....

IDOMÉNÉE.

Cet amour dans mon cœur s'est formé dès Samos.

Mérion, incertain du succès de ses armes,
Y crut mettre sa fille à l'abri des alarmes.
Je la vis, je l'aimai ; conduite par Arcas,
Je la fis dans ces lieux amener sur mes pas.
Il semble qu'une fille à mes regards si chère
Devait me dérober la tête de son père ;
Mais Vénus, attentive à se venger de moi,
Fit bientôt dans mon cœur céder l'amant au roi.
J'immolai Mérion, et ma naissante flâme
En vain en sa faveur combattit dans mon âme ;
Vénus, qui me gardait de sinistres amours,
De ce prince odieux me fit trancher les jours.
Que dis-je? dans le sang du père d'Erixène
J'espérais étouffer mon amour et ma haine :
Je m'abusais ; mon cœur, par un triste retour,
Défait de son courroux, n'en eut que plus d'amour.
Si depuis mes malheurs je ne l'ai pas vu naître,
En dois-je moins rougir d'avoir pu le connaître?

SOPHRONYME.

Menacé chaque jour du sort le plus affreux,
Nourrissez-vous, seigneur, un amour dangereux?

IDOMÉNÉE.

Je ne le nourris point, puisque je le déteste :
C'était des dieux vengeurs le coup le plus funeste.
Que n'a point fait mon cœur pour affaiblir le trait?

SCENE III.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME, POLYCLETE.

IDOMÉNÉE, *bas à Sophronyme.*

Je vois mon fils : laissons cet entretien secret.
Je t'ai tout découvert, mon amour et mon crime :
Cache bien mon amour, encor mieux ma victime.
(*à Idamante.*)
Que cherchez-vous, mon fils, dans cette affreuse nuit ?

IDAMANTE.

Longtemps épouvanté par un horrible bruit,
Tremblant pour des malheurs qui redoublent sans cesse,
Sans repos, toujours plein du trouble qui vous presse,
Alarmé pour des jours si chers, si précieux,
Je vous cherche. Pourquoi détournez-vous les yeux ?
Seigneur, qu'ai-je donc fait ? Vous craignez ma présence !
Quel traitement, après une si longue absence !

IDOMÉNÉE.

Non, il n'est pas pour moi de spectacle plus doux,
Mon fils ; je ne sais rien de plus aimé que vous.
Mais je ne puis vous voir que mon cœur ne frémisse.
Je crains le ciel vengeur, et qu'il ne me ravisse
Un bien....

IDAMANTE.

Ah ! puisse-t-il, aux dépens de mes jours,
A des maux si cruels donner un prompt secours !
La mort du moins, seigneur, finirait mes alarmes.

Vous ne paraissez plus sans m'arracher des larmes:
Triste, désespéré, vous cherchez à mourir;
Et vous m'aimez, seigneur! Est-ce là me chérir?
Le ciel en vain de vous écarte sa colère,
Vous vous faites des maux qu'il ne veut pas vous faire:
Il vous rend à mes pleurs quand je vous crois perdu;
M'ôterez-vous, seigneur, le bien qu'il m'a rendu?

IDOMÉNÉE.

Ah mon fils! nos malheurs ont lassé ma constance,
Et de fléchir les dieux je perds toute espérance;
Trop heureux si le ciel, secondant mes souhaits,
Me rejoignait bientôt à mes tristes sujets!

IDAMANTE.

Pour eux, plus que le ciel, vous seriez inflexible,
Si vous leur prépariez un malheur si terrible.
Tous les dieux ne sont point contre vous ni contre eux,
Puisqu'il nous reste encore un roi si généreux:
Conservez-le, seigneur, et terminez nos craintes.
Peut-être que le ciel, plus sensible à nos plaintes,
Va s'expliquer bientôt, et, fléchi désormais....

IDOMÉNÉE.

Ah mon fils! puisse-t-il ne s'expliquer jamais!
Adieu.

SCENE IV.

IDAMANTE, POLYCLETE.

IDAMANTE.

De cet accueil qu'attendre, Polyclète?

Que ce silence affreux me trouble et m'inquiète!
Que m'annonce mon père? Il me voit à regret :
Aurait-il pénétré mon funeste secret?
Sait-il par quel amour mon âme est entraînée?
Hélas! bien d'autres soins pressent Idoménée :
Ce roi comblé de gloire, et qui n'aima jamais,
Ne s'informera point si j'aime ou si je hais.
Il ignore qu'un sang qui fit toute sa haine
Fasse tout mon amour ; que j'adore Erixène.
Que ne m'est-il permis d'ignorer à mon tour
Que la haine sera le prix de mon amour?
Je défis Mérion : plus juste ou plus sévère,
Le roi sacrifia ce prince téméraire ;
Prémices d'un retour fatal à tous les deux,
Prémices d'un amour encor plus malheureux.
C'est en vain que mon cœur brûle pour Erixène ;
En vain....

SCENE V.

IDAMANTE, ÉRIXENE, ISMENE.

IDAMANTE.

Dans cette nuit, ciel! quel dessein l'amène?

(à Erixène.)

Madame, quel bonheur! Eussé-je cru devoir
A la fureur des dieux le plaisir de vous voir?

ÉRIXÈNE.

J'espérais, mais en vain, jouir de leur colère ;
J'ai cru que cette nuit allait venger mon père,

Et que le juste ciel, de sa mort irrité,
N'en verrait point le crime avec impunité.
D'un courroux légitime inutile espérance!
Avec trop de lenteur le ciel sert ma vengeance:
En vain pour vous punir il remplit tout d'horreurs,
Puisqu'il peut de mes maux épargner les auteurs.

IDAMANTE.

J'ignore auprès des dieux ce qui nous rend coupables,
J'ignore quel forfait les rend inexorables;
Mais je sais que le sang qui fait couler vos pleurs
N'a point sur nous, madame, attiré ces malheurs.
Avant qu'un sang si cher eût arrosé la terre,
Le ciel avait déja fait gronder son tonnerre.
Ainsi, pour vous venger, n'attendez rien des dieux,
Si ce n'est de l'amour, qui peut tout par vos yeux.
Que le courroux du ciel, de cent villes fameuses
Fasse de longs déserts, des retraites affreuses,
Que les ombres du Styx habitent ce séjour,
Tout vous vengera moins qu'un téméraire amour.
Seul il a pu remplir vos vœux et votre attente:
Je défis votre père, il vous livre Idamante:
Lorsque vous imploriez les traits d'un dieu vengeur,
Tous les traits de l'amour vous vengeaient dans mon cœur.

ÉRIXÈNE.

Quoi! seigneur, vous m'aimez?

IDAMANTE.

Jamais l'amour, madame,
Dans le cœur des humains n'alluma plus de flâme:
Sans espoir, dans vos fers toujours plus engagé....

ÉRIXÈNE.

O mon père ! ton sang va donc être vengé !

IDAMANTE.

Si l'amour près de vous peut expier un crime,
Je rends grace à l'amour du choix de la victime :
Heureux même, à ce prix, que vous daigniez souffrir
Les vœux qu'un tendre cœur brûlait de vous offrir !
Je sais trop que vos pleurs condamnent ma tendresse ;
Au sang que vous pleurez, hélas ! tout m'intéresse.

ÉRIXÈNE.

Que m'importent, cruel, les vains regrets du cœur,
Après que votre main a servi sa fureur ?

IDAMANTE.

J'ai suivi mon devoir, madame ; et sa défaite
Importait à mes soins, importait à la Crète.
La sûreté du prince ordonna ce trépas ;
Et, pour comble de maux, j'ignorais vos appas.
Mérion a rendu sa perte légitime :
Sa mort, sans mon amour, ne serait pas un crime.

ÉRIXÈNE.

C'est-à-dire, seigneur, qu'il mérita son sort ?
Sans vouloir démêler les causes de sa mort,
Si de ces tristes lieux le funeste héritage
Du superbe Minos dut être le partage ;
Si mon père, sorti du sang de tant de rois,
D'Idoménée enfin a dû subir les lois,
Quel espoir a nourri cet amour qui m'outrage,
Et pourquoi m'en offrir un imprudent hommage ?
Vainqueur de Mérion, fils de son assassin,

La source de mes pleurs s'ouvrit par votre main:
Est-ce pour les tarir que vos feux se déclarent?
Songez-vous que ces pleurs pour jamais nous séparent?
Sous le poids de vos fers, je n'arrive en ces lieux
Que pour y recevoir les plus tristes adieux.
Mérion expirait; sa tremblante paupière
A peine lui laissait un reste de lumière;
Son sang coulait encore, et coulait par vos coups:
Barbare, en cet état me parlait-il pour vous?
Qu'il m'est doux de vous voir brûler pour Erixène!
Conservez votre amour, il servira ma haine.
Adieu, seigneur: c'est trop vous permettre un discours
Dont ma seule vengeance a dû souffrir le cours.

SCENE VI.

IDAMANTE, POLYCLETE.

POLYCLETE.

Ah seigneur! fallait-il découvrir ce mystère?
Avez-vous dû parler?

IDAMANTE.

Ai-je donc pu me taire?
Près de l'objet enfin qui cause mon ardeur,
Pouvais-je retenir tant d'amour dans mon cœur?
Que dis-tu? toujours plein de cette ardeur extrême,
Le hasard sans témoin m'offre tout ce que j'aime;
Et tu veux de l'amour que j'étouffe la voix,
Libre de m'expliquer pour la première fois!
D'un attrait si puissant, eh! comment se défendre?

Mon amour malheureux voulait se faire entendre.
Mais quel trouble inconnu remplit mon cœur d'effroi !
Cherchons dans ce palais à rejoindre le roi :
Allons. Bientôt la nuit, moins terrible et moins sombre,
Va découvrir les maux qu'elle cachait dans l'ombre.
Ces lieux sont éclairés d'un triste et faible jour :
Egésippe déja doit être de retour.
Suis-moi, près de mon père il faut que je me rende.
Sachons, pour s'appaiser, ce que le ciel demande.
Quel présage ! et qu'attendre en ces funestes lieux,
Si tout, jusqu'à l'amour, sert le courroux des dieux ?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ÉRIXENE, ISMENE.

ISMÈNE.

Madame, en ce palais pourquoi toujours errante?

ÉRIXÈNE.

Lieux cruels, soutenez ma fureur chancelante;
Lieux encor teints du sang qui me donna le jour,
Du tyran de la Crète infortuné séjour,
Eternels monuments d'une douleur amère;
Lieux terribles, témoins de la mort de mon père;
Lieux où l'on m'ose offrir de coupables amours,
Prêtez à ma colère un utile secours:
Retracez-moi sans cesse une triste peinture:
Contre un honteux amour défendez la nature.
O toi qui vois la peine où ce feu me réduit,
Vénus! suis-je d'un sang que ta haine poursuit?
Ou faut-il qu'en des lieux remplis de ta vengeance
Les cœurs ne puissent plus brûler dans l'innocence?
Laisse au sang de Minos ses affronts, ses horreurs;
Sur ce sang odieux signale tes fureurs:
Laisse au sang de Minos Phèdre et le labyrinthe,
Au mien sa pureté sans tache et sans atteinte.

ISMÈNE.

Madame, quel transport! qu'entends-je? et quel discours!
Quoi! vous vous reprochez de coupables amours?

ÉRIXÈNE.

Tout reproche à mon cœur le feu qui me dévore;
Je respire un amour que ma raison abhorre.
De mon père en ces lieux j'ose trahir le sang;
De mon père immolé je viens rouvrir le flanc;
A la main des bourreaux je joins ma main sanglante;
Enfin, ce cœur si fier brûle pour Idamante.

ISMÈNE.

Vainqueur de votre père....

ÉRIXÈNE.

Ismène, ce vainqueur
Sut sans aucun effort se soumettre mon cœur.
Je me défiais peu de la main qui m'enchaîne,
Avec tant de sujets de vengeance et de haine,
Ni qu'Idamante en dût interrompre le cours,
Avec tant de raisons de le haïr toujours;
Comptant sur ma douleur, ma fierté, ma colère,
Et, pour tout dire enfin, sur le sang de mon père;
Et mon père en mes bras ne faisait qu'expirer,
Lorsqu'un autre que lui me faisait soupirer.
A des yeux encor pleins d'un spectacle effroyable
Idamante parut, et parut trop aimable.
Aujourd'hui même encor l'amour a prévalu:
J'allais céder, Ismène, ou peu s'en est fallu.
Quand le prince m'a fait le récit de sa flâme,
Il entraînait mon cœur, il séduisait mon âme:

Déja ce faible cœur, d'accord avec le sien,
Lui pardonnait un feu qu'autorise le mien.
Des pleurs que j'ai versés prête à lui faire grace,
Mon amour m'alliait aux crimes de sa race:
Près de ce prince enfin, mon esprit combattu,
Sans un peu de fierté, me laissait sans vertu;
Et lorsque ma raison a rappelé ma gloire,
Dans le fond de mon cœur j'ai pleuré ma victoire.

ISMÈNE.

Votre cœur sans regret ne peut donc triompher
D'un feu qu'en sa naissance il fallait étouffer?
Ah! du moins, s'il n'en peut domter la violence,
Faites à vos transports succéder le silence.

ÉRIXÈNE.

Si je craignais qu'un feu déclaré malgré moi
Dût jamais éclater devant d'autres que toi,
Dans la nuit du tombeau toujours prête à descendre,
J'irais ensevelir ce secret sous ma cendre.
Quoique à mes yeux peut-être Idamante ait trop plu,
Il me sera toujours moins cher que ma vertu;
D'un amour que je crains il aura tout à craindre:
Avec ma haine seule il serait moins à plaindre.
Non, mon père, ton sang lâchement répandu,
A tes fiers ennemis ne sera point vendu;
Et le cruel vainqueur qui surprend ma tendresse
Ajoute à ses forfaits celui de ma faiblesse.
Je saurai le punir de son crime et du mien....
Le roi paraît. Fuyons un fâcheux entretien.

SCENE II.

IDOMÉNÉE, ÉRIXENE, SOPHRONYME, ISMENE.

IDOMÉNÉE.

Madame, demeurez.... Demeurez, Erixène.
Mérion par sa mort vient d'éteindre ma haine;
Ainsi ne craignez point ma rencontre en ces lieux:
Vous pouvez y rester sans y blesser mes yeux.
Mérion me fut cher; mais de cet infidelle
Mes bienfaits redoublés ne firent qu'un rebelle.
Vous le savez, l'ingrat, pour prix de ces bienfaits,
Osa contre le roi soulever mes sujets.
Son crime fut de près suivi par son supplice,
Et son sang n'a que trop satisfait ma justice:
Je l'en vis à regret laver son attentat;
Mais je devais sa tête à nos lois, à l'état:
Et près de vous j'oublie une loi trop sévère,
Qui rend de mes pareils la haine héréditaire.

ÉRIXÈNE.

Si, content de sa mort, votre haine s'éteint
Dans le sang d'un héros dont ce palais est teint,
La mienne, que ce sang éternise en mon âme,
A votre seul aspect se redouble et s'enflâme.
J'ai vu mon père; hélas! de mille coups percé;
Tout son sang cependant n'est pas encor versé....
Que sa mort fût enfin injuste ou légitime,
Auprès de moi du moins songez qu'elle est un crime:

Mon courroux là-dessus ne connaît point de loi
Qui puisse dans mon cœur justifier un roi.
De maximes d'état colorant ce supplice,
Vous prétendez en vain couvrir votre injustice:
Le ciel, qui contre vous semble avec moi s'unir,
De ce crime odieux va bientôt vous punir:
Contre vous dès longtemps un orage s'apprête;
De mes pleurs chaque jour je grossis la tempête.
Puissent les justes dieux, sensibles à mes pleurs,
A mon juste courroux égaler vos malheurs!
Et puissé-je à regret voir que toute ma haine
Voudrait en vain y joindre une nouvelle peine!

IDOMÉNÉE.

Ah madame! cessez de si funestes vœux;
N'offrez point à nos maux un cœur si rigoureux;
Vous ignorez encor ce que peuvent vos larmes:
Ne prêtez point aux dieux de si terribles armes,
Belle Erixène; enfin, n'exigez plus rien d'eux.
Non, jamais il ne fut un roi plus malheureux:
Du destin ennemi je n'ai plus rien à craindre.
J'éprouve des malheurs dont vous pourriez me plaindre.
Ces beaux yeux, sans pitié qui pourraient voir ma mort,
Ne refuseraient pas des larmes à mon sort.
Sur mon peuple, des dieux la fureur implacable,
Des maux que je ressens est le moins redoutable.
Sur le sang de Minos un dieu toujours vengeur,
A caché les plus grands dans le fond de mon cœur.
Objet infortuné d'une longue vengeance,
J'oppose à mes malheurs une longue constance:

Mon cœur sans s'émouvoir les verrait en ce jour,
S'il n'eût brûlé pour vous d'un malheureux amour.

ÉRIXÈNE.

C'était donc peu, cruel ! qu'avec ignominie
Mon père eût terminé sa déplorable vie !
Ce n'était point assez que votre bras sanglant
Eût jeté dans les miens Mérion expirant !
De son sang malheureux votre courroux funeste
Vient jusques dans mon cœur poursuivre encor le reste !
Oui, tyran, cet amour dont brûle votre cœur,
N'est contre tout mon sang qu'un reste de fureur.

IDOMÉNÉE.

Le reste de ce sang m'est plus cher que la vie :
Souffrez qu'un tendre amour me le réconcilie.
Madame, je l'aimai, je vous l'ai déja dit ;
Songez que Mérion lui-même se perdit....
Quoi ! rien ne peut fléchir votre injuste colère !
Trouverai-je partout le cœur de votre père ?
Sa révolte à vos yeux eut-elle tant d'attraits ?
Mon amour aura-t-il le sort de mes bienfaits ?
Vous verrai-je, au moment que cet amour vous flatte,
Achever les forfaits d'une famille ingrate ?

ÉRIXÈNE.

Achever des forfaits ! C'est au sang de Minos
A savoir les combler, non au sang d'un héros.

SCENE III.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

Que faites-vous, seigneur? est-il temps que votre âme
S'abandonne aux transports d'une honteuse flâme?

IDOMÉNÉE.

Pardonne; tu le vois, la raison à son gré
Ne règle pas un cœur par l'amour égaré.
Je me défends en vain: ma flâme impétueuse
Détruit tous les efforts d'une âme vertueuse;
D'un poison enchanteur tous mes sens prévenus
Ne servent que trop bien le courroux de Vénus.
Je sens toute l'horreur d'un amour si funeste;
Mais je chéris ce feu que ma raison déteste:
Bien plus, de ma vertu redoutant le retour,
Je combats plus souvent la raison que l'amour.

SOPHRONYME.

Ah seigneur! est-ce ainsi que le héros s'exprime?
Est-ce ainsi qu'un grand cœur cède au joug qui l'opprime?
Le courroux de Vénus peut-il autoriser
Des fers que votre gloire a dû cent fois briser?
Parmi tant de malheurs, est-ce au vainqueur de Troie
A compter un amour dont il se fait la proie?
Qu'est devenu ce roi plus grand que ses ayeux,
Que ses vertus semblaient élever jusqu'aux dieux,
Et qui, seul la terreur d'une orgueilleuse ville,
Cent fois aux Grecs tremblants fit oublier Achille?

L'amour, avilissant l'honneur de ses travaux,
Sous la honte des fers m'a caché le héros.
Peu digne du haut rang où le ciel l'a fait naître,
Un roi n'est qu'un esclave où l'amour est le maître.
N'allez point établir sur son faible pouvoir
L'oubli de vos vertus ni de votre devoir:
Que l'amour soit en nous ou penchant ou vengeance,
La faiblesse des cœurs fait toute sa puissance.
Mais, seigneur, s'il est vrai que, maîtres de nos cœurs,
De nos divers penchants les dieux soient les auteurs,
Quand même vous croiriez que ces êtres suprêmes
Pourraient déterminer nos cœurs malgré nous-mêmes,
Essayez sur le vôtre un effort glorieux;
C'est là qu'il est permis de combattre les dieux.
Ce n'est point en faussant une auguste promesse,
Qu'il faut contre le ciel vous exercer sans cesse.
Se peut-il que l'amour vous impose des lois,
Et le titre d'amant est-il fait pour les rois?
Au milieu des vertus où sa grande âme est née,
Doit-on de ses devoirs instruire Idoménée?

IDOMÉNÉE.

A ma raison du moins laisse le temps d'agir,
Et combats mon amour sans m'en faire rougir.
Avec trop de rigueur ton entretien me presse:
Plains mes maux, Sophronyme, ou flatte ma faiblesse.
A ce feu que Vénus allume dans mon sein,
Reconnais de mon sang le malheureux destin.
Pouvais-je me soustraire à la main qui m'accable?
Respecte des malheurs dont je suis peu coupable.

Pasiphaé ni Phèdre, en proie à mille horreurs,
N'ont jamais plus rougi dans le fond de leurs cœurs.
Mais que dis-je? est-ce assez qu'en secret j'en rougisse,
Lorsqu'il faut de ce feu que mon cœur s'affranchisse?
Hé! d'un amour formé sous l'aspect le plus noir,
Dans mon cœur sans vertu quel peut être l'espoir?
Ennemi, malgré moi, du penchant qui m'entraîne,
Je n'ai point prétendu couronner Erixène:
Je m'ôte le seul bien qui pouvait l'éblouir;
De ma couronne enfin un autre va jouir.

SOPHRONYME.

Gardez-vous de tenter un coup si téméraire.

IDOMÉNÉE.

Par tes conseils en vain tu voudrais m'en distraire.
A mon fatal amour, tu connaîtras du moins
Que j'ai donné mon cœur, sans y donner mes soins:
Car enfin, dépouillé de cet auguste titre,
Ton roi de son amour ne sera plus l'arbitre.
Dans ces lieux, où bientôt je ne pourrai plus rien,
Mon fils va devenir et ton maître et le mien.
Essayons si des dieux la colère implacable
Ne pourra s'appaiser par un roi moins coupable;
Ou du moins, sur un vœu que le ciel peut trahir,
Mettons-nous hors d'état de jamais obéir.
Non comme une victime aux autels amenée,
Tu verras couronner le fils d'Idoménée.
Le ciel après, s'il veut, se vengera sur moi:
Mais il n'armera point ma main contre mon roi;
Et, si c'est immoler cette tête sacrée,

La victime par moi sera bientôt parée.
Ce prince ignore encor quel sera mon dessein;
Sait-il que je l'attends?

SOPHRONYME.

Dans le temple prochain,
Au ciel, par tant d'horreurs qui poursuit son supplice,
Il prépare, seigneur, un triste sacrifice;
Et, mouillant de ses pleurs d'insensibles autels,
Pour vous, pour vos sujets il s'offre aux immortels.

IDOMÉNÉE.

Vous n'êtes point touchés d'une vertu si pure!
Pardonnez donc, grands dieux! si mon cœur en murmure.
O mon fils!

SCENE IV.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME, ÉGÉSIPPE.

IDOMÉNÉE.

Mais que vois-je? et quel funeste objet!
Egésippe revient, tremblant, triste, défait!
Que dois-je soupçonner? Ah mon cher Sophronyme!
Le ciel impitoyable a nommé sa victime.

ÉGÉSIPPE.

Quelle victime encor! que de pleurs, de regrets
Nous vont coûter des dieux les barbares décrets!
Pourrai-je sans frémir nommer....

IDOMÉNÉE.

Je t'en dispense;

Couvre plutôt ce nom d'un éternel silence :
De ton secret fatal je suis peu curieux,
Et sur ce point enfin j'en sais plus que les dieux.

SOPHRONYME.

Ecoutez cependant.

IDOMÉNÉE.

Que veux-tu que j'écoute?
D'un arrêt inhumain tu crois donc que je doute?...
Mais poursuis, Egésippe.

ÉGÉSIPPE.

Au pied du mont sacré
Qui fut pour Jupiter un asile assuré,
J'interroge en tremblant le dieu sur nos misères.
Le prêtre destiné pour les secrets mystères
Se traîne, prosterné, près d'un antre profond;
Ouvre..... Avec mille cris le gouffre lui répond :
D'affreux gémissements et des voix lamentables
Formaient à longs sanglots des accents pitoyables,
Mais qui venaient à moi comme des sons perdus,
Dont résonnait le temple en échos mal rendus.
Je prêtais cependant une oreille attentive,
Lorsqu'enfin une voix, plus forte et plus plaintive,
A paru rassembler tant de cris douloureux,
Et répéter cent fois : « O roi trop malheureux! »
Déja saisi d'horreur d'une si triste plainte,
Le prêtre m'a bientôt frappé d'une autre crainte,
Quand, relevant sur lui mes timides regards,
Je le vois, l'œil farouche et les cheveux épars,
Se débattre longtemps sous le dieu qui l'accable,

Et prononcer enfin cet arrêt formidable :
« Le roi n'ignore pas ce que veulent les dieux :
« Maître encor de la Crète et de sa destinée,
« Il porte dans ses mains le salut de ces lieux ;
« Il faut le sang d'Idoménée. »

IDOMÉNÉE.

Le roi n'ignore pas ce qu'exigent les dieux !
(à Sophronyme.)
Tu vois si les cruels pouvaient s'expliquer mieux.
Graces à leur fureur, toute erreur se dissipe ;
J'entrevois.... Il suffit : laisse-nous, Egésippe.
Sur un secret enfin qui regarde ton roi,
Songe, malgré les dieux, à lui garder ta foi.

SCENE V.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

Tu vois sur nos destins ce que le ciel prononce :
En redoutais-je à tort la funeste réponse ?
Il demande mon fils ; je n'en puis plus douter,
Ni de mon trépas même un instant me flatter.
Mânes de mes sujets, qui des bords du Cocyte
Plaignez encor celui qui vous y précipite,
Pardonnez : tout mon sang, prêt à vous secourir,
Aurait coulé si seul il me fallait mourir ;
Mais le ciel irrité veut que mon fils perisse,
Et mon cœur ne veut pas que ma main obéisse.
Moi, je verrais mon fils sur l'autel étendu !

Tout son sang coulerait par mes mains répandu!
Non, il ne mourra point.... je ne puis m'y résoudre.
Ciel, n'attends rien de qui n'attend qu'un coup de foudre.

SCENE VI.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDAMANTE.

Par votre ordre, seigneur....

IDOMÉNÉE.

Dieux! qu'est-ce que je voi?

IDAMANTE.

Quelles horreurs ici répandent tant d'effroi!
Quels regards! d'où vous vient cette sombre tristesse?
Quelle est en ce moment la douleur qui vous presse?
Du temple, dans ces lieux aujourd'hui de retour,
Egésippe, dit-on, s'est fait voir à la cour.
Le ciel a-t-il parlé? sait-on ce qu'il exige?
Est-ce un ordre des dieux, seigneur, qui vous afflige?
Savons-nous par quel crime....

IDOMÉNÉE.

Un silence cruel
Avec le crime encor cache le criminel.
Ne cherchons point des dieux à troubler le silence;
Assez d'autres malheurs éprouvent ma constance.
Ah mon fils! si jamais votre cœur généreux
A partagé les maux d'un père malheureux,
Si vous fûtes jamais sensible à ma disgrace,
Au trône en ce moment daignez remplir ma place.

IDAMANTE.

Moi, seigneur?

IDOMÉNÉE.

Oui, mon fils: mon cœur reconnaissant
Ne veut point que ma mort vous en fasse un présent.
Je sais que c'est un rang que votre cœur dédaigne;
Mais qu'importe? Il le faut.... régnez.

IDAMANTE.

Moi, que je règne,
Et que j'ose à vos yeux me placer dans un rang
Où je dois vous défendre au prix de tout mon sang!
A cet ordre, seigneur, est-ce à moi de souscrire?
Ciel! est-ce à votre fils à vous ravir l'empire?

IDOMÉNÉE.

Régnez, mon fils, régnez sur la Crète et sur moi;
Je le demande en père, et vous l'ordonne en roi.
Cher prince, à mes desirs que votre cœur se rende:
Pour la dernière fois peut-être je commande.

IDAMANTE.

Si votre nom ici ne doit plus commander,
N'attendez point, seigneur, de m'y voir succéder.
Et qui peut vous forcer d'abandonner le trône?

IDOMÉNÉE.

Eh bien! régnez, mon fils.... c'est le ciel qui l'ordonne.

IDAMANTE.

Le ciel lui-même, hélas! le garant de ma foi,
Le ciel m'ordonnerait de détrôner mon roi!
De tout ce que j'entends que ma frayeur redouble!
Ah! par pitié, seigneur, éclaircissez mon trouble;

Dissipez les horreurs d'un si triste entretien :
Est-il dans votre cœur des secrets pour le mien ?
Parlez, ne craignez point d'augmenter mes alarmes ;
C'est trop se taire.... Ah ciel ! je vois couler vos larmes !
Vous me cachez en vain ces pleurs que j'ai surpris.
Dieux ! que m'annoncez-vous ? Ah seigneur !

IDOMÉNÉE.

Ah mon fils !
Voyez où me réduit la colère céleste....
Sophronyme, fuyons cet entretien funeste.

IDAMANTE.

Où fuyez-vous, seigneur ?

IDOMÉNÉE.

Je vous fuis à regret :
Mon fils, vous n'en saurez que trop tôt le secret.

SCENE VII.

IDAMANTE.

Dieux ! quel trouble est le mien ! Quel horrible mystère
Fait fuir devant mes yeux Sophronyme et mon père ?
Non, suivons-le : son cœur encor mal affermi
Ne me pourra cacher son secret qu'à demi :
Je l'ai vu s'émouvoir, et contre ma poursuite
Il se défendait mal sans une prompte fuite.
Pénétrons.... Mais d'où vient que je me sens glacer ?
Quelle horreur à mes sens vient de se retracer !
Quelle invisible main m'arrête et m'épouvante ?
Allons.... Où veux-je aller, et qu'est-ce que je tente ?

De quel secret encor prétends-je être informé?
Eh ! ne connais-je pas le sang qui m'a formé?
Peu touché des vertus du grand Idoménée,
Le ciel rendit toujours sa vie infortunée :
Son funeste courroux l'arracha de sa cour,
Et n'a que trop depuis signalé son retour.
Ah ! renfermons plutôt mon trouble et mes alarmes,
Que d'oser pénétrer dans d'odieuses larmes.
Suivons-le cependant.... Pour calmer mon effroi,
Dieux ! faites que ces pleurs ne coulent que pour moi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

ÉRIXENE, ISMENE.

ISMÈNE.

Enfin l'amour soumet aux charmes d'Erixène
L'objet de sa tendresse et l'objet de sa haine.
Vous triomphez, madame ; et vos fiers ennemis
Bientôt par vos appas se verront désunis.

ÉRIXÈNE.

Quel triomphe ! peux-tu me le vanter encore,
Quand je ne puis domter le feu qui me dévore ?
Après ce que mon cœur en éprouve en ce jour,
Du soin de me venger dois-je charger l'amour ?
En me livrant le fils s'il flattait ma colère,
Je ne l'implorais pas pour me venger du père.
Tant qu'aux lois de l'amour mon cœur sera soumis,
Que dois-je en espérer contre mes ennemis ?

ISMÈNE.

Vous pouvez donc, madame, employant d'autres armes,
Punir sans son secours l'auteur de tant de larmes,
Puisque le juste ciel, de concert avec vous,
Semble sur vos desirs mesurer son courroux.
Tout vous livre à l'envi le fier Idoménée :
Par un arrêt des dieux sa tête est condamnée ;

L'oracle la demande, et ce funeste jour
Va le punir des maux que vous fit son retour.
Si vous voulez vous-même, achevant sa disgrace,
Hâter le coup affreux dont le ciel le menace,
Répandez le secret qui vous est dévoilé,
Et qu'Egésippe en vain ne l'ait point révélé.
Du prince votre père ami toujours fidèle,
Vous voyez à quel prix il vous marque son zèle:
Imitez-le, madame, et qu'un sang odieux
Par vos soins aujourd'hui se répande en ces lieux.
De l'intérêt des dieux faites votre vengeance,
Et d'un peuple expirant faites-en la défense;
Montrez-lui son salut dans ce terrible arrêt:
Lui, vous, les dieux enfin, n'avez qu'un intérêt....
D'où vient que je vous vois interdite et tremblante?
Craignez-vous d'exciter les plaintes d'Idamante?

ÉRIXÈNE.

Hélas! si près des maux où je vais le plonger,
Un seul moment pour lui ne puis-je m'affliger?
Que veux-tu? je frémis du spectacle barbare
Que mon juste courroux en ces lieux lui prépare:
Je sens trop, par les pleurs que je verse aujourd'hui,
Quelle est l'horreur du coup qui va tomber sur lui.
Tu sais que pour le roi son amour est extrême.

ISMÈNE.

Il ne vous reste plus que d'aimer le roi même.
Qu'entends-je? De vos pleurs importunant les dieux,
Vos plaintes chaque jour font retentir ces lieux;
Et quand le ciel prononce au gré de votre envie,

Vous n'osez plus poursuivre une odieuse vie !
Songez, puisque les dieux vous ouvrent leurs secrets
Qu'ils vous chargent par-là du soin de leurs décrets.
Et qu'auriez-vous donc fait si, trompant votre attente,
L'oracle eût demandé la tête d'Idamante,
Puisque vous balancez....

ÉRIXÈNE.

A quoi bon ces transports?
Je conçois bien, sans toi, de plus nobles efforts.
Malgré tout mon amour, mon devoir est le même :
Mais peut-on sans trembler opprimer ce qu'on aime?
Un je ne sais quel soin me saisit malgré moi,
Et mon propre courroux redouble mon effroi.
Ne crains rien cependant ; mais laisse sans contrainte,
A des cœurs malheureux, le secours de la plainte.
Je n'ai point succombé pour avoir combattu,
Et tes raisons ici ne font point ma vertu....
Egésippe en ces lieux se fait longtemps attendre.

SCENE II.

ÉRIXENE, ISMENE, ÉGÉSIPPE.

ÉGÉSIPPE.

Madame, pardonnez ; j'ai dû plus tôt m'y rendre ;
Mais un ordre pressant, que je n'attendais pas,
Malgré moi loin de vous avait porté mes pas.
C'en est fait, le tyran échappe à notre haine.
Hâtons notre vengeance, ou sa fuite est certaine ;
Ses vaisseaux sont tout prêts, et déja sur les flots

Remontent à l'envi soldats et matelots.
Un gros de nos amis près d'ici se rassemble :
Tandis que dans ces lieux tout gémit et tout tremble,
On peut dans ce désordre échapper du palais.
Venez au peuple enfin vous montrer de plus près....
Mais le tyran paraît ; évitez sa présence.
Je vais dès ce moment servir votre vengeance.

SCENE III.

IDOMÉNÉE, ÉGÉSIPPE.

IDOMÉNÉE.

Mes vaisseaux sont-ils prêts ?

ÉGÉSIPPE.

Oui, seigneur, mais les eaux
D'un naufrage assuré menacent vos vaisseaux :
La mer gronde, et ses flots font mugir le rivage ;
L'air s'enflamme, et ses feux n'annoncent que l'orage.
De qui doit s'embarquer je déplore le sort.
Serait-ce vous, seigneur ?

IDOMÉNÉE.

Qu'on m'aille attendre au port.

SCENE IV.

IDOMÉNÉE.

Ainsi donc tout menace une innocente vie !
O mon fils ! faudra-t-il qu'elle te soit ravie ?
A des dieux sans pitié ne te puis-je arracher ?
Quel asile contre eux désormais te chercher ?

Que n'ai-je point tenté? Je t'offre ma couronne;
Un départ rigoureux par moi-même s'ordonne;
Je crois t'avoir sauvé quand j'y puis consentir,
Et les ondes déja s'ouvrent pour t'engloutir.
Fuis cependant, mon fils : l'orage qui s'apprête
Est le moindre péril qui menace ta tête.
Quoique je n'aye, hélas! rien de plus cher que toi,
Tu n'as point d'ennemis plus à craindre que moi.
O mon peuple! ô mon fils! promesse redoutable!
Roi, père malheureux! dieux cruels! vœu coupable!
O ciel! de tant de maux toujours moins satisfait,
Tu n'as jamais tonné pour un moindre forfait.
Et vous, fatal objet d'une flâme odieuse,
Erixène, à mon cœur toujours trop précieuse,
Fuyez avec mon fils de ces funestes lieux:
Pour tout ce qui m'est cher j'y dois craindre les dieux.

SCENE V.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE.

IDAMANTE.

Malgré l'affreux péril du plus cruel naufrage,
On dit que vos vaisseaux vont quitter le rivage:
Quoique de ces apprêts mon cœur soit alarmé,
Je ne viens point, seigneur, pour en être informé;
Je sais de vos secrets respecter le mystère,
Et l'on ne m'en fait plus l'heureux dépositaire.

IDOMÉNÉE.

Mon cœur, que ce reproche accuse de changer,

Vous taît des maux qu'il craint de vous voir partager.
Il en est cependant dont il faut vous instruire.

(à part.)

Ces vaisseaux.... ces apprêts.... Ciel ! que lui vais-je dire?
Ah mon fils !... Non, mon cœur n'y saurait consentir.

IDAMANTE.

Dieux ! que vous m'alarmez !

IDOMÉNÉE.

Mon fils, il faut partir.

IDAMANTE.

Qui doit partir ?

IDOMÉNÉE.

Vous.

IDAMANTE.

Moi ! Ciel ! qu'entends-je?

IDOMÉNÉE.

Vous-même.

Il fallait accepter l'offre du diadême.
Fuyez, mon fils, fuyez un ciel trop rigoureux,
Un rivage perfide, un père malheureux.

IDAMANTE.

Ciel ! qui m'a préparé cette horrible disgrace ?
La mort même entre nous ne peut mettre un espace :
N'accablez point mon cœur d'un pareil désespoir ;
Je goûte à peine, hélas ! le bien de vous revoir.
Pourquoi régner ? pourquoi faut-il que je vous quitte ?
Quel est donc le projet que votre âme médite ?

IDOMÉNÉE.

Voyez par quels périls vos jours sont menacés :

Fuyez, n'insistez plus; je crains, c'en est assez.
Jugez par mon amour de ce que je dois craindre,
Puisque à nous séparer ce soin m'a pu contraindre;
Jugez de mes frayeurs.... Ah! loin de ces climats
Allez chercher des dieux qui ne se vengent pas.

IDAMANTE.

Eh! que pourrait m'offrir une terre étrangère
Que des dieux ennemis, si je ne vois mon père?
Vos dieux seront les miens : laissez-moi, près de vous,
De ces dieux irrités partager le courroux.

IDOMÉNÉE.

Ah! fuyez-moi.... fuyez le ciel qui m'environne.
Fuyez, mon fils, fuyez.... puisque enfin je l'ordonne;
Et, sans vous informer du secret de mes pleurs,
Fuyez, ou redoutez le comble des horreurs.
Avec vous à Samos conduisez Erixène.

IDAMANTE.

Seigneur....

IDOMÉNÉE.

Ce ne doit plus être un objet de haine :
Des crimes de son père immolé par nos lois,
La fille n'a point dû porter l'injuste poids.
Adieu : peut-être un jour le destin moins sévère
Vous permettra, mon fils, de revoir votre père.
Dérobez cependant à des dieux ennemis
Une princesse aimable, un si généreux fils.

IDAMANTE.

Erixène! eh! pourquoi compagne de ma fuite?
Expliquez.... Mais je vois que votre âme est instruite.

Erixène, seigneur, m'est un présent bien doux;
Mais tout cède à l'horreur de m'éloigner de vous.
A ce triste départ quel astre pourrait luire?
Voyez le désespoir où vous m'allez réduire.
En vain sur cet exil vous croyez me tenter:
Plus vous m'offrez, seigneur, moins je puis vous quitter.
Je vous dois trop, hélas! Quelle tendresse extrême!
M'offrir en même jour et sceptre, et ce que j'aime!
Non....

IDOMÉNÉE.

Ce que vous aimez?

IDAMANTE.

Ah! pardonnez, seigneur;
Je le vois, vous savez les secrets de mon cœur.
Pardonnez: j'en ai fait un coupable mystère.
Non que, pour vous tromper, je voulusse m'en taire;
Mais d'un feu qu'en mon sein j'avais cru renfermer,
Hé! qui, seigneur, encore a pu vous informer?
Ah! quoiqu'il soit trop vrai que j'adore Erixène....

IDOMÉNÉE.

Poursuivez, dieux cruels! ajoutez à ma peine:
Me voilà parvenu, par tant de maux divers,
A pouvoir défier le ciel et les enfers.
Je ne redoute plus votre courroux funeste,
Impitoyables dieux! ce coup en est le reste.
Sur mon peuple à présent signalez vos fureurs;
Et, si ce n'est assez, versez-les dans nos cœurs.
Voyez-nous tous les deux, saisis de votre rage,
Egorgés l'un par l'autre, achever votre ouvrage.

Par de nouveaux dangers arrachez-moi des vœux:
Me ferez-vous jamais un sort plus rigoureux?

IDAMANTE.

Où s'égare, seigneur, votre âme furieuse?
Erixène cessait de vous être odieuse,
Disiez-vous; et pour elle un reste de pitié
Semblait vous dépouiller de toute inimitié.
Haïriez-vous toujours cet objet adorable?

IDOMÉNÉE.

Si je le haïssais, seriez-vous si coupable?
O de tous les malheurs malheur le plus fatal!

IDAMANTE.

Seigneur....

IDOMÉNÉE.

Ah fils cruel! vous êtes mon rival.

IDAMANTE.

O ciel!

IDOMÉNÉE.

De quelle main part le trait qui me blesse!
Réserviez-vous, cruel, ce prix à ma tendresse?
Je ne verrai donc plus dans mes tristes états
Que des dieux ennemis et des hommes ingrats!
Quoi! toujours du destin la barbare injustice,
De tout ce qui m'est cher fera donc mon supplice!
Imprudent que j'étais! et j'allais couronner
Ce fils qu'à ma fureur je dois abandonner!
Mais c'en est fait, l'amour de mon devoir décide.

IDAMANTE.

Mon père....

IDOMÉNÉE.

O nom trop doux pour un fils si perfide!

IDAMANTE.

N'accablez point, seigneur, un fils infortuné,
A des maux infinis par l'amour condamné.
Puisque enfin votre cœur s'en est laissé surprendre,
Jugez si d'Erixène on pouvait se défendre.
Hélas! je ne craignais, adorant ses appas,
Que d'aimer un objet qui ne vous plairait pas;
Et mon cœur, trop épris d'une odieuse chaîne,
Oubliait son devoir dans les yeux d'Erixène.
Mais si l'aimer, seigneur, est un si grand forfait,
L'amour m'en punit bien par les maux qu'il me fait.

IDOMÉNÉE.

Voilà l'unique fruit qu'il en fallait attendre.
D'un amour criminel qu'osiez-vous donc prétendre?
Et quel était l'espoir de vos coupables feux,
Quand chaque jour le crime augmentait avec eux?
Qu'Erixène à mes yeux fût odieuse ou chère,
Vos feux également offensaient votre père.
Je veux bien cependant, juge moins rigoureux,
Vous en accorder, prince, un pardon généreux;
Mais pourvu que votre âme, à mes desirs soumise,
Renonce à tout l'amour dont je la vois éprise.

IDAMANTE.

Ah! quand même mon cœur oserait le vouloir,
Aimer, ou n'aimer pas, est-il en mon pouvoir?
Je combattrais en vain une ardeur téméraire:
L'amour m'en a rendu le crime nécessaire.

Malgré moi, de ce feu je vis mon cœur atteint :
Peut-être, malgré moi, je l'y verrais éteint ;
Mais ce cœur, à l'amour que je n'ai pu soustraire,
Dans le rival du moins aime toujours un père.
Par un nom si sacré tout autre suspendu....

IDOMÉNÉE.

Dans le nom de rival, tout nom est confondu.
Vous n'êtes plus mon fils, ou peu digne de l'être ;
Je vois que tout mon sang n'en a formé qu'un traître.

IDAMANTE.

Où fuirai-je ? grands dieux ! De quels noms ennemis
Accablez-vous, seigneur, votre malheureux fils !
Ah ! quels noms odieux me faites-vous entendre !
Quelle horreur pour un fils respectueux et tendre !
Songez-vous que ce fils est encor devant vous,
Ce fils longtemps l'objet de sentiments plus doux ?
Brûlant d'un feu cruel que je ne puis éteindre,
Vous me devez, seigneur, moins haïr que me plaindre ;
Et si ma flâme enfin est un crime si noir,
Vous êtes bien vengé par mon seul désespoir.
Cessez de m'envier une importune flâme :
Odieux à l'objet qui sait charmer mon âme,
Abhorré d'un rival que j'aimerai toujours,
Seigneur, voilà le fruit de mes tristes amours.
Mais, puisque de ce feu qui tous deux nous anime,
Sur mon cœur trop épris est tombé tout le crime,
Je saurai m'en punir ; et je sens que ce cœur
Vous craint déja bien moins que sa propre fureur.
Désormais tout en proie au transport qui me guide,

Je vous délivrerai de ce fils si perfide.
Si mon coupable cœur vous trahit malgré moi,
Mon bras plus innocent saura venger mon roi.
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il sert votre vengeance,
Et je vais en punir ce cœur qui vous offense.

(il tire son épée.)

Soyez donc satisfait....

IDOMÉNÉE.

Arrêtez, furieux....

IDAMANTE.

Laissez couler le sang d'un rival odieux.

IDOMÉNÉE.

Mon fils!...

IDAMANTE.

D'un nom si cher m'honorez-vous encore?
Laissez-moi me punir d'un feu qui me dévore.

IDOMÉNÉE.

Ma vertu jusques-là ne saurait se trahir.
Va, fils infortuné.... je ne te puis haïr.

IDAMANTE.

Ah seigneur!...

IDOMÉNÉE.

Laissez-moi, fuyez ma triste vue;
Ne renouvelons plus un discours qui me tue.

SCENE VI.

IDOMÉNÉE.

Inexorables dieux, vous voilà satisfaits!

Pour un nouveau courroux vous reste-t-il des traits?
Finis tes tristes jours, père, amant déplorable....
Vengeons-nous bien plutôt, si mon fils est coupable.
Que sais-je si l'ingrat ne s'est point fait aimer?
Sans doute, puisqu'il aime, il aura su charmer.
Il triomphe en secret de mon amour funeste:
Il est aimé; je suis le seul que l'on déteste.
Tout mon courroux renaît à ce seul souvenir.
Livrons l'ingrat aux dieux. Qui me peut retenir?
Coule sur nos autels tout le sang d'Idamante....
Coule plutôt le tien.....

SCENE VII.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

Quel objet se présente?
Ah! c'est toi.... Quel malheur au mien peut être égal,
Sophronyme? Mon fils....

SOPHRONYME.

Seigneur?

IDOMÉNÉE.

Est mon rival.

SOPHRONYME.

Il est temps pour jamais d'oublier l'inhumaine.
Ignorez-vous, seigneur, le crime d'Erixène,
Celui de Mérion ici renouvelé?
L'arrêt des dieux, enfin, au peuple est révélé:
Par Egésippe instruit....

IDOMÉNÉE.

Ciel ! que viens-tu m'apprendre?

SOPHRONYME.

Du port où par votre ordre il m'a fallu descendre,
Je revenais, seigneur : un grand peuple assemblé
M'attire par ses cris, par un bruit redoublé.
Par le sens de l'oracle Erixène trompée,
Du soin de se venger toujours plus occupée,
De l'intérêt des dieux prétextant son courroux,
Tâchait de soulever vos sujets contre vous;
De tout par Egésippe encor plus mal instruite,
A vos sujets tremblants révélait votre fuite;
Leur disait que le ciel, pour unique secours,
Attachait leur salut à la fin de vos jours.
Pour eux, par leurs regrets, du grand Idoménée
Contents de déplorer la triste destinée,
Ils semblaient seuls frappés par l'arrêt du destin:
Egésippe a voulu les exciter en vain.
Pour moi, qui frémissais de tant de perfidie,
Je le poursuis, l'atteins, et le laisse sans vie;
Désabuse le peuple; et, content désormais,
J'ai ramené, seigneur, la princesse au palais.

IDOMÉNÉE.

Sujets infortunés, qu'en mon cœur je déplore,
Au milieu de vos maux me plaignez-vous encore?
Ce qui m'aime, à sa perte est par moi seul livré;
Et tout ce qui m'est cher, contre moi conjuré!
Cruel à notre tour, qu'Idamante périsse;
De celui d'Erixène augmentons son supplice;

Faisons-leur du trépas un barbare lien ;
Dans leur sang confondu mêlons encor le mien....
Vains transports qu'a formés ma fureur passagère !
Hélas ! qui fut jamais plus amant et plus père ?...
Mes peuples cependant, par moi seul accablés....

SOPHRONYME.

Ah seigneur ! leurs tourments sont encor redoublés.
Depuis que le destin a fait des misérables,
On n'éprouva jamais de maux plus redoutables :
Je frémis des horreurs où ce peuple est réduit.
Un gouffre sous Ida s'est ouvert cette nuit :
Ce roc, qui jusqu'aux cieux semblait porter sa cîme,
Au lieu qu'il occupait n'a laissé qu'un abîme ;
Et de ce roc entier à nos yeux disparu,
Loin d'en être comblé, ce gouffre s'est accrû.
Nous touchons tout vivants à la rive infernale.
De ce gouffre profond un noir venin s'exhale ;
Et vos sujets, frappés par des feux dévorants,
Tombent de toutes parts, déja morts ou mourants.
Aux seuls infortunés le trépas se refuse.

IDOMÉNÉE.

Et c'est de tant d'horreurs les dieux seuls qu'on accuse !
Mais quoi ! toujours les dieux ! Et qui d'eux ou de moi,
Négligeant sa promesse, a donc manqué de foi ?
Malheureux ! tes serments, qu'a suivis le parjure,
Ont soulevé les dieux et toute la nature.
Pour sauver un ingrat, tes soins pernicieux
Trop longtemps sur ton peuple ont exercé les dieux :
A tes sujets enfin cesse d'être contraire.

Eh! que leur sert un roi, s'il ne leur sert de père?
Leur salut désormais est ta suprême loi,
Et le sang de son peuple est le vrai sang d'un roi....
Depuis quand tes sujets t'éprouvent-ils si tendre?
Depuis quand ce devoir.... L'amour vient te l'apprendre!
Voilà de ces grands soins le retour trop fatal:
Tu n'es roi que depuis qu'un fils est ton rival;
Contre lui l'amour seul arme tes mains impies;
Voilà le dieu, barbare, à qui tu sacrifies.
Etouffons tout l'amour dont mon cœur est épris;
N'y laissons plus régner que la gloire et mon fils.
Sur les mêmes vaisseaux préparés pour sa fuite,
Qu'Erixène à Samos aujourd'hui soit conduite.
Allons.... et que mon cœur, délivré de ses feux,
Commence par l'amour à triompher des dieux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

ÉRIXENE, ISMENE.

ÉRIXÈNE.

En vain tu veux calmer le transport qui m'agite :
Faibles raisonnements dont ma douleur s'irrite !
Laisse-moi, porte ailleurs tes funestes avis ;
Il m'en a trop coûté pour les avoir suivis.
Vois ce qu'à tes conseils aujourd'hui trop soumise,
Je viens de recueillir d'une vaine entreprise ;
Vois ce que ta fureur et la mienne ont produit :
Mon départ et ma honte en seront tout le fruit.
Je ne reverrai plus ce prince que j'adore ;
Et, pour comble d'horreur, mon amour croît encore.
En armant contre lui mon devoir inhumain,
Cruelle ! tu m'as mis un poignard dans le sein.
Cher prince, pardonnez....

SCENE II.

IDAMANTE, ÉRIXENE, ISMENE.

ISMÈNE.

Je le vois qui s'avance.
De vos transports, du moins, cachez la violence.

ÉRIXÈNE.

Eh! comment les cacher? Je sais que je le dois;
Mais le puis-je, et le voir pour la dernière fois?
Fuyons-le cependant; sa présence m'étonne.

IDAMANTE.

Où fuyez-vous, madame?

ÉRIXÈNE.

Où mon devoir l'ordonne.

IDAMANTE.

Du moins à la pitié laissez-vous émouvoir.
Vous ne l'avez que trop signalé ce devoir:
Avec tant de courroux, hélas! qu'a-t-il à craindre?
Vous ne m'entendrez plus soupirer ni me plaindre.
Vous partez, je vous aime, et vous me haïssez;
Mes malheurs dans ces mots semblent être tracés.
Cependant ce départ, mon amour, votre haine,
Ne font pas aujourd'hui ma plus cruelle peine.
C'était peu que votre âme, insensible à mes vœux,
Eût de tout son courroux payé mes tendres feux:
Ce malheureux amour que votre cœur abhorre,
Malgré tous vos mépris, que je chéris encore;
Cet amour qui, malgré votre injuste rigueur,
N'a jamais plus régné dans le fond de mon cœur;
Cet amour qui faisait le bonheur de ma vie,
Il faut à mon devoir que je le sacrifie.
Non que mon triste cœur, par ce cruel effort,
Renonce à vous aimer; mais je cours à la mort.
Heureux si mon trépas, devenu légitime,
Des pleurs que j'ai causés peut effacer le crime?

Mais si c'en était un d'adorer vos beaux yeux,
Je ne suis pas le seul criminel en ces lieux.
Ce qu'en vain Mérion attendait de ses armes,
Vous seule en un moment l'avez pu par vos charmes :
Tout vous livre à l'envi cet empire fatal.
Régnez, vous le pouvez.... mon père est mon rival.

ÉRIXÈNE.

Je connais les transports et de l'un et de l'autre,
Et je sais jusqu'où va son audace et la vôtre :
Son téméraire amour n'a que trop éclaté.

IDAMANTE.

Sans vous en offenser vous l'avez écouté !
Je ne m'étonne plus du malheur qui m'accable,
Ni que vos yeux cruels me trouvent si coupable.
Votre cœur, à son tour épris pour un héros,
N'a pas toujours haï tout le sang de Minos.
Pour mon père en secret vous brûliez, inhumaine !
Et moi seul en ces lieux j'exerçais votre haine.
Quoi ! vous m'abandonnez à mes soupçons jaloux !
Suis-je le malheureux ? madame, l'aimez-vous ?

ÉRIXÈNE.

Moi, je pourrais l'aimer ! et dans le fond de l'âme
J'aurais sacrifié mon devoir à sa flâme !
Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? Seigneur, osez-vous bien
Reprocher à mon cœur l'égarement du sien ?
Après ce qu'a produit sa cruauté funeste,
Qui, moi, j'approuverais des feux que je déteste,
Un amour par le sang, par mes pleurs condamné,
Et devenu forfait dès l'instant qu'il est né !

Ouvrez vos yeux, cruel! et voyez quel spectacle
A mis à son amour un invincible obstacle.
Son crime dans ces lieux est partout retracé;
Le sang qui les a teints n'en est point effacé.
Là, mon père sanglant vint s'offrir à ma vue,
Et tomber dans les bras de sa fille éperdue:
Vos yeux, comme les miens, l'ont vu sacrifier;
Faut-il d'autres témoins pour me justifier?
Tout ce que j'ai tenté pour m'immoler sa tête,
L'oracle révélé, mon départ qui s'apprête,
Ma fierté, ma vertu, cent outrages récents,
Voilà pour mon devoir des titres suffisants.
Ne croyez pas, seigneur, que mon cœur les oublie....
Mais que dis-je? et d'où vient que je me justifie?
Gardez tous vos soupçons: bien loin de les bannir,
Je dois aider moi-même à les entretenir.

IDAMANTE.

Eh bien! pour m'en punir, désormais moins sévère,
Regardez sans courroux la flâme de mon père:
Il vous aime, madame, il est digne de vous.
Si j'ai fait éclater des sentiments jaloux,
Pardonnez aux transports de mon âme éperdue:
Je ne connaisssais point le poison qui me tue.
Mais, quel que soit l'amour dont je brûle aujourd'hui,
Ma vertu contre vous deviendra mon appui:
Je verrai, sans regret, parer du diadême
Un front que mon amour n'en peut orner lui-même.
Remontez dès ce jour au rang de vos ayeux:
Votre vertu, madame, appaisera les dieux.

Que ne pourra sur eux une reine si belle?
Pour moi, jusqu'à la mort toujours tendre et fidelle,
J'irai sans murmurer, loin de lui, loin de vous,
Sacrifier au roi mon bonheur le plus doux....
Mais on vient: c'est lui-même. Il vous cherche, madame.
Dieux! quel trouble cruel s'élève dans mon âme!
Vous ne partirez point, puisqu'il veut vous revoir:
Vous régnerez. O ciel! quel est mon désespoir!

SCENE III.

IDOMÉNÉE, ÉRIXENE, SOPHRONYME, ISMÈNE.

ÉRIXÈNE.

Vous triomphez, seigneur; ma vengeance échouée,
Par le sort ennemi se voit désavouée:
Ainsi ne forcez plus des yeux baignés de pleurs
A revoir de mes maux les barbares auteurs.
D'un sang qu'il faut venger partout environnée,
Et pour toute vengeance aux pleurs abandonnée,
Pour appaiser la voix de ce sang qui gémit,
Je n'entends que soupirs dont ma vertu frémit.
Hâtez par mon départ la fin de ma misère;
Laissez-moi loin de vous aller pleurer mon père;
Permettez....

IDOMÉNÉE.

Vous pouvez, libre dans mes états,
Au gré de vos souhaits déterminer vos pas.
Mes ordres sont donnés; et la mer appaisée

Offre de toutes parts une retraite aisée ;
Mes vaisseaux sont tout prêts.... Si la fin de mes jours
De vos pleurs cependant peut arrêter le cours,
Madame, demeurez.... ma tête condamnée,
Du funeste bandeau va tomber couronnée :
Je vais, pour contenter vous et les immortels....

ÉRIXÈNE.

Je vais donc de ce pas vous attendre aux autels.

SCENE IV.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

Quel orgueil ! Mais quel est ce dessein qui m'étonne ?
Par vos ordres exprès quand son départ s'ordonne,
Pourquoi l'arrêtez-vous sur l'espoir d'un trépas....

IDOMÉNÉE.

Pourquoi le lui cacher, et ne l'en flatter pas,
Puisque je vais mourir?

SOPHRONYME.

Vous mourir ! dieux ! qu'entends-je ?

IDOMÉNÉE.

Pour t'étonner si fort, qu'a ce dessein d'étrange ?
Plût au sort que mes mains eussent moins différé
A rendre au ciel un sang dont il est altéré !
Pour conserver celui que sa rigueur demande,
C'est le mien aujourd'hui qu'il faut que je répande.

SOPHRONYME.

Que dites-vous, seigneur ? quel affreux désespoir !

IDOMÉNÉE.

D'un nom plus glorieux honore mon devoir:
Quand j'aurai vu mon fils, je cours y satisfaire.
Je n'attends plus de vous qu'une paix sanguinaire,
Dieux justes! Cependant, d'un peuple infortuné
Détournez le courroux qui m'était destiné;
Cessez à mes sujets de déclarer la guerre,
Et jusqu'à mon trépas suspendez le tonnerre:
Tout mon sang va couler.

SOPHRONYME.

D'un si cruel transport
Qu'espérez-vous?

IDOMÉNÉE.

Du moins, la douceur de la mort.
Je n'obéirai point; le ciel impitoyable
M'offre en vain en ces lieux un spectacle effroyable.
Les mortels peuvent-ils vous offenser assez
Pour s'attirer les maux dont vous les punissez,
Dieux puissants? Qu'ai-je vu? quel funeste ravage!
J'ai cru me retrouver dans le même carnage
Où mon bras se plongeait sur les bords phrygiens,
Pour venger Ménélas des malheureux Troyens.
Les maux des miens, hélas! sont-ils moins mon ouvrage?
Une seconde Troie a signalé ma rage.
J'ai revu mes sujets, si tendres pour leur roi,
Pâles et languissants se traîner après moi.
Tu les as vus, tout près de perdre la lumière,
S'empresser pour revoir l'auteur de leur misère.
Non, j'ai le cœur encor tout percé de leurs cris:

J'ai cru dans chacun d'eux voir expirer mon fils.
De leur salut enfin cruel dépositaire,
Essayons si ma mort leur sera salutaire.
Meurs du moins, roi sans foi, pour ne plus résister
A ces dieux que ta main ne veut pas contenter.

SOPHRONYME.

Dans un si grand projet votre vertu s'égare :
A des crimes nouveaux votre cœur se prépare.
Vous mourez moins, seigneur, pour contenter les dieux,
Que pour vous dérober au devoir de vos vœux.
Voulez-vous, ajoutant le mépris à l'offense,
Porter jusqu'aux autels la désobéissance?
Vous vous offrez en vain pour fléchir sa rigueur;
Le ciel veut moins de nous l'offrande, que le cœur.
Qu'espérez-vous, seigneur? que prétendez-vous faire?
Aux dieux, à vous, à nous de plus en plus contraire,
Voulez-vous, n'écoutant qu'un transport furieux,
Faire couler sans fruit un sang si précieux?
Eh! qui de nous, hélas! témoin du sacrifice,
Voudra de votre mort rendre sa main complice?
Qui, prêt à se baigner dans le sang de son roi,
Voudrait charger sa main de cet horrible emploi?
Qui de nous contre lui n'armerait pas la sienne?

IDOMÉNÉE.

Je le sais, et n'attends ce coup que de la mienne.

SOPHRONYME.

Eh bien! avant ce coup, de cette même main
Plongez-moi donc, seigneur, un poignard dans le sein.
Dût retomber sur moi le transport qui vous guide,

Je ne souffrirai point cet affreux parricide.
Nulle crainte en ce jour ne saurait m'émouvoir,
Lorsqu'il faut vous sauver de votre désespoir.
Je ne vous connais plus ; le grand Idoménée
Laisse à tous ses transports son âme abandonnée.
Ce héros, rebuté d'avoir tant combattu,
A donc mis de lui-même un terme à sa vertu!
Jetez sur vos sujets un regard moins sévère:
Ils vous ont appelé du sacré nom de père;
De cet auguste nom dédaignant tous les nœuds,
Avez-vous condamné vos sujets malheureux?
Abandonnerez-vous ce peuple déplorable,
Que votre mort va rendre encor plus misérable?
Que lui destinez-vous par ce cruel trépas,
Qu'un coup de désespoir qui ne le sauve pas?

IDOMÉNÉE.

Tu juges mal des dieux; leur courroux équitable
S'appaisera bientôt par la mort du coupable:
Je vais enfin, pour prix de ce qu'ils ont sauvé,
Rendre à ces mêmes dieux ce qu'ils ont conservé.
Mon cœur, purifié par le feu des victimes,
Mettra fin à vos maux, mettant fin à mes crimes.
Je sens même déja dans ce cœur s'allumer
L'ardeur du feu sacré qui le doit consumer.
Chaque pas, chaque instant qui retarde mon zèle,
Plonge de mes sujets dans la nuit éternelle.
Ne m'oppose donc plus d'inutiles discours;
Facilite plutôt le trépas où je cours.
Veux-tu, par les efforts que ton amitié tente,

Conduire le couteau dans le sein d'Idamante?
Si je pouvais, hélas! l'immoler en ce jour,
Je croirais l'immoler moins aux dieux qu'à l'amour.
Qu'il règne: que sa tête aujourd'hui couronnée,
Redonne à Sophronyme un autre Idoménée:
Que mon fils, à son tour assuré sur ta foi,
Retrouve dans tes soins tout ce qu'il perd en moi:
Que par toi tous ses pas, tournés vers la sagesse,
D'un torrent de flatteurs écartent sa jeunesse:
Accoutume son cœur à suivre l'équité:
Conserve-lui surtout cette sincérité
Rare dans tes pareils, aux rois si nécessaire:
Sois enfin à ce fils ce que tu fus au père.
Surmonte ta douleur en ce dernier moment,
Et reçois mes adieux dans cet embrassement.

SOPHRONYME, *à genoux.*

Non, vous ne mourrez point; votre cœur inflexible
Nourrit en vain l'espoir d'un projet si terrible.
Immolez-moi, seigneur, ou craignez....

IDOMÉNÉE.

Lève-toi:
Quoique prêt à mourir, je suis toujours ton roi.
Je veux être obéi; cesse de me contraindre.
Parmi tant de malheurs, est-ce moi qu'il faut plaindre?
Vois quels sont les tourments qui déchirent mon cœur;
Et, par pitié du moins, laisse-moi ma fureur.

SCENE V.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

Je vois mon fils. Surtout que ta bouche fidelle
De mes tristes projets lui cache la nouvelle :
Je n'en mourrais pas moins ; et tes soins dangereux
Rendraient, sans me sauver, mon destin plus affreux.
Idamante, approchez : votre roi vous fait grace.
Venez, mon fils, venez, qu'un père vous embrasse.
Ne craignez plus mes feux ; par un juste retour,
Je vous rends tout ce cœur que partageait l'amour.
Oui, de ce même cœur qui s'en laissa surprendre,
Ce qu'il vous en ravit, je vous le rends plus tendre.
Oublions mes transports ; mon fils, embrassez-moi.

IDAMANTE.

Par quel heureux destin retrouvé-je mon roi ?
Quel dieu, dans votre sein étouffant la colère,
Me r'ouvre encor les bras d'un si généreux père ?
Que cet embrassement pour un fils a d'appas !
Je le desirais trop pour ne l'obtenir pas.
Idamante, accablé des rigueurs d'Erixène,
N'en a point fait, seigneur, sa plus cruelle peine.
Hélas ! quel bruit affreux a passé jusqu'à moi !
Vous m'en voyez tremblant et d'horreur et d'effroi.

IDOMÉNÉE.

Prince, de votre cœur que l'effroi se dissipe :

Ce n'est qu'un bruit semé par le traître Egésippe.
Quoi qu'il en soit, je vais, pour m'en éclaircir mieux,
Au pied de leurs autels interroger les dieux.
Heureux si, pour savoir leur volonté suprême,
Je les eusse plutôt consultés par moi-même!

IDAMANTE.

Permettez-moi, seigneur, d'accompagner vos pas.

IDOMÉNÉE.

Non, mon fils; où je vais, vous ne me suivrez pas.
D'un mystère où des miens l'unique espoir se fonde,
Je veux seul aujourd'hui percer la nuit profonde.
Vous apprendrez bientôt quel sang a dû couler:
Jusques-là votre cœur ne doit point se troubler.
Rejetez loin de vous une frayeur trop vaine:
J'appaiserai les dieux.... fléchissez Erixène....
Adieu....

IDAMANTE.

Permettez-moi....

IDOMÉNÉE.

Mon fils.... je vous l'ai dit....
Je vais seul aux autels, et ce mot vous suffit.

SCENE VI.

IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDAMANTE.

Enfin à mes desirs on ne met plus d'obstacle.
Mais que vois-je? grands dieux! quel funeste spectacle!
Qui fait couler ces pleurs qui me glacent d'effroi?

Sophronyme, parlez....

SOPHRONYME.

Qu'exigez-vous de moi?
O déplorable sang! famille infortunée!
Fils trop digne des pleurs du grand Idoménée!

IDAMANTE.

A mon cœur éperdu quel soupçon vient s'offrir?
Parlez, où va le roi?

SOPHRONYME.

Seigneur, il va mourir.

IDAMANTE.

Ah ciel!

SOPHRONYME.

A sa fureur mettez un prompt obstacle:
Eh! ce n'est pas son sang que demande l'oracle.

IDAMANTE.

Quoi! ce n'est pas son sang! Qu'entends-je? quelle horreur!
C'est donc le mien?

SOPHRONYME.

Hélas! j'en ai trop dit, seigneur.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

IDAMANTE, POLYCLETE.

IDAMANTE.

Qu'ai-je entendu? grands dieux! quel horrible mystère
M'avait longtemps voilé l'amitié de mon père!
A la fin sans nuage il éclate à mes yeux
Ce sacrilège vœu, ce mystère odieux.
Vous, peuples, qui craignez d'immoler la victime
Dont le sang doit fléchir le ciel qui vous opprime,
Peuples, cessez de plaindre un choix si glorieux:
Il est beau de mourir pour appaiser les dieux.
(à Polyclète.)
Sèche ces pleurs honteux où ta douleur te livre:
Que servent tes regrets? que te sert de me suivre?
Dissipe tes soupçons, ne crains rien, laisse-moi;
Je te l'ordonne enfin, va retrouver le roi.
Hélas! quoique sa main, par mes soins désarmée,
Ne laisse aucune crainte à mon âme alarmée;
Quoique partout sa garde accompagne ses pas,
Cependant, s'il se peut, ne l'abandonne pas.
Je voudrais avec toi le rejoindre moi-même;
Mais je crains les transports de sa douleur extrême:

Je me sens pénétrer de ses tendres regrets,
Et ne puis, sans mourir, voir ces tristes objets.

SCENE II.

IDAMANTE.

Enfin, loin des témoins dont l'aspect m'importune,
Je puis en liberté plaindre mon infortune;
Et mon cœur, déchiré des plus cruels tourments,
Peut donc jouir en paix de ses derniers moments.
Ciel! quel est mon malheur! quelle rigueur extrême!
Quel sort pour ennemis m'offre tout ce que j'aime!
Je trouve en même jour, conjurés contre moi,
Les implacables dieux, ma princesse et mon roi.
Pardonnez, dieux puissants, si je vous fais attendre;
Je le retiendrai peu ce sang qu'on va répandre:
Mon cœur de son destin n'est que trop éclairci.
Est-ce pour mes forfaits que vous tonnez ainsi,
Dieux cruels?... Que dis-tu, misérable victime?
Né d'un sang criminel, te manque-t-il un crime?
Qu'avaient fait plus que toi ces peuples malheureux
Que le ciel a couverts des maux les plus affreux?
Va, termine aux autels une innocente vie,
Sans accuser les dieux de te l'avoir ravie;
Et songe, en te flattant de leur choix rigoureux,
Que le sang le plus pur est le plus digne d'eux.
Pourrais-tu regretter, objet de tant de haine,
Quelques jours échappés aux rigueurs d'Erixène?
A qui peut éprouver un sort comme le mien,

La mort est-elle un mal? la vie est-elle un bien?
Hélas! si je me plains, et si mon cœur murmure,
Mes plaintes ne sont point l'effet de la nature:
Je crains bien moins le coup qui m'ôtera le jour,
Que le coup qui me doit priver de mon amour.
Allons, c'est trop tarder.... D'où vient que je frissonne?
Est-ce qu'en ce moment ma vertu m'abandonne?
Hélas! il en est temps, courons où je le doi;
Je n'attends que la mort, et l'on n'attend que moi.
Assez sur ses projets mon âme combattue,
A cédé....

SCENE III.

ÉRIXENE, IDAMANTE, ISMENE.

IDAMANTE.

Quel objet vient s'offrir à ma vue!
Ah! fuyons.... mon devoir parlerait vainement,
Si je pouvais encore....

ÉRIXENE.

Arrêtez un moment.
Vous me voyez, seigneur, inquiète, éperdue:
De mortelles frayeurs je me sens l'âme émue.
De mon devoir toujours prête à subir la loi,
Je courais aux autels peut-être malgré moi;
J'allais voir immoler, dans ma juste colère,
Le sang d'Idoménée aux mânes de mon père:
Qu'ai-je fait? et de quoi se flattait mon courroux?
On dit que les effets n'en tombent que sur vous.

De grace, éclaircissez mon trouble et mes alarmes :
D'un peuple qui gémit et les cris et les larmes,
Des pleurs qu'en ce moment je ne puis retenir,
Tout dans ce trouble affreux sert à m'entretenir.

IDAMANTE.

Il est vrai que le ciel, juste, quoique sévère,
Semble enfin respecter la tête de mon père.
Sous le couteau mortel la mienne va tomber,
Et sous l'arrêt fatal je dois seul succomber,
Madame ; trop heureux, si la mort que j'implore
Appaise le courroux de tout ce que j'adore !
Si je puis désarmer le ciel et vos beaux yeux,
Je vais, par un seul coup, contenter tous mes dieux.

ÉRIXENE.

Seigneur, il est donc vrai qu'une promesse affreuse
Vous livre aux dieux vengeurs? Qu'ai-je fait, malheureuse!
J'ai révélé l'oracle, et ma funeste erreur
A d'un arrêt barbare appuyé la fureur.
Mais pouvais-je des dieux pénétrer le mystère,
Et croire vos vertus l'objet de leur colère ;
Me défier enfin, qu'avec eux de concert,
J'eusse pu me prêter à la main qui vous perd?
Non, seigneur, non, jamais votre fière ennemie
N'aurait voulu poursuivre une si belle vie.
Moi la poursuivre ! hélas ! les dieux me sont témoins
Que mon cœur malheureux ne haït jamais moins.

IDAMANTE.

Quel bonheur est le mien ! Près de perdre la vie,
Qu'il m'est doux de trouver Erixène attendrie !

ÉRIXENE.

Oui, malgré mon devoir, je ressens vos malheurs,
Et ne puis les causer sans y donner des pleurs :
Je ne puis, sans frémir, voir le coup qui s'apprête.
Je ne le verrai point tomber sur votre tête :
Je vais quitter des lieux si terribles pour moi ;
Mais je n'y crains pour vous ni les dieux, ni le roi.
Non, je ne puis penser qu'avec tant d'innocence,
On ne puisse des dieux suspendre la vengeance.

IDAMANTE.

Ah ! plutôt, s'il se peut, demeurez en ces lieux
Où je vais appaiser la colère des dieux.
Madame, s'il est vrai qu'Erixène sensible
Ait laissé désarmer son courroux inflexible,
Au nom d'un tendre amour, conservez pour le roi
Cette même pitié que vous marquez pour moi.
Le coup cruel qui va trancher ma destinée,
Tombera moins sur moi que sur Idoménée :
Il n'a que trop souffert d'un devoir rigoureux ;
N'accablez plus, madame, un roi si malheureux....
Laissez-vous attendrir à ma juste prière ;
J'ose enfin implorer vos bontés pour mon père.

ÉRIXENE.

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ? et que me dites vous ?
Je sens, à ce nom seul, rallumer mon courroux.
Lui, votre père ? ô ciel ! Après son vœu funeste,
Gardez de proposer des nœuds que je déteste.
Que jusques-là mon cœur portât l'égarement !
Qui ? lui !... le meurtrier d'un père, d'un amant !

Ma haine contre lui sera toujours la même :
Je l'abhorre.... ou plutôt je sens que je vous aime....
Où s'égare mon cœur ?... de ce que je me dois
Quel oubli ! Mes remords ont étouffé ma voix....
Quand je crois rejeter des nœuds illégitimes,
Mon cœur, au même instant, respire d'autres crimes.
Qu'ai-je dit ? quel secret osai-je révéler ?
Me reste-t-il encor la force de parler ?
Ah seigneur ! puisqu'enfin je n'ai pu m'en défendre,
A d'éternels adieux vous devez vous attendre.

IDAMANTE.

Que dites-vous ? ô ciel ! Ainsi donc votre cœur
Garde, même en aimant, sa première rigueur !
Calmez de ce transport l'injuste violence.
Votre amour est-il donc un reste de vengeance ?
Faut-il en voir, hélas ! tous mes maux redoubler ?
Ne le déclarez-vous que pour m'en accabler ?
Ah cruelle ! du moins au moment qu'il éclate,
Cessez de m'envier le bonheur qui me flatte.

ÉRIXENE.

Si ce faible bonheur vous flatte, il vous séduit :
Seigneur, de cet aveu ma mort sera le fruit.
Si je cède au transport où mon amour me livre,
A ma gloire du moins je ne sais pas survivre.
Mon malheureux amour passe tous mes forfaits ;
Je ne survivrai pas à l'aveu que j'en fais.
Faut-il jusqu'à ce point que ma gloire s'oublie ?
Ah seigneur ! cet aveu me coûtera la vie.
Que le destin épargne ou termine vos jours,

Oui, cet aveu des miens doit terminer le cours;
Et, quel que soit le sort que vous devez attendre,
Je ne vous verrai plus, je n'en veux rien apprendre.
Adieu, seigneur, adieu : qu'à jamais votre cœur
Garde le souvenir d'une si tendre ardeur.
Pour moi dès ce moment je vais fuir de la Crète;
Heureuse si ma mort prévenait ma retraite!

IDAMANTE.

Eh quoi! vous me fuyez? Ah! du moins, dans ces lieux,
Laissez-moi la douceur d'expirer à vos yeux:
Ne les détournez point dans ce moment funeste;
Laissez-moi voir encor le seul bien qui me reste.
Demeurez.... ou ma mort....

ÉRIXENE.

Ah, de grace, seigneur,
Par ce cruel discours n'accablez pas mon cœur.
Mon devoir, malgré moi, vous défend de me suivre;
Mais l'amour, malgré lui, vous ordonne de vivre.

SCENE IV.

IDAMANTE.

Vous l'ordonnez en vain, je remplirai mon sort,
Et votre seul départ suffisait pour ma mort.
Rien ne s'oppose plus au devoir qui m'entraîne:
Jusques-là, dieux puissants, suspendez votre haine.
Mais qu'est-ce que j'entends?... Je tremble, je frémis.

SCENE V.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME, POLYCLETE, GARDES.

IDOMÉNÉE.

Vous m'arrêtez en vain, je veux revoir mon fils.
Portez ailleurs les soins d'une amitié cruelle;
Respectez les transports de ma douleur mortelle.
Enfin je le revois.... Je ne vous quitte pas:
Les dieux auront en vain juré votre trépas;
Ils ordonnent en vain cet affreux sacrifice;
Ma main de leur fureur ne sera point complice.

IDAMANTE.

Ah seigneur! c'en est trop, n'irritez plus les dieux;
N'attirez plus enfin la foudre dans ces lieux;
Venez, sans murmurer, sacrifier ma vie.
Vous ignorez les maux dont elle est poursuivie.
Ah! si je vous suis cher, d'une tendre amitié
Je n'implore, seigneur, qu'un reste de pitié.
Terminez les malheurs d'un fils qui vous en presse;
Accomplissez enfin une auguste promesse:
De vos retardements voyez quel est le fruit.
D'ailleurs, de votre vœu tout le peuple est instruit.
Chaque instant de ma vie est au ciel un outrage;
Acquittez-en ce vœu, puisqu'elle en fut le gage.

IDOMÉNÉE.

Inexorables dieux, par combien de détours

Avez-vous de mes soins su traverser le cours!
Que de votre courroux la fatale puissance
A bien su se jouer de ma vaine prudence!
Barbares, quand je meurs qu'exigez-vous de moi?
N'était-ce pas assez pour victime qu'un roi?
Par un sang que versait un repentir sincère,
Je courais aux autels prêt à vous satisfaire:
Hélas! quand j'ai cru voir la fin de mes malheurs,
Vous avez craint de voir la fin de vos fureurs;
Il eût fallu vous rendre au sang de la victime.
Gardez donc vos fureurs, et je reprends mon crime;
Je désavoue enfin d'inutiles remords.

IDAMANTE.

Désavouez plutôt ces horribles transports;
Voyez-en jusqu'ici l'audace infructueuse,
Et revenez aux soins d'une âme vertueuse.
De ces dieux, dont en vain vous bravez le courroux,
Examinez, seigneur, sur qui tombent les coups.
Faut-il, pour attendrir votre âme impitoyable,
Ramener sous vos yeux ce spectacle effroyable?
Tout périt; ce n'est plus qu'aux seuls gémissements
Qu'on peut ici des morts distinguer les vivants.
Dans la nuit du tombeau vos sujets vont descendre:
Un seul soupir encor semble les en défendre,
Seigneur; et ces sujets, prêts à s'immoler tous,
Offrent aux dieux vengeurs ce seul soupir pour vous.
D'un peuple pour son roi si tendre, si fidèle,
Du sang de votre fils récompensez le zèle.
Ces peuples, que le ciel soumit à votre loi,

Ne sont-ils pas, seigneur, vos enfants avant moi?
Terminez par ma mort l'excès de leur misère:
Dans ces tristes moments soyez plus roi que père:
Songez que le devoir de votre auguste rang
Ne permet pas toujours les tendresses du sang;
Versez enfin le mien, puisqu'il faut le répandre:
Par d'éternels forfaits voulez-vous le défendre?

IDOMÉNÉE.

Dût le ciel irrité nous r'ouvrir les enfers,
Dût la foudre à mes yeux embrâser l'univers,
Dût tout ce qui respire, étouffé dans la flâme,
Servir de monument aux transports de mon âme,
Dussé-je enfin, de tout destructeur furieux,
Voir ma rage égaler l'injustice des dieux,
Je n'immolerai point une tête innocente.

IDAMANTE.

Ah! c'est donc trop longtemps épargner Idamante.
Après ce que je sais, après ce que je voi,
Qui fut jamais, seigneur, plus criminel que moi?
Chaque moment qui suit votre vœu redoutable,
Rejette mille horreurs sur ma tête coupable:
Complice du refus que l'on en fait aux dieux,
Tout mon sang désormais me devient odieux.
Disputez-vous au ciel le droit de le reprendre?
M'enviez-vous, seigneur, l'honneur de vous le rendre?
Ah! d'un vœu qui vous rend aux vœux de votre fils,
Trop heureux que ce sang puisse faire le prix!
Sans ce vœu, triste objet de ma douleur profonde,
Je ne vous revoyais que le jouet de l'onde.

Le ciel, plus doux, enfin vous rend à mes souhaits:
Puis-je assez lui payer le plus grand des bienfaits?
Venez-en aux autels consacrer les prémices:
Signalons de grands cœurs par de grands sacrifices;
Et montrez-vous aux dieux plus grand que leur courroux,
Par un présent, seigneur, digne d'eux et de vous.

IDOMÉNÉE.

Pour ne t'immoler pas quand je me sacrifie,
Oses-tu me prier d'attenter à ta vie?
Fils ingrat, fils cruel, à périr obstiné,
Viens toi-même immoler ton père infortuné.
N'attends pas que, touché d'une indigne prière,
J'arme contre tes jours une main meurtrière:
Je saurai, malgré toi, t'en sauver désormais,
Et de ces tristes lieux je vais fuir pour jamais.

IDAMANTE.

Que dites-vous, seigneur? et quel dessein barbare....

IDOMÉNÉE.

N'accusez que vous seul du coup qui nous sépare.
Mes peuples, par vous-même instruits de votre sort,
Ne laissent à mon choix que la fuite ou la mort.

IDAMANTE.

Si l'intérêt d'un fils peut vous toucher encore,
Accordez à mes pleurs la grace que j'implore.

IDOMÉNÉE.

Vous tentez sur mon cœur des efforts superflus.
Adieu, mon fils.... mes yeux ne vous reverront plus.

IDAMANTE, à genoux.

Ah seigneur! permettez qu'à vos desirs contraire,

J'ose encore opposer les efforts....

IDOMÉNÉE.

Téméraire,
Arrêtez, ou craignez que mon juste courroux....

IDAMANTE.

Puisque par ma douleur je ne puis rien sur vous,
Soyez donc le témoin du transport qui m'anime.

(Il se tue.)

Dieux, recevez mon sang; voilà votre victime....

IDOMÉNÉE.

Inhumain! juste ciel!... Ah père malheureux!
Qu'ai-je vu?

IDAMANTE.

C'est le sang d'un prince généreux:
Le ciel, pour s'appaiser, n'en demandait point d'autre.

IDOMÉNÉE.

Qu'avez-vous fait, mon fils?

IDAMANTE.

Mon devoir et le vôtre.
Telle en était, seigneur, l'irrévocable loi;
Il fallait le remplir ou par vous, ou par moi.
Les dieux voulaient mon sang; ma main obéissante
N'a pas dû plus longtemps épargner Idamante.
De son sang répandu voyez quel est le fruit;
Le ciel est appaisé, l'astre du jour vous luit:
Trop heureux de pouvoir, dans mon malheur extrême,
Goûter, avant ma mort, les fruits de ma mort même!

IDOMÉNÉE.

Hélas ! du coup affreux qui termine ton sort,
N'attends point d'autre fruit que celui de ma mort.
Dieux cruels ! fallait-il qu'une injuste vengeance,
Pour me punir d'un crime, opprimât l'innocence ?

FIN.

ATRÉE
ET
THYESTE,
TRAGÉDIE.

1707.

PRÉFACE.

QUOIQUE je ne connaisse que trop combien il est inutile de répondre au public, cette tendresse si naturelle aux hommes pour leurs ouvrages l'a emporté sur mes réflexions. Toute la prudence humaine est un frein léger pour un auteur qui se croit lésé. Ce n'est pas que je ne sache qu'il n'y a plus de salut à faire dans quelque préface que ce soit. Le public semble être devenu d'airain pour nous : inaccessible désormais à tous ces petits traités de paix que nous faisions autrefois avec lui dans nos préfaces, il nous fait de sa critique une espèce de religion incontestable, et veut nous forcer de reconnaître en lui une infaillibilité, dont nous ne conviendrons que quand il nous louera : cela n'empêche pas qu'avec les meilleures raisons du monde nous n'ayons souvent tort. Plus nous voulons nous justi-

fier, plus on nous croit entêtés. Si nous sommes humbles, on nous trouve rampants; si nous sommes modestes, hypocrites; si nous répondons avec fermeté, nous manquons de respect. Un auteur est précisément comme un esclave qui dépend d'un maître capricieux, qui le maltraite souvent sans sujet, et qui veut pourtant le maltraiter sans réplique. Que le lecteur ne me sache point mauvais gré si je me trouve aujourd'hui entre ses mains: ce n'est assurément point par ma faute. Je proteste avec toute la bonne-foi qu'on peut exiger de moi en pareille occasion, que j'avais renoncé pour jamais à la tentation de me faire mettre sous la presse. Il y a près de trois ans que je refusais constamment mon *Atrée*; et je ne l'aurais effectivement jamais donné, si on ne me l'eût fait voir imprimé en Hollande avec tant de fautes, que les entrailles de père s'émurent: je ne pus, sans pitié, le voir ainsi mutilé. Les fautes d'un impri-

meur avec celles d'un auteur, c'en est trop de moitié. C'est ce qui me détermina en même temps à donner *Electre*, pour qui je craignais un sort semblable; et avec une préface, qui pis est. Pour *Idoménée*, ce fut une témérité de jeune homme qui ne connaît point le risque de l'impression. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit; c'est d'*Atrée*.

Il n'y a presque personne qui ne se soit soulevé contre ce sujet. Je n'ai rien à répondre, si ce n'est que je n'en suis pas l'inventeur. Je vois bien que j'ai eu tort de concevoir trop fortement la tragédie comme une action funeste, qui devait être présentée aux yeux des spectateurs sous des images intéressantes; qui doit les conduire à la pitié par la terreur, mais avec des mouvements et des traits qui ne blessent ni leur délicatesse ni les bienséances. Il ne reste plus qu'à savoir si je les ai observées, ces bienséances si nécessaires. J'ai cru pouvoir m'en flatter. Je n'ai rien oublié pour adoucir mon

sujet, et pour l'accommoder à nos mœurs. Pour ne point offrir Atrée sous une figure désagréable, je fais enlever Ærope aux autels même, et je mets ce prince (s'il m'est permis d'en faire ici la comparaison) justement dans le cas de la Coupe enchantée de La Fontaine :

L'était-il ? ne l'était-il point ?

J'ai altéré partout la fable, pour rendre sa vengeance moins affreuse ; et il s'en faut bien que mon Atrée soit aussi cruel que celui de Sénèque. Il m'a suffi de faire craindre pour Thyeste toutes les horreurs de la coupe que son frère lui prépare ; et il n'y porte pas seulement les lèvres. J'avouerai cependant que cette scène me parut terrible à moi-même : elle me fit frémir, mais ne m'en sembla pas moins digne de la tragédie. Je ne vois pas qu'on doive plutôt l'en exclure, que celle où Cléopâtre dans *Rodogune*, après avoir fait égorger un de ses fils,

veut empoisonner l'autre aux yeux des spectateurs. De quelque indignation qu'on se soit armé contre la cruauté d'Atrée, je ne crois pas qu'on puisse mettre sur la scène tragique un tableau plus parfait que celui de la situation où se trouve le malheureux Thyeste, livré sans secours à la fureur du plus barbare de tous les hommes. Quoiqu'on se fût laissé attendrir aux larmes et aux regrets de ce prince infortuné, on ne s'en éleva pas moins contre moi. On eut la bonté de me laisser tout l'honneur de l'invention; on me chargea de toutes les iniquités d'Atrée; et l'on me regarde encore dans quelques endroits comme un homme noir, avec qui il ne fait pas sûr de vivre: comme si tout ce que l'esprit imagine devait avoir sa source dans le cœur. Belle leçon pour les auteurs, qui ne peut trop leur apprendre avec quelle circonspection il faut comparaître devant le public! Une jolie femme, obligée de se trouver parmi

des prudes, ne doit pas s'observer avec plus de soin. Enfin, je n'aurais jamais cru que, dans un pays où il y a tant de maris maltraités, Atrée eût eu si peu de partisans. Pour ce qui regarde la double réconciliation qu'on me reproche, je déclare par avance, que je ne me rendrai jamais sur cet article. Atrée élève Plisthène pour faire périr un jour Thyeste par les mains de son propre fils ; surprend un serment à ce jeune prince qui désobéit cependant à la vue de Thyeste. Atrée n'a donc plus de ressource que dans la dissimulation : il feint une pitié qu'il ne peut sentir. Il se sert ensuite des moyens les plus violents pour obliger Plisthène à exécuter son serment ; ce qu'il refuse de faire. Atrée, qui veut se venger de Thyeste d'une manière digne de lui, ne peut donc avoir recours qu'à une seconde réconciliation. J'ose dire que tout ce qu'un fourbe peut employer d'adresse est mis en œuvre par ce prince cruel. Il est impossible que

Thyeste lui-même, fût-il aussi fourbe que son frère, ne donne dans le piége qui lui est tendu. On n'a qu'à lire la pièce sans prévention, l'on verra que je n'ai point tort; et si cela est, plus Atrée est fourbe, et mieux j'ai rempli son caractère, puisque la trahison et la dissimulation sont presque toujours inséparables de la cruauté.

Cette préface ne concerne que la première édition de mes Œuvres, et j'ai cru devoir la laisser telle qu'elle est entre les mains de tout le monde : mais comme le public, à l'égard d'Atrée, ne s'est point piqué dans ses jugements, de cette prétendue infaillibilité que j'ai osé lui reprocher, il est bien juste, puisqu'il a changé de sentiment, que je change de style, et que je fasse succéder la reconnaissance aux plaintes : bien entendu que je ne les lui épargnerai pas, s'il s'avise jamais de ne prendre plus à quelques-unes de mes pièces le même plaisir qu'il y a pris autrefois.

ACTEURS.

ATRÉE, roi d'Argos.

THYESTE, roi de Mycènes, frère d'Atrée.

PLISTHENE, fils d'Ærope et de Thyeste, cru fils d'Atrée.

THÉODAMIE, fille de Thyeste.

EURYSTHENE, confident d'Atrée.

ALCIMÉDON, officier de la flotte.

THESSANDRE, confident de Plisthène.

LÉONIDE, confidente de Théodamie.

SUITE D'ATRÉE.

GARDES.

La Scène est à Chalcys, capitale de l'île d'Eubée, dans le palais d'Atrée.

ATRÉE ET THYESTE.



Peyron inv. et del. *N. Thomas sculp.*

Mais que vois-je, perfide? Ah grands dieux! qu'elle horreur!
C'est du sang!

ATRÉE ET THYESTE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ATRÉE, EURISTHENE, ALCIMÉDON, GARDES.

ATRÉE.

Avec l'éclat du jour, je vois enfin renaître
L'espoir et la douceur de me venger d'un traître:
Les vents, qu'un dieu contraire enchaînait loin de nous,
Semblent, avec les flots, exciter mon courroux:
Le calme si longtemps fatal à ma vengeance,
Avec mes ennemis n'est plus d'intelligence:
Le soldat ne craint plus qu'un indigne repos
Avilisse l'honneur de ses derniers travaux.

Allez, Alcimédon ; que la flotte d'Atrée
Se prépare à voguer loin de l'île d'Eubée :
Puisque les dieux jaloux ne l'y retiennent plus,
Portez à tous ses chefs mes ordres absolus.
Que tout soit prêt.

SCENE II.

ATRÉE, EURISTHENE, GARDES.

ATRÉE, *à ses gardes.*

Et vous, que l'on cherche Plisthène :
Je l'attends en ces lieux. Toi, demeure, Euristhène.

SCENE III.

ATRÉE, EURISTHENE.

ATRÉE.

Enfin ce jour heureux, ce jour tant souhaité
Ranime dans mon cœur l'espoir et la fierté.
Athènes, trop longtemps l'asile de Thyeste,
Eprouvera bientôt le sort le plus funeste :
Mon fils, prêt à servir un si juste transport,
Va porter dans ses murs et la flâme et la mort.

EURISTHENE.

Ainsi, loin d'épargner l'infortuné Thyeste,
Vous détruisez encor l'asile qui lui reste.
Ah seigneur ! si le sang qui vous unit tous deux
N'est plus qu'un titre vain pour ce roi malheureux,
Songez que rien ne peut mieux remplir votre envie,

Que le barbare soin de prolonger sa vie.
Accablé des malheurs qu'il éprouve aujourd'hui,
Le laisser vivre encor, c'est se venger de lui.

ATRÉE.

Que je l'épargne, moi! lassé de le poursuivre,
Pour me venger de lui que je le laisse vivre!
Ah! quels que soient les maux que Thyeste ait soufferts,
Il n'aura contre moi d'asile qu'aux enfers:
Mon implacable cœur l'y poursuivrait encore,
S'il pouvait s'y venger d'un traître que j'abhorre.
Après l'indigne affront que m'a fait son amour,
Je serai sans honneur tant qu'il verra le jour.
Un ennemi qui peut pardonner une offense,
Ou manque de courage, ou manque de puissance.
Rien ne peut arrêter mes transports furieux:
Je voudrais me venger, fût-ce même des dieux.
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance;
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.
Enfin mon cœur se plaît dans cette inimitié;
Et, s'il a des vertus, ce n'est pas la pitié.
Ne m'oppose donc plus un sang que je déteste:
Ma raison m'abandonne au seul nom de Thyeste:
Instruit par ses fureurs à ne rien ménager,
Dans les flots de son sang je voudrais le plonger.
Qu'il n'accuse que lui du malheur qui l'accable;
Le sang qui nous unit me rend-il seul coupable?
D'un criminel amour le perfide enivré
A-t-il eu quelque égard pour un nœud si sacré?
Mon cœur, qui sans pitié lui déclare la guerre,

Ne cherche à le punir qu'au défaut du tonnerre.

EURISTHENE.

Depuis vingt ans entiers ce courroux affaibli
Semblait pourtant laisser Thyeste dans l'oubli.

ATRÉE.

Dis plutôt qu'à punir mon âme ingénieuse
Méditait dès ce temps une vengeance affreuse :
Je n'épargnais l'ingrat que pour mieux l'accabler :
C'est un projet enfin à te faire trembler.
Instruit des noirs transports où mon âme est livrée,
Lis mieux dans le secret et dans le cœur d'Atrée :
Je ne veux découvrir l'un et l'autre qu'à toi ;
Et je te les cachais, sans soupçonner ta foi.
Ecoute. Il te souvient de ce triste hyménée
Qui d'Ærope à mon sort unit la destinée :
Cet hymen me mettait au comble de mes vœux ;
Mais à peine aux autels j'en eus formé les nœuds,
Qu'à ces mêmes autels, et par la main d'un frère,
Je me vis enlever une épouse si chère.
Tes yeux furent témoins des transports de mon cœur :
A peine mon amour égalait ma fureur ;
Jamais amant trahi ne l'a plus signalée.
Mycènes, tu le sais, sans pitié désolée,
Par le fer et le feu vit déchirer son sein ;
Mon amour outragé me rendit inhumain.
Enfin, par ma valeur Ærope recouvrée,
Après un an, revint entre les mains d'Atrée.
Quoique déja l'hymen, ou plutôt le dépit,
Eussent depuis ce temps mis une autre en mon lit,

Malgré tous les appas d'une épouse nouvelle,
Ærope à mes regards n'en parut que plus belle.
Mais en vain mon amour brûlait de nouveaux feux,
Elle avait à Thyeste engagé tous ses vœux ;
Et liée à l'ingrat d'une secrette chaîne,
Ærope, le dirai-je ? en eut pour fruit Plisthène.

EURISTHENE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends? Quoi! Plisthène, seigneur,
Reconnu dans Argos pour votre successeur,
Pour votre fils, enfin?

ATRÉE.

C'est lui-même, Euristhène:
C'est ce même guerrier, c'est ce même Plisthène
Que ma cour aujourd'hui croit encor, sous ce nom,
Frère de Ménélas, frère d'Agamemnon.
Tu sais, pour me venger de sa perfide mère,
A quel excès fatal me porta ma colère :
Heureux, si le poison qui servit ma fureur,
De mon indigne amour eût étouffé l'ardeur !
Celui de l'infidèle éclatait pour Thyeste
Au milieu des horreurs du sort le plus funeste.
Je ne puis sans frémir y penser aujourd'hui :
Ærope, en expirant, brûlait encor pour lui ;
Voilà ce qu'en un mot surprit ma vigilance
A ceux qui de l'ingrate avaient la confidence.

(Il lui montre en ce moment une lettre d'Ærope.)

LETTRE D'ÆROPE.

« D'Atrée en ce moment j'éprouve le courroux,

« Cher Thyeste, et je meurs sans regretter la vie.
« Puisque je ne l'aimais que pour vivre avec vous,
« Je ne murmure point qu'elle me soit ravie.
« Plisthène fut le fruit de nos tristes amours :
« S'il passe jusqu'à vous, prenez soin de ses jours ;
« Qu'il fasse quelquefois ressouvenir son père
« Du malheureux amour qu'avait pour lui sa mère. »

Juge de quels succès ses soins furent suivis :
Je retins à la fois son billet et son fils.
Je voulus étouffer ce monstre en sa naissance,
Mais mon cœur plus prudent l'adopta par vengeance ;
Et, méditant dès-lors le plus affreux projet,
Je le fis au palais apporter en secret.
Un fils venait de naître à la nouvelle reine :
Pour remplir mes projets, je le nommai Plisthène ;
Et mis le fils d'Ærope au berceau de ce fils
Dont depuis m'ont privé les destins ennemis.
C'est sous un nom si cher qu'Argos l'a vu paraître :
Je fis périr tous ceux qui pouvaient le connaître ;
Et, laissant ce secret entre les dieux et moi,
Je ne l'ai jusqu'ici confié qu'à ta foi.
Après ce que tu sais, sans que je te l'apprenne,
Tu vois à quel dessein j'ai conservé Plisthène,
Et, puisque la pitié n'a point sauvé ses jours,
A quel usage enfin j'en destine le cours.

EURISTHÈNE.

Quoi! seigneur, sans frémir du transport qui vous guide,
Vous pourriez réserver Plisthène au parricide? . .

ATRÉE.

Oui, je veux que ce fruit d'un amour odieux
Signale quelque jour ma fureur en ces lieux ;
Sous le nom de mon fils, utile à ma colère,
Qu'il porte le poignard dans le sein de son père ;
Que Thyeste en mourant, de son malheur instruit,
De ses lâches amours reconnaisse le fruit.
Oui, je veux que, baigné dans le sang de ce traître,
Plisthène verse un jour le sang qui l'a fait naître,
Et que le sien après, par mes mains répandu,
Dans sa source à l'instant se trouve confondu.
Contre Thyeste enfin tout paraît légitime.
Je n'arme contre lui que le fruit de son crime :
Son forfait mit au jour ce prince malheureux ;
Il faut, par un forfait, les en priver tous deux.
Thyeste est sans soupçons ; et son âme abusée
Ne me croit occupé que de l'île d'Eubée :
Je ne suis en effet descendu dans ces lieux,
Que pour mieux dérober mon secret à ses yeux.
Athènes, disposée à servir ma vengeance,
Avec moi dès longtemps agit d'intelligence ;
Et son roi, craignant tout de ma juste fureur,
De son nom seulement cherche à couvrir l'honneur.
Du jour que mes vaisseaux menaceront Athènes,
De ce jour tu verras Thyeste dans mes chaînes :
Ma flotte me répond de ce qu'on m'a promis ;
Je répondrai bientôt et du père et du fils.

EURISTHÈNE.

Eh bien ! sur votre frère épuisez votre haine :

Mais du moins épargnez les vertus de Plisthène.

ATRÉE.

Plisthène, né d'un sang au crime accoutumé,
Ne démentira point le sang qui l'a formé;
Et comme il a déja tous les traits de sa mère,
Il aurait quelque jour les vices de son père.
Quel peut être le fruit d'un couple incestueux?
Moi-même j'avais cru Thyeste vertueux:
Il m'a trompé; son fils me tromperait de même.
D'ailleurs, il lui faudrait laisser mon diadême:
Le titre de mon fils l'assure de ce rang;
En faudra-t-il pour lui priver mon propre sang?
Que dis-je? pour venger l'affront le plus funeste,
En dépouiller mes fils pour le fils de Thyeste?
C'est ma seule fureur qui prolonge ses jours;
Il est temps désormais qu'elle en tranche le cours.
Je veux, par les forfaits où ma haine me livre,
Me payer des moments que je l'ai laissé vivre.
Que l'on approuve ou non un dessein si fatal,
Il m'est doux de verser tout le sang d'un rival.
Mais Plisthène paraît. Songe que ma vengeance
Renferme des secrets consacrés au silence.

SCENE IV.

ATRÉE, PLISTHENE, EURISTHENE, THESSANDRE, GARDES.

ATRÉE.

Prince, cet heureux jour, mais si lent à mon gré,

Presse enfin un départ trop longtemps différé;
Tout semble en ce moment proscrire un infidelle.
La mer mugit au loin, et le vent vous appelle:
Le soldat, dont ce bruit a réveillé l'ardeur,
Au seul nom de son chef, se croit déja vainqueur;
Il n'en attend pas moins de sa valeur suprême,
Que ce qu'en vit Élis, Rhodes, cette île même.
Et moi, que ce héros ne sert point à demi,
J'en attends encor plus que n'en craint l'ennemi.
Je connaîs de ce chef la valeur et le zèle;
Je sais que je n'ai point de sujet plus fidèle:
Aujourd'hui cependant souffrez, sans murmurer,
Que votre père encor cherche à s'en assurer.
L'affront est grand, l'ardeur de s'en venger extrême:
Jurez-moi donc, mon fils, par les dieux, par moi-même,
(Si le destin pour nous se déclare jamais)
Que vous me vengerez au gré de mes souhaits.
Oui, je puis m'en flatter, je connaîs trop Plisthène;
Plus ardent que moi-même, il servira ma haine;
A peine mon courroux égale son grand cœur:
Il vengera son père.

PLISTHÈNE.

En doutez-vous, seigneur?
Eh! depuis quand ma foi vous est-elle suspecte?
Avez-vous des desseins que mon cœur ne respecte?
Ah! si vous en doutiez, de mon sang le plus pur....

ATRÉE.

Mon fils, sans en douter je veux en être sûr.
Jurez-moi qu'à mes lois votre main asservie...

Vengera mes affronts au gré de mon envie.

PLISTHÈNE.

Seigneur, je n'ai point cru que pour servir mon roi
Il fallût exciter ni ma main, ni ma foi.
Faut-il par des serments que mon cœur vous rassure?
Le soupçonner, seigneur, c'est lui faire une injure:
Vous me verrez toujours contre vos ennemis
Remplir tous les devoirs de sujet et de fils.
Oui, j'atteste des dieux la majesté sacrée,
Que je serai soumis aux volontés d'Atrée;
Que par moi seul enfin son courroux assouvi
Fera voir à quel point je lui suis asservi.

ATRÉE.

Ainsi, prêt à punir l'ennemi qui m'offense,
Je puis tout espérer de votre obéissance;
Et le lâche, à mes yeux par vos mains égorgé,
Ne triomphera plus de m'avoir outragé.
Allez, que votre bras, à l'Attique funeste,
S'apprête à m'immoler le perfide Thyeste.

PLISTHÈNE.

Moi, seigneur?

ATRÉE.

Oui, mon fils. D'où naît ce changement?
Quel repentir succède à votre empressement?
Quelle était donc l'ardeur que vous fesiez paraître?
Tremblez-vous lorsqu'il faut me délivrer d'un traître?

PLISTHÈNE.

Non. Mais daignez m'armer pour un emploi plus beau:
Je serai son vainqueur, et non pas son bourreau.

Songez-vous bien quel nœud vous unit l'un et l'autre ?
En répandant son sang, je répandrais le vôtre.
Ah seigneur ! est-ce ainsi que l'on surprend ma foi ?

ATRÉE.

Les dieux m'en sont garants ; c'en est assez pour moi.

PLISTHÈNE.

Juste ciel !

ATRÉE.

J'entrevois dans votre âme interdite,
De secrets sentiments dont la mienne s'irrite.
Etouffez des regrets désormais superflus ;
Partez, obéissez, et ne répliquez plus.
Des bords athéniens j'attends quelque nouvelle :
Vous, cependant, volez où l'honneur vous appelle :
Que ma flotte avec vous se dispose à partir ;
Et quand tout sera prêt, venez m'en avertir :
Je veux de ce départ être témoin moi-même.

SCENE V.

PLISTHENE, THESSANDRE.

PLISTHÈNE.

Qu'ai-je fait, malheureux ? quelle imprudence extrême !
Je ne sais quel effroi s'empare de mon cœur ;
Mais tout mon sang se glace, et je frémis d'horreur.
Dieux ! que dans mes serments malgré moi j'intéresse,
Perdez le souvenir d'une indigne promesse,
Ou recevez ici le serment que je fais,
En dussé-je périr, de n'obéir jamais.

Mais pourquoi m'alarmer d'un serment si funeste?
Que peut craindre un grand cœur quand sa vertu lui reste?
Athènes me répond d'un trépas glorieux,
Et j'y cours m'affranchir d'un serment odieux.
Survivre aux maux cruels dont le destin m'accable,
Ce serait plus que lui m'en rendre un jour coupable.
Haï, persécuté, chargé d'un crime affreux,
Dévoré sans espoir d'un amour malheureux,
Malgré tant de mépris que je chéris encore,
La mort est désormais le seul dieu que j'implore;
Trop heureux de pouvoir arracher en un jour
Ma gloire à mes serments, mon cœur à son amour!

THESSANDRE.

Que dites-vous, seigneur? Quoi! pour une inconnue....

PLISTHENE.

Peux-tu me condamner, Thessandre? Tu l'as vue.
Non, jamais plus de grace et plus de majesté
N'ont distingué les traits de la divinité.
Sa beauté, tout enfin, jusqu'à son malheur même,
N'offre en elle qu'un front digne du diadême;
De superbes débris, une noble fierté,
Tout en elle du sang marque la dignité.
Je te dirai bien plus: cette même inconnue
Voit mon âme à regret dans ses fers retenue;
Et qui peut dédaigner mon amour et mon rang,
Ne peut être formé que d'un illustre sang.
Quoi qu'il en soit, mon cœur, charmé de ce qu'il aime,
N'examine plus rien dans son amour extrême.
Quel cœur n'eût-elle pas attendri, justes dieux!

Dans l'état où le sort vint l'offrir à mes yeux,
Déplorable jouet des vents et de l'orage
Qui, même en l'y poussant, l'enviait au rivage;
Roulant parmi les flots, les morts et les débris,
Des horreurs du trépas les traits déja flétris,
Mourante entre les bras de son malheureux père,
Tout prêt lui-même à suivre une fille si chère?...
J'entends du bruit. On vient. Peut-être c'est le roi.
Mais non, c'est l'étrangère. Ah! qu'est-ce que je voi,
Thessandre? un soin pressant semble occuper son âme.

SCENE VI.

THÉODAMIE, LÉONIDE, PLISTHENE, THESSANDRE.

PLISTHENE, à Théodamie.

Où portez-vous vos pas? Me cherchez-vous, madame?
Du trouble où je vous vois ne puis-je être éclairci?

THÉODAMIE.

C'est vous-même, seigneur, que je cherchais ici.
D'Athènes dès longtemps embrassant la conquête,
On dit qu'à s'éloigner votre flotte s'apprête;
Que chaque instant d'Atrée excitant le courroux,
Pour sortir de Chalcys elle n'attend que vous.
Si ce n'est pas vous faire une injuste prière,
Je viens vous demander un vaisseau pour mon père.
Le sien, vous le savez, périt presque à vos yeux;
Et nous n'avons d'appui que de vous en ces lieux.

Vous sauvâtes des flots et le père et la fille ;
Achevez de sauver une triste famille.

PLISTHENE.

Voyez ce que je puis, voyez ce que je dois.
D'Atrée en ce climat tout respecte les lois :
Il n'est que trop jaloux de son pouvoir suprême :
Je ne puis rien ici, si ce n'est par lui-même.
Il reverra bientôt ses vaisseaux avec soin,
Et du départ lui-même il doit être témoin.
Voyez-le. Il vous souvient comme il vous a reçue
Le jour que ce palais vous offrit à sa vue ;
Il plaignit vos malheurs, vous offrit son appui :
Son cœur ne sera pas moins sensible aujourd'hui ;
Vous n'en éprouverez qu'une bonté facile.
Mais qui peut vous forcer à quitter cet asile ?
Quel déplaisir secret vous chasse de ces lieux ?
Mon amour vous rend-il ce séjour odieux ?
Ces bords sont-ils pour vous une terre étrangère ?
N'y reverra-t-on plus ni vous, ni votre père ?
Quel est son nom, le vôtre ? où portez-vous vos pas ?
Ne connaîtrai-je enfin de vous que vos appas ?

THÉODAMIE.

Seigneur, trop de bonté pour nous vous intéresse.
Mon nom est peu connu ; ma patrie est la Grèce ;
Et j'ignore en quel lieu, sortant de ces climats,
Mon père infortuné doit adresser ses pas.

PLISTHENE.

Je ne vous presse point d'éclaircir ce mystère :
Je souscris au secret que vous voulez m'en faire.

Abandonnez ces lieux, ôtez-moi pour jamais
Le dangereux espoir de revoir vos attraits;
Fuyez un malheureux, punissez-le, madame,
D'oser brûler pour vous de la plus vive flâme:
Et moi, prêt d'adorer jusqu'à votre rigueur,
J'attendrai que la mort vous chasse de mon cœur;
C'est, dans mon sort cruel, mon unique espérance.
Mon amour cependant n'a rien qui vous offense,
Le ciel m'en est témoin; et jamais vos beaux yeux
N'ont peut-être allumé de moins coupables feux:
Ce cœur, à qui le vôtre est toujours si sévère,
N'offrit jamais aux dieux d'hommage plus sincère.
Inutiles respects! reproches superflus!
Tout va nous séparer; je ne vous verrai plus.
Adieu, madame, adieu: prompt à vous satisfaire,
Je reviendrai pour vous m'employer près d'un père:
Quel qu'en soit le succès, je vous réponds du moins,
Malgré votre rigueur, de mes plus tendres soins.

SCENE VII.

THÉODAMIE, LÉONIDE.

THÉODAMIE.

Où sommes-nous, hélas! ma chère Léonide?
Quel astre injurieux en ces climats nous guide?
O vous qui nous jetez sur ces bords odieux,
Cachez-nous au tyran qui règne dans ces lieux,
Dieux puissants! sauvez-nous d'une main ennemie.

Quel séjour pour Thyeste et pour Théodamie !
Du sort qui nous poursuit vois quelle est la rigueur.
Atrée après vingt ans rallumant sa fureur,
Sous d'autres intérêts déguisant ce mystère,
Arme pour désoler l'asile de son frère.
L'infortuné Thyeste, instruit de ce danger,
A son tour en secret arme pour se venger,
Flatté du vain espoir de rentrer dans Mycènes
Tandis que l'ennemi voguerait vers Athènes,
Ou pendant que Chalcys, par de puissants efforts,
Retiendrait le tyran sur ces funestes bords.
Inutiles projets ! inutile espérance !
L'Euripe a tout détruit ; plus d'espoir de vengeance ;
Et c'est ce même amant, ce prince généreux
Sans qui nous périssions sur ce rivage affreux,
Ce prince à qui je dois le salut de mon père,
Qui, la foudre à la main, va combler sa misère.
Athènes va tomber, si, pour comble de maux,
Thyeste dans ces murs n'accable ce héros.
Trop heureux cependant, si de l'île d'Eubée
Il pouvait s'éloigner sans le secours d'Atrée !
Sauvez-l'en s'il se peut, grands dieux ! Votre courroux
Poursuit-il des mortels si semblables à vous ?
Ciel ! puisqu'il faut punir, venge-toi sur son frère :
Atrée est un objet digne de ta colère.
Je tremble à chaque pas que je fais en ces lieux.
Hélas ! Thyeste en vain s'y cache à tous les yeux ;
Quoique absent dès longtemps, on peut le reconnaître ;
Heureux que sa langueur l'empêche d'y paraître !

LÉONIDE.

Espérez du destin un traitement plus doux ;
Que craindre d'un tyran, quand son fils est pour vous?
Attendez tout d'un cœur et généreux et tendre :
La main qui nous sauva peut encor vous défendre.
Tout n'est pas contre vous dans ce fatal séjour,
Puisque déja vos yeux y donnent de l'amour.

THÉODAMIE.

Ne comptes-tu pour rien un amour si funeste ?
Le fils d'Atrée aimer la fille de Thyeste !
Hélas ! si cet amour est un crime pour lui,
Comment nommer le feu dont je brûle aujourd'hui ?
Car enfin ne crois pas que j'y sois moins livrée :
La fille de Thyeste aime le fils d'Atrée :
Contre tant de vertus mon cœur mal affermi
Craint plus en lui l'amant qu'il ne craint l'ennemi.
Mais mon père m'attend ; allons lui faire entendre,
Pour un départ si prompt, le parti qu'il faut prendre :
Heureuse cependant, si ce funeste jour
Ne voit d'autres malheurs que ceux de notre amour !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

THYESTE, THÉODAMIE, LÉONIDE.

THYESTE.

Ce n'est plus pour tenter une grace incertaine ;
Mais, avant son départ, je voudrais voir Plisthène :
Léonide, sachez s'il n'est point de retour.

SCENE II.

THYESTE, THÉODAMIE.

THYESTE.

Ma fille, il faut songer à fuir de ce séjour :
Tout menace à la fois l'asile de Thyeste ;
Défendons, s'il se peut, le seul bien qui nous reste.
D'un père infortuné que prétendent vos pleurs ?
Voulez-vous dans ces lieux voir combler mes malheurs?
Pourquoi, sur mes desirs cherchant à me contraindre,
Ne point voir le tyran ? Qu'en avez-vous à craindre ?
Sans lui, sans son secours quel sera mon espoir ?
Vous voyez que Plisthène est ici sans pouvoir,
Qu'il va bientôt voguer vers le port de Pyrée ;
Voulez-vous qu'à ma fuite il en ferme l'entrée ?
La voile se déploie et flotte au gré des vents ;

Laissez-moi profiter de ces heureux instants.
Voyez, puisqu'il le faut, le redoutable Atrée :
Si sa flotte une fois abandonne l'Eubée,
Par quel autre moyen me sera-t-il permis
De sortir désormais de ces lieux ennemis ?

THÉODAMIE.

Ne précipitez rien : quel intérêt vous presse ?
Pourquoi, seigneur, pourquoi vous exposer sans cesse ?
A peine enfin sauvé de la fureur des eaux,
Ne vous rejetez point dans des périls nouveaux.
A partir de Chalcys le tyran se prépare ;
Les vents vont de cette île éloigner ce barbare :
D'un secours dangereux sans tenter le hasard,
Cachez-vous avec soin jusques à son départ.

THYESTE.

Ma fille, quel conseil ! Eh quoi ! vous pouvez croire
Que je veuille à mes jours sacrifier ma gloire !
Non, non, je ne puis voir désoler sans secours
Des états si longtemps l'asile de mes jours.
Moi, qui ne prétendais m'emparer de Mycènes
Que pour forcer Atrée à s'éloigner d'Athènes,
Je l'abandonnerais lorsqu'elle va périr !
Non, je cours dans ses murs la défendre ou mourir.
Vous m'opposez en vain l'impitoyable Atrée :
Peut-il me soupçonner d'être en cette contrée ?
Sans appui, sans secours, sans suite dans ces lieux,
Sans éclat qui sur moi puisse attirer les yeux,
Dans l'état où m'a mis la colère céleste,
Hélas ! et qui pourrait reconnaître Thyeste ?

Voyez donc le tyran : quel que soit son courroux,
C'est assez que mon cœur n'en craigne rien pour vous,
Ma fille. Vous savez que sa main meurtrière
Ne poursuit point sur vous le crime d'une mère :
C'est moi seul, c'est Ærope enlevée à ses vœux,
Et vous ne sortez point de ce sang malheureux.
Allez : votre frayeur qui dans ces lieux m'arrête,
Est le plus grand péril qui ménace ma tête.
Demandez un vaisseau ; quel qu'en soit le danger,
Mon cœur au désespoir n'a rien à ménager.

THÉODAMIE.

Ah ! périsse plutôt l'asile qui nous reste,
Que de tenter, seigneur, un secours si funeste !

THYESTE.

En dussé-je périr, songez que je le veux.
Sauvez-moi par pitié de ces bords dangereux :
Du soleil à regret j'y revois la lumière :
Malgré moi le sommeil y ferme ma paupière.
De mes ennuis secrets rien n'arrête le cours :
Tout à de tristes nuits joint de plus tristes jours.
Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,
Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire entendre :
J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit
Ne se dissipent point par le jour qui les suit :
Malgré ma fermeté, d'infortunés présages
Asservissent mon âme à ces vaines images.
Cette nuit même encor, j'ai senti dans mon cœur
Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.
Près de ces noirs détours que la rive infernale

Forme à replis divers dans cette île fatale,
J'ai cru longtemps errer parmi des cris affreux
Que des mânes plaintifs poussaient jusques aux cieux.
Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre;
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçait d'effroi.
« Quoi! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste?
« Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste. »
Le spectre, à la lueur d'un triste et noir flambeau,
A ces mots m'a traîné jusques sur son tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geste menaçant et la vue égarée,
Plus terrible pour moi, dans ces cruels moments,
Que le tombeau, le spectre et ses gémissements.
J'ai cru voir le barbare entouré de furies:
Un glaive encor fumant armait ses mains impies;
Et, sans être attendri de ses cris douloureux,
Il semblait dans son sang plonger un malheureux.
Ærope à cet aspect, plaintive et désolée,
De ses lambeaux sanglants à mes yeux s'est voilée.
Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuissants:
L'horreur a suspendu l'usage de mes sens:
A mille affreux objets l'âme entière livrée,
Ma frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée.
Le cruel, d'une main semblait m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre à longs traits m'abreuver de mon sang.
Le flambeau s'est éteint, l'ombre a percé la terre,
Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

THÉODAMIE.

D'un songe si cruel quelle que soit l'horreur,
Ce phantôme peut-il troubler votre grand cœur?
C'est une illusion....

THYESTE.

J'en croirais moins un songe,
Sans les ennuis secrets où ma douleur me plonge:
J'en crains plus du tyran qui règne dans ces lieux,
Que d'un songe si triste, et peut-être des dieux.
Je ne connais que trop la fureur qui l'entraîne.

THÉODAMIE.

Vous connaissez aussi les vertus de Plisthène....

THYESTE.

Quoiqu'il soit né d'un sang que je ne puis aimer,
Sa générosité me force à l'estimer.
Ma fille, à ses vertus je sais rendre justice:
Des fureurs du tyran son fils n'est point complice.
Je sens bien quelquefois que je dois le haïr;
Mais mon cœur sur ce point a peine à m'obéir.
Hélas! et plus je vois ce généreux Plisthène,
Plus j'y trouve des traits qui désarment ma haine.
Mon cœur, qui cependant craint de lui trop devoir,
Ni ne veut ni ne doit compter sur son pouvoir.
Quoique sur sa vertu vous soyez rassurée,
Je suis toujours Thyeste, et lui le fils d'Atrée....
Je crois voir le tyran; je vous laisse avec lui.
Ma fille, devenez vous-même notre appui:
Tentez tout sur le cœur de mon barbare frère:
Songez qu'il faut sauver et vous et votre père.

SCENE III.

ATRÉE, THÉODAMIE, EURISTHENE, ALCIMÉDON, LÉONIDE, GARDES.

ALCIMÉDON.

Vous tenteriez, seigneur, un inutile effort;
Je le sais d'un vaisseau qui vient d'entrer au port.
On ne sait s'il a pris la route de Mycènes,
Mais depuis près d'un mois il n'est plus dans Athènes.
Vous en pourrez vous-même être mieux éclairci;
Le chef de ce vaisseau sera bientôt ici.

ATRÉE.

Qu'il vienne; Alcimédon: allez, qu'on me l'amène;
Je l'attends. Avec lui faites venir Plisthène;
Il doit être déja de retour en ces lieux.

SCENE IV.

ATRÉE, THÉODAMIE, LÉONIDE, EURISTHENE, GARDES.

ATRÉE, à Théodamie.

Madame, quel dessein vous présente à mes yeux?

THÉODAMIE.

Prête à tenter, seigneur, la route du Bosphore,
Souffrez qu'une étrangère aujourd'hui vous implore.
J'éprouve dès longtemps qu'un roi si généreux
Ne voit point sans pitié le sort des malheureux.
Sur ces bords, échappée au plus cruel naufrage,

Les flots de mes débris ont couvert ce rivage.
Sans appui, sans secours dans ces lieux écartés,
J'attends tout désormais de vos seules bontés.
Vous parûtes sensible au destin qui m'accable :
Puis-je espérer, seigneur, qu'un roi si redoutable
Daigne, de mes malheurs plus touché que les dieux,
M'accorder un vaisseau pour sortir de ces lieux?

ATRÉE.

Puisque la mer vous laisse une libre retraite,
Ordonnez, et bientôt vous serez satisfaite;
Disposez de ma flotte avec autorité.
Un vaisseau suffit-il pour votre sûreté?
Prête à sortir des lieux qui sont sous ma puissance,
Où vous conduira-t-il?

THÉODAMIE.

Seigneur, c'est à Byzance
Que je prétends bientôt, aux pieds de nos autels,
Du prix de vos bienfaits charger les immortels.

ATRÉE.

Mais Byzance, madame, est-ce votre patrie?

THÉODAMIE.

Non; j'ai reçu le jour non loin de la Phrygie.

ATRÉE.

Par quel étrange sort, si loin de ces climats,
Vous retrouvez-vous donc dans mes nouveaux états?
Ce vaisseau que les vents jetèrent dans l'Eubée,
Sortait-il de Byzance ou du port de Pyrée?
En vous sauvant des flots, mon fils (je m'en souviens)
Ne trouva sur ces bords que des Athéniens.

THÉODAMIE.

Peut-être, comme nous le jouet de l'orage,
Ils furent comme nous poussés sur ce rivage :
Mais ceux qu'en ce palais a sauvés votre fils,
Ne sont point nés, seigneur, parmi vos ennemis.

ATRÉE.

Mais, madame, parmi cette troupe étrangère,
Plisthène sur ces bords rencontra votre père :
Dédaigne-t-il un roi qui devient son appui ?
D'où vient que devant moi vous paraissez sans lui ?

THÉODAMIE.

Mon père infortuné, sans amis, sans patrie,
Traîne à regret, seigneur, une importune vie,
Et n'est point en état de paraître à vos yeux.

ATRÉE.

Gardes, faites venir l'étranger en ces lieux.

THÉODAMIE.

On doit des malheureux respecter la misère.

ATRÉE.

Je veux de ses malheurs consoler votre père ;
Je ne veux rien de plus.... Mais quel est votre effroi ?
Votre père, madame, est-il connu de moi ?
A-t-il quelques raisons de redouter ma vue ?
Quelle est donc la frayeur dont je vous vois émue ?

THÉODAMIE.

Seigneur, d'aucun effroi mon cœur n'est agité :
Mon père peut ici paraître en sûreté.
Hélas ! à se cacher qui pourrait le contraindre ?
Etranger dans ces lieux, eh ! qu'aurait-il à craindre ?

A ses jours languissants le péril attaché
Le retenait, seigneur, sans le tenir caché.
(à part.)
Le voilà : je succombe, et me soutiens à peine.
Dieux! cachez-le au tyran, ou ramenez Plisthène.

SCENE V.

ATRÉE, THYESTE, THÉODAMIE, LÉONIDE, EURISTHENE, GARDES.

ATRÉE.

Etranger malheureux que le sort en courroux,
Lassé de te poursuivre, a jeté parmi nous,
Quel est ton nom, ton rang? Quels humains t'ont vu naître?

THYESTE.

Les Thraces.

ATRÉE.

Et ton nom?

THYESTE.

Pourriez-vous le connaître?
Philoclète.

ATRÉE.

Ton rang?

THYESTE.

Noble, sans dignité,
Et toujours le jouet du destin irrité.

ATRÉE.

Où s'adressaient tes pas? et de quelle contrée
Revenait ce vaisseau brisé près de l'Eubée?

THYESTE.

De Sestos ; et j'allais à Delphes, implorer
Le dieu dont les rayons daignent nous éclairer.

ATRÉE.

Et tu vas de ces lieux....

THYESTE.

Seigneur, c'est dans l'Asie
Que je vais terminer ma déplorable vie,
Espérant aujourd'hui que de votre bonté
J'obtiendrai le secours que les flots m'ont ôté.
Daignez....

ATRÉE.

Quel son de voix a frappé mon oreille!
Quel transport tout-à-coup dans mon cœur se réveille!
D'où naissent à la fois des troubles si puissants?
Quelle soudaine horreur s'empare de mes sens?
Toi qui poursuis le crime avec un soin extrême,
Ciel, rends vrais mes soupçons, et que ce soit lui-même!
Je ne me trompe point, j'ai reconnu sa voix;
Voilà ses traits encore : ah! c'est lui que je vois.
Tout ce déguisement n'est qu'une adresse vaine;
Je le reconnaîtrais seulement à ma haine.
Il fait pour se cacher des efforts superflus:
C'est Thyeste lui-même, et je n'en doute plus.

THYESTE.

Moi Thyeste, seigneur!

ATRÉE.

Oui, toi-même, perfide:
Je ne le sens que trop au transport qui me guide;

Et je hais trop l'objet qui paraît à mes yeux,
Pour que tu ne sois point ce Thyeste odieux.
Tu fais bien de nier un nom si méprisable :
En est-il sous le ciel un qui soit plus coupable ?

THYESTE.

Eh bien ! reconnais-moi : je suis ce que tu veux,
Ce Thyeste ennemi, ce frère malheureux.
Quand même tes soupçons et ta haine funeste
N'eussent point découvert l'infortuné Thyeste,
Peut-être que la mienne, esclave malgré moi,
Aux dépens de tes jours m'eût découvert à toi.

ATRÉE.

Ah ! traître, c'en est trop ! le courroux qui m'anime
T'apprendra si je sais comme on punit un crime.
Je rends graces au ciel qui te livre en mes mains :
Sans doute que les dieux approuvent mes desseins,
Puisque avec ma fureur leurs soins d'intelligence,
T'amènent dans des lieux tout pleins de ma vengeance.
Perfide, tu mourras : oui, c'est fait de ton sort ;
Ton nom seul en ces lieux est l'arrêt de ta mort.
Rien ne t'en peut sauver, la foudre est toute prête ;
J'ai suspendu longtemps sa chute sur ta tête :
Le temps, qui t'a sauvé d'un vainqueur irrité,
A grossi tes forfaits par leur impunité.

THYESTE.

Que tardes-tu, cruel, à remplir ta vengeance ?
Attends-tu de Thyeste une nouvelle offense ?
Si j'ai pu quelque temps te déguiser mon nom,
Le soin de me venger en fut seul la raison.

Ne crois pas que la peur des fers ou du supplice
Ait à mon cœur tremblant dicté cet artifice.
Ærope par ta main a vu trancher ses jours ;
La même main des miens doit terminer le cours :
Je n'en puis regretter la triste destinée.
Précipite, inhumain, leur course infortunée,
Et sois sûr que contre eux l'attentat le plus noir
N'égale point pour moi l'horreur de te revoir.

ATRÉE.

Vil rebut des mortels, il te sied bien encore
De braver dans les fers un frère qui t'abhorre !
Holà ! gardes, à moi !

THÉODAMIE, *à Atrée.*

Que faites-vous, seigneur ?
Dieux ! sur qui va tomber votre injuste rigueur ?
Ne suivrez-vous jamais qu'une aveugle colère ?
Ah ! dans un malheureux reconnaissez un frère :
Que sur ses noirs projets votre cœur combattu
Écoute la nature, ou plutôt la vertu.
Immolez donc, seigneur, et le père, et la fille ;
Baignez-vous dans le sang d'une triste famille.
Thyeste, par vous seul accablé de malheurs,
Peut-il être un objet digne de vos fureurs ?

ATRÉE.

Vous prétendez en vain que mon cœur s'attendrisse.
Qu'on lui donne la mort, gardes : qu'on m'obéisse ;
De son sang odieux qu'on épuise son flanc....
(*bas, à part.*)
Mais non : une autre main doit verser tout son sang.

Oubliais-je.... Arrêtez. Qu'on me cherche Plisthène.

SCENE VI.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHENE, THÉODAMIE, EURISTHENE, LÉONIDE, THESSANDRE, GARDES.

PLISTHÈNE.

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ? quelle fureur soudaine
De votre voix, seigneur, a rempli tous ces lieux ?
Qui peut causer ici ces transports furieux ?

THÉODAMIE.

Ces transports où l'emporte une injuste colère,
Ne menacent, seigneur, que mon malheureux père.
Sauvez-le, s'il se peut, des plus funestes coups.

PLISTHÈNE.

Votre père, madame ! ô ciel ! que dites-vous ?
(à Atrée.)
A l'immoler, seigneur, quel motif vous engage ?
De quoi l'accuse-t-on ? Quel crime, quel outrage
De l'hospitalité vous fait trahir les droits ?
Aurait-il, à son tour, violé ceux des rois ?
Etranger dans ces lieux, que vous a-t-il fait craindre
A le priver du jour qui puisse vous contraindre ?

ATRÉE.

Etranger dans ces lieux ! que tu le connais mal !
De tous mes ennemis tu vois le plus fatal.
C'est de tous les humains le seul que je déteste,
Un perfide, un ingrat ; en un mot, c'est Thyeste.

PLISTHÈNE.

Qu'ai-je entendu, grands dieux ! lui Thyeste, seigneur?
Eh bien ! en doit-il moins fléchir votre rigueur?
Calmez, seigneur, calmez cette fureur extrême.

ATRÉE.

Que vois-je? quoi ! mon fils armé contre moi-même!
Quoi ! celui qui devrait m'en venger aujourd'hui,
Ose, à mes yeux encor, s'intéresser pour lui !
Lâche, c'est donc ainsi qu'à ton devoir fidelle,
Tu disposes ton bras à servir ma querelle?

PLISTHÈNE.

Plutôt mourir cent fois; je n'ai point à choisir :
Dans mon sang, s'il le faut, baignez-vous à loisir.
Seigneur, par ces genoux que votre fils embrasse,
Accordez à mes vœux cette dernière grace.
Après l'avoir sauvé des ondes en courroux,
M'en coûtera-t-il plus de le sauver de vous?
A mes justes desirs que vos transports se rendent.
Voyez quel est le sang que mes pleurs vous demandent:
C'est le vôtre, seigneur, non un sang étranger.
C'est en lui pardonnant qu'il faut vous en venger.

ATRÉE.

Le perfide! si près d'éprouver ma vengeance,
Daigne-t-il seulement implorer ma clémence?

THYESTE.

Que pourrait me servir d'implorer ton secours,
Si ton cœur qui me hait veut me haïr toujours?
Eh ! que n'ai-je pas fait pour fléchir ta colère?
Qui de nous deux, cruel, poursuit ici son frère?

Depuis vingt ans entiers, que n'ai-je point tenté
Pour calmer les transports de ton cœur irrité?
Surmonte, comme moi, la vengeance et la haine;
Règle tes soins jaloux sur les soins de Plisthène,
Et tu verras bientôt, si j'en donne ma foi,
Que tu n'as point d'ami plus fidèle que moi.

ATRÉE.

Quels seront tes garants, lorsque le nom de frère
N'a pu garder ton cœur d'un amour téméraire?
Quand je t'ai vu souiller par tes coupables feux
Les autels où l'hymen allait combler mes vœux,
Que peux-tu m'opposer qui parle en ta défense?
Les droits de la nature, ou bien de l'innocence?

THYESTE.

Ne me reproche plus mon crime ni mes feux;
Tu m'as vendu bien cher cet amour malheureux.
Pour t'attendrir enfin, auteur de ma misère,
Considère un moment ton déplorable frère:
Que peux-tu souhaiter qui te parle pour moi?
Regarde en quel état je paraîs devant toi.

PLISTHÈNE.

Ah! rendez-vous, seigneur; je vois que la nature
Dans votre cœur sensible excite un doux murmure:
Ne le combattez point par des soins odieux;
Elle n'inspire rien qui ne vienne des dieux.
C'est votre frère enfin; que rien ne vous arrête:
De sa fidélité je réponds sur ma tête.

ATRÉE.

Plisthène, c'en est fait; je me rends à ta voix;

Je me sens attendri pour la première fois.
Je veux bien oublier une sanglante injure.
Thyeste, sur ma foi que ton cœur se rassure :
De mon inimitié ne crains point les retours ;
Ce jour même en verra finir le triste cours.
J'en jure par les dieux, j'en jure par Plisthène ;
C'est le sceau d'une paix qui doit finir ma haine.
Ses soins et ma pitié te répondront de moi,
Et mon fils à son tour me répondra de toi :
Je n'en demande point de garant plus sincère.
Prince, c'est donc sur vous que s'en repose un père.
Allez, et que ma cour témoin de mon courroux,
Soit témoin aujourd'hui d'un entretien plus doux.

SCENE VII.

ATRÉE, EURISTHENE, GARDES.

ATRÉE.

Toi, fais-les avec soin observer, Euristhène ;
Disperse les soldats les plus chers à Plisthène ;
Écarte les amis de cet audacieux,
Et viens, sans t'arrêter, me rejoindre en ces lieux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

ATRÉE, EURISTHENE.

ATRÉE.

Enfin, graces aux dieux, je tiens en ma puissance
Le perfide ennemi que poursuit ma vengeance :
On l'observe en ces lieux, il ne peut échapper;
La main qui l'a sauvé ne sert qu'à le tromper.
Vengeons-nous; il est temps que ma colère éclate:
Profitons avec soin du moment qui la flatte,
Et que l'ingrat Thyeste éprouve dans ce jour
Tout ce que peut un cœur trahi dans son amour.

EURISTHÈNE.

Eh! qui vous répondra que Plisthène obéisse?
Que de cette vengeance il veuille être complice?
Ne vous souvient-il plus que, prêt à la trahir,
Il n'a point balancé pour vous désobéir?

ATRÉE.

Il est vrai qu'au refus qu'il a fait de s'y rendre,
Je me suis vu contraint de n'oser l'entreprendre,
D'en différer enfin le moment malgré moi.
Mais qui l'a pu porter à me manquer de foi?
N'avait-il pas juré de servir ma colère?

Tant de soins redoublés pour la fille et le père
Ne sont-ils les effets que d'un cœur généreux?
Non, non: la source en est dans un cœur amoureux.
Tant d'ardeur à sauver cette race ennemie,
Me dit trop que Plisthène aime Théodamie.
Je n'en puis plus douter: il la voit chaque jour;
Il a pris dans ses yeux ce détestable amour.
Et je m'étonne encor d'une ardeur si funeste!
Que pouvait-il sortir d'Ærope et de Thyeste,
Qu'un sang qui dût un jour assouvir mon courroux?
Le crime est fait pour lui, la vengeance pour nous.
Livrons-le aux noirs forfaits où son penchant le guide;
Joignons à tant d'horreurs l'horreur d'un parricide.
Puis-je mieux me venger de ce sang odieux,
Que d'armer contre lui son forfait et les dieux?
Heureux qu'en ce moment le crime de Plisthène
Me laisse sans regret au courroux qui m'entraîne!
Qu'il vienne seul ici.

SCENE II.

ATRÉE.

Le soldat écarté
Permet à ma fureur d'agir en liberté.
De son amour pour lui ma vengeance alarmée,
Déja loin de Chalcys a dispersé l'armée:
Tout ce que ce palais rassemble autour de moi,
Sont autant de sujets dévoués à leur roi.
Mais pourquoi contre un traître exercer ma puissance?

Son amour me répond de son obéisssance.
Par un coup si cruel je m'en vais l'éprouver,
Et de si près encor je m'en vais l'observer,
Que, malgré tous ses soins, ma vengeance assurée
Lavera par ses mains les injures d'Atrée.
Je le vois ; et pour peu qu'il ose la trahir,
Je sais bien le secret de le faire obéir.

SCENE III.

ATRÉE, PLISTHENE.

ATRÉE.

Lassé des soins divers dont mon cœur est la proie,
Prince, il faut à vos yeux que mon cœur se déploie.
Tout semble offrir ici l'image de la paix ;
Cependant ma fureur s'accroît plus que jamais.
L'amour, qui si souvent loin de nous nous entraîne,
N'est point dans ses retours aussi prompt que la haine.
J'avais cru par vos soins mon courroux étouffé ;
Mais je sens qu'ils n'en ont qu'à demi triomphé.
Ma fureur désormais ne peut plus se contraindre :
Ce n'est que dans le sang qu'elle pourra s'éteindre ;
Et j'attends que le bras chargé de la servir,
Loin d'arrêter son cours, soit prêt à l'assouvir.
Plisthène, c'est à vous que ce discours s'adresse.
J'avais cru, sur la foi d'une sainte promesse,
Voir tomber le plus fier de tous mes ennemis :
Mais Plisthène tient mal ce qu'il m'avait promis ;
Et, bravant sans respect et les dieux et son père,

Son cœur pour eux et lui n'a qu'une foi légère.

PLISTHÈNE.

Où sont vos ennemis? j'avais cru que la paix
Ne vous en laissait point à craindre en ce palais:
Je n'y vois que des cœurs pour vous remplis de zèle,
Et qu'un fils, pour son roi, respectueux, fidèle,
Qui n'a point mérité ces cruels traitements.
Où sont vos ennemis, et quels sont mes serments?

ATRÉE.

Où sont mes ennemis? Ciel! que viens-je d'entendre?
Thyeste est dans ces lieux, et l'on peut s'y méprendre!
Vous deviez l'immoler à mon ressentiment:
Voilà mon ennemi, voilà votre serment.

PLISTHÈNE.

Quelle que soit la foi que je vous ai jurée,
J'aurais cru que la vôtre eût été plus sacrée;
Qu'un frère dans vos bras, à la face des dieux,
M'eût assez acquitté d'un serment odieux.
D'un pareil souvenir ma vertu me dispense:
Je ne me souviens plus que de votre clémence.
Mon devoir a ses droits, mais ma gloire a les siens,
Et vos derniers serments m'ont dégagé des miens.

ATRÉE.

Sans vouloir dégager un serment par un autre,
Veux-tu que tous les deux nous remplissions le nôtre?
Et tu verras bientôt, si j'explique le mien,
Que ce dernier serment ajoute encore au tien.
J'ai juré par les dieux, j'ai juré par Plisthène,
Que ce jour qui nous luit mettrait fin à ma haine.

Fais couler tout le sang que j'exige de toi,
Ta main de mes serments aura rempli la foi.
Regarde qui de nous fait au ciel une injure,
Qui de nous deux enfin est ici le parjure.

PLISTHÈNE.

Ah! seigneur, puis-je voir votre cœur aujourd'hui
Descendre à des détours si peu dignes de lui?
Non, par de feints serments je ne crois point qu'Atrée
Ait pu braver des dieux la majesté sacrée,
Se jouer de la foi des crédules humains,
Violer en un jour tous les droits les plus saints.
Enchanté d'une paix si longtemps attendue,
Je vous louais déja de nous l'avoir rendue;
Et je m'applaudissais, dans des moments si doux,
D'avoir pu d'un héros désarmer le courroux:
J'admirais un grand cœur au milieu de l'offense,
Qui, maître de punir, méprisait la vengeance.
Thyeste est criminel, voulez-vous l'être aussi?
Sont-ce là vos serments? Pardonnez-vous ainsi?

ATRÉE.

Qui? moi lui pardonner! Les fiers Euménides
Du sang des malheureux sont cent fois moins avides,
Et leur farouche aspect inspire moins d'horreur
Que Thyeste aujourd'hui n'en inspire à mon cœur.
Quels que soient mes serments, trop de fureur m'anime.
Perfide, il te sied bien d'oser m'en faire un crime!
Laisse là ces serments; si j'ai pu les trahir,
C'est au ciel d'en juger, à toi de m'obéir.
Dans un fils qui faisait ma plus chère espérance,

Je ne vois qu'un ingrat qui trahit ma vengeance.
Plisthène est un héros, son père est outragé;
Il a de la valeur, je ne suis pas vengé!
Ah! ne me force point, dans ma fureur extrême,
Que sais-je? hélas! peut-être à t'immoler toi-même:
Car enfin, puisqu'il faut du sang à ma fureur,
Malheur à qui trahit les transports de mon cœur!

PLISTHÈNE.

Versez le sang d'un fils, s'il peut vous satisfaire;
Mais n'en attendez rien à sa vertu contraire.
S'il faut voir votre affront par un crime effacé,
Je ne me souviens plus qu'on vous ait offensé.
Oui, seigneur; et ma main, loin d'être meurtrière,
Défendra contre vous les jours de votre frère.
Seconder vos fureurs ce serait vous trahir;
Votre gloire m'engage à vous désobéir.

ATRÉE.

Enfin j'ouvre les yeux; ta lâcheté, perfide,
Ne me fait que trop voir l'intérêt qui te guide;
Tu trahis pour Thyeste et les dieux, et ta foi:
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est connu de toi.
Ose encor me jurer que pour Théodamie
Ton cœur ne brûle point d'une flâme ennemie?

PLISTHÈNE.

Ah! si c'est là trahir mon devoir et ma foi,
Non, jamais on ne fut plus coupable que moi.
Oui, seigneur, il est vrai, la princesse m'est chère:
Jugez si c'est à moi d'assassiner son père.
Vous connaissez le feu qui dévore mon sein;

Et, pour verser son sang, vous choisissez ma main!

ATRÉE.

Ce n'est pas la vertu, c'est donc l'amour, parjure,
Qui te force au refus de venger mon injure!
Voyons si cet amour qui t'a fait me trahir,
Servira maintenant à me faire obéir.
Tu n'auras pas en vain aimé Théodamie;
Venge-moi dès ce jour, ou c'est fait de sa vie.

PLISTHÈNE.

Ah! grands dieux!

ATRÉE.

Tu frémis? je t'en laisse le choix,
Et te le laisse, ingrat, pour la dernière fois.

PLISTHÈNE.

Ah! mon choix est tout fait dans ce moment funeste:
C'est mon sang qu'il vous faut, non le sang de Thyeste.

ATRÉE.

Quand l'amour, de mon fils semble avoir fait le sien,
Il ne m'importe plus de son sang ou du tien.
Obéis cependant, achève ma vengeance.
L'instant fatal approche, et Thyeste s'avance:
S'il n'est mort lorsqu'enfin je reverrai ces lieux,
J'immole sans pitié ton amante à tes yeux.
Rappelle tes esprits: avec lui je te laisse.
Au secours de ta main appelle ta princesse;
Le soin de la sauver doit exciter ton bras.

PLISTHÈNE.

Quoi! vous l'immoleriez? je ne vous quitte pas.
Je crois voir dans Thyeste un dieu qui m'épouvante.

Ah ! seigneur !

ATRÉE.

Viens donc voir expirer ton amante :
Du moindre mouvement sa mort sera le fruit.

SCENE IV.

PLISTHÈNE.

Dieux ! plongez-moi plutôt dans l'éternelle nuit.
Non, cruel, n'attends pas que ma main meurtrière
Fasse couler le sang de ton malheureux frère.
Assouvis, si tu veux, ta fureur sur le mien ;
Mais, dussé-je en périr, je défendrai le sien.

SCENE V.

THYESTE, PLISTHENE.

THYESTE.

Prince qu'un tendre soin dans mon sort intéresse,
Héros dont les vertus charment toute la Grèce,
Qu'il m'est doux de pouvoir embrasser aujourd'hui
De mes jours malheureux l'unique et sûr appui !

PLISTHÈNE.

Quel appui, juste ciel ! Quel cœur impitoyable
Ne serait point touché du sort qui vous accable ?
Ah ! plût aux dieux pouvoir, aux dépens de mes jours,
D'une si chère vie éterniser le cours !
Que je verrais couler tout mon sang avec joie,
S'il terminait les maux où vous êtes en proie !

Ce n'est point la pitié qui m'attendrit, seigneur :
Je sens des mouvements inconnus à mon cœur.

THYESTE.

Seigneur, soit amitié, soit raison qui m'inspire,
Tout m'est cher d'un héros que l'univers admire.
Que ne puis-je exprimer ce que je sens pour vous!
Non, l'amitié n'a pas de sentiments si doux.

PLISTHÈNE.

Ah! si je vous suis cher, que mon respect extrême
M'acquitte bien, seigneur, de ce bonheur suprême!
On n'aima jamais plus, le ciel m'en est témoin:
A peine la nature irait-elle aussi loin;
Et ma tendre amitié, par vos maux consacrée,
A semblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Vous m'aimez; le ciel sait si je puis vous haïr,
Ce qu'il m'en coûterait s'il fallait obéir.

THYESTE.

Seigneur, que dites-vous? qui fait couler vos larmes?
Que tout ce que je vois fait renaître d'alarmes!
Vous soupirez; la mort est peinte dans vos yeux;
Vos regards attendris se tournent vers les cieux:
Quel malheur si terrible a pu troubler Plisthène?
Jusqu'au fond de mon cœur je ressens votre peine.
Voulez-vous dérober ce secret à ma foi?
Quand je suis tout à vous, n'êtes-vous point à moi?
Cher prince, ignorez-vous à quel point je vous aime?
Ma fille ne m'est pas plus chère que vous-même.

PLISTHÈNE.

Faut-il la voir périr dans ces funestes lieux?

THYESTE.

Quel étrange discours! Cher prince, au nom des dieux,
Au nom d'une amitié si sincère et si tendre,
Daignez m'en éclaircir.

PLISTHENE.

Ah! dois-je vous l'apprendre?
Mais, dût tomber sur moi le plus affreux courroux;
Je ne puis plus trahir ce que je sens pour vous.
Fuyez, seigneur, fuyez.

THYESTE.

Quel est donc ce mystère,
Cher prince? et qu'ai-je encore à craindre de mon frère?

PLISTHENE, apercevant Atrée.

Ah! ciel!

SCENE VI.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHENE.

ATRÉE.

C'est donc ainsi que fidèle à son roi....
Mais je sais de quel prix récompenser ta foi.

PLISTHENE.

Ah! seigneur, si jamais....

ATRÉE.

Que voulez-vous me dire?
Sortez: en d'autres lieux vous pourrez m'en instruire.
Votre frivole excuse exige un autre temps,
Et mon cœur est rempli de soins plus importants.

SCENE VII.

ATRÉE, THYESTE.

THYESTE.

De ce transport, seigneur, que faut-il que je pense?
Qui peut vous emporter à tant de violence?
Qu'a fait ce fils? qui peut vous armer contre lui?
Ou plutôt, contre moi qui vous arme aujourd'hui?
Ne m'offrez-vous la paix....

ATRÉE.

Quel est donc ce langage?
A me l'oser tenir quel soupçon vous engage?
Quelle indigne frayeur a troublé vos esprits?
Quel intérêt enfin prenez-vous à mon fils?
Ne puis-je menacer un ingrat qui m'offense,
Sans aigrir de vos soins l'injuste défiance?
Allez: de mes desseins vous serez éclairci,
Et d'autres intérêts me conduisent ici.

SCENE VIII.

ATRÉE.

Quoi! même dans des lieux soumis à ma puissance,
J'aurai tenté sans fruit une juste vengeance!
Et le lâche qui doit la servir en ce jour,
Trahit, pour la tromper, jusques à son amour!
Ah! je le punirai de l'avoir différée,
Comme fils de Thyeste, ou comme fils d'Atrée.

Mériter ma vengeance est un moindre forfait
Que d'oser un moment en retarder l'effet.
Perfide, malgré toi je t'en ferai complice:
Ton roi pour tant d'affronts n'a pas pour un supplice:
Je ne punirais point vos forfaits différents,
Si je ne m'en vengeais par des forfaits plus grands.
Où Thyeste paraît, tout respire le crime:
Je me sens agité de l'esprit qui l'anime;
Je suis déja coupable. Etait-ce me venger
Que de charger son fils du soin de l'égorger?
Qu'il vive; ce n'est plus sa mort que je médite.
La mort n'est que la fin des tourments qu'il mérite.
Que le perfide, en proie aux horreurs de son sort,
Implore comme un bien la plus affreuse mort:
Que ma triste vengeance, à tous les deux cruelle,
Etonne jusqu'aux dieux qui n'ont rien fait pour elle.
Vengeons tous nos affronts, mais par un tel forfait,
Que Thyeste lui-même eût voulu l'avoir fait.
Lâche et vaine pitié, que ton murmure cesse:
Dans les cœurs outragés tu n'es qu'une faiblesse;
Abandonne le mien: qu'exiges-tu d'un cœur
Qui ne reconnaît plus de dieux que sa fureur?
Courons tout préparer; et, par un coup funeste,
Surpassons, s'il se peut, les crimes de Thyeste.
Le ciel, pour le punir d'avoir pu m'outrager,
A remis à son sang le soin de m'en venger.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

PLISTHENE, THESSANDRE.

THESSANDRE.

Ou courez-vous, seigneur? qu'allez-vous entreprendre?

PLISTHENE.

D'un cœur au desespoir tout ce qu'on peut attendre.

THESSANDRE.

Quelle est donc la fureur dont je vous vois épris?
Ciel! dans quel trouble affreux jetez-vous mes esprits?
D'où naît ce désespoir que chaque instant irrite?
Pour qui préparez-vous ces vaisseaux, cette fuite?
Quel intérêt enfin arme ici votre bras,
Et ces amis tout prêts à marcher sur vos pas?
Parlez, seigneur: le roi, désormais plus sévère....

PLISTHENE.

Qu'avais-je fait aux dieux pour naître d'un tel père?
O devoir, dans mon cœur trop longtemps respecté,
Laisse un moment l'amour agir en liberté.
Les rigoureuses lois qu'impose la nature
Ne sont plus que des droits dont la vertu murmure.
Secrets persécuteurs des cœurs nés vertueux,
Remords, qu'exigez-vous d'un amant malheureux?

THESSANDRE.

Que dites-vous, seigneur? quelle douleur vous presse?

PLISTHENE.

Thessandre, il faut périr, ou sauver ma princesse.

THESSANDRE.

La sauver! et de qui?

PLISTHENE.

Du roi, dont la fureur
Va lui plonger peut-être un poignard dans le cœur.
C'est pour la dérober au coup qui la menace,
Que je n'écoute plus qu'une coupable audace.
Non, cruel, ce n'est point pour la voir expirer,
Que du plus tendre amour je me sens inspirer.
Croirais-tu que du roi la haine sanguinaire
A voulu me forcer d'assassiner son frère;
Que, pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,
De sa fille, au refus, il doit verser le sang?
Ah! je me sens saisir d'une fureur nouvelle.
Courons, pour la sauver, où mon honneur m'appelle.
Mais où la rencontrer? Eh quoi! les justes dieux
M'ont-ils déja puni d'un projet odieux?
Que fait Thyeste? Hélas! qu'est-elle devenue?
Qui peut dans ce palais la soustraire à ma vue?
Je frémis.... Retournons les chercher en ces lieux,
Les en sauver, Thessandre, ou périr à leurs yeux.
Allons: ne laissons point, dans l'ardeur qui l'anime,
Un cœur comme le mien réfléchir sur un crime:
Etouffons des remords que j'avais dû prévoir,
Lorsque je n'attends rien que de mon désespoir.

Suis-moi ; c'est trop tarder, et d'un péril extrême
On doit moins balancer à sauver ce qu'on aime.
Ce n'est point un forfait ; c'est imiter les dieux,
Que de remplir son cœur du soin des malheureux.
Mais que vois-je, Thessandre ? ô ciel ! quelle est ma joie !

SCENE II.

PLISTHENE, THÉODAMIE, THESSANDRE, LÉONIDE.

PLISTHENE.

Se peut-il qu'en ces lieux Plisthene vous revoie ?
Unique objet des soins de mon cœur éperdu,
Hélas ! par quel bonheur nous êtes-vous rendu ?
Quoi ! c'est vous, ma princesse ! Ah ! ma fureur calmée
Fait place à la douceur dont mon âme est charmée.
Dieux ! qu'allais-je tenter ?... Mais quel est votre effroi ?
Qui fait couler vos pleurs ? et qu'est-ce que je voi ?

THÉODAMIE.

Seigneur, vous me voyez les yeux baignés de larmes,
Et le cœur agité des plus vives alarmes.
Thyeste va bientôt ensanglanter ces lieux,
Si vous ne retenez ce prince furieux.
Trop sûr que votre mort, que la sienne est jurée,
Il veut la prévenir par la perte d'Atrée :
Il erre en ce palais dans ce cruel dessein,
Tout prêt à lui plonger un poignard dans le sein.
Il est perdu, seigneur, ce prince qui vous aime,

Si vous ne le sauvez d'Atrée ou de lui-même.
Il voit de tous côtés qu'on observe ses pas :
Le péril cependant ne l'épouvante pas.
Si la pitié pour nous peut émouvoir votre âme,
Si moi-même en secret j'approuvai votre flâme,
S'il est vrai que l'amour ait pu vous attendrir,
Au nom de cet amour, daignez le secourir.
Je vous dirais qu'un cœur plein de reconnaissance
D'un service si grand sera la récompense,
S'il avait attendu que tant de soins pour nous
Vinssent justifier ce qu'il sentait pour vous.

PLISTHENE.

Dissipez vos frayeurs et calmez vos alarmes.
Vos yeux, pour m'attendrir, n'ont pas besoin de larmes.
Hélas ! qui plus que moi doit plaindre vos malheurs ?
Ne craignez rien : mes soins ont prévenu vos pleurs.
De ces funestes lieux votre fuite assurée
Va vous mettre à couvert des cruautés d'Atrée ;
Et je vais s'il le faut, aux dépens de ma foi,
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moi.
Oui, croyez-en ces dieux que mon amour atteste,
Croyez-en ces garants du salut de Thyeste,
Il m'est plus cher qu'à vous : sans me donner la mort,
Le roi ne sera point l'arbitre de son sort.
Votre père vivra, vous vivrez, et Plisthène
N'aura point eu pour vous une tendresse vaine.
Je sauverai Thyeste. Eh ! que n'ai-je point fait ?
Hélas ! si vous saviez, d'un barbare projet
A quel prix j'ai déja tenté de le défendre ?. . .

Venez : pour lui, pour vous je vais tout entreprendre;
Heureux si je pouvais, en vous sauvant tous deux,
Près de ne vous voir plus, expirer à vos yeux!
Mais Thyeste paraît : quel bonheur est le nôtre!
Quel favorable sort nous rejoint l'un et l'autre!

SCENE III.

THYESTE, PLISTHENE, THÉODAMIE, THESSANDRE, LÉONIDE.

THYESTE, apercevant Plisthène.

Que vois-je? Dieux puissants, après un si grand bien,
Non, Thyeste de vous ne demande plus rien.
Quoi! prince, vous vivez! Eh! comment d'un perfide
Avez-vous pu fléchir le courroux parricide?
Que faisiez-vous, cher prince? et dans ces mêmes lieux
Qui pouvait si longtemps vous cacher à nos yeux?
Effrayé des fureurs où mon âme est livrée,
Je vous croyais déja la victime d'Atrée:
Plisthène dans ces lieux n'était plus attendu.
Je l'avoue à mon tour; je me suis cru perdu:
J'allais tenter....

PLISTHENE.

Calmez le soin qui vous dévore;
Vous n'êtes point perdu, puisque je vis encore.
Tant que l'astre du jour éclairera mes yeux,
Il n'éclairera point votre perte en ces lieux.
Malgré tous mes malheurs, je vis pour vous défendre.

De ces bords cependant fuyez sans plus attendre ;
Et, sans vous informer d'un odieux secret,
Croyez-en un ami qui vous quitte à regret.
Adieu, seigneur, adieu : mon âme est satisfaite
D'avoir pu vous offrir une sûre retraite.
Thessandre doit guider, au sortir du palais,
Des pas que je voudrais n'abandonner jamais.

THYESTE.

Moi fuir, prince ! qui ? moi, que je vous abandonne !
Ah ! ce n'est pas ainsi que ma gloire en ordonne.
Instruit par vos bontés pour un sang malheureux,
Je n'en trahirai point l'exemple généreux.
Accablé des malheurs où le destin me livre,
Je veux mourir en roi, si je ne puis plus vivre.
Laissez-moi près de vous ; je ne puis vous quitter.
De noirs pressentiments viennent m'épouvanter :
Je sens à chaque instant que mes craintes redoublent ;
Que pour vous en secret mes entrailles se troublent.
Je combats vainement de si vives douleurs :
Un pouvoir inconnu me fait verser des pleurs.
Laissez-moi partager le sort qui vous menace.
Au courroux du tyran la tendresse a fait place :
Les noms de fils pour lui sont des noms superflus,
Et ce n'est pas son sang qu'il respecte le plus.

PLISTHENE.

Ah ! qu'il verse le mien : plût au ciel que mon père
Dans le sang de son fils eût éteint sa colère !
Fuyez, seigneur, fuyez, et ne m'exposez pas
A l'horreur de vous voir égorger dans mes bras.

Hélas ! je ne crains point pour votre seule vie :
Ne fuyez pas pour vous, mais pour Théodamie.
C'est vous en dire assez, seigneur ; sauvez du moins
L'objet de ma tendresse et l'objet de mes soins ;
Et ne m'exposez pas à l'horreur légitime
D'avoir, sans fruit pour vous, osé tenter un crime.
Fuyez : n'abusez point d'un moment précieux.
Cherchez-vous à périr dans ces funestes lieux ?
Thessandre, conduisez....

THESSANDRE.

Seigneur, le roi s'avance.

PLISTHENE.

Il en est temps encore, évitez sa présence.

SCENE IV.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHENE, THÉODAMIE, EURISTHENE, THESSANDRE, LÉONIDE, GARDES.

ATRÉE.

D'où vient, à mon abord, le trouble où je vous voi?
Ne craignez rien ; les dieux ont fléchi votre roi :
Ce n'est plus ce cruel guidé par sa vengeance,
Et le ciel dans son cœur a pris votre défense.
(à Thyeste.)
Ne crains rien pour des jours par ma rage proscrits.
Gardes, éloignez-vous.

SCENE V.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHENE, THÉODAMIE, EURISTHENE, THESSANDRE, LÉONIDE.

ATRÉE, *à Thyeste.*

Rassure tes esprits :
D'une indigne frayeur je vois ton âme atteinte ;
Thyeste, chasses-en les soupçons et la crainte ;
Ne redoute plus rien de mon inimitié :
Toute ma haine cède à ma juste pitié.
Ne crains plus une main à te perdre animée :
Tes malheurs sont si grands, qu'elle en est désarmée ;
Et les dieux, effrayés des forfaits des humains,
Jamais plus à propos n'ont trahi leurs desseins.
Quelle était ma fureur ! et que vais-je t'apprendre !
Ton cœur déja tremblant va frémir de l'entendre.
Je le répète encor, tes malheurs sont si grands,
Qu'à peine je les crois, moi qui te les apprends.
(*Il lui montre un billet d'Ærope.*)
Ce billet seul contient un secret si funeste....
Mais, avant de l'ouvrir, écoute tout le reste.
Tu n'as pas oublié les sujets odieux
D'un courroux excité par tes indignes feux :
Souviens-t-en, c'est à toi d'en garder la mémoire :
Pour moi, je les oublie ; ils blessent trop ma gloire.
Cependant contre toi que n'ai-je point tenté ?
J'en sens encor frémir mon cœur épouvanté.

En vain sur mes serments ton âme rassurée
Comptait sur une paix que je t'avais jurée ;
Car, dans l'instant fatal où j'attestais les cieux,
Je me jurais ta mort, et j'imposais aux dieux.
Je n'en veux pour témoin que ce même Plisthène
Par de pareils serments qui sut tromper ma haine.
C'était lui qui devait me venger aujourd'hui
D'un crime dont l'affront rejaillissait sur lui ;
Et, pour mieux l'engager à t'arracher la vie,
J'en devais, au refus, priver Théodamie.
De ce récit affreux ne prends aucun effroi :
Tu dois te rassurer en le tenant de moi.
(à Plisthène.)
Et toi, dont la vertu m'a garanti d'un crime,
Ne crains rien d'un courroux peut-être légitime.
Si c'est un crime à toi de ne le point servir,
Quelle eût été l'horreur d'avoir pu l'assouvir !
Enfin, c'eût été peu que d'immoler mon frère ;
Le malheureux aurait assassiné son père.

THYESTE.

Moi, son père !

ATRÉE.

Ces mots vont t'en instruire. Lis.
(Il lui donne la lettre d'Ærope.)

THYESTE.

Dieux ! qu'est-ce que je vois ? c'est d'Ærope. Ah mon fils !
La nature en mon cœur éclaircit ce mystère :
Thyste t'aimait trop pour n'être point ton père.
Cher Plisthène, mes vœux sont enfin accomplis.

PLISTHENE.

Ciel! qu'est-ce que j'entends? Moi, seigneur, votre fils!
Tout semblait réserver, dans un jour si funeste,
Ma main au parricide, et mon cœur à l'inceste.
Grands dieux! qui m'épargnez tant d'horreurs en ce jour,
Dois-je bénir vos soins, ou plaindre mon amour?
(à Atrée.)
Vous qui, trompé longtemps dans une injuste haine,
Du nom de votre fils honorâtes Plisthène;
Quand je ne le suis plus, seigneur, il m'est bien doux
D'être du moins sorti d'un même sang que vous.
Je ne suis consolé de perdre en vous un père,
Que lorsque je deviens le fils de votre frère.
Mais ce fils, près de vous privé d'un si haut rang,
L'est toujours par le cœur, s'il ne l'est par le sang.

ATRÉE.

C'eût été pour Atrée une perte funeste,
S'il eût fallu te rendre à d'autres qu'à Thyeste.
Le destin ne pouvait qu'en te donnant à lui,
Me consoler d'un bien qu'il m'enlève aujourd'hui.
Euristhène, sensible aux larmes de ta mère,
Est celui qui me fit, de son bourreau, ton père:
Instruit de mes fureurs, c'est lui dont la pitié
Vient de vous sauver tous de mon inimitié.
(à Thyeste.)
Thyeste, après ce fils que je viens de te rendre,
Tu vois si désormais je cherche à te surprendre.
Reçois-le de ma main pour garant d'une paix
Que mes soupçons jaloux ne troubleront jamais.

Enfin, pour t'en donner une entière assurance,
C'est par un fils si cher que ton frère commence.
En faveur de ce fils qui fut longtemps le mien,
De mon sceptre aujourd'hui je détache le tien.
Rentre dans tes états sous de si doux auspices
Qui de notre union ne sont que les prémices.
Je prétends que ce jour que souillait ma fureur,
Achève de bannir les soupçons de ton cœur.
Thyeste, en croiras-tu la coupe de nos pères?
Est-ce offrir de la paix des garants peu sincères?
Tu sais qu'aucun de nous, sans un malheur soudain,
Sur ce gage sacré n'ose jurer en vain;
C'est sa perte, en un mot: cette coupe fatale
Est le serment du Styx pour les fils de Tantale.
Je veux bien aujourd'hui, pour lui prouver ma foi,
En mettre le péril entre Thyeste et moi:
Veut-il bien, à son tour, que la coupe sacrée
Achève l'union de Thyeste et d'Atrée?

THYESTE.

Pourriez-vous m'en offrir un gage plus sacré
Que de me rendre un fils? Mon cœur est rassuré;
Et je ne pense pas que le don de Plisthène
Soit un présent, seigneur, que m'ait fait votre haine.
J'accepte cependant ces garants d'une paix
Qui fait depuis longtemps mes plus tendres souhaits.
Non que d'aucun détour un frère vous soupçonne;
A la foi d'un grand roi Thyeste s'abandonne:
S'il en reçoit enfin des gages en ce jour,
C'est pour vous rassurer sur la sienne à son tour.

ATRÉE.

Pour cet heureux moment qu'en ces lieux tout s'apprête;
Qu'un pompeux sacrifice en précède la fête:
Trop heureux si Thyeste, assuré de la paix,
Daigne la regarder comme un de mes bienfaits!
Vous qui de mon courroux avez sauvé Plisthène,
C'est vous de ce grand jour que je charge, Euristhène;
J'en remets à vos soins la fête et les apprêts:
Courez tout préparer au gré de mes souhaits.
Mon frère n'attend plus que la coupe sacrée:
Offrons-lui ce garant de l'amitié d'Atrée.
Puisse le nœud sacré qui doit nous réunir,
Effacer de son cœur un triste souvenir!
Pourra-t-il oublier....

THYESTE.

Tout, jusqu'à sa misère.
Il ne se souvient plus que d'un fils et d'un frère.

SCENE VI.

PLISTHENE, THESSANDRE.

PLISTHENE, à Thessandre.

Dès ce moment au port précipite tes pas:
Que le vaisseau surtout ne s'en écarte pas.
De mille affreux soupçons j'ai peine à me défendre.
Cours, et que nos amis viennent ici m'attendre.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

PLISTHENE.

Thessandre ne vient point, rien ne l'offre à mes yeux ;
Tout m'abandonne-t-il dans ces funestes lieux ?
Tristes pressentiments que le malheur enfante,
Que la crainte nourrit, que le soupçon augmente,
Secrets avis des dieux, ne pressez plus un cœur
Dont toute la fierté combat mal la frayeur.
C'est en vain qu'elle veut y mettre quelque obstacle ;
Le cœur des malheureux n'est qu'un trop sûr oracle.
Mais pourquoi m'alarmer ? et quel est mon effroi ?
Puis-je, sans l'outrager, me défier d'un roi
Qui semble désormais, cédant à la nature,
Oublier qu'à sa gloire on ait fait une injure ?
L'oublier ! ah ! moi-même oublié-je aujourd'hui
Ce qu'il voulait de moi, ce que j'ai vu de lui ?
Puis-je en croire une paix déja sans fruit jurée ?
Dès qu'il faut pardonner, n'attendons rien d'Atrée.
Je ne connais que trop ses transports furieux,
Et sa fausse pitié n'éblouit point mes yeux.
C'est en vain de sa main que je reçois un père :
Tout ce qui vient de lui cache quelque mystère.
J'en ai trop éprouvé de son perfide cœur,

Pour oser, sur sa foi, déposer ma frayeur.
Je ne sais quel soupçon irrite mes alarmes;
Mais du fond de mon cœur je sens couler mes larmes.
Thessandre ne vient point! tant de retardements
Ne confirment que trop mes noirs pressentiments.
Mais je le vois.

SCENE II.

PLISTHENE, THESSANDRE.

PLISTHENE.

Eh bien! en est-ce fait, Thessandre?
Sur les bords de l'Euripe est-il temps de nous rendre?
Pour cet heureux moment as-tu tout préparé?
De nos amis secrets t'es-tu bien assuré?

THESSANDRE.

Il ne tient plus qu'à vous d'éprouver leur courage;
Je les ai dispersés, ici, sur le rivage;
Tout est prêt. Cependant, si Plisthène aujourd'hui
Veut en croire des cœurs pleins de zèle pour lui,
Il ne partira point: ce dessein téméraire
Pourrait causer sa perte et celle de son père.

PLISTHENE.

Ah! je ne fuirais pas, quel que fût mon effroi,
Si mon cœur aujourd'hui ne tremblait que pour moi:
Thessandre, il faut sauver mon père et la princesse;
Ce n'est plus que pour eux que mon cœur s'intéresse.
Cherche Théodamie, et ne la quitte pas;
Moi, je cours retrouver Thyeste de ce pas.

THESSANDRE.

Eh ! que prétendez-vous, seigneur, lorsque son frère
Semble de sa présence accabler votre père ?
Il ne le quitte point ; ses longs embrassements
Sont toujours resserrés par de nouveaux serments.
Un superbe festin par son ordre s'apprête ;
Il appelle les dieux à cette auguste fête.
Mon cœur, à cet aspect qui s'est laissé charmer,
Ne voit rien dont le vôtre ait lieu de s'alarmer.

PLISTHENE.

Et moi, je ne vois rien dont le mien ne frémisse.
De quelque crime affreux cette fête est complice :
C'est assez qu'un tyran la consacre en ces lieux,
Et nous sommes perdus s'il invoque les dieux.
Va, cours avec ma sœur nous attendre au rivage ;
Moi, je vais à Thyeste ouvrir un sûr passage.
Dieux puissants ! secondez un si juste dessein,
Et dérobez mon père aux coups d'un inhumain.

SCENE III.

ATRÉE, PLISTHENE, GARDES.

ATRÉE.

Demeure, digne fils d'Ærope et de Thyeste ;
Demeure, reste impur d'un sang que je déteste.
Pour remplir de tes soins le projet important,
Demeure : c'est ici que Thyeste t'attend ;
Et tu n'iras pas loin pour rejoindre, perfide,
Les traîtres qu'en ces lieux arme ton parricide.

Prince indigne du jour, voilà donc les effets
Que dans ton âme ingrate ont produits mes bienfaits!
A peine le destin te redonne à ton père,
Que ton cœur aussitôt en prend le caractère;
Et plus ingrat que lui, puisqu'il me devait moins,
L'attentat le plus noir est le prix de mes soins.
Va, pour le prix des tiens, retrouver tes complices;
Va périr avec eux dans l'horreur des supplices.

PLISTHENE.

Pourquoi me supposer un indigne forfait?
Est-ce pour vos pareils que le prétexte est fait?
Vos reproches honteux n'ont rien qui me surprenne,
Et je ne sens que trop ce que peut votre haine.
Aurais-je prétendu, né d'un sang odieux,
Vous être plus sacré que n'ont été les dieux?
A travers les détours de votre âme parjure,
J'entrevois des horreurs dont frémit la nature.
Dans la juste fureur dont mon cœur est épris....
Mais non, je me souviens que je fus votre fils.
Malgré vos cruautés, et malgré ma colère,
Je crois encore ici m'adresser à mon père.
Quoique trop assuré de ne point l'attendrir,
Je sens bien que du moins je ne dois point l'aigrir,
Dans l'espoir que ma mort pourra vous satisfaire,
Que vous épargnerez votre malheureux frère.
Le crime supposé qu'on m'impute aujourd'hui,
Tout, jusqu'à son départ, est un secret pour lui.
Sur la foi d'une paix si saintement jurée,
Il se croit sans péril entre les mains d'Atrée:

J'ai pénétré moi seul au fond de votre cœur,
Et mon malheureux père est encor dans l'erreur.
Je ne vous parle point d'une jeune princesse;
A la faire périr rien ne vous intéresse.

ATRÉE.

Va, tu prétends en vain t'éclaircir de leur sort;
Meurs dans ce doute affreux, plus cruel que la mort:
De leur sort aux enfers va chercher qui t'instruise.
Où l'on doit l'immoler, gardes, qu'on le conduise;
Versez à ma fureur ce sang abandonné,
Et songez à remplir l'ordre que j'ai donné.

SCENE IV.

ATRÉE.

Va périr, malheureux, mais, dans ton sort funeste,
Cent fois moins malheureux que le lâche Thyeste.
Que je suis satisfait! que de pleurs vont couler
Pour ce fils qu'à ma rage on est près d'immoler!
Quel que soit en ces lieux son supplice barbare,
C'est le moindre tourment qu'à Thyeste il prépare.
Ce fils infortuné, cet objet de ses vœux,
Va devenir pour lui l'objet le plus affreux.
Je ne te l'ai rendu que pour te le reprendre,
Et ne te le ravis que pour mieux te le rendre.
Oui, je voudrais pouvoir, au gré de ma fureur,
Le porter tout sanglant jusqu'au fond de ton cœur.
Quel qu'en soit le forfait, un dessein si funeste,
S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste.

De son fils tout sanglant, de son malheureux fils,
Je veux que dans son sein il entende les cris.
C'est en toi-même, ingrat, qu'il faut que ma victime,
Ce fruit de tes amours, aille expier ton crime....
Je frissonne, et je sens mon âme se troubler.
C'est à mon ennemi qu'il convient de trembler.
Qui cède à la pitié mérite qu'on l'offense;
Il faut un terme au crime, et non à la vengeance.
Tout est prêt, et déja dans mon cœur furieux
Je goûte le plaisir le plus parfait des dieux:
Je vais être vengé. Thyeste, quelle joie!
Je vais jouir des maux où tu vas être en proie.
Ce n'est de ses forfaits se venger qu'à demi,
Que d'accabler de loin un perfide ennemi:
Il faut, pour bien jouir de son sort déplorable,
Le voir dans le moment qu'il devient misérable,
De ses premiers transports irriter la douleur,
Et lui faire à longs traits sentir tout son malheur.
Thyeste vient: feignons. Il semble, à sa tristesse,
Que de son sort affreux quelque soupçon le presse.

SCENE V.

ATRÉE, THYESTE, EURISTHENE, GARDES.

ATRÉE.

Cher Thyeste, approchez. D'où naît cette frayeur?
Quel déplaisir si prompt peut troubler votre cœur?
Vous paraissez saisi d'une douleur secrète,

Et ne me montrez plus cette âme satisfaite
Qui semblait respirer la douceur de la paix :
Ne serait-elle plus vos plus tendres souhaits ?
Quoi ! de quelques soupçons votre âme est-elle atteinte ?
Ce jour, cet heureux jour est-il fait pour la crainte ?
Mon frère, vous devez la bannir désormais ;
La coupe va bientôt nous unir pour jamais.
Goûtez-vous la douceur d'une paix si parfaite,
Et la souhaitez-vous comme je la souhaite ?
N'êtes-vous pas sensible à ce rare bonheur ?

THYESTE.

Qui ? moi, vous soupçonner où vous haïr, seigneur !
Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qu'ici j'atteste,
Qui lisent mieux que vous dans l'âme de Thyeste.
Ne vous offensez point d'une vaine terreur
Qui semble, malgré moi, s'emparer de mon cœur.
Je le sens agité d'une douleur mortelle :
Ma constance succombe ; en vain je la rappelle ;
Et, depuis un moment, mon esprit abattu
Laisse d'un poids honteux accabler sa vertu.
Cependant près de vous un je ne sais quel charme
Suspend dans ce moment le trouble qui m'alarme.
Pour rassurer encor mes timides esprits,
Rendez-moi mes enfants, faites venir mon fils ;
Qu'il puisse être témoin d'une union si chère,
Et partager, seigneur, les bontés de mon frère.

ATRÉE.

Vous serez satisfait, Thyeste ; et votre fils
Pour jamais en ces lieux va vous être remis.

Oui, mon frère, il n'est plus que la Parque inhumaine
Qui puisse séparer Thyeste de Plisthène.
Vous le verrez bientôt ; un ordre de ma part
Le fait de ce palais hâter votre départ.
Pour donner de ma foi des preuves plus certaines,
Je veux vous renvoyer dès ce jour à Mycènes.
Malgré ce que je fais, peu sûr de cette foi,
Je vois que votre cœur s'alarme auprès de moi.
J'avais cru cependant qu'une pleine assurance
Devait suivre....

THYESTE.

Ah! seigneur, ce reproche m'offense.

ATRÉE, à un garde.

Qu'on cherche la princesse ; allez, et qu'en ces lieux
Plisthène sans tarder se présente à ses yeux.
Il faut....

(On apporte la coupe.)

Mais j'aperçois la coupe de nos pères :
Voici le nœud sacré de la paix de deux frères ;
Elle vient à propos pour rassurer un cœur
Qu'alarme en ce moment une indigne terreur.
Tel qui pouvait encor se défier d'Atrée,
En croira mieux peut-être à la coupe sacrée.
Thyeste veut-il bien qu'elle achève en ce jour
De réunir deux cœurs désunis par l'amour ?
Pour engager un frère à plus de confiance,
Pour le convaincre enfin, donnez, que je commence.

(Il prend la coupe de la main d'Euristhène.)

THYESTE.

Je vous l'ai déja dit, vous m'outragez, seigneur,
Si vous vous offensez d'une vaine frayeur.
Que voudrait désormais me ravir votre haine,
Après m'avoir rendu mes états et Plisthène?
Du plus affreux courroux quel que fût le projet,
Mes jours infortunés valent-ils ce bienfait?
Euristhène, donnez; laissez-moi l'avantage
De jurer le premier sur ce précieux gage.
Mon cœur, à son aspect, de son trouble est remis:
Donnez.... Mais cependant je ne vois point mon fils.

(Il prend la coupe des mains d'Atrée.)

ATRÉE.

(à ses gardes.) (à Thyeste.)

Il n'est point de retour? Rassurez-vous, mon frère;
Vous reverrez bientôt une tête si chère:
C'est de notre union le nœud le plus sacré;
Craignez moins que jamais d'en être séparé.

THYESTE.

Soyez donc les garants du salut de Thyeste,
Coupe de nos aïeux; et vous, dieux que j'atteste,
Puisse votre courroux foudroyer désormais
Le premier de nous deux qui troublera la paix!
Et vous, frère aussi cher que ma fille et Plisthène,
Recevez de ma foi cette preuve certaine.
Mais que vois-je, perfide? Ah grands dieux! quelle horreur!
C'est du sang! Tout le mien se glace dans mon cœur.
Le soleil s'obscurcit; et la coupe sanglante

Semble fuir d'elle-même à cette main tremblante.
Je me meurs. Ah mon fils ! qu'êtes-vous devenu ?

SCENE VI.

ATRÉE, THYESTE, THÉODAMIE, EURISTHENE, LÉONIDE, GARDES.

THÉODAMIE.

L'avez-vous pu souffrir, dieux cruels ? Qu'ai-je vu ?
Ah seigneur ! votre fils, mon déplorable frère,
Vient d'être pour jamais privé de la lumière.

THYESTE.

Mon fils est mort, cruel, dans ce même palais
Et dans le même instant où l'on m'offre la paix !
Et pour comble d'horreurs, pour comble d'épouvante,
Barbare, c'est du sang que ta main me présente !
O terre ! en ce moment peux-tu nous soutenir ?
O de mon songe affreux triste ressouvenir !
Mon fils, est-ce ton sang qu'on offrait à ton père ?

ATRÉE.

Méconnais-tu ce sang ?

THYESTE.

Je reconnais mon frère.

ATRÉE.

Il fallait le connaître, et ne point l'outrager ;
Ne point forcer ce frère, ingrat, à se venger.

THYESTE.

Grands dieux ! pour quels forfaits lancez-vous le tonnerre ?

Monstre que les enfers ont vomi sur la terre,
Assouvis la fureur dont ton cœur est épris;
Joins un malheureux père à son malheureux fils;
A ses mânes sanglants donne cette victime,
Et ne t'arrête point au milieu de ton crime.
Barbare, peux-tu bien m'épargner en des lieux
Dont tu viens de chasser et le jour et les dieux?

ATRÉE.

Non, à voir les malheurs où j'ai plongé ta vie,
Je me repentirais de te l'avoir ravie.
Par tes gémissements je connaîs ta douleur:
Comme je le voulais tu ressens ton malheur;
Et mon cœur, qui perdait l'espoir de sa vengeance,
Retrouve dans tes pleurs son unique espérance.
Tu souhaites la mort, tu l'implores; et moi,
Je te laisse le jour pour me venger de toi.

THYESTE.

Tu t'en flattes en vain, et la main de Thyeste
Saura bien te priver d'un plaisir si funeste.

(Il se tue.)

THÉODAMIE.

Ah ciel!

THYESTE.

Consolez-vous, ma fille; et de ces lieux
Fuyez, et remettez votre vengeance aux dieux.
Contente par vos pleurs d'implorer leur justice,
Allez loin de ce traître attendre son supplice.
Les dieux, que ce parjure a fait pâlir d'effroi,
Le rendront quelque jour plus malheureux que moi:

Le ciel me le promet, la coupe en est le gage ;
Et je meurs.

ATRÉE.

A ce prix j'accepte le présage :
Ta main, en t'immolant, a comblé mes souhaits ;
Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

FIN.

ÉLECTRE,

TRAGÉDIE.

1708.

PRÉFACE.

Se louer ou se plaindre du public, style ordinaire des préfaces. Jamais auteur dramatique n'eut une plus belle occasion de suivre un usage que la vanité de ses confrères a consacré dès longtemps. En effet, je sais peu de pièces dont on ait parlé plus diversement que de celle-ci; et il n'y en a peut-être point qui ait mieux mérité tout le bien et tout le mal qu'on en a dit. Mes amis d'une part, les critiques de l'autre, ont outré la matière sur cet article. C'est donc aux gens indifférents que ceci s'adresse, puisque ce sont ceux qui doivent être précisément à notre égard ce qu'on appelle public. On me reproche des longueurs dans mes deux premiers actes, trop de complication dans le sujet. Je passe condamnation. La sortie d'Electre de dessus la scène, dans le premier acte, y laisse un vide qui le fait

languir dans tout le reste. Une bonne partie du second tient plus du poème épique que du tragique : en un mot, les descriptions y sont trop fréquentes. Trop de complication? A cela je n'ai qu'une chose à répondre : le sujet d'*Electre* est si simple de lui-même, que je ne crois pas qu'on puisse le traiter avec quelque espérance de succès, en le dénuant d'épisodes. Il s'agit de faire périr les meurtriers d'Agamemnon : on n'attend pour cela que le retour d'Oreste. Oreste arrivé, sa reconnaissance faite avec sa sœur, voilà la pièce à son dénouement. Quelque peine qu'ait l'action à être une parmi tant d'intérêts divers, j'aime mieux encore avoir chargé mon sujet d'épisodes, que de déclamations. D'ailleurs, notre théâtre soutient mal aisément cette simplicité si chérie des anciens : non qu'elle ne soit bonne, mais on n'est pas toujours sûr de plaire en s'y attachant exactement. Pour l'anachronisme qu'on m'impute sur l'âge d'Oreste, ce serait

faire injure à ceux qui ont fait cette critique, que d'y répondre. Il faut ne pas entendre le théâtre, pour ne pas savoir quels sont nos droits sur les époques. Je renvoie là-dessus à Xipharès, dans *Mithridate ;* à Narcisse, dans *Britannicus*. Faire naître Oreste avant ou après le siége de Troye, n'est pas un point qui doive être litigieux dans un poème. J'ai bien un autre procès à soutenir contre les zélateurs de l'antiquité, plus considérable selon eux, plus léger encore selon moi, que le précédent : c'est l'amour d'Electre ; c'est l'audace que j'ai eue de lui donner des sentiments que Sophocle s'est bien gardé de lui donner. Il est vrai qu'ils n'étaient point en usage sur la scène de son temps ; que, s'il eût vécu du nôtre, il eût peut-être fait comme moi. Cela ne laisse pas d'être un attentat jusques-là inoui, qui a soulevé contre un moderne inconsidéré toute cette région idolâtre, où il ne manque plus au culte qu'on y rend aux

anciens, que des prêtres et des victimes. En vain quelques sages protestent contre cet abus : les préjugés prévalent; et la prévention va si loin, que tels qui ne connaissent les anciens que de nom, qui ne savent pas seulement si Sophocle était grec ou français, sur la foi des dévots de l'antiquité, ont prononcé hardiment contre moi. Ce n'est point la tragédie de Sophocle ni celle d'Euripide que je donne ; c'est la mienne. A-t-on fait le procès aux peintres qui depuis Apelle ont peint Alexandre autrement que le foudre à la main ?

Dussent les Grecs encor fondre sur un rebelle,

je dirai que, si j'avais quelque chose à imiter de Sophocle, ce ne serait assurément pas son *Electre;* qu'aux beautés près, desquelles je ne fais aucune comparaison, il y a peut-être dans sa pièce bien autant de défauts que dans la mienne. Loin que cet amour, dont on fait un monstre, en soit

un, je prétends qu'il donne encore plus de force au caractère d'Electre, qui a dans Sophocle plus de férocité que de véritable grandeur: c'est moins la mort de son père qu'elle venge, que ses propres malheurs. Triste objet des fureurs d'Egisthe et de Clytemnestre, n'y a-t-il pas bien à s'étonner qu'Electre ne soit occupée que de sa vengeance? Ne faire précisément que ce qu'on doit, quand rien ne s'y oppose en secret, n'est pas une vertu; mais vaincre un penchant presque toujours insurmontable dans le cœur humain, pour faire son devoir, en est une des plus grandes. Une princesse dans un état aussi cruel que celui où se trouve Electre, dira-t-on, être amoureuse! Oui, amoureuse. Quels cœurs sont inaccessibles à l'amour? Quelles situations dans la vie peuvent nous mettre à l'abri d'une passion si involontaire? Plus on est malheureux, plus on a le cœur aisé à attendrir. Ce n'est point un grand fond de vertu qui

nous garantit de l'amour; il nous empêche seulement d'y succomber. Il y a bien de la différence, d'ailleurs, de la sensibilité d'Electre à une intrigue amoureuse. Les soins de son amour ne sont pas de ces soins ordinaires qui font toute la matière de nos romans : c'est pour se punir de la faiblesse qu'elle a d'aimer le fils du meurtrier de son père, qu'elle veut précipiter les moments de sa vengeance, sans attendre le retour de son frère. Enfin, selon le système de mes censeurs, il ne s'agit que de rendre Electre tout-à-fait à plaindre : je crois y avoir mieux réussi que Sophocle, Euripide, Eschyle et tous ceux qui ont traité le même sujet. C'est ajouter à l'horreur du sort de cette princesse, que d'y joindre une passion dont la contrainte et les remords ne font pas toujours les plus grands malheurs. Le seul défaut de l'amour d'Electre, si j'en crois mes amis qui me flattent le moins, c'est qu'il ne produit pas assez d'événements dans

toute la pièce; et c'est en effet tout ce qu'on peut raisonnablement me reprocher sur ce chapitre.

ACTEURS.

CLYTEMNESTRE, veuve d'Agamemnon, et femme d'Egisthe.

ORESTE, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, roi de Mycènes, élevé sous le nom de Tydée.

ELECTRE, sœur d'Oreste.

EGYSTHE, fils de Thyeste, meurtrier d'Agamemnon.

ITYS, fils d'Egysthe, mais d'une autre mère que Clytemnestre.

IPHIANASSE, sœur d'Itys.

PALAMEDE, gouverneur d'Oreste.

ARCAS, ancien officier d'Agamemnon.

ANTÉNOR, confident d'Oreste.

MÉLITE, confidente d'Iphianasse.

GARDES.

La Scène est à Mycènes, dans le palais de ses rois.

ÉLECTRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ÉLECTRE.

Témoin du crime affreux que poursuit ma vengeance,
O nuit dont tant de fois j'ai troublé le silence,
Insensible témoin de mes vives douleurs,
Electre ne vient plus te confier des pleurs.
Son cœur, las de nourrir un désespoir timide,
Se livre enfin sans crainte au transport qui le guide.
Favorisez, grands dieux, un si juste courroux;
Electre vous implore, et s'abandonne à vous.
Pour punir les forfaits d'une race funeste,
J'ai compté trop longtemps sur le retour d'Oreste:
C'est former des projets et des vœux superflus;
Mon frère malheureux, sans doute, ne vit plus.
Et vous, mânes sanglants du plus grand roi du monde,
Triste et cruel objet de ma douleur profonde,

Mon père, s'il est vrai que sur les sombres bords
Les malheurs des vivants puissent toucher les morts,
Ah ! combien doit frémir ton ombre infortunée
Des maux où ta famille est encor destinée !
C'était peu que les tiens, altérés de ton sang,
Eussent osé porter le couteau dans ton flanc ;
Qu'à la face des dieux le meurtre de mon père
Fût, pour comble d'horreurs, le crime de ma mère :
C'est peu qu'en d'autres mains la perfide ait remis
Le sceptre qu'après toi devait porter ton fils,
Et que dans mes malheurs Egisthe qui me brave,
Sans respect, sans pitié, traite Electre en esclave ;
Pour m'accabler encor, son fils audacieux,
Itys, jusqu'à ta fille ose lever les yeux.
Des dieux et des mortels Electre abandonnée,
Doit, ce jour, à son sort s'unir par l'hyménée,
Si ta mort, m'inspirant un courage nouveau,
N'en éteint par mes mains le coupable flambeau.
Mais qui peut retenir le courroux qui m'anime ?
Clytemnestre osa bien s'armer pour un grand crime.
Imitons sa fureur par de plus nobles coups ;
Allons à ces autels où m'attend son époux,
Immoler avec lui l'amant qui nous outrage :
C'est là le moindre effort digne de mon courage.
Je le dois.... d'où vient donc que je ne le fais pas ?
Ah ! si c'était l'amour qui me retînt le bras !
Pardonne, Agamemnon, pardonne, ombre trop chère :
Mon cœur n'a point brûlé d'une flâme adultère ;
Ta fille, de concert avec tes assassins,

N'a point porté sur toi de parricides mains ;
J'ai tout fait pour venger ta perte déplorable.
Electre cependant n'en est pas moins coupable :
Le vertueux Itys, à travers ma douleur,
N'en a pas moins trouvé le chemin de mon cœur.
Mais Arcas ne vient point! Fidèle en apparence,
Trahit-il en secret le soin de ma vengeance?
Il vient ; rassurons-nous.

SCENE II.

ÉLECTRE, ARCAS.

ÉLECTRE.

Pleine d'un juste effroi,
Je me plaignais déja qu'on me manquait de foi ;
Je craignais qu'un ami qui pour moi s'intéresse
N'osât plus.... Mais quoi ! seul ?

ARCAS.

Malheureuse princesse,
Hélas ! que votre sort est digne de pitié !
Plus d'amis, plus d'espoir.

ÉLECTRE.

Quoi ! leur vaine amitié,
Après tant de serments....

ARCAS.

Non, n'attendez rien d'elle.
Madame, en vain pour vous j'ai fait parler mon zèle :
Eux-mêmes, à regret, ces trop prudents amis

S'en tiennent au secours qu'on leur avait promis.
Qu'Oreste, disent-ils, vienne par sa présence
Rassurer des amis armés pour sa vengeance.
Palamède, chargé d'élever ce héros,
Promettait avec lui de traverser les flots;
Son fils, même avant eux, devait ici se rendre.
C'est se perdre sans eux qu'oser rien entreprendre;
Bientôt de nos projets la mort serait le prix.
D'ailleurs, pour achever de glacer leurs esprits,
On dit que ce guerrier, dont la valeur funeste
Ne se peut comparer qu'à la valeur d'Oreste,
Qui de tant d'ennemis délivre ces états,
Qui les a sauvés seul par l'effort de son bras;
Qui, chassant les deux rois de Corinthe et d'Athènes,
De morts et de mourants vient de couvrir nos plaines,
Hier avant la nuit parut dans ce palais;
Cet étranger qu'Egisthe a comblé de bienfaits,
A qui ce tyran doit le salut de sa fille,
De lui, d'Itys, enfin de toute sa famille,
Est un rempart si sûr pour vos persécuteurs,
Que de tous nos amis il a glacé les cœurs.
Au seul nom du tyran que votre âme déteste
On frémit; cependant on veut revoir Oreste.
Mais le jour qui paraît me chasse de ces lieux:
Je crois voir même Itys. Madame, au nom des dieux,
Loin de faire éclater le trouble de votre âme,
Flattez plutôt d'Itys l'audacieuse flâme;
Faites que votre hymen se diffère d'un jour:
Peut-être verrons-nous Oreste de retour.

ÉLECTRE.

Cesse de me flatter d'une espérance vaine.
Allez, lâches amis qui trahissez ma haine,
Electre saura bien, sans Oreste et sans vous,
Ce jour même, à vos yeux, signaler son courroux.

SCENE III.

ELECTRE, ITYS.

ÉLECTRE.

En des lieux où je suis, trop sûr de me déplaire,
Fils d'Egisthe, oses-tu mettre un pied téméraire ?

ITYS.

Madame, pardonnez à l'innocente erreur
Qui vous offre un amant guidé par sa douleur.
D'un amour malheureux la triste inquiétude
Me faisait de la nuit chercher la solitude.
Pardonnez si l'amour tourne vers vous mes pas :
Itys vous souhaitait, mais ne vous cherchait pas.

ÉLECTRE.

Dans l'état où je suis, toujours triste, quels charmes
Peuvent avoir des yeux presqu'éteints dans les larmes ?
Fils du tyran cruel qui fait tous mes malheurs,
Porte ailleurs ton amour, et respecte mes pleurs.

ITYS.

Ah ! ne m'enviez pas cet amour, inhumaine !
Ma tendresse ne sert que trop bien votre haine.
Si l'amour cependant peut désarmer un cœur,
Quel amour fut jamais moins digne de rigueur ?

A peine je vous vis, que mon âme éperdue
Se livra sans réserve au poison qui me tue.
Depuis dix ans entiers que je brûle pour vous,
Qu'ai-je fait qui n'ait dû fléchir votre courroux?
De votre illustre sang conservant ce qui reste,
J'ai de mille complots sauvé les jours d'Oreste.
Moins attentif au soin de veiller sur ses jours,
Déja plus d'une main en eût tranché le cours:
Plus accablé que vous du sort qui vous opprime,
Mon amour malheureux fait encor tout mon crime.
Enfin, pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous savez si jamais j'exigeai rien du roi.
Il prétend qu'avec vous un nœud sacré m'unisse;
Ne m'en imputez point la cruelle injustice:
Au prix de tout mon sang je voudrais être à vous,
Si c'était votre aveu qui me fît votre époux.
Ah! par pitié pour vous, princesse infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée.
Puisqu'il faut l'achever ou descendre au tombeau,
Laissez-en à mes feux allumer le flambeau.
Régnez donc avec moi; c'est trop vous en défendre:
C'est un sceptre qu'un jour Egisthe veut vous rendre.

ÉLECTRE.

Ce sceptre est-il à moi, pour me le destiner?
Ce sceptre est-il à lui, pour te l'oser donner?
C'est en vain qu'en esclave il traite une princesse,
Jusqu'à le redouter que le traître m'abaisse:
Qu'il fasse que ces fers dont il s'est tant promis,
Soient moins honteux pour moi que l'hymen de son fils.

Cesse de te flatter d'une espérance vaine:
Ta vertu ne te sert qu'à redoubler ma haine.
Egisthe ne prétend te faire mon époux,
Que pour mettre sa tête à couvert de mes coups;
Mais sais-tu que l'hymen dont la pompe s'apprête
Ne se peut achever qu'aux dépens de sa tête?
A ces conditions je souscris à tes vœux;
Ma main sera le prix d'un coup si généreux.
Electre n'attend point cet effort de la tienne;
Je connais ta vertu: rends justice à la mienne.
Crois-moi, loin d'écouter ta tendresse pour moi,
De Clytemnestre ici crains l'exemple pour toi.
Romps toi-même un hymen où l'on veut me contraindre:
Les femmes de mon sang ne sont que trop à craindre.
Malheureux! de tes vœux quel peut être l'espoir?
Hélas! quand je pourrais, rebelle à mon devoir,
Brûler un jour pour toi de feux illégitimes,
Ma vertu t'en ferait bientôt les plus grands crimes.
Je te haïrai moins, fils d'un prince odieux:
Ne sois point, s'il se peut, plus coupable à mes yeux;
Ne me peins plus l'ardeur dont ton âme est éprise.
Que peux-tu souhaiter? Itys, qu'il te suffise
Qu'Electre, toute entière à son inimitié,
Ne fait point tes malheurs sans en avoir pitié.
Mais Clytemnestre vient: ciel! quel dessein l'amène?
Te sers-tu contre moi du pouvoir de la reine?

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ITYS, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Dieux puissants, dissipez mon trouble et mon effroi,
Et chassez ces horreurs loin d'Egisthe et de moi.

ITYS.

Quelle crainte est la vôtre? où courez-vous, madame?
Vous vous plaignez: quel trouble a pu saisir votre âme?

CLYTEMNESTRE.

Prince, jamais effroi ne fut égal au mien;
Mais ce récit demande un secret entretien.
Jamais sort ne parut plus à craindre et plus triste.
(à ses gardes.)
Qu'on sache en ce moment si je puis voir Egisthe.

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ITYS.

CLYTEMNESTRE.

Mais vous, qui vous guidait aux lieux où je vous voi?
Electre se rend-elle aux volontés du roi?
A votre heureux destin la verrons-nous unie?
Sait-elle, à résister, qu'il y va de sa vie?

ITYS.

Ah! d'un plus doux langage empruntons le secours,
Madame; épargnez-lui de si cruels discours;

Adoucissez plutôt sa triste destinée :
Electre n'est déja que trop infortunée.
Je ne puis la contraindre, et mon esprit confus....

CLYTEMNESTRE.

Par ce raisonnement je conçois ses refus.
Mais, pour former l'hymen et de l'un et de l'autre,
On ne consultera ni son cœur ni le vôtre.
C'est, pour vous, de son sort prendre trop de souci :
Allez, dites au roi que je l'attends ici.

SCENE VI.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ainsi, loin de répondre aux bontés d'une mère,
Vous bravez de mon nom le sacré caractère ;
Et, lorsque ma pitié lui fait un sort plus doux,
Electre semble encor défier mon courroux !
Bravez-le ; mais du moins, du sort qui vous accable
N'accusez donc que vous, princesse inexorable.
Je fléchissais un roi de son pouvoir jaloux ;
Un héros, par mes soins devenait votre époux ;
Je voulais, par l'hymen d'Itys et de ma fille,
Voir rentrer quelque jour le sceptre en sa famille :
Mais l'ingrate ne veut que nous immoler tous.
Je ne dis plus qu'un mot. Itys brûle pour vous ;
Ce jour même à son sort vous devez être unie :
Si vous n'y souscrivez, c'est fait de votre vie.
Egisthe est las de voir son esclave en ces lieux

Exciter par ses pleurs les hommes et les dieux.

ÉLECTRE.

Contre un tyran si fier, juste ciel ! quelles armes !
Qui brave les remords peut-il craindre mes larmes?
Ah madame ! est-ce à vous d'irriter mes ennuis?
Moi, son esclave ! Hélas ! d'où vient que je le suis?
Moi, l'esclave d'Egisthe ! Ah ! fille infortunée !
Qui m'a fait son esclave ? et de qui suis-je née?
Etait-ce donc à vous de me le reprocher?
Ma mère, si ce nom peut encor vous toucher,
S'il est vrai qu'en ces lieux ma honte soit jurée,
Ayez pitié des maux où vous m'avez livrée:
Précipitez mes pas dans la nuit du tombeau;
Mais ne m'unissez pas au fils de mon bourreau,
Au fils de l'inhumain qui me priva d'un père,
Qui le poursuit sur moi, sur mon malheureux frère.
Et de ma main encore il ose disposer!
Cet hymen, sans horreur se peut-il proposer?
Vous m'aimâtes; pourquoi ne vous suis-je plus chère?
Ah ! je ne vous hais point; et malgré ma misère,
Malgré les pleurs amers dont j'arrose ces lieux,
Ce n'est que du tyran que je me plains aux dieux.
Pour me faire oublier qu'on m'a ravi mon père,
Faites-moi souvenir que vous êtes ma mère.

CLYTEMNESTRE.

Que veux-tu désormais que je fasse pour toi,
Lorsque ton hymen seul peut désarmer le roi?
Souscris, sans murmurer, au sort qu'on te prépare,
Et cesse de gémir de la mort d'un barbare

Qui, s'il eût pu trouver un second Ilion,
T'aurait sacrifiée à son ambition.
Le cruel qu'il était, bourreau de sa famille,
Osa bien, à mes yeux, faire égorger ma fille.

ÉLECTRE.

Tout cruel qu'il était, il était votre époux :
S'il fallait l'en punir, madame, était-ce à vous ?
Si le ciel, dont sur lui la rigueur fut extrême,
Réduisit ce héros à verser son sang même,
Du moins, en se privant d'un sang si précieux,
Il ne le fit couler que pour l'offrir aux dieux.
Mais vous, qui de ce sang immolez ce qui reste,
Mère dénaturée et d'Electre et d'Oreste,
Ce n'est point à des dieux jaloux de leurs autels ;
Vous nous sacrifiez au plus vil des mortels....
Il paraît, l'inhumain ! A cette affreuse vue,
Des plus cruels transports je me sens l'âme émue.

SCENE VII.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

ÉGISTHE.

Madame, quel malheur, troublant votre sommeil,
Vous a fait de si loin devancer le soleil ?
Quel trouble vous saisit, et quel triste présage
Couvre encor vos regards d'un si sombre nuage ?
Mais Électre avec vous ! Que fait-elle en ces lieux ?
Auriez-vous pu fléchir ce cœur audacieux ?

A mes justes desirs aujourd'hui moins rebelle,
A l'hymen de mon fils Electre consent-elle?
Voit-elle sans regret préparer ce grand jour
Qui doit combler d'Itys et les vœux et l'amour?

ÉLECTRE.

Oui, tu peux désormais en ordonner la fête;
Pour cet heureux hymen ma main est toute prête:
Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang,
Et je la garde à qui te percera le flanc.
(Elle sort.)

ÉGISTHE.

Cruelle! si mon fils n'arrêtait ma vengeance,
J'éprouverais bientôt jusqu'où va ta constance.

SCENE VIII.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, n'irritez point son orgueil furieux.
Si vous saviez les maux que m'annoncent les dieux....
J'en frémis. Non, jamais le ciel impitoyable
N'a menacé nos jours d'un sort plus déplorable.
Deux fois mes sens frappés par un triste réveil,
Pour la troisième fois se livraient au sommeil,
Quand j'ai cru, par des cris terribles et funèbres,
Me sentir entraîner dans l'horreur des ténèbres.
Je suivais, malgré moi, de si lugubres cris;
Je ne sais quels remords agitaient mes esprits.
Mille foudres grondaient dans un épais nuage

Qui semblait cependant céder à mon passage.
Sous mes pas chancelants un gouffre s'est ouvert;
L'affreux séjour des morts à mes yeux s'est offert.
A travers l'Achéron la malheureuse Electre,
A grands pas, où j'étais semblait guider un spectre.
Je fuyais; il me suit. Ah seigneur! à ce nom
Mon sang se glace: hélas! c'était Agamemnon.
« Arrête, m'a-t-il dit d'une voix formidable;
« Voici de tes forfaits le terme redoutable.
« Arrête, épouse indigne, et frémis de ce sang
« Que le cruel Egisthe a tiré de mon flanc. »
Ce sang, qui ruisselait d'une large blessure,
Semblait, en s'écoulant, pousser un long murmure.
A l'instant j'ai cru voir aussi couler le mien:
Mais, malheureuse! à peine a-t-il touché le sien,
Que j'en ai vu renaître un monstre impitoyable
Qui m'a lancé d'abord un regard effroyable.
Deux fois le Styx, frappé par ses mugissements,
A longtemps répondu par des gémissements.
Vous êtes accouru: mais le monstre en furie,
D'un seul coup à mes pieds vous a jeté sans vie,
Et m'a ravi la mienne avec le même effort,
Sans me donner le temps de sentir votre mort.

ÉGISTHE.

Je conçois la douleur où la crainte vous plonge.
Un présage si noir n'est cependant qu'un songe
Que le sommeil produit, et nous offre au hasard
Où, bien plus que les dieux, nos sens ont souvent part.
Pourrais-je craindre un songe à vos yeux si funeste,

Moi qui ne compte plus d'autre ennemi qu'Oreste?
Au gré de sa fureur qu'il s'arme contre nous,
Je saurai lui porter d'inévitables coups.
Ma haine à trop haut prix vient de mettre sa tête,
Pour redouter encor les malheurs qu'il m'apprête.
C'est en vain que Samos la défend contre moi;
Qu'elle tremble à son tour, pour elle et pour son roi.
Athènes désormais, de ses pertes lassée,
Nous menace bien moins qu'elle n'est menacée;
Et le roi de Corinthe, épris plus que jamais,
Me demande aujourd'hui ma fille avec la paix.
Quel que soit son pouvoir, quoi qu'il en ose attendre,
Sans la tête d'Oreste il n'y faut point prétendre.
D'ailleurs, pour cet hymen le ciel m'offre une main
Dont j'attends pour moi-même un secours plus certain.
Ce héros, défenseur de toute ma famille,
Est celui qu'en secret je destine à ma fille.
Ainsi je ne crains plus qu'Electre et sa fierté,
Ses reproches, ses pleurs, sa fatale beauté,
Les transports de mon fils: mais, s'il peut la contraindre
A recevoir sa foi, je n'aurai rien à craindre;
Et la main que prétend employer mon courroux,
Mettra bientôt le comble à mes vœux les plus doux.
Mais ma fille paraît. Madame, je vous laisse,
Et je vais travailler au repos de la Grèce.

SCENE IX.

CLYTEMNESTRE, IPHIANASSE, MÉLITE.

IPHIANASSE.

On dit qu'un noir présage, un songe plein d'horreur,
Madame, cette nuit a troublé votre cœur.
Dans le tendre respect qui pour vous m'intéresse,
Je venais partager la douleur qui vous presse.

CLYTEMNESTRE.

Princesse, un songe affreux a frappé mes esprits;
Mon cœur s'en est troublé, la frayeur l'a surpris.
Mais, pour en détourner les funestes auspices,
Ma main va l'expier par de prompts sacrifices.

SCENE X.

IPHIANASSE, MÉLITE.

IPHIANASSE.

Mélite, plût au ciel qu'en proie à tant d'ennuis,
Un songe seul eût part à l'état où je suis!
Plût au ciel que le sort dont la rigueur m'outrage,
N'eût fait que menacer!

MÉLITE.

Madame, quel langage!
Quel malheur de vos jours a troublé la douceur,
Et la constante paix que goûtait votre cœur?

IPHIANASSE.

Tes soins n'ont pas toujours conduit Iphianasse;

Et ce calme si doux a bien changé de face.
Quelques jours malheureux écoulés sans te voir,
D'un cœur qui s'ouvre à toi font tout le désespoir.

MÉLITE.

A finir nos malheurs, quoi ! lorsque tout conspire,
Qu'un roi jeune et puissant à votre hymen aspire,
Votre cœur désolé se consume en regrets !
Quels sont vos déplaisirs ? ou quels sont vos souhaits ?
Corinthe, avec la paix, vous demande pour reine :
Ce grand jour doit former une si belle chaîne.

IPHIANASSE.

Plût aux dieux que ce jour, qui te paraît si beau,
Dût des miens à tes yeux éteindre le flambeau !
Mais lorsque tu sauras mes mortelles alarmes,
N'irrite point mes maux, et fais grace à mes larmes.
Il te souvient encor de ces temps où, sans toi,
Nous sortîmes d'Argos à la suite du roi.
Tout semblait menacer le trône de Mycènes,
Tout cédait aux deux rois de Corinthe et d'Athènes.
Pour retarder du moins un si cruel malheur,
Mon frère sans succès fit briller sa valeur ;
Egisthe fut défait, et trop heureux encore
De pouvoir se jeter dans les murs d'Epidaure.
Tu sais tout ce qu'alors fit pour nous ce héros
Qu'Itys avait sauvé de la fureur des flots.
Peins-toi le dieu terrible adoré dans la Thrace ;
Il en avait du moins et les traits et l'audace.
Quels exploits ! Non, jamais avec plus de valeur
Un mortel n'a fait voir ce que peut un grand cœur.

Je le vis ; et le mien, illustrant sa victoire,
Vaincu, quoique en secret, mit le comble à sa gloire.
Heureuse si mon âme, en proie à tant d'ardeur,
Du crime de ses feux faisait tout son malheur !
Mais hier je revis ce vainqueur redoutable
A peine s'honorer d'un accueil favorable.
De mon coupable amour l'art déguisant la voix,
En vain sur sa valeur je le louai cent fois ;
En vain, de mon amour flattant la violence,
Je fis parler mes yeux et ma reconnaissance.
Il soupire, Mélite ; inquiet et distrait,
Son cœur paraît frappé d'un déplaisir secret.
Sans doute il aime ailleurs ; et, loin de se contraindre....
Que dis-je, malheureuse ! est-ce à moi de m'en plaindre ?
Esclave d'un haut rang, victime du devoir,
De mon indigne amour quel peut être l'espoir ?
Ai-je donc oublié tout ce qui nous sépare ?
N'importe ! détournons l'hymen qu'on me prépare ;
Je ne puis y souscrire. Allons trouver le roi :
Faisons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE.

EMBRASSE-MOI; reviens de ta surprise extrême.
Oui, mon cher Anténor, c'est Tydée, oui, lui-même;
Tu ne te trompes point.

ANTÉNOR.

Vous, seigneur, en ces lieux,
Parmi des ennemis défiants, furieux!
Au plaisir de vous voir, ciel! quel trouble succède!
Dans le palais d'Argos le fils de Palamède,
D'une pompeuse cour attirant les regards,
Et de vœux et d'honneurs comblé de toutes parts!
Je sais jusques où va la valeur de Tydée;
D'un heureux sort toujours qu'elle fut secondée:
Mais ce n'est pas ici qu'on doit la couronner.
A la cour d'un tyran....

TYDÉE.

Cesse de t'étonner.
Le vainqueur des deux rois de Corinthe et d'Athènes,
Le guerrier défenseur d'Egisthe et de Mycènes,
N'est autre que Tydée.

ANTÉNOR.

Et quel est votre espoir ?

TYDÉE.

Avant que d'éclaircir ce que tu veux savoir,
Dans ce fatal séjour dis-moi ce qui t'amène.
Que dit-on à Samos ? que fait l'heureux Thyrrhène ?

ANTÉNOR.

Ce grand roi, qui chérit Oreste avec transport,
Depuis plus de six mois incertain de son sort,
Alarmé chaque jour et du sien et du vôtre,
M'envoie en ces climats vous chercher l'un et l'autre.
Mais puisque je vous vois, tous mes vœux sont comblés.
Le fils d'Agamemnon.... Seigneur, vous vous troublez !
Malgré tous les honneurs qu'ici l'on vous adresse,
Vos yeux semblent voilés d'une sombre tristesse.
De tout ce que je vois mon esprit éperdu....

TYDÉE.

Anténor, c'en est fait ! Tydée a tout perdu.

ANTÉNOR.

Seigneur, éclaircissez ce terrible mystère.

TYDÉE.

Oreste est mort.

ANTÉNOR.

Grands dieux !

TYDÉE.

Et je n'ai plus de père.

ANTÉNOR.

Palamède n'est plus ? Ah ! destins rigoureux !
Et qui vous l'a ravi ? Par quel malheur affreux....

Tout périt.

ANTÉNOR.

Eh ! comment, dans ce désordre extrême,
Pûtes-vous au péril vous dérober vous-même ?

TYDÉE.

Tout offrait à mes yeux l'inévitable mort :
Mais j'y courais en vain ; la rigueur de mon sort
A de plus grands malheurs me réservait encore,
Et me jeta mourant vers les murs d'Epidaure.
Itys me secourut, et de mes tristes jours,
Malgré mon désespoir, il prolongea le cours.
Juge de ma douleur, quand je sus que ma vie
Etait le prix des soins d'une main ennemie !
Des périls de la mer Tydée enfin remis,
Une nuit, allait fuir loin de ses ennemis,
Lorsque, la même nuit, d'un vainqueur en furie
Epidaure éprouva toute la barbarie.
Figure-toi les cris, le tumulte et l'horreur.
Dans ce trouble, soudain je m'arme avec fureur,
Incertain du parti que mon bras devait prendre,
S'il faut presser Egisthe, ou s'il faut le défendre.
L'ennemi cependant occupait les remparts,
Et sur nous à grands cris fondait de toutes parts.
Le sort m'offrit alors l'aimable Iphianasse,
Et ma haine bientôt à d'autres soins fit place.
Ses pleurs, son désespoir, Itys près de périr,
Quels objets pour un cœur facile à s'attendrir !
Oreste ne vit plus : mais, pour la sœur d'Oreste,
Il faut de ses états conserver ce qui reste,

Me disais-je à moi-même, et, loin de l'accabler,
Secourir le tyran qu'on devait immoler.
Je chasserai plutôt Egisthe de Mycènes,
Que d'en chasser les rois de Corinthe et d'Athènes.
Par ce motif secret mon cœur déterminé,
Ou par des pleurs touchants bien plutôt entraîné,
Du soldat qui fuyait ranimant le courage,
A combattre du moins mon exemple l'engage;
Et le vainqueur pressé, pâlissant à son tour,
Vers son camp à grands pas médite son retour.
Que ne peut la valeur où le cœur s'intéresse?
J'en fis trop, Anténor : je revis la princesse,
C'est t'en apprendre assez; le reste t'est connu.
D'un péril si pressant Egisthe revenu
Me comble de bienfaits, me charge de poursuivre
Deux rois épouvantés, dont mon bras le délivre.
Je porte la terreur chez des peuples heureux,
Et la paix va se faire aux dépens de mes vœux.

ANTÉNOR.

Ah seigneur! fallait-il, à l'amour trop sensible,
Armer pour un tyran votre bras invincible?
Et que prétendez-vous d'un succès si honteux?

TYDÉE.

Anténor, que veux-tu? Prends pitié de mes feux,
Plains mon sort : non, jamais on ne fut plus à plaindre.
Il est encor pour moi des maux bien plus à craindre;
Mais apprends des malheurs qui te feront frémir,
Des malheurs dont Tydée à jamais doit gémir.
Entraîné, malgré moi, dans ce palais funeste,

Par un desir secret de voir la sœur d'Oreste ;
Hier, avant la nuit, j'arrive dans ces lieux.
La superbe Mycène offre un temple à mes yeux :
Je cours y consulter le dieu qu'on y révère,
Sur mon sort, sur celui d'Oreste et de mon père.
Mais à peine aux autels je me fus prosterné,
Qu'à mon abord fatal tout parut consterné :
Le temple retentit d'un funèbre murmure ;
(Je ne suis cependant meurtrier ni parjure.)
J'embrasse les autels, rempli d'un saint respect :
Le prêtre épouvanté recule à mon aspect,
Et, sourd à mes souhaits, refuse de répondre :
Sous ses pieds et les miens tout semble se confondre :
L'autel tremble : le dieu se voile à nos regards,
Et de pâles éclairs s'arme de toutes parts :
L'antre ne nous répond qu'à grands coups de tonnerre
Que le ciel en courroux fait gronder sous la terre.
Je l'avoue, Anténor ; je sentis la frayeur,
Pour la première fois, s'emparer de mon cœur.
A tant d'horreurs enfin succède un long silence.
Du dieu qui se voilait j'implore l'assistance :
« Ecoute-moi, grand dieu ; sois sensible à mes cris :
« D'un ami malheureux, d'un plus malheureux fils,
« Dieu puissant ! m'écriai-je, exauce la prière ;
« Daigne sur ce qu'il craint lui prêter ta lumière. »
Alors, parmi les pleurs et parmi les sanglots,
Une lugubre voix fit entendre ces mots :
« Cesse de me presser sur le destin d'Oreste ;
« Pour en être éclairci tu m'implores en vain :

« Jamais destin ne fut plus triste et plus funeste.
« Redoute pour toi-même un semblable destin.
« Appaise cependant les mânes de ton père :
« Ton bras seul doit venger ce héros malheureux
« D'une main qui lui fut bien fatale et bien chère ;
« Mais crains, en le vengeant, le sort le plus affreux. »
Une main qui lui fut bien fatale et bien chère !
Ma mère ne vit plus, et je n'ai point de frère.
Juste ciel ! et sur qui doit tomber mon courroux ?
De ces lieux cependant fuyons, arrachons-nous.
Allons trouver le roi.... Mais je vois la princesse.
Ah ! fuyons; mes malheurs, mon devoir, tout m'en presse :
Partons, dérobons-nous la douceur d'un adieu.

SCENE II.

IPHIANASSE, TYDÉE, MÉLITE, ANTÉNOR.

IPHIANASSE.

(à Mélite.) (à Tydée.)
Ah Mélite ! que vois-je ? On disait qu'en ce lieu,
En ce moment, seigneur, mon père devait être.
Je croyais....

TYDÉE.

En effet, il y devait paraître.
Madame, même soin nous conduisait ici ;
Vous y cherchez le roi, je l'y cherchais aussi.
Pénétré des bienfaits qu'Egisthe me dispense,
Je venais, plein de zèle et de reconnaissance,

Rendre grace à la main qui les répand sur moi,
Et, dans le même temps, prendre congé du roi.

IPHIANASSE.

Ce départ aura lieu, seigneur, de le surprendre:
Moi-même en ce moment j'ai peine à le comprendre.
Et pourquoi de ces lieux vous bannir aujourd'hui,
Et dépouiller l'état de son plus ferme appui?
Vous le savez, la paix n'est pas encor jurée:
La victoire, sans vous, serait-elle assurée?

TYDÉE.

Oui, madame; et vos yeux n'ont-ils pas tout soumis?
Le roi peut-il encor craindre des ennemis?
Que ne vaincrez-vous point? quelle haine obstinée
Tiendrait contre l'espoir d'un illustre hyménée?
Du bonheur qui l'attend Téléphonte charmé,
Sur cet espoir flatteur, a déja désarmé;
Et, si j'en crois la cour, cette grande journée
Doit voir Iphianasse à son lit destinée.

IPHIANASSE.

Non, le roi de Corinthe en est en vain épris,
Si la tête d'Oreste en doit être le prix.

TYDÉE.

Quoi! la tête d'Oreste? Ah! la paix est conclue,
Madame, et de ces lieux ma fuite est résolue:
Vous n'avez plus besoin du secours de mon bras.
Ah! quel indigne prix met-on à vos appas?
Juste ciel! se peut-il qu'une loi si cruelle
Fasse de vous le prix d'une main criminelle?
Ainsi, dans sa fureur, le plus vil assassin

Pourra donc à son gré prétendre à votre main,
Lorsque avec tout l'amour qu'un doux espoir anime
Un héros ne pourrait l'obtenir sans un crime?
Ah! si, pour se flatter de plaire à vos beaux yeux,
Il suffisait d'un bras toujours victorieux,
Peut-être à ce bonheur aurais-je pu prétendre.
Avec quelque valeur, et le cœur le plus tendre,
Quels efforts, quels travaux, quels illustres projets
N'eût point tentés ce cœur charmé de vos attraits?

IPHIANASSE.

Seigneur!

TYDÉE.

Je le vois bien, ce discours vous offense.
Je n'ai pu vous revoir et garder le silence;
Mais je vais m'en punir par un exil affreux,
Et cacher loin de vous un amant malheureux
Qui, trop plein d'un amour qu'Iphianasse inspire,
En dit moins qu'il ne sent, mais plus qu'il n'en doit dire.

IPHIANASSE.

J'ignore quel dessein vous a fait révéler
Un amour que l'espoir semble avoir fait parler.
Mais, seigneur, je ne puis recevoir sans colère
Ce téméraire aveu que vous osez me faire.
Songez qu'on n'ose ici se déclarer pour moi,
Sans la tête d'Oreste ou le titre de roi;
Qu'un amant comme vous, quelque feu qui l'inspire,
Doit soupirer du moins sans oser me le dire.

SCENE III.

TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE.

Qu'ai-je dit? où laissé-je égarer mes esprits?
Moi parler, pour me voir accabler de mépris!
Les ai-je mérités, cruelle Iphianasse?
Mais quel était l'espoir de ma coupable audace?
Que venais-je chercher dans ce cruel séjour?
Moi, dans la cour d'Argos entraîné par l'amour!
Rappelons ma fureur. Oreste, Palamède....
Ah! contre tant d'amour inutile remède!
Que servent ces grands noms, dans l'état où je suis,
Qu'à me couvrir de honte et m'accabler d'ennuis?
Ah! fuyons, Anténor; et, loin d'une cruelle,
Courons où mon devoir, où l'oracle m'appelle:
Ne laissons point jouir de tout mon désespoir
Des yeux indifférents que je ne dois plus voir.
Le roi vient; dans mon trouble il faut que je l'évite.

SCENE IV.

ÉGISTHE, TYDÉE, ANTÉNOR.

ÉGISTHE.

Demeurez, et souffrez qu'envers vous je m'acquitte.
Ainsi que le héros brille par ses exploits,
La grandeur des bienfaits doit signaler les rois.
Tout parle du guerrier qui prit notre défense;

Mais rien ne parle encor de ma reconnaissance.
Il est temps cependant que mes heureux sujets,
Témoins de sa valeur, le soient de mes bienfaits.
Que pourriez-vous penser, et que dirait la Grèce ?
Mais quoi ! vous soupirez ! quelle douleur vous presse ?
Malgré tous vos efforts elle éclate, seigneur :
Un déplaisir secret trouble votre grand cœur :
Même ici mon abord a paru vous surprendre.
Avez-vous des secrets que je ne puisse apprendre ?

TYDÉE.

De tels secrets, seigneur, sont peu dignes de vous ;
Je crains peu qu'un grand roi puisse en être jaloux.
Permettez cependant qu'à mon devoir fidelle
Je retourne en des lieux où ce devoir m'appelle.
J'ai fait peu pour Egisthe, et de quelque succès
Sa bonté chaque jour s'acquitte avec excès.
S'il est vrai que mon bras eut part à la victoire,
Il suffit à mon cœur d'en partager la gloire.
Ne m'arrêtez donc plus sur l'espoir des bienfaits :
Les vôtres n'ont-ils pas surpassé mes souhaits ?
J'en suis comblé, seigneur ; mon âme est satisfaite ;
Je ne demande plus qu'une libre retraite.

ÉGISTHE.

Un intérêt trop cher s'oppose à ce départ :
Argos perdrait en vous son plus ferme rempart.
Des héros tels que vous, sitôt qu'on les possède,
Sont, pour les plus grands rois, d'un prix à qui tout cède.
Heureux si je pouvais, par les plus forts liens,
Attacher pour jamais vos intérêts aux miens !

Je vous dois le salut de toute ma famille,
Et ne veux point sans vous disposer de ma fille.

TYDÉE, à part.

Ciel! où tend ce discours?

ÉGISTHE.

Oui, seigneur, c'est en vain
Qu'avec la paix un roi me demande sa main:
Quelque éclatant que soit un pareil hyménée,
Au sort d'un autre époux ma fille est destinée;
Sûr de vaincre avec vous, je crains peu désormais
Tout le péril que suit le refus de la paix.
Il ne tient plus qu'à vous d'affermir ma puissance.
J'ai besoin d'une main qui serve ma vengeance,
Et qui fasse tomber dans l'éternelle nuit
L'ennemi déclaré que ma haine poursuit,
Qui me poursuit moi-même, et que mon cœur déteste.
Point d'hymen, quel qu'il soit, sans la tête d'Oreste:
Ma fille est à ce prix; et cet effort si grand,
Ce n'est que de vous seul que ma haine l'attend.

TYDÉE.

De moi, seigneur? de moi? juste ciel!

EGISTHE.

De vous-même.
Calmez de ce transport la violence extrême.
Quelle horreur vous inspire un si juste dessein?
Je demande un vengeur, et non un assassin.
Lorsque, pour détourner ma mort qu'il a jurée,
J'exige tout le sang du petit-fils d'Atrée,
Je n'ai point prétendu, seigneur, que votre bras

Le fit couler ailleurs qu'au milieu des combats.
Oreste voit partout voler sa renommée ;
La Grèce en est remplie, et l'Asie alarmée ;
Ses exploits seuls devraient vous en rendre jaloux ;
C'est le seul ennemi qui soit digne de vous.
Courez donc l'immoler ; c'est la seule victoire,
Parmi tant de lauriers, qui manque à votre gloire.
Dites un mot, seigneur ; soldats et matelots
Seront prêts avec vous à traverser les flots.
Si ma fille est un bien qui vous paraisse digne
De porter votre cœur à cet effort insigne,
Pour vous associer à ce rang glorieux,
Je ne consulte point quels furent vos aïeux.
Lorsqu'on a les vertus que vous faites paraître,
On est du sang des dieux, ou digne au moins d'en être.
Quoi qu'il en soit, seigneur, pour servir mon courroux
Je ne veux qu'un héros, et je le trouve en vous.
Me serais-je flatté d'une vaine espérance,
Quand j'ai fondé sur vous l'espoir de ma vengeance ?
Vous ne répondez point? Ah ! qu'est-ce que je voi ?

TYDÉE.

La juste horreur du coup qu'on exige de moi.
Mais il faut aujourd'hui, par plus de confiance,
Payer de votre cœur l'affreuse confidence.
Votre fille, seigneur, est d'un prix à mes yeux
Au dessus des mortels, digne même des dieux.
Je vous dirai bien plus : j'adore Iphianasse ;
Tout mon respect n'a pu surmonter mon audace ;
Je l'aime avec transport ; mon trop sensible cœur

Peut à peine suffire à cette vive ardeur :
Mais quand, avec l'espoir d'obtenir ce que j'aime,
L'univers m'offrirait la puissance suprême,
Contre votre ennemi bien loin d'armer mon bras,
Je ne sais point quel sang je ne répandrais pas.
Revenez d'une erreur à tous les deux funeste.
Qui? moi, grands dieux! qui? moi vous immoler Oreste!
Ah! quand vous le croyez seul digne de mes coups,
Savez-vous qui je suis, et me connaissez-vous?
Quand même ma vertu n'aurait pu l'en défendre,
N'eût-il pas eu pour lui l'amitié la plus tendre?
Ah! plût aux dieux cruels, jaloux de ce héros,
Aux dépens de mes jours l'avoir sauvé des flots!
Mais hélas! c'en est fait; Oreste et Palamède....

ÉGISTHE.

Ils sont morts? Quelle joie à mes craintes succède!
Grands dieux, qui me rendez le plus heureux des rois,
Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois?
Mon ennemi n'est plus! Ce que je viens d'entendre
Est-il bien vrai, seigneur? Daignez au moins m'apprendre
Comment le juste ciel a terminé son sort,
En quels lieux, quels témoins vous avez de sa mort.

TYDÉE.

Mes pleurs. Mais, au transport dont votre âme est éprise,
Je me repens déja de vous l'avoir apprise.
Vous voulez de son sort en vain vous éclaircir;
Il me fait trop d'horreur, à vous trop de plaisir;
Je ne ressens que trop sa perte déplorable,
Sans m'imposer encore un récit qui m'accable.

ÉGISTHE.

Je ne vous presse plus, seigneur, sur ce récit.
Oreste ne vit plus ; son trépas me suffit :
Votre pitié pour lui n'a rien dont je m'offense ;
Et quand le ciel sans vous a rempli ma vengeance,
Puisque c'est vous du moins qui me l'avez appris,
Je crois vous en devoir toujours le même prix.
Je vous l'offre, acceptez-le ; aimons-nous l'un et l'autre :
Vous fîtes mon bonheur, je veux faire le vôtre.
Sur le trône d'Argos désormais affermi,
Qu'Egisthe en vous, seigneur, trouve un gendre, un ami.
Si sur ce choix votre âme est encore incertaine,
Je vous laisse y penser, et je cours chez la reine.

TYDÉE, à part.

Et moi, de toutes parts de remords combattu,
Je vais sur mon amour consulter ma vertu..

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

TYDÉE.

ELECTRE veut me voir ! Ah ! mon âme éperdue
Ne soutiendra jamais ni ses pleurs ni sa vue.
Trop infidèle ami du fils d'Agamemnon,
Oserai-je en ces lieux lui déclarer mon nom ;
Lui dire que je suis le fils de Palamède ;
Qu'aux devoirs les plus saints un lâche amour succède ;
Qu'Oreste me fut cher ; que de tant d'amitié
L'amour me laisse à peine un reste de pitié ;
Que, loin de secourir une triste victime,
J'abandonne sa sœur au tyran qui l'opprime ;
Que cette même main qui dut trancher ses jours,
Par un coupable effort en prolonge le cours ;
Et que, prête à former des nœuds illégitimes,
Peut-être cette main va combler tous mes crimes ;
Qu'elle n'a désormais qu'à répandre en ces lieux
Le reste infortuné d'un sang si précieux ?
Mais serait-ce trahir les mânes de son frère,
Que de vouloir d'Electre adoucir la misère ?
D'Iphianasse enfin si je deviens l'époux,
Je puis dans ses malheurs lui faire un sort plus doux.
D'ailleurs, un roi puissant m'offre son alliance :
Je n'ai, pour l'obtenir, dignité ni naissance.

Que me sert ma valeur, étant ce que je suis,
Si ce n'est pour jouir d'un sort.... Lâche, poursuis.
Je ne m'étonne plus si les dieux te punissent;
A ton fatal aspect si les autels frémissent.
Ah! cesse sur l'amour d'excuser le devoir:
Pour être vertueux, on n'a qu'à le vouloir:
D'Electre en ce moment, faible cœur, cours l'apprendre.
Qu'attends-tu? que l'amour vienne encor te surprendre?
Qu'un feu.... Mais quel objet se présente à mes yeux?
Dieux! quels tristes accents font retentir ces lieux!
C'est une esclave en pleurs; hélas! qu'elle a de charmes!
Que mon âme en secret s'attendrit à ses larmes!
Que je me sens touché de ses gémissements!
Ah! que les malheureux éprouvent de tourments!

SCENE II.

ÉLECTRE, TYDÉE.

ÉLECTRE, à part.

Dieux puissants, qui l'avez si longtemps poursuivie,
Epargnez-vous encore une mourante vie?
Je ne le verrai plus, inexorables dieux!
D'une éternelle nuit couvrez mes tristes yeux.

TYDÉE.

Je sens qu'à votre sort la pitié m'intéresse.
Ne pourrai-je savoir quelle douleur vous presse?

ÉLECTRE.

Hélas! qui ne connaît mon nom et mes malheurs?
Et qui peut ignorer le sujet de mes pleurs?

Un désespoir affreux est tout ce qui me reste.
O déplorable sang ! ô malheureux Oreste !

TYDÉE.

Ah ! juste ciel ! quel nom avez-vous prononcé ?
A vos pleurs, à ce nom, que mon cœur est pressé !
Qu'il porte à ma pitié de sensibles atteintes !
Ah ! je vous reconnaîs à de si tendres plaintes.
Malheureuse princesse, est-ce vous que je voi ?
Electre, en quel état vous offrez-vous à moi ?

ÉLECTRE.

Et qui donc s'attendrit pour une infortunée,
A la fureur d'Egisthe, aux fers abandonnée ?
Mais Oreste, seigneur, vous était-il connu ?
A mes pleurs, à son nom, votre cœur s'est ému.

TYDÉE.

Dieux ! s'il m'était connu ! Mais dois-je vous l'apprendre,
Après avoir trahi l'amitié la plus tendre ?
Dieux ! s'il m'était connu ce prince généreux !
Ah madame ! c'est moi qui de son sort affreux
Vient de répandre ici la funeste nouvelle.

ÉLECTRE.

Il est donc vrai, seigneur ? et la Parque cruelle
M'a ravi de mes vœux et l'espoir et le prix ?
Mais, quel étonnement vient frapper mes esprits !
Vous qui montrez un cœur à mes pleurs si sensible,
N'êtes-vous pas, seigneur, ce guerrier invincible,
D'un tyran odieux trop zélé défenseur ?
Qui peut donc pour Electre attendrir votre cœur ?
Pouvez-vous bien encor plaindre ma destinée,

Tout rempli de l'espoir d'un fatal hyménée?

TYDÉE.

Eh! que diriez-vous donc si mon indigne cœur
De ses coupables feux vous découvrait l'horreur?
De quel œil verriez-vous l'ardeur qui me possède,
Si vous voyiez en moi le fils de Palamède?

ÉLECTRE.

De Palamède! vous? qu'ai-je entendu, grands dieux!
Mais vous ne l'êtes point, Tydée est vertueux:
Il n'eût point fait rougir les mânes de son père;
Il n'aurait point trahi l'amitié de mon frère,
Ma vengeance, mes pleurs, ni le sang dont il sort.
Si vous étiez Tydée, Egisthe serait mort:
Bien loin de consentir à l'hymen de sa fille,
Il eût de ce tyran immolé la famille.
De Tydée, il est vrai, vous avez la valeur;
Mais vous n'en avez pas la vertu, ni le cœur.

TYDÉE.

A mes remords du moins faites grace, madame.
Il est vrai, j'ai brûlé d'une coupable flâme:
Il n'est point de devoirs plus sacrés que les miens;
Mais l'amour connaît-il d'autres droits que les siens?
Ne me reprochez point le feu qui me dévore,
Ni tout ce que mon bras a fait dans Epidaure:
J'ai dû tout immoler à votre inimitié;
Mais que ne peut l'amour, que ne peut l'amitié?
Itys allait périr, je lui devais la vie;
Sa mort bientôt d'une autre aurait été suivie.
L'amour et la pitié confondirent mes coups;

Tydée en ce moment crut combattre pour vous.
D'ailleurs, à la fureur de Corinthe et d'Athènes,
Pouvais-je abandonner le trône de Mycènes?

ÉLECTRE.

Juste ciel! et pour qui l'avez-vous conservé?
Cruel! si c'est pour moi que vous l'avez sauvé,
Venez donc de ce pas immoler un barbare:
Il n'est point de forfaits que ce coup ne répare.
Oreste ne vit plus; achevez aujourd'hui
Tout ce qu'il aurait fait pour sa sœur et pour lui.
A l'aspect de mes fers êtes-vous sans colère?
Est-ce ainsi que vos soins me rappellent mon frère?
Ne m'offrirez-vous plus, pour essuyer mes pleurs,
Que la main qui combat pour mes persécuteurs?
Cessez de m'opposer une funeste flâme.
Si je vous laissais voir jusqu'au fond de mon âme,
Votre cœur, excité par l'exemple du mien,
Détesterait bientôt un indigne lien;
D'un cœur que malgré lui l'amour a pu séduire,
Il apprendrait du moins comme un grand cœur soupire:
Vous y verriez l'amour, esclave du devoir,
Languir parmi les pleurs, sans force et sans pouvoir.
Occupé, comme moi, d'un soin plus légitime,
Faites-vous des vertus de votre propre crime.
Du sort qui me poursuit pour détourner les coups,
Non, je n'ai plus ici d'autre frère que vous.
Mon frère est mort; c'est vous qui devez me le rendre,
Vous, qu'un serment affreux engage à me défendre.
Ah cruel! cette main, si vous m'abandonnez,

Va trancher à vos yeux mes jours infortunés.

TYDÉE.

Moi, vous abandonner! Ah! quelle âme endurcie,
Par des pleurs si touchants ne serait adoucie!
Moi, vous abandonner! plutôt mourir cent fois.
Jugez mieux d'un ami dont Oreste fit choix.
Je conçois, quand je vois les yeux de ma princesse,
Jusqu'où peut d'un amant s'étendre la faiblesse;
Mais quand je vois vos pleurs, je conçois encor mieux
Ce que peut le devoir sur un cœur vertueux.
Pourvu que votre haine épargne Iphianasse,
Il n'est rien que pour vous ne tente mon audace.
Je ne sais, mais je sens qu'à l'aspect de ces lieux
Egisthe à chaque instant me devient odieux.

ÉLECTRE.

A l'ardeur dont enfin ma haine est secondée,
A ce noble transport, je reconnaîs Tydée.
Malgré tous mes malheurs, que ce moment m'est doux!
Je pourrai donc venger.... Mais quelqu'un vient à nous.
Il faut que je vous quitte; on pourrait nous surprendre.
En secret chez Arcas, seigneur, daignez vous rendre.
Seul espoir que le ciel m'ait laissé dans mes maux,
Courez, en me vengeant, signaler un héros,
Pour peu qu'à ma douleur votre cœur s'intéresse.

TYDÉE. (Elle sort.)

Mais qui venait à nous? Ah dieux! c'est la princesse.
Quel dessein en ce lieu peut conduire ses pas?
Dans le trouble où je suis, que lui dirai-je, hélas?
Que je crains les transports où mon âme s'égare!

SCENE III.

IPHIANASSE, TYDÉE, MÉLITE.

IPHIANASSE.

Quel trouble, à mon aspect, de votre cœur s'empare?
Vous ne répondez point, seigneur? je le vois bien,
J'ai troublé la douceur d'un secret entretien.
Electre, comme vous, s'offensera peut-être
Qu'ici, sans son aveu, quelqu'un ose paraître:
Elle semble à regret s'éloigner de ces lieux;
La douleur qu'elle éprouve est peinte dans vos yeux.
Interdit et confus.... Quel est donc ce mystère?

TYDÉE.

Madame, vous savez qu'elle a perdu son frère,
Que c'est moi seul qui viens d'en informer le roi:
Electre a souhaité s'en instruire par moi.
Mon cœur, toujours sensible au sort des misérables,
N'a pu, sans s'attendrir à ses maux déplorables,
Après le coup affreux qui vient de la frapper....

IPHIANASSE.

N'est-il que sa douleur qui vous doive occuper?
Ce n'est pas que mon cœur veuille vous faire un crime
D'un soin que ses malheurs rendent si légitime;
Mais, seigneur, je ne sais si ce soin généreux
A dû seul vous toucher, quand tout flatte vos vœux.

TYDÉE.

Non, des bontés du roi mon âme enorgueillie
Ne se méconnaît point quand lui-même il s'oublie.

S'il descend jusqu'à moi pour le choix d'un époux,
Mon respect me défend l'espoir d'un bien si doux;
Et telle est de mon sort la rigueur infinie,
Que lorsqu'à mon destin vous devez être unie,
Votre rang, ma naissance, un barbare devoir,
Tout défend à mon cœur un si charmant espoir.

IPHIANASSE.

Je comprends la rigueur d'un devoir si barbare,
Et conçois mieux que vous tout ce qui nous sépare:
Plus que vous ne voulez, j'entrevois vos raisons.
Si ma fierté pouvait descendre à des soupçons....
Mais non, sur votre amour que rien ne vous contraigne;
Je ne vois rien en lui que mon cœur ne dédaigne.
Cependant à mes yeux, fier de cet attentat,
Gardez-vous pour jamais de montrer un ingrat.

SCENE IV.

TYDÉE.

Qu'ai-je fait, malheureux? y pourrai-je survivre?
Mais quoi! l'abandonner! Non, non, il faut la suivre.
Allons. Qui peut encor m'arrêter en ces lieux?
Courons où mon amour....

SCENE V.

PALAMEDE, TYDÉE.

TYDÉE.

Que vois-je? justes dieux!

O sort ! à tes rigueurs quelle douceur succède !
O mon père ! est-ce vous ? est-ce vous, Palamède ?

PALAMÈDE.

Embrassez-moi, mon fils : après tant de malheurs,
Qu'il m'est doux de revoir l'objet de tant de pleurs !

TYDÉE.

S'il est vrai que les biens qui nous coûtent des larmes
Doivent pour un cœur tendre avoir le plus de charmes,
Hélas ! après les pleurs que j'ai versés pour vous,
Que cet heureux instant me doit être bien doux !
Ah seigneur ! qui m'eût dit qu'au moment qu'un oracle
Semblait mettre à mes vœux un éternel obstacle,
Palamède à mes yeux s'offrirait aujourd'hui,
Malgré le sort affreux dont j'ai tremblé pour lui ?
Est-ce ainsi que des dieux la suprême sagesse
Doit braver des mortels la crédule faiblesse ?
Mais, puisqu'enfin ici j'ai pu vous retrouver,
Je vois bien que le ciel ne veut que m'éprouver ;
Qu'avec vous sa bonté va désormais me rendre
Un ami qu'avec vous je n'osais plus attendre.
Mais vous versez des pleurs ! Ah ! n'est-ce que pour lui
Que les dieux sans détour s'expliquent aujourd'hui ?

PALAMÈDE.

N'accusons point des dieux la sagesse suprême ;
Croyez, mon fils, croyez qu'elle est toujours la même :
Gardons-nous de vouloir, faibles et curieux,
Pénétrer des secrets qu'ils voilent à nos yeux.
Ils ont du moins parlé sans détour sur Oreste ;
Un triste souvenir est tout ce qui m'en reste.

J'ai vu ses yeux couverts des horreurs du trépas;
Je l'ai tenu longtemps mourant entre mes bras.
Sa perte de la mienne allait être suivie,
Si l'intérêt d'un fils n'eût conservé ma vie;
Si j'eusse, dans l'horreur d'un transport furieux,
Soupçonné, comme vous, la sagesse des dieux.
Conduit par elle seule au sein de la Phocide,
Cette même sagesse auprès de vous me guide;
Trop heureux désormais si le sort moins jaloux
M'eût rendu tout entier mon espoir le plus doux!
Mais hélas! que le ciel, qui vers vous me renvoie,
Mêle dans ce moment d'amertume à ma joie!
D'un fils que j'admirais que mon fils est changé!
Tydée, Oreste est mort: Oreste est-il vengé?
Depuis quel temps, si près de l'objet de ma haine,
Arrêtez-vous vos pas à la cour de Mycène?
Arcas ne m'a point dit que vous fussiez ici:
Mon fils, d'où vient qu'Arcas n'en est point éclairci?
Pourquoi ne le point voir? Vous connaissez son zèle;
Deviez-vous vous cacher à cet ami fidèle?
Parlez enfin, quel soin vous retient en des lieux
Où vous n'osez punir un tyran odieux?

TYDÉE.

Prévenu des malheurs d'une tête si chère,
Ma première vengeance était due à mon père.
Mais, seigneur, n'est-ce point dans ces funestes lieux
Trop exposer des jours qu'ont respectés les dieux?
N'est-ce point trop compter sur une longue absence,
Que d'oser s'y montrer avec tant d'assurance?

PALAMÈDE.

Mon fils, j'ai tout prévu ; calmez ce vain effroi :
C'est à mes ennemis à trembler, non à moi.
Eh ! comment en ces lieux craindrais-je de paraître,
Moi, que d'abord Arcas a paru méconnaître,
Moi, que devance ici le bruit de mon trépas,
Moi, dont enfin le ciel semble guider les pas ?
D'ailleurs, un sang si cher m'appelle à sa défense,
Que tout cède en mon cœur au soin de sa vengeance.
La sœur d'Oreste, en proie à ses persécuteurs,
Doit, ce jour, éprouver le comble des horreurs.
Je viens, contre un tyran prêt à tout entreprendre,
Reconnaître les lieux où je veux le surprendre.
Puisqu'il faut l'immoler ou périr cette nuit,
Qu'importe à mes desseins le péril qui me suit ?
Mon fils, si même ardeur eût guidé votre audace,
Vous n'auriez pas pour moi ce souci qui vous glace.
Comment dois-je expliquer vos regards interdits ?
Je ne trouve partout que des cœurs attiédis ;
Que des amis troublés, sans force et sans courage,
Accoutumés au joug d'un honteux esclavage.
Par ma présence en vain j'ai cru les rassembler ;
Un guerrier les retient, et les fait tous trembler.
Mais moi, seul au dessus d'une crainte si vaine,
Je prétends immoler ce guerrier à ma haine ;
C'est par-là que je veux signaler mon retour.
Un défenseur d'Egisthe est indigne du jour.
Parlez, connaissez-vous ce guerrier redoutable,
Pour le tyran d'Argos rempart impénétrable ?

Pourquoi sous vos efforts n'a-t-il pas succombé?
Parlez, mon fils; qui peut vous l'avoir dérobé?
Votre haute valeur, désormais ralentie,
Pour lui seul aujourd'hui s'est-elle démentie?
Vous rougissez, Tydée! Ah quel est mon effroi!
Je vous l'ordonne enfin, parlez, répondez-moi:
D'un désordre si grand que faut-il que je pense?

TYDÉE.

Ne pénétrez-vous point un si triste silence?

PALAMÈDE.

Qu'entends-je? quel soupçon vient s'offrir à mon cœur!
Quoi mon fils!... Dieux puissants, laissez-moi mon erreur.
Ah Tydée! est-ce vous qui prenez la défense
De l'indigne ennemi que poursuit ma vengeance?
Puis-je croire qu'un fils ait prolongé les jours
Du cruel qui des miens cherche à trancher le cours?
Fallait-il vous revoir, pour vous voir si coupable?

TYDÉE.

N'irritez point, seigneur, la douleur qui m'accable.
Votre vertu, toujours constante en ses projets,
Ne fait que redoubler l'horreur de mes forfaits.
Il suffit qu'à vos yeux la honte m'en punisse;
Ne m'en souhaitez pas un plus cruel supplice.
D'un malheureux amour ayez pitié, seigneur:
Le ciel, qui m'en punit avec tant de rigueur,
Sait les tourments affreux où mon âme est en proie.
Mais vainement sur moi son courroux se déploie;
Je sens que les remords d'un cœur né vertueux,
Souvent pour le punir vont plus loin que les dieux.

PALAMÈDE.

Qu'importe à mes desseins le remords qui l'agite?
Croyez-vous qu'envers moi le remords vous acquitte?
Perfide, il est donc vrai, je n'en puis plus douter,
Ni de votre innocence un moment me flatter.
Quoi! pour le sang d'Egisthe, aux yeux de Palamède,
Tydée ose avouer l'amour qui le possède?
S'il vous rend, malgré moi, criminel aujourd'hui,
Cette main vous rendra vertueux malgré lui.
Fils ingrat, c'est du sang de votre indigne amante
Qu'à vos yeux trop charmés je veux l'offrir fumante.

TYDÉE.

Il faudra donc, avant que de verser le sien,
Commencer aujourd'hui par répandre le mien.
Puisque à votre courroux il faut une victime,
Frappez, seigneur, frappez : voilà l'auteur du crime.

PALAMÈDE.

Juste ciel! se peut-il qu'à l'aspect de ces lieux,
Fumants encor d'un sang pour lui si précieux,
Dans le fond de son cœur la voix de la nature
N'excite en ce moment ni trouble ni murmure?

TYDÉE.

Et que m'importe à moi le sang d'Agamemnon?
Quel intérêt si saint m'attache à ce grand nom,
Pour lui sacrifier les transports de mon âme,
Et le prix glorieux qu'on propose à ma flâme?
Et pourquoi votre fils lui doit-il immoler....

PALAMÈDE.

Si je disais un mot, je vous ferais trembler.

Vous n'êtes point mon fils, ni digne encor de l'être :
Par d'autres sentiments vous le feriez connaître.
Mon fils infortuné, soumis, respectueux,
N'offrait à mon amour qu'un héros vertueux ;
Il n'aurait point brûlé pour le sang de Thyeste :
Un si coupable amour n'est digne que d'Oreste.
Mon fils de son devoir eût été plus jaloux.

TYDÉE.

Et quel est donc, seigneur, cet Oreste ?

PALAMÈDE.

C'est vous.

ORESTE.

Oreste, moi, seigneur ! Dieux ! qu'entends-je ?

PALAMÈDE.

Oui, vous-même,
Qui ne devez vos jours qu'à ma tendresse extrême.
Le traître dont ici vous protégez le sang,
Aurait, sans moi, du vôtre épuisé votre flanc.
Ingrat, si désormais ma foi vous paraît vaine,
Retournez à Samos interroger Thyrrhène.
Instruit de votre sort, sa constante amitié
A secondé pour vous mes soins et ma pitié :
Il sait, pour conserver une si chère vie
Par le tyran d'Argos sans cesse poursuivie,
Que, sous le nom d'Oreste, à des traits ennemis
J'offris sans balancer la tête de mon fils.
C'est sous un nom si grand, que de vengeance avide
Il venait en ces lieux punir un parricide.
Je l'ai vu, ce cher fils, triste objet de mes vœux,

Mourir entre les bras d'un père malheureux:
J'ai perdu pour vous seul cette unique espérance.
Il est mort; j'en attends la même récompense.
Sacrifiez ma vie au tyran odieux
A qui vous immolez des noms plus précieux:
Qu'à votre lâche amour tout autre intérêt cède.
Il ne vous reste plus qu'à livrer Palamède:
Il vivait pour vous seul, il serait mort pour vous;
C'en est assez, cruel, pour exciter vos coups.

ORESTE.

Poursuivez, ce transport n'est que trop légitime:
Egalez, s'il se peut, le reproche à mon crime;
Accablez-en, seigneur, un amour odieux,
Trop digne du courroux des hommes et des dieux.
Qui? moi, j'ai pu brûler pour le sang de Thyeste!
A quels forfaits, grands dieux, réservez-vous Oreste?
Ah seigneur! je frémis d'une secrète horreur;
Je ne sais quelle voix crie au fond de mon cœur.
Hélas! malgré l'amour qui cherche à le surprendre,
Mon père mieux que vous a su s'y faire entendre.
Courons, pour appaiser son ombre et mes remords,
Dans le sang d'un barbare éteindre mes transports.
Honteux de voir encor le jour qui nous éclaire,
Je m'abandonne à vous; parlez, que faut-il faire?

PALAMÈDE.

Arracher votre sœur à mille indignités;
Appaiser d'un grand roi les mânes irrités,
Les venger des fureurs d'une barbare mère;
Venir sur son tombeau jurer à votre père

D'immoler son bourreau, d'expier aujourd'hui
Tout ce que votre bras osa tenter pour lui;
Rassurer votre sœur, mais lui cacher son frère:
Ses craintes, ses transports trahiraient ce mystère;
Vous offrir à ses yeux sous le nom de mon fils;
Sous le vôtre, seigneur, assembler vos amis;
Que vous dirai-je enfin? contre un amour funeste
Reprendre, avec le nom, des soins dignes d'Oreste.

ORESTE.

Ne craignez point qu'Oreste, indigne de ce nom,
Démente la fierté du sang d'Agamemnon.
Venez, si vous doutez qu'il méritât d'en être,
Voir couler tout le mien pour le mieux reconnaître.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

ELECTRE.

Ou laissé-je égarer mes vœux et mes esprits?
Juste ciel ! qu'ai-je vu ? mais, hélas ! qu'ai-je appris?
Oreste ne vit plus ; tout veut que je le croie,
Le trouble de mon cœur, les pleurs où je me noie.
Il est mort : cependant, si j'en crois à mes yeux,
Oreste vit encore, Oreste est en ces lieux.
Ma douleur m'entraînait au tombeau de mon père,
Pleurer auprès de lui mes malheurs et mon frère.
Qu'ai-je vu ? quel spectacle à mes yeux s'est offert?
Son tombeau de présents et de larmes couvert;
Un fer, signe certain qu'une main se prépare
A venger ce grand roi des fureurs d'un barbare.
Quelle main s'arme encor contre ses ennemis?
Qui jure ainsi leur mort, si ce n'est pas son fils?
Ah ! je le reconnais à sa noble colère;
Et c'est du moins ainsi qu'aurait juré mon frère.
Quelque ardent qu'il paraisse à venger nos malheurs,
Tydée eût-il couvert ce tombeau de ses pleurs?
Ce ne sont point non plus les pleurs d'une adultère
Qui ne veut qu'insulter aux mânes de mon père :
Ce n'est que pour braver son époux et les dieux,
Qu'elle élève à sa cendre un tombeau dans ces lieux.

Non, elle n'a dressé ce monument si triste,
Que pour mieux signaler son amour pour Egisthe,
Pour lui rendre plus chers son crime et ses fureurs,
Et pour mettre le comble à mes vives douleurs.
Qu'ils tremblent cependant, ces meurtriers impies
Qu'il semble que déja poursuivent les furies.
J'ai vu le fer vengeur, Egisthe va périr;
Mon frère ne revient que pour me secourir.
Flatteuse illusion à qui l'effroi succède,
Puis-je encor soupçonner le fils de Palamède?
Un témoin si sacré peut-il m'être suspect?
On vient: c'est lui. Mon cœur s'émeut à son aspect.
Mon frère.... Quel transport s'empare de mon âme!
Mais, hélas! il est seul.

SCENE II.

ORESTE, ÉLECTRE.

ORESTE.

Je vous cherche, madame.
Tout semble désormais servir votre courroux;
Votre indigne ennemi va tomber sous nos coups.
Savez-vous quel héros vient à votre défense?
Quelle main avec nous frappe d'intelligence?
Le ciel à vos amis vient de joindre un vengeur
Que nous n'attendions plus.

ÉLECTRE.

Et quel est-il, seigneur?

Que dis-je ? puis-je encor méconnaître mon frère ?
N'en doutons plus, c'est lui.

ORESTE.

Madame, c'est mon père.

ÉLECTRE.

Votre père, seigneur ! et d'où vient qu'aujourd'hui
Oreste à mon secours ne vient point avec lui ?
Peut-il abandonner une triste princesse ?
Est-ce ainsi qu'à me voir son amitié s'empresse ?

ORESTE.

Vous le savez, Oreste a vu les sombres bords ;
Et l'on ne revient point de l'empire des morts.

ÉLECTRE.

Et n'avez-vous pas cru, seigneur, qu'avec Oreste
Palamède avait vu cet empire funeste ?
Il revoit cependant la clarté qui nous luit :
Mon frère est-il le seul que le destin poursuit ?
Vous-même, sans espoir de revoir le rivage,
Ne trouvâtes-vous pas un port dans le naufrage ?
Oreste, comme vous, peut en être échappé.
Il n'est point mort, seigneur ; vous vous êtes trompé.
J'ai vu dans ce palais une marque assurée
Que ces lieux ont revu le petit-fils d'Atrée,
Le tombeau de mon père encor mouillé de pleurs.
Qui les aurait versés ? qui l'eût couvert de fleurs ?
Qui l'eût orné d'un fer ? quel autre que mon frère
L'eût osé consacrer aux mânes de mon père ?
Mais quoi ! vous vous troublez ! Ah ! mon frère est ici.
Hélas ! qui mieux que vous en doit être éclairci ?

Ne me le cachez point, Oreste vit encore.
Pourquoi me fuir? pourquoi vouloir que je l'ignore?
J'aime Oreste, seigneur; un malheureux amour
N'a pu de mon esprit le bannir un seul jour:
Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse.
Si vous saviez pour lui jusqu'où va ma tendresse,
Votre cœur frémirait de l'état où je suis,
Et vous termineriez mon trouble et mes ennuis.
Hélas! depuis vingt ans que j'ai perdu mon père,
N'ai-je donc pas assez éprouvé de misère?
Esclave dans des lieux d'où le plus grand des rois
A l'univers entier semblait donner des lois,
Qu'a fait aux dieux cruels sa malheureuse fille?
Quel crime contre Electre arme enfin sa famille?
Une mère en fureur la hait et la poursuit;
Ou son frère n'est plus, ou le cruel la fuit.
Ah! donnez-moi la mort, ou me rendez Oreste;
Rendez-moi, par pitié, le seul bien qui me reste.

ORESTE.

Eh bien! il vit encore; il est même en ces lieux.
Gardez-vous cependant.....

ÉLECTRE.

Qu'il paraisse à mes yeux.
Oreste, se peut-il qu'Electre te revoie?
Montrez-le-moi, dussé-je en expirer de joie.
Mais, hélas! n'est-ce point lui-même que je voi?
C'est Oreste, c'est lui, c'est mon frère et mon roi.
Aux transports qu'en mon cœur son aspect a fait naître,
Ah! comment si longtemps l'ai-je pu méconnaître?...

Je vous revois enfin, cher objet de mes vœux!
Moments tant souhaités ! ô jour trois fois heureux!
Vous vous attendrissez; je vois couler vos larmes.
Ah seigneur! que ces pleurs pour Electre ont de charmes
Que ces traits, ces regards, pour elle ont de douceur!
C'est donc vous que j'embrasse, ô mon frère!

ORESTE.

Ah ma sœur!
Mon amitié trahit un important mystère :
Mais, hélas! que ne peut Electre sur son frère?

ÉLECTRE.

Est-ce de moi, cruel, qu'il faut vous défier,
D'une sœur qui voudrait tout vous sacrifier?
Et quelle autre amitié fut jamais si parfaite?

ORESTE.

Je n'ai craint que l'ardeur d'une joie indiscrète.
Dissimulez des soins, quoique pour moi si doux :
Ma sœur, à me cacher j'ai souffert plus que vous.
D'ailleurs, jusqu'à ce jour je m'ignorais moi-même.
Palamède, pour moi rempli d'un zèle extrême,
Pour conserver des jours à sa garde commis,
M'élevait à Samos sous le nom de son fils.
Le sien est mort, ma sœur; la colère céleste
A fait périr l'ami le plus chéri d'Oreste;
Et peut-être sans vous, moins sensible à vos maux,
Envîrais-je le sort qu'il trouva dans les flots.

ÉLECTRE.

Se peut-il qu'en regrets votre cœur se consume?
Ah seigneur! laissez-moi jouir sans amertume

Du plaisir de revoir un frère tant aimé.
Quel entretien pour moi ! Que mon cœur est charmé !
J'oublie, en vous voyant, qu'ailleurs peut-être on m'aime;
J'oublie auprès de vous jusques à l'amant même.
Surmontez, comme moi, ce penchant trop flatteur,
Qui semble malgré vous entraîner votre cœur.
Quel que soit votre amour, les traits d'Iphianasse
N'ont rien de si charmant que la vertu n'efface.

ORESTE.

La vertu sur mon cœur n'a que trop de pouvoir,
Ma sœur ; et mon nom seul suffit à mon devoir.
Non, ne redoutez rien du feu qui me possède.
On vient : séparons-nous. Mais non, c'est Palamède.

SCENE III.

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE, ANTÉNOR.

PALAMÈDE.

Anténor, demeurez ; observez avec soin
Que de notre entretien quelqu'un ne soit témoin.

ORESTE.

Vous revoyez, ma sœur, cet ami si fidèle,
Dont nos malheurs les temps n'ont pu lasser le zèle.

ÉLECTRE, à Palamède.

Qu'avec plaisir, seigneur, je revois aujourd'hui
D'un sang infortuné le généreux appui !
Ne soyez point surpris ; attendri par mes larmes,
Mon frère a dissipé mes mortelles alarmes :

De cet heureux secret mon cœur est éclairci.

PALAMÈDE.

Je rends graces au ciel qui vous rejoint ici.
Oreste m'est témoin avec quelle tendresse
J'ai déploré le sort d'une illustre princesse ;
Avec combien d'ardeur j'ai toujours souhaité
Le bienheureux instant de votre liberté.
Je vous rassemble enfin, famille infortunée,
A des malheurs si grands trop longtemps condamnée.
Qu'il m'est doux de vous voir où régnait autrefois
Ce père vertueux, ce chef de tant de rois,
Que fit périr le sort trop jaloux de sa gloire!
O jour que tout ici rappelle à ma mémoire,
Jour cruel qu'ont suivi tant de jours malheureux;
Lieux terribles, témoins d'un parricide affreux,
Retracez-nous sans cesse un spectacle si triste!
Oreste, c'est ici que le barbare Egisthe,
Ce monstre détesté, souillé de tant d'horreurs,
Immola votre père à ses noires fureurs.
Là, plus cruelle encor, pleine des Euménides,
Son épouse sur lui porta ses mains perfides.
C'est ici que sans force, et baigné dans son sang,
Il fut longtemps traîné le couteau dans le flanc.
Mais c'est là que, du sort lassant la barbarie,
Il finit dans mes bras ses malheurs et sa vie.
C'est là que je reçus, impitoyables dieux!
Et ses derniers soupirs, et ses derniers adieux.
« A mon triste destin puisqu'il faut que je cède,
« Adieu, prends soin de toi; fuis, mon cher Palamède;

« Cesse de m'immoler d'odieux ennemis :
« Je suis assez vengé si tu sauves mon fils.
« Va, de ces inhumains sauve mon cher Oreste :
« C'est à lui de venger une mort si funeste. »
Vos amis sont tout prêts ; il ne tient plus qu'à vous ;
Une indigne terreur ne suspend plus leurs coups ;
Chacun, à votre nom, et s'excite et s'anime ;
On n'attend, pour frapper, que vous et la victime.

(à Electre.)

De votre part, madame, on croit que votre cœur
Voudra bien seconder une si noble ardeur.
C'est parmi les flambeaux d'un coupable hyménée
Que le tyran doit voir trancher sa destinée.
Princesse, c'est à vous d'assurer nos projets.
Flattez-le d'un hymen si doux à ses souhaits :
C'est sous ce faux espoir qu'il faut que votre haine,
Au temple où je l'attends, ce jour même l'entraîne.
Mais, en flattant ses vœux, dissimulez si bien
Que de tous nos desseins il ne soupçonne rien.

ÉLECTRE.

L'entraîner aux autels ! Ah ! projet qui m'accable !
Itys y périrait ; Itys n'est point coupable.

PALAMÈDE.

Il ne l'est point, grands dieux ! Né du sang dont il sort,
Il l'est plus qu'il ne faut pour mériter la mort.
Juste ciel ! est-ce ainsi que vous vengez un père ?
L'un tremble pour la sœur, et l'autre pour le frère !
L'amour triomphe ici ! Quoi ! dans ces lieux cruels,
Il fera donc toujours d'illustres criminels !

Est-ce donc sur des cœurs livrés à la vengeance
Qu'il doit un seul moment signaler sa puissance?
Rompez l'indigne joug qui vous tient enchaînés:
Eh! l'amour est-il fait pour les infortunés?
Il a fait les malheurs de toute votre race:
Jugez si c'est à vous d'oser lui faire grace.
Songez, pour mieux domter le feu qui vous surprend,
Que le crime qui plaît est toujours le plus grand:
Faites voir qu'un grand cœur que l'amour peut séduire,
Ne manque à son devoir que pour mieux s'en instruire:
Ne vous attirez point le reproche honteux
D'avoir pu mériter d'être si malheureux.
Peut-être sans l'amour seriez-vous plus sévères.
Vous savez sur les fils si l'on poursuit les pères:
Songez, si le supplice en est trop odieux,
Que c'est du moins punir à l'exemple des dieux.
Mais je vois que l'honneur qui vous en sollicite,
De nos amis en vain rassemble ici l'élite:
C'en est fait; de ce pas je vais les disperser,
Et conserver ce sang que vous n'osez verser.
En effet, que m'importe à moi de le répandre?
Ce n'est point malgré vous que je dois l'entreprendre.
Pour venger vos affronts j'ai fait ce que j'ai pu;
Mais vous n'avez point fait ce que vous avez dû.

ÉLECTRE.

Ah seigneur! arrêtez, remplissez ma vengeance:
Je sens de vos soupçons que ma vertu s'offense.
Percez le cœur d'Itys, mais respectez le mien:
Il n'est point retenu par un honteux lien;

Et quoique ma pitié fasse pour le défendre
Tout ce qu'eût fait l'amour sur le cœur le plus tendre,
Ce feu, ce même feu dont vous me soupçonnez,
Loin d'arrêter, seigneur....

PALAMÈDE.

Madame, pardonnez:
J'ai peut-être à vos yeux poussé trop loin mon zèle;
Mais tel est de mon cœur l'empressement fidèle.
Je ne hais point Itys, et sa fière valeur
Pourra seule aujourd'hui faire tout son malheur.
Oreste est généreux; il peut lui faire grace,
J'y consens: mais d'Itys vous connaissez l'audace;
Il défendra le sang qu'on va faire couler:
Cependant il nout faut périr ou l'immoler,
Et ce n'est qu'aux autels qu'avec quelque avantage
On peut jusqu'au tyran espérer un passage.
La garde qui le suit, trop forte en ce palais,
Rend le combat douteux, encor plus le succès,
Puisque votre ennemi pourrait encor sans peine,
Quoique vaincu, sauver ses jours de votre haîne.
Mais ailleurs, malgré lui par la foule pressé,
Vous le verrez bientôt à vos pieds renversé.

ORESTE.

Venez, seigneur, venez: si l'amour est un crime,
Vous verrez que mon cœur en est seul la victime;
Qu'il peut bien quelquefois toucher les malheureux,
Mais qu'il est sans pouvoir sur les cœurs généreux.

PALAMÈDE.

Il est vrai, j'ai tout craint du feu qui vous anime;

Mais j'ai tout espéré d'un cœur si magnanime ;
Et je connais trop bien le sang d'Agamemnon,
Pour soupçonner qu'Oreste en démente le nom.
Mon cœur, quoique alarmé des sentiments du vôtre,
N'en présumait pas moins et de l'un et de l'autre.
Si de votre vertu ce cœur a pu douter,
Mes soupçons n'ont servi qu'à la faire éclater.
Mais, pour mieux signaler ce que j'en dois attendre,
Après moi chez Arcas, seigneur, daignez vous rendre :
Vous me verrez bientôt expirer à vos yeux,
Ou venger d'un cruel, vous, Electre et les dieux.

SCENE V.

ORESTE, ÉLECTRE.

ORESTE.

Adieu, ma sœur ; calmez la douleur qui vous presse :
Vous savez à vos pleurs si mon cœur s'intéresse.

ÉLECTRE.

Allez, seigneur, allez ; vengez tous nos malheurs,
Et que bientôt le ciel vous redonne à mes pleurs !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

ÉLECTRE.

Tandis qu'en ce palais mon hymen se prépare,
Dieux ! quel trouble secret de mon âme s'empare !
Le sévère devoir qui m'y fait consentir,
Est-il sitôt suivi d'un honteux repentir ?
Croirai-je qu'un amour proscrit par tant de larmes,
Puisse encor me causer de si vives alarmes?
Non, ce n'est point l'amour ; l'amour seul dans un cœur
Ne pourrait exciter tant de trouble et d'horreur :
Non, ce n'est point un feu dont ma fierté s'irrite.
Ah ! si ce n'est l'amour, qu'est-ce donc qui m'agite?
Un amour si longtemps sans succès combattu
Voudrait-il d'aujourd'hui respecter ma vertu ?
Festins cruels, et vous, criminelles ténèbres,
Plaintes d'Agamemnon, cris perçants, cris funèbres,
Sang que j'ai vu couler, pitoyables adieux,
Soyez à ma fureur plus qu'Oreste et les dieux :
Echauffez des transports que mon devoir anime :
Peignez à mon amour un héros magnanime....
Non, ne me peignez rien ; effacez seulement
Les traits trop bien gravés d'un malheureux amant,
D'une injuste fierté trop constante victime,
Dont un père inhumain fait ici tout le crime,

Toujours prêt à défendre un sang infortuné
Aux caprices du sort longtemps abandonné.
On vient. Hélas! c'est lui. Que mon âme éperdue
S'attendrit et s'émeut à cette chère vue!
Dieux! qui voyez mon cœur dans ce triste moment,
Ai-je assez de vertu pour perdre mon amant?

SCENE II.

ÉLECTRE, ITYS.

ITYS.

Pénétré d'un malheur où mon cœur s'intéresse,
M'est-il enfin permis de revoir ma princesse?
Si j'en crois les apprêts qui se font en ces lieux,
Je puis donc sans l'aigrir m'offrir à ses beaux yeux!
Quelque prix qu'on prépare au feu qui me dévore,
Malgré tout mon espoir, que je les crains encore!
Dieux! se peut-il qu'Electre, après tant de rigueurs,
Daigne choisir ma main pour essuyer ses pleurs?
Est-ce elle qui m'élève à ce comble de gloire?
Mon bonheur est si grand, que je ne le puis croire.
Ah madame! à qui dois-je un bien si doux pour moi?
Amour, fais, s'il se peut, qu'il ne soit dû qu'à toi!
Electre, s'il est vrai que tant d'ardeur vous touche,
Confirmez notre hymen d'un mot de votre bouche;
Laissez-moi dans ces yeux, de mon bonheur jaloux,
Lire au moins un aveu qui me fait votre époux.
Quoi! vous les détournez? Dieux! quel affreux silence!
Ma princesse, parlez: vous fait-on violence?

De tout ce que je vois que je me sens troubler !
Ah ! ne me cachez point vos pleurs prêts à couler.
Confiez à ma foi le secret de vos larmes ;
N'en craignez rien : ce cœur, quoiqu'épris de vos charmes,
N'abusera jamais d'un pouvoir odieux.
Madame, par pitié, tournez vers moi les yeux.
C'en est trop : je pénètre un mystère funeste ;
Vous cédez au destin qui vous enlève Oreste ;
Vous croyez désormais que pour vous aujourd'hui
L'univers tout entier doit périr avec lui.
Votre cœur cependant, à sa haine fidelle,
Accablé des rigueurs d'une mère cruelle,
Au moment que je crois qu'il s'attendrit pour moi,
M'abhorre, et ne se rend qu'aux menaces du roi.

ÉLECTRE.

Fils d'Egisthe, reviens d'un soupçon qui me blesse :
Electre ne connaît ni crainte ni faiblesse ;
Son cœur, dont rien ne peut abaisser la fierté,
Même au milieu des fers agit en liberté.
Quelque appui que le sort m'enlève dans mon frère,
Je crains plus tes vertus que les fers ni ton père.
Ne crois pas qu'un tyran, pour toi puisse en ce jour
Ce que ne pourrait pas ou l'estime, ou l'amour.
Non, quel que soit le sang qui coule dans tes veines,
Je ne t'impute rien de l'horreur de mes peines ;
Je ne puis voir en toi qu'un prince généreux
Que, de tout mon pouvoir, je voudrais rendre heureux.
Non, je ne te hais point : je serais inhumaine
Si je pouvais payer tant d'amour de ma haine.

ITYS.

Je ne suis point haï ! comblez donc tous les vœux
Du cœur le plus fidèle et le plus amoureux.
Vous n'avez plus de haine ! Eh bien ! qui vous arrête?
Les autels sont parés, et la victime est prête :
Venez sans différer, par des nœuds éternels,
Vous unir à mon sort aux pieds des immortels.
Egisthe doit bientôt y conduire la reine ;
Souffrez que sur leurs pas mon amour vous entraîne :
On n'attend plus que vous.

ÉLECTRE, à part.

On n'attend plus que moi!
Dieux cruels! que ce mot redouble mon effroi!
(haut.)
Quoi! tout est prêt, seigneur?

ITYS.

Oui, ma chère princesse.

ÉLECTRE.

Hélas!

ITYS.

Ah! dissipez cette sombre tristesse.
Vos yeux d'assez de pleurs ont arrosé ces lieux :
Livrez-vous à l'époux que vous offrent les dieux.
Songez que cet hymen va finir vos misères ;
Qu'il vous fait remonter au trône de vos pères ;
Que lui seul peut briser vos indignes liens,
Et terminer les maux qui redoublent les miens.
Le plus grand de mes soins, dans l'ardeur qui m'anime,
Est de vous arracher au sort qui vous opprime.

Mycènes vous déplaît : eh bien ! j'en sortirai ;
Content du nom d'époux, partout je vous suivrai.
Trop heureux, pour tout prix du feu qui me consume,
Si je puis de vos pleurs adoucir l'amertume !
Aussi touché que vous du destin d'un héros....

ÉLECTRE.

Hélas ! que ne fait-il le plus grand de mes maux !
Et que ce triste hymen où ton amour aspire....
Cet hymen.... Non, Itys, je ne puis y souscrire.
J'ai promis ; cependant je ne puis l'achever.
Ton père est aux autels, je m'en vais l'y trouver ;
Attends-moi dans ces lieux.

ITYS.

Et vous êtes sans haine !
Aux autels, quoi ! sans moi ? Demeurez, inhumaine :
Demeurez, ou bientôt d'un amant odieux
Ma main fera couler tout le sang à vos yeux.
Vous gardiez donc ce prix à ma persévérance ?

ÉLECTRE.

Ah ! plus tu m'attendris, moins notre hymen s'avance.

ITYS, *se jetant à ses genoux.*

Quoi ! vous m'abandonnez à mes cruels transports !

ÉLECTRE.

Que fais-tu, malheureux ? Laisse-moi mes remords ;
Lève-toi : ce n'est point la haine qui me guide.

SCENE III.

ÉLECTRE, ITYS, IPHIANASSE.

IPHIANASSE.

Que faites-vous, mon frère, aux pieds d'une perfide?
On assassine Egisthe; et, sans un prompt secours,
D'une si chère vie on va trancher le cours.

ITYS.

On assassine Egisthe! Ah cruelle princesse!

SCENE IV.

ÉLECTRE, IPHIANASSE.

ÉLECTRE.

Quoi! malgré la pitié qui pour toi m'intéresse,
Ta mort de tant d'amour va donc être le fruit!
Je n'ai pu t'arracher au sort qui te poursuit,
Prince trop généreux!

IPHIANASSE.

Cessez, cessez de feindre,
Ingrate; c'est plutôt l'insulter que le plaindre.
La pitié vous sied bien, au moment que c'est vous
Qui le faites tomber sous vos barbares coups!
J'entends partout voler le nom de votre frère.
Quel autre que ce traître, ennemi de mon père....

ÉLECTRE.

Respectez un héros qui ne fait en ces lieux
Que son devoir, le mien, et que celui des dieux.

Le crime n'a que trop triomphé dans Mycène :
Il est temps qu'un barbare en reçoive la peine ;
Qu'il éprouve ces dieux qu'il bravait, l'inhumain !
Quoique lents à punir, ils punissent enfin.
Si le ciel indigné n'eût hâté son supplice,
Il eût fait à la fin soupçonner sa justice.
Entendez-vous ces cris et ce tumulte affreux,
Ce bruit confus de voix de tant de malheureux ?
Tels furent les apprêts de ce festin impie
Qu'Egisthe par sa mort dans ce moment expie.
Mais ce que j'ai souffert de nos cruels malheurs
M'apprend, en les vengeant, à respecter vos pleurs.
Je ne vous offre point une pitié suspecte ;
Un intérêt sacré veut que je les respecte.
Vous insultiez mon frère, et ma juste fierté
Avec trop de rigueur a peut-être éclaté.
D'ailleurs, c'est un héros que vous devez connaître :
A vos yeux, comme aux miens, tel il a dû paraître.

SCENE V.

ÉLECTRE, IPHIANASSE, ARCAS.

ARCAS.

Madame, c'en est fait : tout cède à nos efforts ;
Ce palais se remplit de mourants et de morts.
Vous savez qu'aux autels notre chef intrépide
Devait d'Agamemnon punir le parricide ;
Mais les soupçons d'Egisthe, et des avis secrets,
Ont hâté ce grand jour si cher à nos souhaits.

Oreste règne enfin : ce héros invincible
Semble armé de la foudre en ce moment terrible.
Tout fuit à son aspect, ou tombe sous ses coups :
De longs ruisseaux de sang signalent son courroux.
J'ai vu prêt à périr le fier Itys lui-même,
Désarmé par Oreste en ce désordre extrême.
Ce prince au désespoir cherchant le seul trépas,
Portant partout la mort et ne la trouvant pas,
A son père peut-être eût ouvert un passage ;
Mais sa main désarmée a trompé son courage.
Ainsi, de ses exploits interrompant le cours,
Le sort, malgré lui-même, a pris soin de ses jours.
Oreste, qu'irritait une fureur si vaine,
A sa valeur bientôt fait tout céder sans peine :
J'ai cru de ce succès devoir vous avertir.
De ces lieux cependant gardez-vous de sortir,
Madame : la retraite est pour vous assurée ;
Des amis affidés en défendent l'entrée.
Votre ennemi d'ailleurs, au gré de vos desirs,
Aux pieds de son vainqueur rend les derniers soupirs.

IPHIANASSE.

O mon père ! à ta mort je ne veux point survivre.
Je ne puis la venger, je vais du moins te suivre.
(à Electre.)
Cruelle, redoutez, malgré tout mon malheur,
Que l'amour n'arme encor pour moi plus d'un vengeur.

SCENE VI.

ORESTE, ÉLECTRE, IPHIANASSE, ARCAS, GARDES.

ORESTE.

Amis, c'en est assez; qu'on épargne le reste.
Laissez, laissez agir la clémence d'Oreste:
Je suis assez vengé.

IPHIANASSE.

Dieux ! qu'est-ce que je voi ?
Sort cruel, c'en est fait ! tout est perdu pour moi;
Celui que j'implorais est Oreste.

ORESTE.

Oui, madame,
C'est lui; c'est ce guerrier que la plus vive flâme
Voulait en vain soustraire aux devoirs de ce nom,
Et qui vient de venger le sang d'Agamemnon.
Quel que soit le courroux que ce nom vous inspire,
Mon devoir parle assez; je n'ai rien à vous dire:
Votre père en ces lieux m'avait ravi le mien.

IPHIANASSE.

Oui; mais je n'eus point part à la perte du tien.

(Elle sort.)

ORESTE, *à ses gardes.*

Suivez-la.

SCENE VII.

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE, ARCAS, GARDES.

ORESTE.

Dieux! quels cris se font encore entendre?
D'un trouble affreux mon cœur a peine à se défendre.
Palamède, venez rassurer mes esprits.
Que vous calmez l'horreur qui les avait surpris!
Ami trop généreux, mon défenseur, mon père,
Ah! que votre présence en ce moment m'est chère!
Quel triste et sombre accueil! Seigneur, qu'ai-je donc fait?
Vos yeux semblent sur moi ne s'ouvrir qu'à regret:
N'ai-je pas assez loin étendu la vengeance?

PALAMÈDE.

On la porte souvent bien plus loin qu'on ne pense.
Oui, vous êtes vengé, les dieux le sont aussi;
Mais, si vous m'en croyez, éloignez-vous d'ici.
Ce palais n'offre plus qu'un spectacle funeste:
Ces lieux souillés de sang sont peu dignes d'Oreste;
Suivez-moi l'un et l'autre.

ORESTE.

Ah! que vous me troublez!
Pourquoi nous éloigner? Palamède, parlez:
Craint-on quelque transport de la part de la reine?

PALAMÈDE.

Non, vous n'avez plus rien à craindre de sa haine.
De son triste destin laissez le soin aux dieux;

Mais pour quelques moments abandonnez ces lieux;
Venez.

ORESTE.

Non, non, ce soin cache trop de mystère;
Je veux en être instruit. Parlez, que fait ma mère?

PALAMÈDE.

Eh bien! un coup affreux....

ORESTE.

Ah dieux! quel inhumain
A donc jusques sur elle osé porter la main?
Qu'a donc fait Anténor chargé de la défendre?
Et comment et par qui s'est-il laissé surprendre?
Ah! j'atteste les dieux que mon juste courroux....

PALAMÈDE.

Ne faites point, seigneur, de serment contre vous.

ORESTE.

Qui, moi? j'aurais commis une action si noire!
Oreste parricide! Ah! pourriez-vous le croire?
De mille coups plutôt j'aurais percé mon sein.
Juste ciel! et qui peut imputer à ma main....

PALAMÈDE.

J'ai vu, seigneur, j'ai vu : ce n'est point l'imposture
Qui vous charge d'un coup dont frémit la nature.
De vos soins généreux plus irritée encor,
Clytemnestre a trompé le fidèle Anténor;
Et remplissant ces lieux et de cris et de larmes,
S'est jetée à travers le péril et les armes.
Au moment qu'à vos pieds son parricide époux
Etait près d'éprouver un trop juste courroux,

Votre main redoutable allàit trancher sa vie :
Dans ce fatal instant la reine l'a saisie.
Vous, sans considérer qui pouvait retenir
Une main que les dieux armaient pour le punir,
Vous avez d'un seul coup, qu'ils conduisaient peut-être,
Fait couler tout le sang dont ils vous firent naître.

ORESTE.

Sort, ne m'as-tu tiré de l'abyme des flots,
Que pour me replonger dans ce gouffre de maux,
Pour me faire attenter sur les jours de ma mère!...
Elle vient : quel objet! où fuirai-je?

ÉLECTRE.

Ah mon frère!

SCENE VIII.

CLYTEMNESTRE, ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE, ARCAS, ANTÉNOR, MÉLITE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Ton frère! quoi! je meurs de la main de mon fils!
Dieux justes! mes forfaits sont-ils assez punis?
Je ne te revois donc, fils digne des Atrides,
Que pour trouver la mort dans tes mains parricides?
Jouis de tes fureurs, vois couler tout ce sang
Dont le ciel irrité t'a formé dans mon flanc.
Monstre que bien plutôt forma quelque furie,
Puisse un destin pareil payer ta barbarie!

Frappe encor, je respire, et j'ai trop à souffrir
De voir qui je fis naître, et qui me fait mourir.
Achève, épargne-moi le tourment qui m'accable.

ORESTE.

Ma mère!

CLYTEMNESTRE.

Quoi! ce nom qui te rend si coupable,
Tu l'oses prononcer! N'affecte rien, cruel;
La douleur que tu feins te rend plus criminel.
Triomphe, Agamemnon: jouis de ta vengeance;
Ton fils ne dément pas ton nom, ni sa naissance.
Pour l'en voir digne au gré de mes vœux et des tiens,
Je lui laisse un forfait qui passe tous les miens.

SCENE IX.

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE, ANTÉNOR, ARCAS, GARDES.

ORESTE.

Frappez, dieux tout-puissants que ma fureur implore;
Dieux vengeurs, s'il en est, puisque je vis encore,
Frappez: mon crime affreux ne regarde que vous.
Le ciel n'a-t-il pour moi que des tourments trop doux?
Je vois ce qui retient un courroux légitime;
Dieux, vous ne savez pas comme on punit mon crime.

ÉLECTRE.

Ah mon frère! calmez cette aveugle fureur:
N'ai-je donc pas assez de ma propre douleur?
Voulez-vous me donner la mort, mon cher Oreste?

ORESTE.

Ah ! ne prononcez plus ce nom que je déteste.
Et toi que fait frémir mon aspect odieux,
Nature, tant de fois outragée en ces lieux,
Je viens de te venger du meurtre de mon père ;
Mais qui te vengera du meurtre de ma mère ?
Ah ! si pour m'en punir le ciel est sans pouvoir,
Prêtons-lui les fureurs d'un juste désespoir.
O dieux ! que mes remords, s'il se peut, vous fléchissent.
Que mon sang, que mes pleurs, s'il se peut, t'attendrissent,
Ma mère : vois couler.... (*Il se veut tuer.*)

PALAMÈDE, *le désarmant.*

Ah seigneur !

ORESTE.

Laisse-moi :
Je ne veux rien, cruel, d'Electre ni de toi :
Votre cœur, affamé de sang et de victimes,
M'a fait souiller ma main du plus affreux des crimes.
Mais quoi ! quelle vapeur vient obscurcir les airs ?
Grace au ciel, on m'entr'ouvre un chemin aux enfers :
Descendons, les enfers n'ont rien qui m'épouvante ;
Suivons le noir sentier que le sort me présente ;
Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.
Quelle triste clarté dans ce moment me luit ?
Qui ramène le jour dans ces retraites sombres ?
Que vois-je ? mon aspect épouvante les ombres !
Que de gémissements ! que de cris douloureux !
« Oreste ! » Qui m'appelle en ce séjour affreux ?
Egisthe ! Ah ! c'en est trop, il faut qu'à ma colère....

Que vois-je? dans ses mains la tête de ma mère!
Quels regards! où fuirai-je? Ah monstre furieux!
Quel spectacle oses-tu présenter à mes yeux?
Je ne souffre que trop, monstre cruel; arrête:
A mes yeux effrayés dérobe cette tête.
Ah ma mère! épargnez votre malheureux fils.
Ombre d'Agamemnon, sois sensible à mes cris;
J'implore ton secours, chère ombre de mon père;
Viens défendre ton fils des fureurs de sa mère;
Prends pitié de l'état où tu me vois réduit.
Quoi! jusques dans tes bras la barbare me suit!...
C'en est fait! je succombe à cet affreux supplice.
Du crime de ma main mon cœur n'est point complice;
J'éprouve cependant des tourments infinis.
Dieux! les plus criminels seraient-ils plus punis?

FIN.

RHADAMISTHE

ET

ZÉNOBIE,

TRAGÉDIE.

1711.

ACTEURS.

PHARASMANE, roi d'Ibérie.

RHADAMISTHE, roi d'Arménie, fils de Pharasme.

ZÉNOBIE, femme de Rhadamisthe, sous le nom d'Isménie.

ARSAME, frère de Rhadamisthe.

HIÉRON, ambassadeur d'Arménie, et confident de Rhadamisthe.

MITRANE, capitaine des gardes de Pharasmane.

HYDASPE, confident de Pharasmane.

PHÉNICE, confidente de Zénobie.

GARDES.

La Scène est dans Artanisse, capitale de l'Ibérie, dans le palais de Pharasmane.

Tom. I. p. 309. RHADAMISTHE ET ZÉNOBIE.



Peyron inv. et del. — M. Triere sculp.

Sèche tes pleurs: adieu, ma chère Zénobie;
Mithridate est vengé.

RHADAMISTHE
ET
ZÉNOBIE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ZÉNOBIE, sous le nom d'ISMÉNIE; PHÉNICE.

ZÉNOBIE.

Ah ! laisse-moi, Phénice, à mes mortels ennuis;
Tu redoubles l'horreur de l'état où je suis:
Laisse-moi. Ta pitié, tes conseils et la vie,
Sont le comble des maux pour la triste Isménie.
Dieux justes ! ciel vengeur, effroi des malheureux,
Le sort qui me poursuit est-il assez affreux ?

PHÉNICE.

Vous verrai-je toujours les yeux baignés de larmes,

Par d'éternels transports remplir mon cœur d'alarmes?
Le sommeil en ces lieux verse en vain ses pavots;
La nuit n'a plus pour vous ni douceur ni repos.
Cruelle, si l'amour vous éprouve inflexible,
A ma triste amitié soyez du moins sensible.
Mais quels sont vos malheurs? Captive dans des lieux
Où l'amour soumet tout au pouvoir de vos yeux,
Vous ne sortez des fers où vous fûtes nourrie,
Que pour vous asservir le grand roi d'Ibérie.
Et que demande encor ce vainqueur des Romains?
D'un sceptre redoutable il veut orner vos mains.
Si, rebuté des soins où son amour l'engage,
Il s'est enfin lassé d'un inutile hommage,
Par combien de mépris, de tourments, de rigueur,
N'avez-vous pas vous-même allumé sa fureur?
Flattez, comblez ses vœux, loin de vous en défendre;
Vous le verrez bientôt plus soumis et plus tendre.

ZÉNOBIE.

Je connaîs mieux que toi ce barbare vainqueur
Pour qui, mais vainement, tu veux fléchir mon cœur.
Quels que soient les grands noms qu'il tient de la victoire,
Et ce front si superbe où brille tant de gloire;
Malgré tous ses exploits, l'univers à mes yeux
N'offre rien qui me doive être plus odieux.
J'ai trahi trop longtemps ton amitié fidèle:
Il faut d'un autre prix récompenser ton zèle,
Me découvrir. Du moins, quand tu sauras mon sort,
Je ne te verrai plus t'opposer à ma mort.
Phénice, tu m'as vue aux fers abandonnée,

Dans un abaissement où je ne suis point née.
Je compte autant de rois que je compte d'aïeux,
Et le sang dont je sors ne le cède qu'aux dieux.
Pharasmane, ce roi qui fait trembler l'Asie,
Qui brave des Romains la vaine jalousie,
Ce cruel dont tu veux que je flatte l'amour,
Est frère de celui qui me donna le jour.
Plût aux dieux qu'à son sang le destin qui me lie
N'eût point par d'autres nœuds attaché Zénobie!
Mais, à ces nœuds sacrés joignant des nœuds plus doux,
Le sort l'a fait encor père de mon époux;
De Rhadamisthe, enfin.

PHÉNICE.

Ma surprise est extrême :
Vous Zénobie! ô dieux!

ZÉNOBIE.

Oui, Phénice, elle-même,
Fille de tant de rois, reste d'un sang fameux,
Illustre, mais hélas! encor plus malheureux.
Après de longs débats, Mithridate mon père
Dans le sein de la paix vivait avec son frère.
L'une et l'autre Arménie, asservie à nos lois,
Mettait cet heureux prince au rang des plus grands rois.
Trop heureux en effet, si son frère perfide
D'un sceptre si puissant eût été moins avide!
Mais le cruel, bien loin d'appuyer sa grandeur,
Le dévora bientôt dans le fond de son cœur.
Pour éblouir mon père, et pour mieux le surprendre,
Il lui remit son fils dès l'âge le plus tendre.

Mithridate charmé l'éleva parmi nous,
Comme un ami pour lui, pour moi comme un époux.
Je l'avoûrai : sensible à sa tendresse extrême,
Je me fis un devoir d'y répondre de même,
Ignorant qu'en effet, sous des dehors heureux,
On pût cacher au crime un penchant dangereux.

PHÉNICE.

Jamais roi cependant ne se fit dans l'Asie
Un nom plus glorieux et plus digne d'envie.
Déja, des autres rois devenu la terreur....

ZÉNOBIE.

Phénice, il n'a que trop signalé sa valeur.
A peine je touchais à mon troisième lustre,
Lorsque tout fut conclu pour cet hymen illustre.
Rhadamisthe déja s'en croyait assuré,
Quand son père cruel, contre nous conjuré,
Entra dans nos états, suivi de Tiridate
Qui brûlait de s'unir au sang de Mithridate;
Et ce Parthe, indigné qu'on lui ravît ma foi,
Sema partout l'horreur, le désordre et l'effroi.
Mithridate, accablé par son indigne frère,
Fit tomber sur le fils les cruautés du père;
Et, pour mieux se venger de ce frère inhumain,
Promit à Tiridate et son sceptre et ma main.
Rhadamiste, irrité d'un affront si funeste,
De l'état à son tour embrâsa tout le reste,
En dépouilla mon père, en repoussa le sien;
Et, dans son désespoir ne ménageant plus rien,
Malgré Numidius et la Syrie entière,

Il força Pollion de lui livrer mon père.
Je tentai, pour sauver un père malheureux,
De fléchir un amant que je crus généreux.
Il promit d'oublier sa tendresse offensée,
S'il voyait de ma main sa foi récompensée;
Qu'au moment que l'hymen l'engagerait à moi,
Il remettrait l'état sous sa première loi.
Sur cet espoir charmant aux autels entraînée,
Moi-même je hâtais ce fatal hyménée;
Et mon parjure amant osa bien l'achever,
Teint du sang qu'à ce prix je prétendais sauver.
Mais le ciel, irrité contre ces nœuds impies,
Eclaira notre hymen du flambeau des furies.
Quel hymen, justes dieux! et quel barbare époux!

PHÉNICE.

Je sais que tout un peuple indigné contre vous,
Vous imputant du roi la triste destinée,
Ne vit qu'avec horreur ce coupable hyménée.

ZÉNOBIE.

Les cruels, sans savoir qu'on me cachait son sort,
Osèrent bien sur moi vouloir venger sa mort.
Troublé de ses forfaits, dans ce péril extrême,
Rhadamisthe en parut comme accablé lui-même.
Mais ce prince, bientôt rappelant sa fureur,
Remplit tout, à son tour, de carnage et d'horreur.
« Suivez-moi, me dit-il: ce peuple qui m'outrage,
« En vain à ma valeur croit fermer un passage:
« Suivez-moi. » Des autels s'éloignant à grands pas,
Terrible et furieux, il me prit dans ses bras,

Fuyant parmi les siens à travers Artaxate,
Qui vengeait, mais trop tard, la mort de Mithridate.
Mon époux cependant, pressé de toutes parts,
Tournant alors sur moi de funestes regards....
Mais, loin de retracer une action si noire,
D'un époux malheureux respectons la mémoire:
Epargne à ma vertu cet odieux récit.
Contre un infortuné je n'en ai que trop dit.
Je ne puis rappeler un souvenir si triste,
Sans déplorer encor le sort de Rhadamisthe.
Qu'il te suffise enfin, Phénice, de savoir,
Victime d'un amour réduit au désespoir,
Que par une main chère, et de mon sang fumante,
L'Araxe dans ses eaux me vit plonger mourante.

PHÉNICE.

Quoi! ce fut votre époux.... Quel inhumain, grands dieux!

ZÉNOBIE.

Les horreurs de la mort couvraient déja mes yeux,
Quand le ciel, par les soins d'une main secourable,
Me sauva d'un trépas sans elle inévitable.
Mais, à peine échappée à des périls affreux,
Il me fallut pleurer un époux malheureux.
J'appris, non sans frémir, que son barbare père,
Prétextant sa fureur sur la mort de son frère,
De la grandeur d'un fils en effet trop jaloux,
Lui seul avait armé nos peuples contre nous;
Qu'introduit en secret au sein de l'Arménie,
Lui-même de son fils avait tranché la vie.
A ma douleur alors laissant un libre cours,

Je détestai les soins qu'on prenait de mes jours,
Et, quittant sans regret mon rang et ma patrie,
Sous un nom déguisé j'errai dans la Médie.
Enfin, après dix ans d'esclavage et d'ennui,
Etrangère partout, sans secours, sans appui,
Quand j'espérais goûter un destin plus tranquille,
La guerre en un moment détruisit mon asile.
Arsame, conduisant la terreur sur ses pas,
Vint, la foudre à la main, ravager ces climats:
Arsame, né d'un sang à mes yeux si coupable,
Arsame cependant à mes yeux trop aimable,
Fils d'un père perfide, inhumain et jaloux,
Frère de Rhadamisthe, enfin de mon époux.

PHÉNICE.

Quel que soit le devoir du nœud qui vous engage,
Aux mânes d'un époux est-ce faire un outrage
Que de céder aux soins d'un prince généreux
Qui par tant de bienfaits a signalé ses feux?

ZÉNOBIE.

Encor si dans nos maux une cruelle absence
Ne nous ravissait point notre unique espérance!
Mais Arsame, éloigné par un triste devoir,
Dans mon cœur éperdu ne laisse plus d'espoir;
Et pour comble de maux, j'apprends que l'Arménie,
Qu'un droit si légitime accorde à Zénobie,
Va tomber au pouvoir du Parthe ou des Romains,
Ou peut-être passer en de moins dignes mains.
Dans son barbare cœur flatté de sa conquête,
A quitter ces climats Pharasmane s'apprête.

PHÉNICE.

Eh bien ! dérobez-vous à ses injustes lois.
N'avez-vous pas pour vous les Romains et vos droits?
Par un ambassadeur parti de la Syrie,
Rome doit décider du sort de l'Arménie.
Reine de ces états, contre un prince inhumain
Faites agir pour vous l'ambassadeur romain :
On l'attend aujourd'hui dans les murs d'Artanisse.
Implorez de César le secours, la justice ;
De son ambassadeur faites-vous un appui ;
Forcez-le à vous défendre, ou fuyez avec lui.

ZÉNOBIE.

Comment briser les fers où je suis retenue ?
M'en croira-t-on d'ailleurs, fugitive, inconnue?
Comment.... Mais quel objet ! Arsame dans ces lieux !

SCENE II.

ZÉNOBIE, SOUS LE NOM D'ISMÉNIE; ARSAME, PHÉNICE.

ARSAME.

M'est-il encor permis de m'offrir à vos yeux?

ZÉNOBIE.

C'est vous-même, seigneur ! Quoi ! déja l'Albanie....

ARSAME.

Tout est soumis, madame ; et la belle Isménie,
Quand la gloire paraît me combler de faveurs,
Semble seule vouloir m'accabler de rigueurs.
Trop sûr que mon retour, d'un inflexible père

Va sur un fils coupable attirer la colère,
Jaloux, désespéré, j'ose, pour vous revoir,
Abandonner des lieux commis à mon devoir.
Ah madame! est-il vrai qu'un roi fier et terrible
Aux charmes de vos yeux soit devenu sensible?
Que l'hymen aujourd'hui doive combler ses vœux?
Pardonnez aux transports d'un amant malheureux.
Ma douleur vous aigrit : je vois qu'avec contrainte,
D'un amour alarmé vous écoutez la plainte.
Ce n'est pas sans raison que vous la condamnez:
Le reproche ne sied qu'aux amants fortunés.
Mais moi, qui fus toujours à vos rigueurs en bute,
Qu'un amour sans espoir dévore et persécute;
Mais moi, qui fus toujours à vos lois si soumis,
Qu'ai-je à me plaindre, hélas! et que m'a-t-on promis?
Indigné cependant du sort qu'on vous prépare,
Je me plains et de vous et d'un rival barbare.
L'amour, le tendre amour qui m'anime pour vous,
Tout malheureux qu'il est, n'en est pas moins jaloux.

ZÉNOBIE.

Seigneur, il est trop vrai qu'une flâme funeste
A fait parler ici des feux que je déteste:
Mais, quel que soit le rang et le pouvoir du roi,
C'est en vain qu'il prétend disposer de ma foi.
Ce n'est pas que, sensible à l'ardeur qui vous flatte,
J'approuve ces transports où votre amour éclate.

ARSAME.

Ah! malgré tout l'amour dont je brûle pour vous,
Faites-moi seul l'objet d'un injuste courroux:

Imposez à mes feux la loi la plus sévère,
Pourvu que votre main se refuse à mon père.
Si pour d'autre que moi votre cœur doit brûler,
Donnez-moi des rivaux que je puisse immoler,
Contre qui ma fureur agisse sans murmure.
L'amour n'a pas toujours respecté la nature:
Je ne le sens que trop à mes transports jaloux.
Que sais-je, si le roi devenait votre époux,
Jusqu'où m'emporterait sa cruelle injustice?
Ce n'est pas le seul bien que sa main me ravisse.
L'Arménie, attentive à se choisir un roi,
Par les soins d'Hiéron se déclare pour moi.
Ardent à terminer un honteux esclavage,
Je venais à mon tour vous en faire un hommage;
Mais un père jaloux, un rival inhumain,
Veut me ravir encor ce sceptre et votre main.
Qu'il m'enlève à son gré l'une et l'autre Arménie,
Mais qu'il laisse à mes vœux la charmante Isménie.
Je faisais mon bonheur de plaire à ses beaux yeux,
Et c'est l'unique bien que je demande aux dieux.

ZÉNOBIE.

Et pourquoi donc ici m'avez-vous amenée?
Quelle que fût ailleurs ma triste destinée,
Elle coulait du moins dans l'ombre du repos.
C'est vous, par trop de soins, qui comblez tous mes maux.
D'ailleurs, qu'espérez-vous d'une flâme si vive?
Tant d'amour convient-il au sort d'une captive?
Vous ignorez encor jusqu'où vont mes malheurs.
Rien ne saurait tarir la source de mes pleurs.

Ah! quand même l'amour unirait l'un et l'autre,
L'hymen n'unira point mon sort avec le vôtre.
Malgré tout son pouvoir, et son amour fatal,
Le roi n'est pas, seigneur, votre plus fier rival:
Un devoir rigoureux, dont rien ne me dispense,
Doit forcer pour jamais votre amour au silence.
J'entends du bruit: on ouvre. Ah seigneur! c'est le roi.
Que je crains son abord et pour vous et pour moi!

SCENE III.

PHARASMANE, ZÉNOBIE, sous le nom d'ISMÉNIE; ARSAME, MITRANE, HYDASPE, PHÉNICE, gardes.

PHARASMANE.

Que vois-je? c'est mon fils! Dans Artanisse Arsame!
Quel dessein l'y conduit? Vous vous taisez, madame!
Arsame près de vous, Arsame dans ma cour,
Lorsque moi-même ici j'ignore son retour!
De ce trouble confus que faut-il que je pense?

(à Arsame.)

Vous à qui j'ai remis le soin de ma vengeance,
Que j'honorais enfin d'un choix si glorieux,
Parlez, prince; quel soin vous ramène en ces lieux?
Quel besoin, quel projet à pu vous y conduire,
Sans ordre de ma part, sans daigner m'en instruire?

ARSAME.

Vos ennemis domtés, devais-je présumer
Que mon retour, seigneur, pourrait vous alarmer?

Ah ! vous connaissez trop et mon cœur et mon zèle,
Pour soupçonner le soin qui vers vous me rappelle.
Croyez, après l'emploi que vous m'avez commis,
Puisque vous me voyez, que tout vous est soumis.
Lorsqu'au prix de mon sang je vous couvre de gloire,
Lorsque tout retentit du bruit de ma victoire,
Je l'avoûrai, seigneur, pour prix de mes exploits,
Que je n'attendais pas l'accueil que je reçois.
J'apprends de toutes parts que Rome et la Syrie,
Que Corbulon armé menacent l'Ibérie :
Votre fils se flattait, conduit par son devoir,
Qu'avec plaisir alors vous pourriez le revoir :
Je ne soupçonnais pas que mon impatience
Dût dans un cœur si grand jeter la défiance.
J'attendais qu'on ouvrît pour m'offrir à vos yeux,
Quand j'ai trouvé, seigneur, Isménie en ces lieux.

PHARASMANE.

Je crains peu Corbulon, les Romains, la Syrie :
Contre ces noms fameux mon âme est aguerrie ;
Et je n'approuve pas qu'un si généreux soin
Vous ait, sans mon aveu, ramené de si loin.
D'ailleurs, qu'a fait de plus, qu'a produit ce grand zèle,
Que le devoir d'un fils et d'un sujet fidèle ?
Doutez-vous, quels que soient vos services passés,
Qu'un retour criminel les ait tous effacés ?
Sachez que votre roi ne s'en souvient encore
Que pour ne point punir des projets qu'il ignore.
Quoi qu'il en soit, partez avant la fin du jour,
Et courez à Colchos étouffer votre amour.

Je vous défends surtout de revoir Isménie.
Apprenez qu'à mon sort elle doit être unie ;
Que l'hymen dès ce jour doit couronner mes feux ;
Que cet unique objet de mes plus tendres vœux
N'a que trop mérité la grandeur souveraine ;
Votre esclave autrefois, aujourd'hui votre reine.
C'est vous instruire assez que mes transports jaloux
Ne veulent point ici de témoins tels que vous.
Sortez.

SCENE IV.

PHARASMANE, ZÉNOBIE, SOUS LE NOM D'ISMÉNIE ; MITRANE, HYDASPE, PHÉNICE, GARDES.

ZÉNOBIE.

Et de quel droit votre jalouse flâme
Prétend-elle à ses vœux assujétir mon âme ?
Vous m'offrez vainement la suprême grandeur :
Ce n'est pas à ce prix qu'on obtiendra mon cœur.
D'ailleurs, que savez-vous, seigneur, si l'hyménée
N'aurait point à quelqu'autre uni ma destinée ?
Savez-vous si le sang à qui je dois le jour
Me permet d'écouter vos vœux et votre amour ?

PHARASMANE.

Je ne sais en effet quel sang vous a fait naître ;
Mais, fût-il aussi beau qu'il mérite de l'être,
Le nom de Pharasmane est assez glorieux
Pour oser s'allier au sang même des dieux.

En vain à vos rigueurs vous joignez l'artifice :
Vains détours, puisqu'enfin il faut qu'on m'obéisse.
Je n'ai rien oublié pour obtenir vos vœux :
Moins en roi qu'en amant j'ai fait parler mes feux :
Mais mon cœur, irrité d'une fierté si vaine,
Fait agir à son tour la grandeur souveraine ;
Et, puisqu'il faut en roi m'expliquer avec vous,
Redoutez mon pouvoir, ou du moins mon courroux ;
Et sachez que, malgré l'amour et sa puissance,
Les rois ne sont point faits à tant de résistance ;
Quoi que de mes transports vous vous soyiez promis,
Que tout, jusqu'à l'amour, doit leur être soumis.
J'entrevois vos refus : c'est au retour d'Arsame
Que je dois le mépris dont vous payez ma flâme ;
Mais craignez que vos pleurs, avant la fin du jour,
D'un téméraire fils ne vengent mon amour.

SCENE V.

ZÉNOBIE, PHÉNICE.

ZÉNOBIE.

Ah ! tyran, puisqu'il faut que ma tendresse agisse,
Et que de tes fureurs ma haine te punisse,
Crains que l'amour, armé de mes faibles attraits,
Ne te rende bientôt tous les maux qu'il m'a faits.
Et qu'ai-je à ménager ? Mânes de Mithridate,
N'est-il pas temps pour vous que ma vengeance éclate ?
Venez à mon secours, ombre de mon époux,
Et remplissez mon cœur de vos transports jaloux.

Vengez-vous par mes mains d'un ennemi funeste;
Vengeons-nous-en plutôt par le fils qui lui reste.
Le crime que sur vous votre père a commis,
Ne peut être expié que par son autre fils.
C'est à lui que les dieux réservent son supplice :
Armons son bras vengeur. Va le trouver, Phénice :
Dis-lui qu'à sa pitié, qu'à lui seul j'ai recours ;
Mais, sans me découvrir, implore son secours.
Dis-lui, pour me sauver d'une injuste puissance,
Qu'il intéresse Rome à prendre ma défense ;
De son ambassadeur qu'on attend aujourd'hui,
Dans ces lieux, s'il se peut, qu'il me fasse un appui.
Fais briller à ses yeux le trône d'Arménie ;
Retrace-lui les maux de la triste Isménie ;
Par l'intérêt d'un sceptre ébranle son devoir ;
Pour l'attendrir enfin peins-lui mon désespoir.
Puisque l'amour a fait les malheurs de ma vie,
Quel autre que l'amour doit venger Zénobie?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

HIÉRON.

Est-ce vous que je vois? en croirai-je mes yeux?
Rhadamisthe vivant! Rhadamisthe en ces lieux!
Se peut-il que le ciel vous redonne à nos larmes,
Et rende à mes souhaits un jour si plein de charmes?
Est-ce bien vous, seigneur? et par quel heureux sort
Démentez-vous ici le bruit de votre mort?

RHADAMISTHE.

Hiéron, plût aux dieux que la main ennemie
Qui me ravit le sceptre, eût terminé ma vie!
Mais le ciel m'a laissé, pour prix de ma fureur,
Des jours qu'il a tissus de tristesse et d'horreur.
Loin de faire éclater ton zèle ni ta joie
Pour un roi malheureux que le sort te renvoie,
Ne me regarde plus que comme un furieux
Trop digne du courroux des hommes et des dieux;
Qu'a proscrit dès longtemps la vengeance céleste;
De crimes, de remords assemblage funeste;
Indigne de la vie et de ton amitié;
Objet digne d'horreur, mais digne de pitié;

Traître envers la nature, envers l'amour perfide,
Usurpateur, ingrat, parjure, parricide.
Sans les remords affreux qui déchirent mon cœur,
Hiéron, j'oublîrais qu'il est un ciel vengeur.

HIÉRON.

J'aime à voir ces regrets que la vertu fait naître:
Mais le devoir, seigneur, est-il toujours le maître?
Mithridate lui-même, en vous manquant de foi,
Semblait de vous venger vous imposer la loi.

RHADAMISTHE.

Ah! loin qu'en mes forfaits ton amitié me flatte,
Peins-moi toute l'horreur du sort de Mithridate:
Rappelle-toi ce jour et ces serments affreux
Que je souillai du sang de tant de malheureux:
S'il te souvient encor du nombre des victimes,
Compte, si tu le peux, mes remords par mes crimes.
Je veux que Mithridate, en trahissant mes feux,
Fût digne même encor d'un sort plus rigoureux;
Que je dusse son sang à ma flâme trahie:
Mais à ce même amour qu'avait fait Zénobie?
Tu frémis, je le vois: ta main, ta propre main
Plongerait un poignard dans mon perfide sein,
Si tu pouvais savoir jusqu'où ma barbarie
De ma jalouse rage a porté la furie.
Apprends tous mes forfaits, ou plutôt mes malheurs:
Mais, sans les retracer, juges-en par mes pleurs.

HIÉRON.

Aussi touché que vous du sort qui vous accable,
Je n'examine point si vous êtes coupable.

On est peu criminel avec tant de remords ;
Et je plains seulement vos douloureux transports.
Calmez ce désespoir où votre âme se livre ,
Et m'apprenez....

RHADAMISTHE.

Comment oserai-je poursuivre ?
Comment de mes fureurs oser t'entretenir,
Quand tout mon sang se glace à ce seul souvenir ?
Sans que mon désespoir ici le renouvelle ,
Tu sais tout ce qu'a fait cette main criminelle :
Tu vis comme aux autels un peuple mutiné
Me ravit le bonheur qui m'était destiné ;
Et, malgré les périls qui menaçaient ma vie,
Tu sais comme à leurs yeux j'enlevai Zénobie.
Inutiles efforts ! je fuyais vainement.
Peins-toi mon désespoir dans ce fatal moment.
Je voulus m'immoler ; mais Zénobie en larmes,
Arrosant de ses pleurs mes parricides armes,
Vingt fois, pour me fléchir embrassant mes genoux,
Me dit ce que l'amour inspire de plus doux.
Hiéron, quel objet pour mon âme éperdue !
Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vue.
Tant d'attraits cependant, loin d'attendrir mon cœur,
Ne firent qu'augmenter ma jalouse fureur.
Quoi ! dis-je en frémissant, la mort que je m'apprête
Va donc à Tiridate assurer sa conquête !
Les pleurs de Zénobie irritant ce transport,
Pour prix de tant d'amour je lui donnai la mort ;
Et, n'écoutant plus rien que ma fureur extrême,

Dans l'Araxe aussitôt je la traînai moi-même.
Ce fut là que ma main lui choisit un tombeau,
Et que de notre hymen j'éteignis le flambeau.

HIÉRON.

Quel sort pour une reine à vos jours si sensible!

RHADAMISTHE.

Après ce coup affreux, devenu plus terrible,
Privé de tous les miens, poursuivi, sans secours,
A mon seul désespoir j'abandonnai mes jours.
Je me précipitai, trop indigne de vivre,
Parmi des furieux ardents à me poursuivre,
Qu'un père, plus cruel que tous mes ennemis,
Excitait à la mort de son malheureux fils.
Enfin, percé de coups, j'allais perdre la vie,
Lorsqu'un gros de Romains, sorti de la Syrie,
Justement indigné contre ces inhumains,
M'arracha tout sanglant de leurs barbares mains.
Arrivé, mais trop tard, vers les murs d'Artaxate,
Dans le juste dessein de venger Mithridate,
Ce même Corbulon armé pour m'accabler,
Conserva l'ennemi qu'il venait immoler.
De mon funeste sort touché sans me connaître,
Ou de quelque valeur que j'avais fait paraître,
Ce Romain, par des soins dignes de son grand cœur,
Me sauva malgré moi de ma propre fureur.
Sensible à sa vertu, mais sans reconnaissance,
Je lui cachai longtemps mon nom et ma naissance,
Traînant avec horreur mon destin malheureux,
Toujours persécuté d'un souvenir affreux,

Et, pour comble de maux, dans le fond de mon âme
Brûlant plus que jamais d'une funeste flâme
Que l'amour outragé, dans mon barbare cœur,
Pour prix de mes forfaits rallume avec fureur;
Ranimant, sans espoir, pour d'insensibles cendres,
De la plus vive ardeur les transports les plus tendres.
Ainsi dans les regrets, les remords et l'amour,
Craignant également et la nuit et le jour,
J'ai traîné dans l'Asie une vie importune.
Mais au seul Corbulon attachant ma fortune,
Avide de périls, et, par un triste sort,
Trouvant toujours la gloire où j'ai cherché la mort,
L'esprit sans souvenir de ma grandeur passée,
Lorsque dix ans semblaient l'en avoir effacée,
J'apprends que l'Arménie, après différents choix,
Allait bientôt passer sous d'odieuses lois;
Que mon père, en secret méditant sa conquête,
D'un nouveau diadême allait ceindre sa tête.
Je sentis à ce bruit ma gloire et mon courroux
Réveiller dans mon cœur des sentiments jaloux.
Enfin à Corbulon je me fis reconnaître:
Contre un père inhumain trop irrité peut-être,
A mon tour en secret jaloux de sa grandeur,
Je me fis des Romains nommer l'ambassadeur.

HIÉRON.

Seigneur, et sous ce nom quelle est votre espérance?
Quel projet peut ici former votre vengeance?
Avez-vous oublié dans quel affreux danger
Vous a précipité l'ardeur de vous venger?

Gardez-vous d'écouter un transport téméraire.
Chargé de tant d'horreurs, que prétendez-vous faire?

RHADAMISTHE.

Et que sais-je, Hiéron? furieux, incertain,
Criminel sans penchant, vertueux sans dessein,
Jouet infortuné de ma douleur extrême,
Dans l'état où je suis, me connais-je moi-même?
Mon cœur, de soins divers sans cesse combattu,
Ennemi du forfait sans aimer la vertu,
D'un amour malheureux déplorable victime,
S'abandonne aux remords sans renoncer au crime.
Je cède au repentir, mais sans en profiter;
Et je ne me connais que pour me détester.
Dans ce cruel séjour sais-je ce qui m'entraîne?
Si c'est le désespoir, ou l'amour, ou la haine?
J'ai perdu Zénobie : après ce coup affreux,
Peux-tu me demander encor ce que je veux?
Désespéré, proscrit, abhorrant la lumière,
Je voudrais me venger de la nature entière.
Je ne sais quel poison se répand dans mon cœur;
Mais, jusqu'à mes remords, tout y devient fureur.
Je viens ici chercher l'auteur de ma misère,
Et la nature en vain me dit que c'est mon père.
Mais c'est peut-être ici que le ciel irrité
Veut se justifier de trop d'impunité :
C'est ici que m'attend le trait inévitable
Suspendu trop longtemps sur ma tête coupable.
Et plût aux dieux cruels que ce trait suspendu
Ne fût pas en effet plus longtemps attendu!

HIÉRON.

Fuyez, seigneur, fuyez de ce séjour funeste,
Loin d'attirer sur vous la colère céleste.
Que la nature au moins calme votre courroux :
Songez que dans ces lieux tout est sacré pour vous ;
Que s'il faut vous venger, c'est loin de l'Ibérie.
Reprenez avec moi le chemin d'Arménie.

RHADAMISTHE.

Non, non, il n'est plus temps ; il faut remplir mon sort,
Me venger, servir Rome, ou courir à la mort.
Dans ses desseins toujours à mon père contraire,
Rome de tous ses droits m'a fait dépositaire ;
Sûre, pour rétablir son pouvoir et le mien,
Contre un roi qu'elle craint, que je n'oublîrai rien.
Rome veut éviter une guerre douteuse,
Pour elle contre lui plus d'une fois honteuse ;
Conserver l'Arménie, ou, par des soins jaloux,
En faire un vrai flambeau de discorde entre nous.
Par un don de César je suis roi d'Arménie,
Parce qu'il croit par moi détruire l'Ibérie.
Les fureurs de mon père ont assez éclaté
Pour que Rome entre nous ne craigne aucun traité.
Tels sont les hauts projets dont sa grandeur se pique.
Des Romains si vantés telle est la politique :
C'est ainsi qu'en perdant le père par le fils,
Rome devient fatale à tous ses ennemis.
Ainsi, pour affermir une injuste puissance,
Elle ose confier ses droits à ma vengeance,
Et, sous un nom sacré, m'envoyer en ces lieux,

Moins comme ambassadeur, que comme un furieux
Qui, sacrifiant tout au transport qui le guide,
Peut porter sa fureur jusques au parricide.
J'entrevois ses desseins ; mais mon cœur irrité
Se livre au désespoir dont il est agité.
C'est ainsi qu'ennemi de Rome et des Ibères,
Je revois aujourd'hui le palais de mes pères.

HIÉRON.

Député comme vous, mais par un autre choix,
L'Arménie à mes soins a confié ses droits:
Je venais de sa part offrir à votre frère
Un trône où malgré nous veut monter votre père;
Et je viens annoncer à ce superbe roi,
Qu'en vain à l'Arménie il veut donner la loi.
Mais ne craignez-vous pas que malgré votre absence....

RHADAMISTHE.

Le roi ne m'a point vu dès ma plus tendre enfance;
Et la nature en lui ne parle point assez
Pour rappeler des traits dès longtemps effacés.
Je n'ai craint que tes yeux; et sans mes soins peut-être,
Malgré ton amitié, tu m'allais méconnaître.
Le roi vient. Que mon cœur, à ce fatal abord,
A de peine à domter un funeste transport!
Surmontons cependant toute sa violence,
Et d'un ambassadeur employons la prudence.

SCENE II.

PHARASMANE, RHADAMISTHE, HIÉRON, MITRANE, HYDASPE, GARDES.

RHADAMISTHE.

Un peuple triomphant, maître de tant de rois,
Qui vers vous en ces lieux daigne emprunter ma voix,
De vos desseins secrets instruit comme vous-même,
Vous annonce aujourd'hui sa volonté suprême.
Ce n'est pas que Néron, de sa grandeur jaloux,
Ne sache ce qu'il doit à des rois tels que vous:
Rome n'ignore pas à quel point la victoire
Parmi les noms fameux élève votre gloire:
Ce peuple enfin si fier, et tant de fois vainqueur,
N'en admire pas moins votre haute valeur.
Mais vous savez aussi jusqu'où va sa puissance;
Ainsi gardez-vous bien d'exciter sa vengeance.
Alliée, ou plutôt sujète des Romains,
De leur choix l'Arménie attend ses souverains.
Vous le savez, seigneur; et du pied du Caucase
Vos soldats cependant s'avancent vers le Phase;
Le Cyrus, sur ses bords chargés de combattants,
Fait voir de toutes parts vos étendards flottants.
Rome, de tant d'apprêts qui s'indigne et se lasse,
N'a point accoutumé les rois à tant d'audace.
Quoique Rome, peut-être au mépris de ses droits,
N'ait point interrompu le cours de vos exploits,

Qu'elle ait abandonné Tigrane et la Médie,
Elle ne prétend point vous céder l'Arménie.
Je vous déclare donc que César ne veut pas
Que vers l'Araxe enfin vous adressiez vos pas.

PHARASMANE.

Quoique d'un vain discours je brave la menace,
Je l'avoûrai, je suis surpris de votre audace.
De quel front osez-vous, soldat de Corbulon,
M'apporter dans ma cour les ordres de Néron?
Et depuis quand croit-il qu'au mépris de ma gloire,
A ne plus craindre Rome instruit par la victoire,
Oubliant désormais la suprême grandeur,
J'aurai plus de respect pour son ambassadeur;
Moi qui, formant au joug des peuples invincibles,
Ai tant de fois bravé ces Romains si terribles;
Qui fais trembler encor ces fameux souverains,
Ces Parthes aujourd'hui la terreur des Romains?
Ce peuple triomphant n'a point vu mes images
A la suite d'un char en bute à ses outrages.
La honte que sur lui répandent mes exploits,
D'un airain orgueilleux a bien vengé les rois.
Mais quel soin vous conduit en ce pays barbare?
Est-ce la guerre enfin que Néron me déclare?
Qu'il ne s'y trompe pas: la pompe de ces lieux,
Vous le voyez assez, n'éblouit point les yeux.
Jusques aux courtisans qui me rendent hommage,
Mon palais, tout ici n'a qu'un faste sauvage:
La nature, marâtre en ces affreux climats,
Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats:

Son sein tout hérissé n'offre aux desirs de l'homme
Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome.
Mais, pour trancher ici d'inutiles discours,
Rome de mes projets veut traverser le cours?
Et pourquoi, s'il est vrai qu'elle en soit informée,
N'a-t-elle pas encore assemblé son armée?
Que font vos légions? Ces superbes vainqueurs
Ne combattent-ils plus que par ambassadeurs?
C'est la flâme à la main qu'il faut dans l'Ibérie
Me distraire du soin d'entrer dans l'Arménie,
Non par de vains discours indignes des Romains,
Quand je vais par le fer m'en ouvrir les chemins;
Et peut-être bien plus, dédaignant Artaxate,
Défier Corbulon jusqu'aux bords de l'Euphrate.

HIÉRON.

Quand même les Romains, attentifs à vos lois,
S'en remettraient à nous pour le choix de nos rois,
Seigneur, n'espérez pas, au gré de votre envie,
Faire en votre faveur expliquer l'Arménie.
Les Parthes envieux, et les Romains jaloux,
De toutes parts bientôt armeraient contre nous.
L'Arménie, occupée à pleurer sa misère,
Ne demande qu'un roi qui lui serve de père:
Nos peuples désolés n'ont besoin que de paix;
Et sous vos lois, seigneur, nous ne l'aurions jamais.
Vous avez des vertus qu'Artaxate respecte:
Mais votre ambition n'en est pas moins suspecte;
Et nous ne soupirons qu'après des souverains
Indifférents au Parthe, et soumis aux Romains.

Sous votre empire enfin prétendre nous réduire,
C'est moins nous conquérir, que vouloir nous détruire.

PHARASMANE.

Dans ce discours rempli de prétextes si vains,
Dicté par la raison moins que par les Romains,
Je n'entrevois que trop l'intérêt qui vous guide.
Eh bien ! puisqu'on le veut, que la guerre en décide.
Vous apprendrez bientôt qui de Rome ou de moi
Dut prétendre, seigneur, à vous donner la loi ;
Et, malgré vos frayeurs et vos fausses maximes,
Si quelqu'autre eut sur vous des droits plus légitimes.
Et qui doit succéder à mon frère, à mon fils ?
A qui des droits plus saints ont-ils été transmis ?

RHADAMISTHE.

Quoi ! vous, seigneur, qui seul causâtes leur ruine !
Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine ?

PHARASMANE.

Qu'entends-je ? dans ma cour on ose m'insulter ?
Holà gardes !...

HIÉRON, à Pharasmane.

Seigneur, qu'osez-vous attenter ?

PHARASMANE, à Rhadamisthe.

Rendez graces au nom dont Néron vous honore :
Sans ce nom si sacré, que je respecte encore,
En dussé-je périr, l'affront le plus sanglant
Me vengerait bientôt d'un ministre insolent.
Malgré la dignité de votre caractère,
Croyez-moi cependant, évitez ma colère.

Retournez dès ce jour apprendre à Corbulon
Comme on reçoit ici les ordres de Néron.

SCENE III.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

HIÉRON.

Qu'avez-vous fait, seigneur? quand vous devez tout craindre..

RHADAMISTHE.

Hiéron, que veux-tu? Je n'ai pu me contraindre.
D'ailleurs, en l'aigrissant, j'assure mes desseins:
Par un pareil éclat j'en impose aux Romains.
Pour remplir les projets que Rome me confie,
Il ne me reste plus qu'à troubler l'Ibérie,
Qu'à former un parti qui retienne en ces lieux
Un roi que ses exploits rendent trop orgueilleux.
Indociles au joug que Pharasmane impose,
Rebutés de la guerre où lui seul les expose,
Ses sujets en secret sont tous ses ennemis:
Achevons contre lui d'irriter les esprits;
Et, pour mieux me venger des fureurs de mon père,
Tâchons dans nos desseins d'intéresser mon frère.
Je sais un sûr moyen pour surprendre sa foi;
Dans le crime du moins engageons-le avec moi.
Un roi, père cruel et tyran tout ensemble,
Ne mérite en effet qu'un sang qui lui ressemble.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

RHADAMISTHE.

Mon frère me demande un secret entretien!
Dieux! me connaîtrait-il? Quel dessein est le sien?
N'importe, il faut le voir. Je sens que ma vengeance
Commence à se flatter d'une douce espérance.
Il ne peut en secret s'exposer à me voir,
Que réduit par un père à trahir son devoir.
On ouvre.... Je le vois.... Malheureuse victime!
Je ne suis pas le seul qu'un roi cruel opprime.

SCENE II.

RHADAMISTHE, ARSAME.

ARSAME.

Si j'en crois le courroux qui se lit dans ses yeux,
Peu content des Romains, le roi quitte ces lieux.
Je connais trop l'orgueil du sang qui m'a fait naître,
Pour croire qu'à son tour Rome ait sujet de l'être.
Seigneur, sans abuser de votre dignité,
Puis-je sur ce soupçon parler en sûreté?
Puis-je espérer que Rome exauce ma prière,
Et ne confonde point le fils avec le père?

RHADAMISTHE.

Quoiqu'il ait violé le respect qui m'est dû,
Attendez tout de Rome et de votre vertu.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que Rome la respecte.

ARSAME.

Ah ! que cette vertu va vous être suspecte !
Que je crains de détruire en ce même entretien
Tout ce que vous pensez d'un cœur comme le mien !
En effet, quel que soit le regret qui m'accable,
Je sens bien que ce cœur n'en est pas moins coupable;
Et, de quelques remords que je sois combattu,
Qu'avec plus d'appareil c'est trahir ma vertu.
Dès qu'entre Rome et nous la guerre se déclare,
Que même avec éclat mon père s'y prépare,
Je sais que je ne puis vous parler, ni vous voir,
Sans trahir à-la-fois mon père et mon devoir;
Je le sais : cependant, plus criminel encore,
C'est votre pitié seule aujourd'hui que j'implore.
Un père rigoureux, de mon bonheur jaloux,
Me force en ce moment d'avoir recours à vous.
Pour me justifier, lorsque tout me condamne,
Je ne veux point, seigneur, vous peignant Pharasmane,
Répandre sur sa vie un venin dangereux.
Non ; quoiqu'il soit pour moi si fier, si rigoureux,
Quoique de son courroux je sois seul la victime,
Il n'en est pas pour moi moins grand, moins magnanime.
La nature, il est vrai, d'avec ses ennemis
N'a jamais dans son cœur su distinguer ses fils.
Je ne suis pas le seul de ce sang invincible,

Qu'ait proscrit en naissant sa rigueur inflexible.
J'eus un frère, seigneur, illustre et généreux,
Digne par sa valeur du sort le plus heureux.
Que je regrette encor sa triste destinée!
Et jamais il n'en fut de plus infortunée.
Un père, conjuré contre son propre sang,
Lui-même lui porta le couteau dans le flanc.
De ce jeune héros partageant la disgrace,
Peut-être qu'aujourd'hui même sort me menace:
Plus coupable en effet, n'en attends-je pas moins.
Mais ce n'est pas, seigneur, le plus grand de mes soins;
Non, la mort désormais n'a rien qui m'intimide:
Qu'un soin bien différent et m'agite et me guide!

RHADAMISTHE.

Quels que soient vos desseins, vous pouvez sans effroi,
Sûr d'un appui sacré, vous confier à moi.
Plus indigné que vous contre un barbare père,
Je sens à son nom seul redoubler ma colère.
Touché de vos vertus, et tout entier à vous,
Sans savoir vos malheurs, je les partage tous.
Vous calmeriez bientôt la douleur qui vous presse,
Si vous saviez pour vous jusqu'où je m'intéresse.
Parlez, prince: faut-il contre un père inhumain
Armer avec éclat tout l'empire romain?
Soyez sûr qu'avec vous mon cœur d'intelligence
Ne respire aujourd'hui qu'une même vengeance.
S'il ne faut qu'attirer Corbulon en ces lieux,
Quels que soient vos projets, j'ose attester les dieux
Que nous aurons bientôt satisfait votre envie,

Fallût-il pour vous seul conquérir l'Arménie.

ARSAME.

Que me proposez-vous? quels conseils! Ah seigneur!
Que vous pénétrez mal dans le fond de mon cœur!
Qui moi, que trahissant mon père et ma patrie,
J'attire les Romains au sein de l'Ibérie?
Ah! si jusqu'à ce point il faut trahir ma foi,
Que Rome en ce moment n'attende rien de moi:
Je n'en exige rien, dès qu'il faut par un crime
Acheter un bienfait que j'ai cru légitime;
Et je vois bien, seigneur, qu'il me faut aujourd'hui
Pour des infortunés chercher un autre appui.
Je croyais, ébloui de ses titres suprêmes,
Rome utile aux mortels autant que les dieux mêmes;
Et, pour en obtenir un secours généreux,
J'ai cru qu'il suffisait que l'on fût malheureux.
J'ose le croire encore; et, sur cette espérance,
Souffrez que des Romains j'implore l'assistance.
C'est pour une captive asservie à nos lois,
Qui, pour vous attendrir, a recours à ma voix:
C'est pour une captive aimable, infortunée,
Digne par ses appas d'une autre destinée.
Enfin, par ses vertus à juger de son rang,
On ne sortit jamais d'un plus illustre sang.
C'est vous instruire assez de sa haute naissance,
Que d'intéresser Rome à prendre sa défense.
Elle veut même ici vous parler sans témoins;
Et jamais on ne fut plus digne de vos soins.
Pharasmane, entraîné par un amour funeste,

Veut me ravir, seigneur, ce seul bien qui me reste,
Le seul où je faisais consister mon bonheur,
Et le seul que pouvait lui disputer mon cœur.
Ce n'est pas que, plus fier d'un secours que j'espère,
Je prétende à mon tour l'enlever à mon père :
Quand même il céderait sa captive à mes feux,
Mon sort n'en serait pas plus doux, ni plus heureux.
Je ne veux qu'éloigner cet objet que j'adore,
Et même sans espoir de le revoir encore.

RHADAMISTHE.

Suivi de peu des miens, sans pouvoir où je suis,
Vous offrir un asile est tout ce que je puis.

ARSAME.

Et tout ce que je veux : mon âme est satisfaite.
Je vais tout disposer, seigneur, pour sa retraite.
Je ne sais ; mais, pressé d'un mouvement secret,
J'abandonne Isménie avec moins de regret :
Pour calmer la douleur de mon âme inquiète,
Il suffit qu'en vos mains Arsame la remette.
Encor si je pouvais, aux dépens de mes jours,
M'acquitter envers vous d'un généreux secours !
Mais je ne puis offrir, dans mon malheur extrême,
Pour prix d'un tel bienfait, que le bienfait lui-même.

RHADAMISTHE.

Je n'en demande pas, cher prince, un prix plus doux :
Il est digne de moi, s'il n'est digne de vous.
Souffrez que désormais je vous serve de frère.
Que je vous plains d'avoir un si barbare père !
Mais de ses vains transports pourquoi vous alarmer ?

Pourquoi quitter l'objet qui vous a su charmer?
Daignez me confier et son sort et le vôtre;
Dans un asile sûr suivez-moi l'un et l'autre.
Sensible à ses malheurs, je ne puis sans effroi
Abandonner Arsame aux fureurs de son roi.
Prince, vous dédaignez un conseil qui vous blesse:
Mais si vous connaissiez celui qui vous en presse....

ARSAME.

Donnez-moi des conseils qui soient plus généreux,
Dignes de mon devoir, et dignes de tous deux.
Le roi doit dès demain partir pour l'Arménie:
Il s'agit à ses vœux d'enlever Isménie.
Mon père en ce moment peut l'éloigner de nous,
Et sa captive en pleurs n'espère plus qu'en vous.
Déja sur vos bontés pleine de confiance,
Elle attend votre vue avec impatience.
Adieu, seigneur, adieu: je craindrais de troubler
Des secrets qu'à vous seul elle veut révéler.

SCENE III.

RHADAMISTHE.

Ainsi, père jaloux, père injuste et barbare,
C'est contre tout ton sang que ton cœur se déclare!
Crains que ce même sang, tant de fois dédaigné,
Ne se soulève enfin de sa source indigné,
Puisque déja l'amour, maître du cœur d'Arsame,
Y verse le poison d'une mortelle flâme.
Quel que soit le respect de ce vertueux fils,

Est-il quelques rivaux qui ne soient ennemis?
Non, il n'est point de cœur si grand, si magnanime,
Qu'un amour malheureux n'entraîne dans le crime.
Mais je prétends en vain l'armer contre son roi:
Mon frère n'est pas fait au crime comme moi.
Méritais-tu, barbare, un fils aussi fidèle?
Ta rigueur semble encore en accroître le zèle:
Rien ne peut ébranler son devoir ni sa foi;
Et toujours plus soumis.... Quel exemple pour moi!
Dieux! de tant de vertus n'ornez-vous donc mon frère,
Que pour me rendre seul trop semblable à mon père?
Que prétend la fureur dont je suis combattu?
D'un fils respectueux séduire la vertu?
Imitons-la plutôt, cédons à la nature:
N'en ai-je pas assez étouffé le murmure?
Que dis-je? dans mon cœur, moins rebelle à ses lois,
Dois-je plutôt qu'un père en écouter la voix?
Pères cruels, vos droits ne sont-ils pas les nôtres?
Et nos devoirs sont-ils plus sacrés que les vôtres?
On vient: c'est Hiéron.

SCENE IV.

RHADAMISTHE, HIÉRON.

RHADAMISTHE.

Cher ami, c'en est fait;
Mes efforts redoublés ont été sans effet.
Tout malheureux qu'il est, le vertueux Arsame,
Presque sans murmurer, voit traverser sa flâme:

Et qu'en attendre encor quand l'amour n'y peut rien?
Hiéron, que son cœur est différent du mien!
J'ai perdu tout espoir de troubler l'Ibérie,
Et le roi va bientôt partir pour l'Arménie.
Devançons-y ses pas, et courons achever
Des forfaits que le sort semble me réserver.
Pour partir avec toi je n'attends qu'Isménie.
Tu sais qu'à Pharasmane elle doit être unie.

HIÉRON.

Quoi! seigneur....

RHADAMISTHE.

Elle peut servir à mes desseins.
Elle est d'un sang, dit-on, allié des Romains.
Pourrais-je refuser à mon malheureux frère
Un secours qui commence à me la rendre chère?
D'ailleurs, pour l'enlever ne me suffit-il pas
Que mon père cruel brûle pour ses appas?
C'est un garant pour moi : je veux ici l'attendre.
Daigne observer des lieux où l'on peut nous surprendre.
Adieu; je crois la voir : favorise mes soins,
Et me laisse avec elle un moment sans témoins.

SCENE V.

RHADAMISTHE, ZÉNOBIE.

ZÉNOBIE.

Seigneur, est-il permis à des infortunées
Qu'au joug d'un fier tyran le sort tient enchaînées,
D'oser avoir recours, dans la honte des fers,

A ces mêmes Romains maîtres de l'univers?
En effet, quel emploi pour ces maîtres du monde,
Que le soin d'adoucir ma misère profonde!
Le ciel, qui soumit tout à leurs augustes lois....

RHADAMISTHE.

Que vois-je? Ah malheureux! quels traits! quel son de voix!
Justes dieux! quel objet offrez-vous à ma vue?

ZÉNOBIE.

D'où vient à mon aspect que votre âme est émue,
Seigneur?

RHADAMISTHE.

Ah! si ma main n'eût pas privé du jour....

ZÉNOBIE.

Qu'entends-je? quels regrets? et que vois-je à mon tour?
Triste ressouvenir! je frémis, je frissonne.
Où suis-je? et quel objet! La force m'abandonne.
Ah seigneur! dissipez mon trouble et ma terreur:
Tout mon sang s'est glacé jusqu'au fond de mon cœur.

RHADAMISTHE.

Ah! je n'en doute plus au transport qui m'anime.
Ma main, n'as-tu commis que la moitié du crime?
(à Zénobie.)
Victime d'un cruel contre vous conjuré,
Triste objet d'un amour jaloux, désespéré,
Que ma rage a poussé jusqu'à la barbarie,
Après tant de fureurs, est-ce vous, Zénobie?

ZÉNOBIE.

Zénobie! ah grands dieux! Cruel, mais cher époux,
Après tant de malheurs, Rhadamisthe, est-ce vous?

RHADAMISTHE.

Se peut-il que vos yeux le puissent méconnaître?
Oui, je suis ce cruel, cet inhumain, ce traître,
Cet époux meurtrier. Plût au ciel qu'aujourd'hui
Vous eussiez oublié ses crimes avec lui!
O dieux! qui la rendez à ma douleur mortelle,
Que ne lui rendez-vous un époux digne d'elle?
Par quel bonheur le ciel, touché de mes regrets,
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits?
Mais, hélas! se peut-il qu'à la cour de mon père
Je trouve dans les fers une épouse si chère?
Dieux! n'ai-je pas assez gémi de mes forfaits,
Sans m'accabler encor de ces tristes objets?
O de mon désespoir victime trop aimable,
Que tout ce que je vois rend votre époux coupable!
Quoi! vous versez des pleurs!

ZÉNOBIE.

Malheureuse! eh comment
N'en répandrais-je pas dans ce fatal moment?
Ah cruel! plût aux dieux que ta main ennemie
N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zénobie!
Le cœur à ton aspect désarmé de courroux,
Je ferais mon bonheur de revoir mon époux;
Et l'amour, s'honorant de ta fureur jalouse,
Dans tes bras avec joie eût remis ton épouse.
Ne crois pas cependant que, pour toi sans pitié,
Je puisse te revoir avec inimitié.

RHADAMISTHE.

Quoi! loin de m'accabler, grands dieux! c'est Zénobie

Qui craint de me haïr, et qui s'en justifie!
Ah! punis-moi plutôt: ta funeste bonté,
Même en me pardonnant, tient de ma cruauté.
N'épargne point mon sang, cher objet que j'adore;
Prive-moi du bonheur de te revoir encore.

(Il se jette à ses genoux.)

Faut-il, pour t'en presser, embrasser tes genoux?
Songe au prix de quel sang je devins ton époux:
Jusques à mon amour, tout veut que je périsse.
Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice.
Frappe: mais souviens-toi que, malgré ma fureur,
Tu ne sortis jamais un moment de mon cœur;
Que, si le repentir tenait lieu d'innocence,
Je n'exciterais plus ni haine ni vengeance;
Que, malgré le courroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

ZÉNOBIE.

Lève-toi: c'en est trop. Puisque je te pardonne,
Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne?
Va, ce n'est pas à nous que les dieux ont remis
Le pouvoir de punir de si chers ennemis.
Nomme-moi les climats où tu souhaites vivre:
Parle, dès ce moment je suis prête à te suivre;
Sûre que les remords qui saisissent ton cœur
Naissent de ta vertu plus que de ton malheur.
Heureuse si pour toi les soins de Zénobie
Pouvaient un jour servir d'exemple à l'Arménie,
La rendre comme moi soumise à ton pouvoir,
Et l'instruire du moins à suivre son devoir!

RHADAMISTHE.

Juste ciel ! se peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus unissent tant de crimes ?
Que l'hymen associe au sort d'un furieux,
Ce que de plus parfait firent naître les dieux ?
Quoi ! tu peux me revoir sans que la mort d'un père,
Sans que mes cruautés ni l'amour de mon frère,
Ce prince, cet amant si grand, si généreux,
Te fassent détester un époux malheureux ;
Et je puis me flatter qu'insensible à sa flâme
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arsame ?
Que dis-je ? trop heureux que pour moi dans ce jour
Le devoir de ton cœur me tienne lieu d'amour !

ZÉNOBIE.

Calme les vains soupçons dont ton âme est saisie,
Ou cache-m'en du moins l'indigne jalousie ;
Et souviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner,
Est un cœur que sans crime on ne peut soupçonner.

RHADAMISTHE.

Pardonne, chère épouse, à mon amour funeste ;
Pardonne des soupçons que tout mon cœur déteste.
Plus ton barbare époux est indigne de toi,
Moins tu dois t'offenser de son injuste effroi.
Rends-moi ton cœur, ta main, ma chère Zénobie,
Et daigne dès ce jour me suivre en Arménie.
César m'en a fait roi : viens me voir désormais
A force de vertus effacer mes forfaits.
Hiéron est ici : c'est un sujet fidèle ;
Nous pouvons confier notre fuite à son zèle.

Aussitôt que la nuit aura voilé les cieux,
Sûre de me revoir, viens m'attendre en ces lieux.
Adieu : n'attendons pas qu'un ennemi barbare,
Quand le ciel nous rejoint, pour jamais nous sépare.
Dieux ! qui me la rendez pour combler mes souhaits,
Daignez me faire un cœur digne de vos bienfaits.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

ZÉNOBIE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

Ah madame ! arrêtez. Quoi ! ne pourrai-je apprendre
Qui fait couler les pleurs que je vous vois répandre ?
Après tant de secrets confiés à ma foi,
En avez-vous encor qui ne soient pas pour moi ?
Arsame va partir : vous soupirez, madame !
Plaindriez-vous le sort du généreux Arsame ?
Fait-il couler les pleurs dont vos yeux sont baignés ?
Il part ; et, prévenu que vous le dédaignez,
Ce prince malheureux, banni de l'Ibérie,
Va pleurer à Colchos la perte d'Isménie.

ZÉNOBIE.

Loin de te confier mes coupables douleurs,
Que n'en puis-je effacer la honte par mes pleurs !
Phénice, laisse-moi ; je ne veux plus t'entendre.
L'ambassadeur romain près de moi va se rendre :
Laisse-moi seule.

SCENE II.

ZÉNOBIE.

Où vais-je? et quel est mon espoir ?
Imprudente ! où m'entraîne un aveugle devoir ?

Je devance la nuit; pour qui? Pour un parjure
Qu'a proscrit dans mon cœur la voix de la nature.
Ai-je donc oublié que sa barbare main
Fit tomber tous les miens sous un fer assassin?
Que dis-je? Le cœur plein de feux illégitimes,
Ai-je assez de vertu pour lui trouver des crimes?
Et me paraîtrait-il si coupable en ce jour,
Si je ne brûlais pas d'un criminel amour?
Etouffons sans regret une honteuse flâme;
C'est à mon époux seul à régner sur mon âme:
Tout barbare qu'il est, c'est un présent des dieux,
Qu'il ne m'est pas permis de trouver odieux.
Hélas! malgré mes maux, malgré sa barbarie,
Je n'ai pu le revoir sans en être attendrie.
Que l'hymen est puissant sur les cœurs vertueux!
On vient. Dieux! quel objet offrez-vous à mes yeux!

SCENE III.

ZÉNOBIE, ARSAME.

ARSAME.

Eh quoi! je vous revois; c'est vous-même, madame!
Quel dieu vous rend aux vœux du malheureux Arsame?

ZÉNOBIE.

Ah! fuyez-moi, seigneur; il y va de vos jours.

ARSAME.

Dût mon père cruel en terminer le cours,
Hélas! quand je vous perds, adorable Isménie,

Voudrais-je prendre encor quelque part à la vie?
Accablé de mes maux, je ne demande aux dieux
Que la triste douceur d'expirer à vos yeux.
Le cœur aussi touché de perdre ce que j'aime,
Que si vous répondiez à mon amour extrême,
Je ne veux que mourir. Je vois couler des pleurs!
Madame, seriez-vous sensible à mes malheurs?
Le sort le plus affreux n'a plus rien qui m'étonne.

ZÉNOBIE.

Ah! loin qu'à votre amour votre cœur s'abandonne,
Vous voyez et mon trouble, et l'état où je suis.
Seigneur, ayez pitié de mes mortels ennuis:
Fuyez; n'irritez point le tourment qui m'accable.
Vous avez un rival, mais le plus redoutable.
Ah! s'il vous surprenait en ce funeste lieu,
J'en mourrais de douleur. Adieu, seigneur, adieu.
Si sur vous ma prière eut jamais quelque empire,
Loin d'en croire aux transports que l'amour vous inspire...

ARSAME.

Quel est donc ce rival si terrible pour moi?
En ai-je à craindre encor quelque autre que le roi?

ZÉNOBIE.

Sans vouloir pénétrer un si triste mystère,
N'en est-ce pas assez, seigneur, que votre père?
Fuyez, prince, fuyez; rendez-vous à mes pleurs:
Satisfait de me voir sensible à vos malheurs,
Partez, éloignez-vous, trop généreux Arsame.

ARSAME.

Un infidèle ami trahirait-il ma flâme?

Dieux ! quel trouble s'élève en mon cœur alarmé!
Quoi ! toujours des rivaux, et n'être point aimé !
Belle Isménie, en vain vous voulez que je fuie;
Je ne le puis, dussé-je en perdre ici la vie.
Je vois couler des pleurs qui ne sont pas pour moi!
Quel est donc ce rival? Dissipez mon effroi.
D'où vient qu'en ce palais je vous retrouve encore?
Me refuserait-on un secours que j'implore?
Les perfides Romains m'ont-ils manqué de foi?
Ah ! daignez m'éclaircir du trouble où je vous voi.
Parlez, ne craignez pas de lasser ma constance.
Quoi ! vous ne romprez point ce barbare silence?
Tout m'abandonne-t-il en ce funeste jour?
Dieux ! est-on sans pitié, pour être sans amour?

ZÉNOBIE.

Eh bien ! seigneur, eh bien ! il faut vous satisfaire:
Je me dois plus qu'à vous cet aveu nécessaire.
Ce serait mal répondre à vos soins généreux,
Que d'abuser encor votre amour malheureux.
Le sort a disposé de la main d'Isménie.

ARSAME.

Juste ciel!

ZÉNOBIE.

Et l'époux à qui l'hymen me lie,
Est ce même Romain dont vos soins aujourd'hui
Ont imploré pour moi le secours et l'appui.

ARSAME.

Ah ! dans mon désespoir, fût-ce César lui-même....

ZÉNOBIE.

Calmez de ce transport la violence extrême.
Mais c'est trop l'exposer à votre inimitié.
Moins digne de courroux que digne de pitié,
C'est un rival, seigneur, quoique pour vous terrible,
Qui n'éprouvera point votre cœur insensible,
Qui vous est attaché par les nœuds les plus doux,
Rhadamisthe, en un mot.

ARSAME.

Mon frère?

ZÉNOBIE.

Et mon époux.

ARSAME.

Vous Zénobie? ô ciel! était-ce dans mon âme
Où devait s'allumer une coupable flâme?
Après ce que j'éprouve, ah! quel cœur désormais
Osera se flatter d'être exempt de forfaits?
Madame, quel secret venez-vous de m'apprendre?
Réserviez-vous ce prix à l'amour le plus tendre?

ZÉNOBIE.

J'ai résisté, seigneur, autant que je l'ai pu;
Mais, puisque j'ai parlé, respectez ma vertu.
Mon nom seul vous apprend ce que vous devez faire;
Mon secret échappé, votre amour doit se taire.
Mon cœur de son devoir fut toujours trop jaloux....
Quelqu'un vient. Ah! fuyez, seigneur; c'est mon époux.

SCENE IV.

RHADAMISTHE, ZÉNOBIE, ARSAME, HIÉRON.

RHADAMISTHE, à part.

Que vois-je? Quoi! mon frère.... Hiéron, va m'attendre.
D'un trouble affreux mon cœur a peine à se défendre.
(haut.)
Madame, tout est prêt : les ombres de la nuit
Effaceront bientôt la clarté qui nous luit.

ZÉNOBIE.

Seigneur, puisqu'à vos soins désormais je me livre,
Rien ne m'arrête ici; je suis prête à vous suivre.
Seul maître de mon sort, quels que soient les climats
Où le ciel avec vous veuille guider mes pas,
Vous pouvez ordonner, je vous suis.

RHADAMISTHE, à part.

Ah perfide!
(à Arsame.)
Prince, je vous ai cru parti pour la Colchide.
Trop instruit des transports d'un père furieux,
Je ne m'attendais pas à vous voir en ces lieux:
Mais, si près de quitter pour jamais Isménie,
Vous vous occupez peu du soin de votre vie,
Et d'un père cruel quel que soit le courroux,
On s'oublie aisément en des moments si doux.

ARSAME.

Lorsqu'il faut au devoir immoler sa tendresse,
Un cœur s'alarme peu du péril qui nous presse;

Et ces moments si doux que vous me reprochez,
Coûtent bien cher aux cœurs que l'amour a touchés.
Je vois trop qu'il est temps que le mien y renonce :
Quoi qu'il en soit, du moins votre cœur me l'annonce.
Mais, avant que la nuit vous éloigne de nous,
Permettez-moi, seigneur, de me plaindre de vous.
A qui dois-je imputer un discours qui me glace?
Qui peut d'un tel accueil m'attirer la disgrace?
Ce jour même, ce jour, il me souvient qu'ici
Votre vive amitié ne parlait pas ainsi.
Ce rival qu'avec soin on me peint inflexible,
N'est pas de mes rivaux, seigneur, le plus terrible;
Et malgré son courroux, il en est aujourd'hui,
Pour mes feux et pour moi, de plus cruels que lui.
Ce discours vous surprend : il n'est plus temps de feindre;
La nature en mon cœur ne peut plus se contraindre.
Ah seigneur! plût aux dieux qu'avec la même ardeur
Elle eût pu s'expliquer au fond de votre cœur!
On ne m'eût point ravi, sous un cruel mystère,
La douceur de connaître et d'embrasser mon frère.
Ne vous dérobez point à mes embrassements :
Pourquoi troubler, seigneur, de si tendres moments?
Ah! revenez à moi sous un front moins sévère,
Et ne m'accablez point d'une injuste colère.
Il est vrai, j'ai brûlé pour ses divins appas;
Mais, seigneur, mais mon cœur ne la connaissait pas.

RHADAMISTHE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends? Quoi! prince, Zénobie
Vient de vous confier le secret de ma vie!

Ce secret de lui-même est assez important
Pour n'en point rendre ici l'aveu trop éclatant.
Vous connaissez le prix de ce qu'on vous confie,
Et je crois votre cœur exempt de perfidie.
Je ne puis cependant approuver qu'à regret
Qu'on vous ait révélé cet important secret;
Du moins sans mon aveu l'on n'a point dû le faire:
A mon exemple enfin on devait vous le taire;
Et si j'avais voulu vous en voir éclairci,
Ma tendresse pour vous l'eût découvert ici.
Qui peut à mon secret devenir infidelle,
Ne peut, quoi qu'il en soit, n'être point criminelle.
Je connais, il est vrai, toute votre vertu;
Mais mon cœur de soupçons n'est pas moins combattu.

ARSAME.

Quoi! la noire fureur de votre jalousie,
Seigneur, s'étend aussi jusques à Zénobie?
Pouvez-vous offenser....

ZÉNOBIE.

Laissez agir, seigneur,
Des soupçons en effet si dignes de son cœur.
Vous ne connaissez pas l'époux de Zénobie,
Ni les divers transports dont son âme est saisie.
Pour oser cependant outrager ma vertu,
Réponds-moi, Rhadamisthe. Et de quoi te plains-tu?
De l'amour de ton frère? Ah barbare! quand même
Mon cœur eût pu se rendre à son amour extrême,
Le bruit de ton trépas, confirmé tant de fois,
Ne me laissait-il pas maîtresse de mon choix?

Que pouvaient te servir les droits d'un hyménée
Que vit rompre et former une même journée?
Ose te prévaloir de ce funeste jour
Où tout mon sang coula pour prix de mon amour;
Rappelle-toi le sort de ma famille entière;
Songe au sang qu'a versé ta fureur meurtrière,
Et considère après sur quoi tu peux fonder
Et l'amour et la foi que j'ai dû te garder.
Il est vrai que, sensible aux malheurs de ton frère,
De ton sort et du mien j'ai trahi le mystère.
J'ignore si c'est là le trahir en effet;
Mais sache que ta gloire en fut le seul objet:
Je voulais de ses feux éteindre l'espérance,
Et chasser de son cœur un amour qui m'offense.
Mais, puisqu'à tes soupçons tu veux t'abandonner,
Connais donc tout ce cœur que tu peux soupçonner;
Je vais par un seul trait te le faire connaître,
Et de mon sort après je te laisse le maître.
Ton frère me fut cher, je ne le puis nier;
Je ne cherche pas même à m'en justifier:
Mais, malgré son amour, ce prince qui l'ignore,
Sans tes lâches soupçons l'ignorerait encore.

(à Arsame.)

Prince, après cet aveu je ne vous dis plus rien.
Vous connaissez assez un cœur comme le mien,
Pour croire que sur lui l'amour ait quelque empire.
Mon époux est vivant, ainsi ma flâme expire.
Cessez donc d'écouter un amour odieux,
Et surtout gardez-vous de paraître à mes yeux.

(à Rhadamisthe.)
Pour toi, dès que la nuit pourra me le permettre,
Dans tes mains, en ces lieux, je viendrai me remettre.
Je connais la fureur de tes soupçons jaloux;
Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux.
(Elle sort.)

RHADAMISTHE.

Barbare que je suis! quoi! ma fureur jalouse
Déshonore à-la-fois mon frère et mon épouse!
Adieu, prince; je cours, honteux de mon erreur,
Aux pieds de Zénobie expier ma fureur.

SCENE V.

ARSAME.

Cher objet de mes vœux, aimable Zénobie,
C'en est fait, pour jamais vous m'êtes donc ravie!
Amour, cruel amour, pour irriter mes maux,
Devais-tu dans mon sang me choisir mes rivaux?
Ah! fuyons de ces lieux.... Ciel! que me veut Mitrane?

SCENE VI.

ARSAME, MITRANE, GARDES.

MITRANE.

J'obéis à regret, seigneur; mais Pharasmane,
Dont en vain j'ai tenté de fléchir le courroux....

ARSAME.

Hé bien?

MITRANE.

Veut qu'en ces lieux je m'assure de vous.
Souffrez....

ARSAME.

Je vous entends. Et quel est donc mon crime?

MITRANE.

J'en ignore la cause, injuste ou légitime;
Mais je crains pour vos jours, et les transports du roi
N'ont jamais dans mon cœur répandu plus d'effroi.
Furieux, inquiet, il s'agite, il vous nomme;
Il menace avec vous l'ambassadeur de Rome;
On vous accuse enfin d'un entretien secret.

ARSAME.

C'en est assez, Mitrane, et je suis satisfait.
O destin! à tes coups j'abandonne ma vie;
Mais sauve, s'il se peut, mon frère et Zénobie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

PHARASMANE, HYDASPE, GARDES.

PHARASMANE.

Hydaspe, il est donc vrai que mon indigne fils,
Qu'Arsame est de concert avec mes ennemis?
Quoi ! ce fils, autrefois si soumis, si fidelle,
Si digne d'être aimé, n'est qu'un traître, un rebelle!
Quoi ! contre les Romains ce fils tout mon espoir,
A pu jusqu'à ce point oublier son devoir?
Perfide, c'en est trop que d'aimer Isménie,
Et que d'oser trahir ton père et l'Ibérie;
Traverser à-la-fois et ma gloire et mes feux.
Pour de moindres forfaits, ton frère malheureux....
Mais en vain tu séduis un prince téméraire,
Rome : de mes desseins ne crois pas me distraire;
Ma défaite ou ma mort peut seule les troubler:
Un ennemi de plus ne me fait pas trembler.
Dans la juste fureur qui contre toi m'anime,
Rome, c'est ne m'offrir de plus qu'une victime.
C'est assez que mon fils s'intéresse pour toi;
Dès qu'il faut me venger, tout est Romain pour moi.
Mais que dit Hiéron? T'es-tu bien fait entendre?
Sait-il enfin de moi tout ce qu'il doit attendre,
S'il veut dans l'Arménie appuyer mes projets?

HYDASPE.

Peu touché de l'espoir des plus rares bienfaits,
A vos offres, seigneur, toujours plus inflexible,
Hiéron n'a fait voir qu'un cœur incorruptible ;
Soit qu'il veuille en effet signaler son devoir,
Ou soit qu'à plus haut prix il mette son pouvoir.
Trop instruit qu'il peut seul vous servir ou vous nuire,
Je n'ai rien oublié, seigneur, pour le séduire.

PHARASMANE.

Hé bien ! c'est donc en vain qu'on me parle de paix:
Dussé-je sans honneur succomber sous le faix,
Jusques chez les Romains je veux porter la guerre,
Et de ces fiers tyrans venger toute la terre.
Que je hais les Romains! Je ne sais quelle horreur
Me saisit au seul nom de leur ambassadeur:
Son aspect a jeté le trouble dans mon âme.
Ah ! c'est lui qui sans doute aura séduit Arsame:
Tous deux en même jour arrivés dans ces lieux....
Le traître ! C'en est trop, qu'il paraisse à mes yeux..
Mais je le vois; il faut....

SCENE II.

PHARASMANE, ARSAME, HYDASPE, MITRANE, GARDES.

PHARASMANE.

Fils ingrat et perfide,
Que dis-je? au fond du cœur peut-être parricide,

Esclave de Néron, et quel est ton dessein?
(à Hydaspe.)
Qu'on m'amène en ces lieux l'ambassadeur romain.

SCENE III.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, GARDES.

PHARASMANE.

Traître, c'est devant lui que je veux te confondre.
Je veux savoir du moins ce que tu peux répondre;
Je veux voir de quel œil tu pourras soutenir
Le témoin d'un complot que j'ai su prévenir;
Et nous verrons après si ton lâche complice
Soutiendra sa fierté jusques dans le supplice.
Tu ne me vantes plus ton zèle ni ta foi.

ARSAME.

Elle n'en est pas moins sincère pour mon roi.

PHARASMANE.

Fils indigne du jour, pour me le faire croire
Fais que de tes projets je perde la mémoire.
Grands dieux, qui connaissez ma haine et mes desseins,
Ai-je pu mettre au jour un ami des Romains?

ARSAME.

Ces reproches honteux dont en vain l'on m'accable
Ne rendront pas, seigneur, votre fils plus coupable.
Que sert de m'outrager avec indignité?
Donnez-moi le trépas si je l'ai mérité:

Mais ne vous flattez point que tremblant pour ma vie
Jusqu'à la demander la crainte m'humilie.
Qui ne cherche en effet qu'à me faire périr,
En faveur d'un rival pourrait-il s'attendrir?
Je sais que près de vous, injuste ou légitime,
Le plus léger soupçon tint toujours lieu de crime;
Que c'est être proscrit que d'être soupçonné;
Que votre cœur enfin n'a jamais pardonné.
De vos transports jaloux qui pourrait me défendre,
Vous, qui m'avez toujours condamné sans m'entendre?

PHARASMANE.

Pour te justifier, eh! que me diras-tu?

ARSAME.

Tout ce qu'a dû pour moi vous dire ma vertu;
Que ce fils si suspect, pour trahir sa patrie,
Ne vous fût pas venu chercher dans l'Ibérie.

PHARASMANE.

D'où vient donc aujourd'hui ce secret entretien,
S'il est vrai qu'en ces lieux tu ne médites rien?
Quand je voue aux Romains une haine immortelle,
Voir leur ambassadeur, est-ce m'être fidelle?
Est-ce pour le punir de m'avoir outragé,
Qu'à lui parler ici mon fils s'est engagé?
Car il n'a point dû voir l'ennemi qui m'offense,
Que pour venger ma gloire ou trahir ma vengeance:
Un de ces deux motifs a dû seul le guider;
Et c'est sur l'un des deux que je dois décider.
Eclaircis-moi ce point, je suis prêt à t'entendre:
Parle.

ARSAME.

Je n'ai plus rien, seigneur, à vous apprendre.
Ce n'est pas un secret qu'on puisse révéler :
Un intérêt sacré me défend de parler.

SCENE IV.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, HYDASPE, GARDES.

HYDASPE.

L'ambassadeur de Rome et celui d'Arménie....

PHARASMANE.

Hé bien ?

HYDASPE.

De ce palais enlèvent Isménie.

PHARASMANE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends? Ah traître! en est-ce assez?
Qu'on rassemble en ces lieux mes gardes dispersés :
Allez ; dès ce moment qu'on soit prêt à me suivre.
(à Arsame.)
Lâche ! à cet attentat n'espère pas survivre.

HYDASPE.

Vos gardes rassemblés, mais par divers chemins,
Déja de toutes parts poursuivent les Romains.

PHARASMANE.

Rome, que ne peux-tu, témoin de leurs supplices,
De ma fureur ici recevoir les prémices !
(Il veut sortir.)

ARSAME.

Je ne vous quitte point, en dussé-je périr.
Eh bien ! écoutez-moi, je vais tout découvrir.
Ce n'est pas un Romain que vous allez poursuivre :
Loin qu'à votre courroux sa naissance le livre,
Du plus illustre sang il a reçu le jour,
Et d'un sang respecté même dans cette cour.
De vos propres regrets sa mort serait suivie :
Ce ravisseur enfin est l'époux d'Isménie....
C'est....

PHARASMANE.

Achève, imposteur : par de lâches détours,
Crois-tu de ma fureur interrompre le cours?

ARSAME.

Ah ! permettez du moins, seigneur, que je vous suive;
Je m'engage à vous rendre ici votre captive.

PHARASMANE.

Retire-toi, perfide, et ne réplique pas.
(à une partie de sa garde.)
Mitrane, qu'on l'arrête. Et vous, suivez mes pas.

SCENE V.

ARSAME, MITRANE, GARDES.

ARSAME.

Dieux, témoins des fureurs que le cruel médite,
L'abandonnerez-vous au transport qui l'agite?
Par quel destin faut-il que ce funeste jour
Charge de tant d'horreurs la nature et l'amour?

Mais je devais parler ; le nom de fils peut-être....
Hélas ! que m'eût servi de le faire connaître ?
Loin que ce nom si doux eût fléchi le cruel,
Il n'eût fait que le rendre encor plus criminel.
Que dis-je, malheureux ? que me sert de me plaindre ?
Dans l'état où je suis, eh ! qu'ai-je encore à craindre ?
Mourons ; mais que ma mort soit utile en ces lieux
A des infortunés qu'abandonnent les dieux.
Cher ami, s'il est vrai que mon père inflexible
Aux malheurs de son fils te laisse un cœur sensible,
Dans mes derniers moments à toi seul j'ai recours.
Je ne demande point que tu sauves mes jours ;
Ne crains pas que pour eux j'ose rien entreprendre :
Mais si tu connaissais le sang qu'on va répandre,
Au prix de tout le tien tu voudrais le sauver.
Suis-moi ; que ta pitié m'aide à le conserver.
Désarmé, sans secours, suis-je assez redoutable
Pour alarmer encor ton cœur inexorable ?
Pour toute grace enfin je n'exige de toi
Que de guider mes pas sur les traces du roi.

MITRANE.

Je ne le nierai point, votre vertu m'est chère ;
Mais je dois obéir, seigneur, à votre père :
Vous prétendez en vain séduire mon devoir.

ARSAME.

Eh bien ! puisque pour moi rien ne peut t'émouvoir....
Mais hélas ! c'en est fait, et je le vois paraître.
Justes dieux ! de quel sang nous avez-vous fait naître ?
Ah ! mon frère n'est plus.

SCENE VI.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, HYDASPE, GARDES.

ARSAME.

Seigneur, qu'avez-vous fait?

PHARASMANE.

J'ai vengé mon injure, et je suis satisfait.
Aux portes du palais j'ai trouvé le perfide,
Que son malheur rendait encor plus intrépide.
Un long rempart des miens expirés sous ses coups,
Arrêtant les plus fiers, glaçait les cœurs de tous.
J'ai vu deux fois le traître, au mépris de sa vie,
Tenter, même à mes yeux, de reprendre Isménie.
L'ardeur de recouvrer un bien si précieux
L'avait déja deux fois ramené dans ces lieux.
A la fin, indigné de son audace extrême,
Dans la foule des siens je l'ai cherché moi-même.
Ils en ont pâli tous; et, malgré sa valeur,
Ma main a dans son sein plongé ce fer vengeur.
Va le voir expirer dans les bras d'Isménie;
Va partager le prix de votre perfidie.

ARSAME.

Quoi! seigneur, il est mort? Après ce coup affreux,
Frappez, n'épargnez plus votre fils malheureux.
(à part.)
Dieux! ne me rendiez-vous mon déplorable frère,
Que pour le voir périr par les mains de mon père!
Mitrane, soutiens-moi.

PHARASMANE.

D'où vient donc que son cœur
Est si touché du sort d'un cruel ravisseur?
Le Romain dont ce fer vient de trancher la vie,
Si j'en crois ses discours, fut l'époux d'Isménie;
Et cependant mon fils, charmé de ses appas,
Quand son rival périt, gémit de son trépas!
Qui peut lui rendre encor cette perte si chère?
Des larmes de mon fils quel est donc le mystère?
Mais moi-même, d'où vient qu'après tant de fureur,
Je me sens malgré moi partager sa douleur?
Par quel charme, malgré le courroux qui m'enflâme,
La pitié s'ouvre-t-elle un chemin dans mon âme?
Quelle plaintive voix trouble en secret mes sens,
Et peut former en moi de si tristes accents?
D'où vient que je frissonne? et quel est donc mon crime?
Me serais-je mépris au choix de la victime?
Ou le sang des Romains est-il si précieux,
Qu'on n'en puisse verser sans offenser les dieux?
Par mon ambition, d'illustres destinées,
Sans pitié, sans regrets, ont été terminées;
Et lorsque je punis qui m'avait outragé,
Mon faible cœur craint-il de s'être trop vengé?
D'où peut naître le trouble où son trépas me jette?
Je ne sais; mais sa mort m'alarme et m'inquiète.
Quand j'ai versé le sang de ce fier ennemi,
Tout le mien s'est ému, j'ai tremblé, j'ai frémi.
Il m'a même paru que ce Romain terrible,
Devenu tout-à-coup à sa perte insensible,

Avare de mon sang quand je versais le sien,
Aux dépens de ses jours s'est abstenu du mien.
Je rappelle en tremblant ce que m'a dit Arsame.
Eclaircissez le trouble où vous jetez mon âme;
Ecoutez-moi, mon fils, et reprenez vos sens.

ARSAME.

Que vous servent, hélas! ces regrets impuissants?
Puissiez-vous à jamais, ignorant ce mystère,
Oublier avec lui de qui vous fûtes père!

PHARASMANE.

Ah! c'est trop m'alarmer; expliquez-vous, mon fils.
De quel effroi nouveau frappez-vous mes esprits?
Mais pour le redoubler dans mon âme éperdue,
Dieux puissants! quel objet offrez-vous à ma vue?

SCENE VII.

PHARASMANE, RHADAMISTHE PORTÉ PAR DES SOLDATS; ZÉNOBIE, ARSAME, HIÉRON, MITRANE, HYDASPE, PHÉNICE, GARDES.

PHARASMANE.

Malheureux, quel dessein te ramène en ces lieux?
Que cherches-tu?

RHADAMISTHE.

Je viens expirer à vos yeux.

PHARASMANE.

Quel trouble me saisit!

RHADAMISTHE.

Quoique ma mort approche,
N'en craignez pas, seigneur, un injuste reproche.
J'ai reçu par vos mains le prix de mes forfaits:
Puissent les justes dieux en être satisfaits!
Je ne méritais pas de jouir de la vie.
(à Zénobie.)
Sèche tes pleurs : adieu, ma chère Zénobie;
Mithridate est vengé.

PHARASMANE.

Grands dieux! qu'ai-je entendu?
Mithridate! Ah! quel sang ai-je donc répandu?
Malheureux que je suis, puis-je le méconnaître?
Au trouble que je sens, quel autre pourrait-ce être?
Mais hélas! si c'est lui, quel crime ai-je commis?
Nature! ah! venge-toi, c'est le sang de mon fils.

RHADAMISTHE.

La soif que votre cœur avait de le répandre,
N'a-t-elle pas suffi, seigneur, pour vous l'apprendre?
Je vous l'ai vu poursuivre avec tant de courroux,
Que j'ai cru qu'en effet j'étais connu de vous.

PHARASMANE.

Pourquoi me le cacher? Ah! père déplorable!

RHADAMISTHE.

Vous vous êtes toujours rendu si redoutable,
Que jamais vos enfants, proscrits et malheureux,
N'ont pu vous regarder comme un père pour eux.
Heureux, quand votre main vous immolait un traître,
De n'avoir point versé le sang qui m'a fait naître;

Que la nature ait pu, trahissant ma fureur,
Dans ce moment affreux s'emparer de mon cœur!
Enfin, lorsque je perds une épouse si chère,
Heureux, quoique en mourant, de retrouver mon père!
Votre cœur s'attendrit, je vois couler vos pleurs.
(à Arsame.)
Mon frère, approchez-vous; embrassez-moi: je meurs.

ZÉNOBIE.

S'il faut par des forfaits que ta justice éclate,
Ciel, pourquoi vengeais-tu la mort de Mithridate?

PHARASMANE.

O mon fils! ô Romains! êtes-vous satisfaits?
(à Arsame.)
Vous, que pour m'en venger j'implore désormais,
Courez vous emparer du trône d'Arménie.
Avec mon amitié je vous rends Zénobie;
Je dois ce sacrifice à mon fils malheureux.
De ces lieux cependant éloignez-vous tous deux:
De mes transports jaloux mon sang doit se défendre;
Fuyez, n'exposez plus un père à le répandre.

FIN.

XERXÈS,

TRAGÉDIE.

1714.

ACTEURS.

XERXÈS, roi de Perse.

DARIUS, fils aîné de Xerxès.

ARTAXERCE, frère de Darius, nommé à l'empire.

AMESTRIS, princesse du sang royal de Perse.

ARTABAN, capitaine des gardes, et ministre de Xerxès.

BARSINE, fille d'Artaban.

TISSAPHERNE, confident d'Artaban.

PHÉNICE, confidente d'Amestris.

CLÉONE, confidente de Barsine.

ARSACE, officier de l'armée de Darius.

MÉRODATE, confident de Darius.

SUITE DU ROI.

La Scène est à Babylone, dans le palais des rois de Perse.

Tom. I. p. 376.

XERXÈS.



Peyron inv. *P. Bouquet sculp.*

Regarde, si tu peux, ce témoin sans trembler.

XERXÈS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ARTABAN, TISSAPHERNE.

TISSAPHERNE.

C'EN est donc fait, seigneur, et l'heureux Artaxerce
Va faire désormais le destin de la Perse;
Tandis que Darius, au mépris de nos lois,
Sera sujet d'un trône où l'appelaient ses droits!
Xerxès peut à son gré disposer de l'empire:
Quelque injuste qu'il soit, son choix doit me suffire:
Mais, sans vouloir entrer dans le secret des rois,
Le grand cœur d'Artaban approuve-t-il ce choix?
Verra-t-il sans regret priver du diadême....

ARTABAN.

Et si de son malheur j'étais auteur moi-même?
Je suis prêt d'éclaircir tes doutes curieux.
Mais, avant que d'ouvrir cet abyme à tes yeux,

Dis-moi, d'un grand dessein te sens-tu bien capable?
Ton âme au repentir est-elle inébranlable?
Je connais ta valeur, j'ai besoin de ta foi;
Tissapherne, en un mot, puis-je compter sur toi?
Examine-toi bien; rien encor ne t'engage.

TISSAPHERNE.

D'où peut naître, seigneur, ce soupçon qui m'outrage?
Tant de bienfaits sur moi versés avec éclat,
Vous font-ils présumer que je sois un ingrat?

ARTABAN.

Je ne fais point pour toi ce que je voudrais faire:
Xerxès souvent lui-même a soin de m'en distraire:
Il voit notre union avec quelque regret.
Je te dirai bien plus, il te hait en secret.

TISSAPHERNE.

Ah seigneur! que Xerxès ou me haïsse ou m'aime,
Tissapherne pour vous sera toujours le même.
Vous pouvez disposer de mon cœur, de mon bras;
J'affronterais pour vous le plus affreux trépas.

ARTABAN.

Ami, c'en est assez; ne crois pas que j'en doute.
Mais prends garde qu'ici quelqu'un ne nous écoute.

TISSAPHERNE.

Ces lieux furent toujours des Perses révérés:
Nul autel n'a pour eux des titres plus sacrés.
Xerxès, par vos emplois, vous en a rendu maître:
Quel mortel, sans votre ordre, oserait y paraître?

ARTABAN.

N'importe: craignons tout d'un perfide séjour:

On n'observe que trop mes pareils à la cour.
Xerxès vient de nommer Artaxerce à l'empire :
C'est moi qui l'ai forcé, malgré lui, de l'élire.
J'ai fait craindre à ce roi, facile à s'alarmer,
Cent périls pour un fils qui l'a trop su charmer ;
Et, jaloux d'un héros qu'idolâtre la Perse,
J'ai fait, par mes conseils, couronner Artaxerce.
Pour mieux y réussir, j'ai pris soin d'éloigner
Celui que tant de droits destinaient à régner.
Tandis que Darius, chez des peuples barbares,
Nous force d'admirer les exploits les plus rares,
Je ne peins à Xerxès ce fils si vertueux
Qu'avide de régner, cruel, impétueux.
Du bruit de sa valeur, du prix de ses services,
D'un père qui le craint je nourris les caprices.
Enfin, tous mes projets étaient évanouis,
Si jamais sa prudence eût couronné ce fils.
Moins Artaxerce est cru digne du diadême,
Plus j'ai cru le devoir placer au rang suprême.
Avec tant de secret ce projet s'est conduit,
Qu'aucun de cette cour n'en est encore instruit ;
Et je ne prétends pas qu'elle en soit éclaircie
Que lorsque ma fureur en instruira l'Asie.
Tu vois ce qu'aujourd'hui je confie à ta foi :
Garde bien un secret si dangereux pour toi.
Va trouver cependant, ramène à Babylone
Ce prince à qui mes soins ont ravi la couronne :
Offre-lui de ma part trésors, armes, soldats :
De ma fille surtout vante-lui les appas ;

Dis-lui qu'avec plaisir mon respect lui destine
Et le bras d'Artaban, et la main de Barsine.

TISSAPHERNE.

Darius, autrefois sensible à ses attraits,
M'a paru plein d'un feu qui flatte vos projets.

ARTABAN.

Non, je m'y connais mal, ou moins ardent pour elle,
Ce prince brûle ailleurs d'une flâme infidelle.
Même avant son départ, malgré les soins du roi,
Son mépris pour Barsine a passé jusqu'à moi :
De ma feinte amitié l'adroite vigilance
N'en pouvait plus surprendre accueil ni confidence.
Trop heureux cependant de pouvoir aujourd'hui
D'un prétexte si vrai me parer envers lui!
Quoi qu'il en soit, pourvu qu'il soulève l'empire,
Il ne m'importe pas pour qui son cœur soupire.
Ce n'est qu'en le portant aux plus noirs attentats,
Que je puis à mes lois soumettre ces états.
Détruisons, pour remplir une place si chère,
Le père par les fils, et les fils par le père.
Je veux, à chacun d'eux me livrant à-la-fois,
Paraître les servir, mais les perdre tous trois.
Voilà ce que mon cœur dès longtemps se propose.
Qu'en liberté le tien consulte ce qu'il ose.

TISSAPHERNE.

Seigneur, je l'avoûrai, ce dessein me surprend.
Le péril est certain, mais le projet est grand.
Cependant, sans compter ce qu'on appelle crime,
Craignez de vous creuser vous-même un noir abyme.

Darius est chéri, sage, plein de valeur;
Vous verrez l'univers partager son malheur.
Daignez de vos desseins peser la violence.
Non qu'à les soutenir mon amitié balance;
N'en attendez pour vous que d'éclatants efforts.
Je n'ai pas seulement écouté mes remords.
Cette foi des serments, parmi nous si sacrée,
Cette fidélité ce jour même jurée,
Tant de devoirs enfin deviennent superflus:
Vous n'avez qu'à parler, rien ne m'arrête plus.

ARTABAN.

Laisse ces vains devoirs à des âmes vulgaires;
Laisse à de vils humains ces serments mercenaires.
Malheur à qui l'ardeur de se faire obéir,
En nous les arrachant, nous force à les trahir!
Quoi! toujours enchaîné par une loi suprême,
Un cœur ne pourra donc disposer de lui-même;
Et du joug des serments esclaves malheureux,
Notre honneur dépendra d'un vain respect pour eux!
Pour moi, que touche peu cet honneur chimérique,
J'appelle à ma raison d'un joug si tyrannique.
Me venger et régner, voilà mes souverains:
Tout le reste pour moi n'a que des titres vains.
Le soin de m'élever est le seul qui me guide,
Sans que rien sur ce point m'arrête ou m'intimide.
Il n'est lois ni serments qui puissent retenir
Un cœur débarrassé du soin de l'avenir.
A peine eus-je connu le prix d'une couronne,
Que mes yeux éblouis dévorèrent le trône;

Et mon cœur, dépouillant toute autre passion,
Fit son premier serment à son ambition.
De froids remords voudraient en vain y mettre obstacle;
Je ne consulte plus que ce superbe oracle:
Un cœur comme le mien est au dessus des lois.
La crainte fit les dieux, l'audace a fait les rois.
Le moment est venu qu'il faut que son courage
Affranchisse Artaban d'un indigne esclavage.
Ce Darius si grand, qui cause ta frayeur,
Deviendra le premier objet de ma fureur.
Je prétends que dans peu la Perse qui l'adore,
Autant qu'il lui fut cher, le déteste et l'abhorre.
Mais Xerxès vient à nous: attends, pour me quitter,
Que je sache quels soins le peuvent agiter.

SCENE II.

XERXÈS, ARTABAN, TISSAPHERNE.

ARTABAN.

Dans un jour où Xerxès dispose de l'empire,
Où son choix donne un maître à tout ce qui respire,
Quel malheur imprévu, quel déplaisir si prompt
De ce monarque heureux peut obscurcir le front?

XERXÈS.

Quel jour! quel triste jour! et que viens-je de faire?
Pourquoi t'ai-je écouté sur un choix téméraire?

ARTABAN.

Seigneur, qui peut causer ce repentir soudain?

XERXÈS.

Juge toi-même, ami, si je m'alarme en vain.
Tu sais, par une loi des Perses révérée,
Que tant d'événements n'ont que trop consacrée,
Qu'un prince désigné pour régner en ces lieux,
Du moment qu'il obtient ce titre glorieux,
Peut du roi qui le nomme exiger une grace
A laquelle, sans choix, il faut qu'il satisfasse.
Artaxerce mon fils, trop instruit de ses droits,
Vient de m'en imposer les tyranniques lois.
Il prétend dès ce jour obtenir de son père
Le seul bien que ma main réservait à son frère;
Il exige, en un mot, la princesse Amestris,
Des exploits d'un héros unique et digne prix.

ARTABAN.

Quoi! seigneur, Darius oserait y prétendre?

XERXÈS.

Jamais, si je l'en crois, amour ne fut plus tendre.
Je vais te découvrir un funeste secret
Qu'à ta fidélité je cachais à regret.
Darius autrefois soupira pour Barsine.

ARTABAN.

Pour ma fille!

XERXÈS.

Je sais quelle est son origine,
Ami; mais je craignis, s'il s'alliait à toi,
Qu'il ne s'en fît un jour un appui contre moi,
Contre un fils qui m'est cher. Enfin, dès leur naissance,
Je combattis ses feux de toute ma puissance.

Je priai, menaçai; je fis plus, je feignis
Que j'étais devenu le rival de mon fils.
A la fin je forçai son amour à se taire,
Et le contraignis même à t'en faire un mystère.
Je fis venir alors la princesse Amestris.
A son aspect charmant mon fils parut surpris:
Soit qu'en effet son cœur brûlât pour la princesse,
Ou qu'il crût à ce prix regagner ma tendresse,
Soit qu'il fût rebuté d'un amour malheureux,
Je crus voir Darius brûler de nouveaux feux.
D'un si juste penchant bien loin de le distraire,
J'offris à son amour la fille de mon frère;
Mais, de Barsine encor respectant les attraits,
Ses feux furent toujours inconnus et secrets:
Artaxerce lui-même en ce moment ignore
Qu'Amestris soit l'objet que Darius adore.
Enfin, d'un prompt hymen je flattai son ardeur,
Si de nos ennemis il revenait vainqueur.
Il en triomphe; et moi, pour toute récompense,
Après l'avoir privé des droits de sa naissance,
Je lui ravis encor le prix de sa valeur!
Qui pourra triompher de sa juste fureur?
Tu vois de quels soucis mon âme est accablée:
Calme par tes conseils l'effroi qui l'a troublée.

ARTABAN.

Quels conseils vous donner, seigneur, lorsque les lois
Sont le plus ferme appui de la grandeur des rois?
Respectez un pouvoir au dessus de tout autre,
Si vous voulez, seigneur, qu'on respecte le vôtre.

Si Darius se plaint, qu'il s'en prenne à la loi
Qui seule vous contraint à lui manquer de foi.

XERXÈS.

Quand il pourrait céder à cette loi suprême,
Amestris voudra-t-elle y souscrire de même?
Elle aime Darius.

ARTABAN.

Eh bien! feignez, seigneur,
Que Darius retourne à sa première ardeur;
Qu'épris plus que jamais il revient à ma fille.
A vos moindres desseins je livre ma famille;
Disposez-en, seigneur, dût Barsine en ce jour
Devenir le jouet d'une envieuse cour.
Pour prévenir les maux qui vous glacent de crainte,
On peut sans s'abaisser aller jusqu'à la feinte.
Arsace est dans ces lieux; forcez-le à déclarer,
Pour ce nouvel hymen, qu'il vient tout préparer;
Que, sûr de vôtre aveu, Darius qui l'envoie
A l'amour de Barsine est tout entier en proie.
Dès qu'Amestris croira qu'épris de nouveaux feux
Ce prince porte ailleurs ses desseins et ses vœux,
Vous la verrez bientôt, à vos lois moins rebelle,
Prévenir d'elle-même un amant infidelle.
Enfin, si ce projet ne peut vous réussir,
Contre de vains remords il faut vous endurcir,
Détruire ce rival de la grandeur suprême,
Peut-être dans ces lieux plus puissant que vous-même,
Dans le fond de son cœur de votre rang jaloux;
Apprendre à vos sujets à n'adorer que vous,

Sacrifier ce fils trop chéri de la Perse,
Et forcer son amante à l'hymen d'Artaxerce.

TISSAPHERNE.

Mérodate, seigneur, demande à vous parler.

XERXÈS.

Qu'il entre.... A son aspect que je me sens troubler!

SCENE III.

XERXÈS, ARTABAN, TISSAPHERNE, MÉRODATE.

XERXÈS.

Mérodate, quel soin peut ici te conduire?

MÉRODATE.

Du retour d'un héros chargé de vous instruire....

XERXÈS.

Quoi! Darius....

MÉRODATE.

Seigneur, avant la fin du jour
Ce fils victorieux va paraître à la cour.
Pour ne point retarder une si juste envie,
Permettez....

XERXÈS.

Non, demeure, il y va de ta vie.
Tissapherne, prends soin d'écarter du palais
Ce témoin qui pourrait traverser nos projets.

SCENE IV.

XERXÈS, ARTABAN.

XERXÈS.

Pour toi, cher Artaban, si ton devoir fidèle
Fit jamais éclater ton respect et ton zèle,
Dans ce moment fatal ne m'abandonne pas.
Au devant de mon fils précipite tes pas:
Offre-lui de ma part et l'Egypte et Barsine:
Fais-lui valoir ce prix que son roi lui destine;
Mais qu'il se garde bien de paraître à mes yeux.
Dis-lui qu'il est perdu s'il se montre en ces lieux:
A ce prince surtout fais un profond mystère
Du rang où mon amour vient d'élever son frère.
Va, cours, tandis qu'ici semant mille soupçons,
De tes sages conseils je suivrai les leçons.
Pour en hâter l'effet, qu'on cherche la princesse.

SCENE V.

XERXÈS.

O toi! dieu de la Perse, à qui seul je m'adresse,
Soleil! daigne éclairer mon cœur et mes desseins,
Et préserver ces lieux des malheurs que je crains!
Pardonne-moi du moins un honteux artifice
Dont mon cœur en secret déteste l'injustice.
Tu vois combien ce cœur, de remords agité,
Regrette de descendre à cette indignité.

Mais Artaxerce vient.... Ciel! dans mon trouble extrêm ,
Ne pourrai-je jouir un moment de moi-même?

SCENE VI.

ARTAXERCE, XERXÈS.

XERXÈS.

Ah mon fils! laissez-moi; pourquoi me cherchez-vous?

ARTAXERCE.

Dût sur ce fils tremblant tomber votre courroux,
Je ne puis résister à mon impatience.
Chaque pas, chaque instant aigrit ma défiance.
A d'injustes soupçons Xerxès abandonné
Se repentirait-il de m'avoir couronné?
A peine ses bontés m'élèvent à l'empire,
Que son cœur inquiet en gémit, en soupire.
Privez-moi pour jamais d'un rang si glorieux,
Et me rendez, seigneur, un bien plus précieux;
Rendez-moi ces bontés et cet amour de père
Qu'à tout autre bienfait Artaxerce préfère.
Mais quelle est mon erreur! Plût au ciel que mon roi
Ne fît que soupçonner mon respect et ma foi!
J'aurais bientôt calmé le souci qui m'accable.
Que je crains bien plutôt qu'Amestris trop aimable,
Avec une beauté qui l'égale à nos dieux,
N'ait peut-être trouvé grace devant vos yeux!
Car enfin, indigné de l'ardeur qui me presse,
Je vous ai vu frémir au nom de la princesse.
Seigneur, que ce silence irrite encor mes maux!

XERXÈS.

Sans vous inquiéter du nom de vos rivaux,
Ne vous suffit-il pas qu'à son devoir soumise
Amestris à vos vœux soit désormais acquise?
Elle ne dépend plus ni d'elle ni de moi:
Son sort est dans vos mains; je vous ai fait son roi.
Je vous crois cependant l'âme trop généreuse,
Pour vouloir abuser d'une loi rigoureuse.
Consultez Amestris; elle mérite bien
Que votre cœur soumis attende tout du sien.
Si je l'aimais du moins, j'en userais de même;
Et c'est ainsi qu'on doit disputer ce qu'on aime.
Voyez-la, j'y consens; c'est vous en dire assez.

ARTAXERCE.

Non, seigneur....

XERXÈS.

C'en est trop: allez, et me laissez.

(Artaxerce sort.)

Que je viens à regret d'alarmer sa tendresse!
Que pour un fils si cher ma pitié s'intéresse!
La princesse paraît.... Que de pleurs vont couler!
Qu'à son aspect mon cœur commence à se troubler!

SCENE VII.

XERXÈS, AMESTRIS.

XERXÈS.

Madame, quelqu'amour qui puisse vous séduire,
D'un secret sur ce point j'ai voulu vous instruire.

L'orgueilleux Darius, dépouillé de ses droits,
N'a plus rien à prétendre au rang de roi des rois.
Artaxerce aujourd'hui, paré de ce grand titre,
Du sort de l'univers est devenu l'arbitre.
Je vois à ce discours votre cœur s'émouvoir:
Mais d'un profond respect écoutez le devoir;
Et, de quelque douleur que vous soyiez atteinte,
J'interdis à vos feux le reproche et la plainte.
Surtout si Darius vous est cher aujourd'hui,
Cachez-lui des secrets qui ne sont pas pour lui.

AMESTRIS.

Ah seigneur! pardonnez au transport qui m'agite.
En vain à mon amour la plainte est interdite:
Après le coup affreux dont vous frappez mon cœur,
Rien ne peut plus ici contraindre ma douleur.
Qu'elle éclate à vos yeux cette douleur mortelle
A qui vous imposez une loi si cruelle.
Juste ciel! se peut-il qu'un fils victorieux,
Votre image, ou plutôt l'image de nos dieux,
Soit privé par vous seul de l'honneur de prétendre
A ces mêmes états qu'il sait si bien défendre?
Pardonnez; je sais bien qu'il ne m'est pas permis
De prononcer, seigneur, entre vous et vos fils:
Mais si jamais des dieux la majesté suprême,
Prenant soin sur un front de s'empreindre elle-même;
Si l'éclat des vertus, la gloire des hauts faits,
Le besoin de l'empire et les vœux des sujets;
En un mot, si jamais la valeur, la naissance,
Furent des droits, seigneur, pour la toute-puissance,

Qui mieux a mérité ce haut degré d'honneur,
Que celui qu'on en prive avec tant de rigueur?
Je vois de mes discours que votre cœur s'offense ;
Mais, seigneur, d'un héros j'entreprends la défense.
Il a tant fait pour vous, que Xerxès aujourd'hui
Ne doit pas s'offenser que je parle pour lui :
Heureuse si l'amour instruisait la nature
A le dédommager d'une cruelle injure!

XERXÈS.

D'un choix qui pour ce fils vous semble injurieux,
Madame, je ne dois rendre compte qu'aux dieux.
Quand je ne tiendrais pas de la grandeur suprême
Le droit de disposer du sacré diadême,
Ma volonté suffit pour établir des lois;
Et la terre en tremblant doit souscrire à mon choix.
Et sur quoi jugez-vous que le prince Artaxerce
Soit si peu digne encor de régner sur la Perse?
Darius, je l'avoue, a quelques faits de plus;
Mais son frère a mon cœur, et n'est pas sans vertus :
Il sait aimer du moins, et c'est vous qu'il adore.

AMESTRIS.

Dieux! qu'est-ce que j'entends?

XERXÈS.

Ce n'est pas tout encore;
A son auguste hymen il faut vous préparer,
Et je me suis chargé de vous le déclarer.

AMESTRIS.

Moi, seigneur?

XERXÈS.

Oui, madame : il vous a demandée ;
La loi veut qu'à ses feux vous soyiez accordée.
Vous savez ce qu'impose une si dure loi.

AMESTRIS.

Ainsi sans mon aveu l'on dispose de moi !
On dispense à son gré la grandeur souveraine !
La parole des rois n'est plus qu'une ombre vaine !
Frein par qui les tyrans sont même retenus,
Serments sacrés des rois, qu'êtes-vous devenus ?
Quoi ! seigneur, Artaxerce à mon hymen aspire,
Peu content de priver Darius de l'empire ;
Et c'est vous qui, pour prix de tant d'exploits fameux,
Accablez de ces coups un fils si généreux !
Mais, seigneur, c'est en vain qu'à vos ordres suprêmes
Vous joignez une loi qui commande aux rois mêmes :
Je n'ai pas oublié qu'au plus grand des héros
Vous promîtes ma main pour prix de ses travaux.
Vous reçûtes ma foi pour le don de la sienne :
La mort, la seule mort peut lui ravir la mienne.
Il n'est loi ni pouvoir que je craigne en ces lieux :
Les promesses des rois sont des décrets des dieux.
Ainsi, dans quelque rang qu'Artaxerce puisse être,
Darius de ma main sera toujours le maître.
Tout malheureux qu'il est, dépouillé, sans appui,
Jamais de tant d'amour je ne brûlai pour lui.
Hier sur ses vertus il fondait sa victoire :
Mais aujourd'hui, seigneur, il y va de ma gloire ;
Et plus vous ravissez d'états à ce vainqueur,

Plus l'amour indigné le couronne en mon cœur.
Eh! plût aux dieux, seigneur, lorsque tout l'abandonne,
Pouvoir lui tenir lieu de père et de couronne!

XERXÈS.

Que sert de vous flatter sur ce que j'ai promis,
Quand la loi me dégage envers vous et mon fils?
Ainsi, sans vous parer d'une vaine constance,
Méritez mes bontés par votre obéissance,
Et craignez qu'Amestris, avant la fin du jour,
Ne déteste peut-être et l'amant et l'amour.
Quel que soit Darius, madame, je souhaite
Qu'il puisse mériter une ardeur si parfaite.
Je ne sais cependant si ce héros fameux,
Pour qui vous témoignez des soins si généreux,
Est si digne en effet des transports de votre âme.
Eh! quel garant si sûr avez-vous de sa flâme?
Pour fixer un amant quels que soient vos attraits,
Peut-être qu'en ces lieux il est d'autres objets
Qui pourraient bien encor partager sa tendresse.
Je ne dis rien de plus, madame; je vous laisse,
Sûr de vous voir bientôt m'obéir sans regret.

SCENE VIII.

AMESTRIS.

Juste ciel! quel est donc ce terrible secret?
Quel orage nouveau contre moi se prépare?
Quelle horreur tout-à-coup de mon âme s'empare!
Je me sens accabler de trouble et de douleurs,
Et malgré ma fierté je sens couler mes pleurs.

Quoi ! ce héros, l'objet d'une flâme si belle,
Ce Darius si cher serait un infidelle !
Malheureuse Amestris, voilà donc ce retour
Pour qui de tant de vœux j'importunais l'amour !
Quoi ! tandis que pour lui ma folle ardeur éclate,
Une autre à ses attraits soumet son âme ingrate !
Lui que j'ai toujours cru si grand, si généreux,
Que l'amour me peignait au dessus de mes vœux,
Que j'égalais aux dieux dans mon âme insensée,
Trahit donc tant d'amour ! Ah mortelle pensée !
Mais que dis-je ? où mon cœur va-t-il s'abandonner ?
Et sur la foi de qui l'osé-je soupçonner ?
Sur la foi d'un cruel qui cherche à me surprendre ;
Qu'à des détours plus bas on vit cent fois descendre.
Darius me trahir ! Je ne le puis penser :
Le croire un seul moment, ce serait l'offenser.
Non, le ciel ne fit pas un cœur si magnanime,
Pour le laisser souiller de parjure et de crime.
Cependant Mérodate a paru dans ces lieux,
Sans nul empressement de s'offrir à mes yeux.
Tout parle du héros où mon cœur s'intéresse,
Mais rien ne m'entretient ici de sa tendresse.
D'où peut naître l'effroi dont je me sens saisir ?
Ah ! d'un mortel soupçon courons nous éclaircir ;
Mourir pour Darius si ma gloire l'ordonne,
Ou punir sans regret l'ingrat s'il m'abandonne ;
Et, quelqu'affreux tourment qu'il en coûte à mon cœur,
Mesurer ma vengeance au poids de ma douleur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

BARSINE, ARSACE, CLÉONE.

BARSINE.

Qu'un si rare bonheur, si j'osais vous en croire,
Aurait de quoi flatter mes desirs et ma gloire!
Mais je ne puis penser qu'une si vive ardeur
Puisse encor pour Barsine occuper ce grand cœur,
Ni que de tant d'exploits que l'univers admire,
Ma main soit le seul prix où Darius aspire.
Et de ce même hymen, si doux à mes souhaits,
Xerxès vient, dites-vous, d'ordonner les apprêts?
Arsace, à tant d'honneurs aurais-je osé prétendre?

ARSACE.

C'est par ordre du roi que je viens vous l'apprendre.
Lui-même en un moment vous en instruira mieux:
Ce prince va bientôt se montrer en ces lieux.

SCENE II.

BARSINE, CLÉONE.

BARSINE.

Qu'à cet espoir flatteur j'ai de peine à me rendre!

CLÉONE.

Madame, et qu'a-t-il donc qui doive vous surprendre?

A quels charmes plus grands un héros si fameux
Pouvait-il espérer d'offrir jamais ses vœux?

BARSINE.

Cléone, la beauté, quelqu'amour qu'elle inspire,
Ne fait pas sur les cœurs notre plus sûr empire;
Pour en fixer les vœux il est d'autres attraits,
Malgré tout son éclat, plus doux et plus parfaits:
C'est d'un amour constant la vertu qui décide,
Et non la beauté seule avec un cœur perfide.
Et tu veux que le mien, méprisé sur l'écueil
Où l'a précipité son téméraire orgueil,
Puisse croire un moment que Darius m'adore!
Il faudrait que son cœur pût m'estimer encore,
Que le mien plus fidèle eût fait tout son bonheur
De l'honneur d'asservir cet illustre vainqueur.
Mais le frivole éclat qui sort du diadême
M'a fait porter mes vœux jusqu'à Xerxès lui-même:
Sur quelques soins légers qu'il faisait éclater,
Mon cœur d'un vain espoir crut pouvoir se flatter.
En vain à ce desir qui séduisait mon âme,
Darius opposait ses vertus et sa flâme:
Tout aimable qu'il est, dans l'ardeur de régner,
Ma folle ambition me le fit dédaigner.
Juge, après cet aveu, si son retour m'accable;
Et plus il fait pour moi, plus je deviens coupable.
Prince trop généreux, quel malheur te poursuit!
Lorsque je puis t'aimer, d'un vain espoir séduit,
A de vaines grandeurs mon cœur te sacrifie;
Quand je t'aime en effet, tout veut que je te fuie.

Mais si je puis jamais disposer de ta foi....
J'entends du bruit. On vient. Juste ciel! c'est le roi.

SCENE III.

XERXÈS, BARSINE, TISSAPHERNE, CLÉONE.

XERXÈS.

Madame, en ce moment Arsace a dû vous dire
Quel est l'heureux hymen où Darius aspire.
Mon cœur en fit longtemps ses desirs les plus doux;
Mais les ans m'ont ravi le bonheur d'être à vous.
Plus digne de jouir d'un si rare avantage,
Souffrez que Darius répare cet outrage,
Et que par votre main Xerxès puisse aujourd'hui
Du prix de ses exploits s'acquitter envers lui.
Dans les murs de Memphis où vous irez l'attendre,
Par mon ordre bientôt Darius doit se rendre.
Allez. Puisse le ciel, au gré de mes souhaits,
Vous y faire un bonheur digne de vos attraits!
Daignez-en quelquefois employer la puissance
Pour retenir mon fils dans mon obéissance:
Fixez de ses desirs le cours ambitieux;
Et s'il osait jamais.... Que vois-je, justes dieux!

SCENE IV.

XERXÈS, DARIUS, BARSINE, TISSAPHERNE, CLÉONE.

DARIUS.

Enfin, libre des soins que m'imposait la guerre,
Je puis à vos genoux, monarque de la terre,
Faire éclater d'un fils la joie et le respect.
Qu'il m'est doux....

XERXÈS.

Porte ailleurs ton hommage suspect;
Et, loin de me vanter le respect qui te guide,
A ma juste fureur dérobe-toi, perfide.
Eh! comment oses-tu te montrer à mes yeux?
Quel ordre de ma part te rappelle en ces lieux?

DARIUS.

Et depuis quand, seigneur, indigne d'y paraître....

XERXÈS.

Depuis qu'à mes regards tu n'offres plus qu'un traître
Que mes ordres sacrés ne peuvent retenir,
Et que tout mon courroux ne peut assez punir.
Mais, malgré tes complots et malgré ton audace,
Avant qu'ici du jour la lumière s'efface,
Malgré les soins de ceux qui m'ont osé trahir,
Je te forcerai bien, perfide, à m'obéir.

SCENE V.

DARIUS, BARSINE, CLÉONE.

DARIUS.

Quels discours ! quels transports ! et que viens-je d'entendre !
O ciel ! à cet accueil aurais-je dû m'attendre ?
Et depuis quand, chargé de noms injurieux,
Darius n'est-il plus qu'un objet odieux,
Madame ; et quel est donc ce funeste mystère ?
Déplorable jouet des caprices d'un père,
Oserais-je un moment, à l'objet de ses vœux,
Confier la douleur d'un prince malheureux ?
Quel que soit mon destin, vous pouvez me l'apprendre.
Je ne veux que savoir ; je ne crains point d'entendre.
Vous vous taisez ? O ciel ! à l'exemple du roi,
Tous les cœurs aujourd'hui sont-ils glacés pour moi ?
Hé quoi ! Barsine aussi contre moi se déclare !

BARSINE.

Non ; je sais mieux le prix d'une vertu si rare.
Croyez, si je régnais sur le cœur de Xerxès,
Que son amour pour vous irait jusqu'à l'excès ;
Que du moins, à mes yeux, d'un odieux caprice
Vous n'auriez pas, seigneur, éprouvé l'injustice ;
Et qu'enfin, si son cœur se réglait sur le mien,
Darius même aux dieux pourrait n'envier rien.
Interdite et confuse encor plus que vous-même,
Je ne puis revenir de ma surprise extrême.
Tout confond à tel point mon esprit éperdu,

Que je ne sais, seigneur, si j'ai bien entendu.
Car enfin, ce Xerxès si fier et si terrible,
Jamais à nos desirs n'a paru si sensible.
Hélas! si vous saviez de quel espoir flatteur
En ce même moment il remplissait mon cœur!
De la part d'un héros chéri de la victoire,
Aimable, généreux et tout brillant de gloire,
Il venait m'assurer d'une constante foi.
Ah! qu'un retour si tendre aurait d'attraits pour moi,
Si ce même héros, sensible à mes alarmes,
Touché de mes remords, attendri par mes larmes;
Si Darius enfin, l'objet de tant d'ardeur,
De mes premiers dédains oubliant la rigueur,
Daignait en ce moment me confirmer lui-même,
Qu'on ne m'abuse point quand on me dit qu'il m'aime!
Mon cœur, toujours tremblant sur un espoir si doux,
Ne veut tenir, seigneur, cet aveu que de vous.
Quoi! vous baissez les yeux! Dieux! quel affreux silence!
Qu'ai-je dit? où m'emporte une vaine espérance?

DARIUS.

Quelle fureur nouvelle, agitant tous les cœurs,
A donc pu les remplir de si tristes erreurs?
Ai-je bien entendu, Barsine? est-ce vous-même
Qui méprisez pour moi l'éclat du diadême?
Vous, qui de tant d'amour dédaignant les transports....

BARSINE.

Ah! ne redoublez point ma honte et mes remords.
Cessez de rappeler des injures passées
Que mes larmes, seigneur, n'ont que trop effacées.

Mais vous qui m'accablez d'un reproche odieux,
Sans daigner seulement tourner sur moi les yeux,
Parlez : méritez-vous mon amour ou ma haine?
Le roi m'abuse-t-il d'une espérance vaine?
Comme il me l'a promis, serez-vous mon époux?
Dois-je enfin vous aimer, ou me venger de vous?

DARIUS.

Grands dieux! ce que j'ai vu, ce que je viens d'entendre
Pouvait-il se prévoir, et peut-il se comprendre?
Chaque mot, chaque instant redouble mon effroi.
Ah! quel aveu, madame, exigez-vous de moi?
Peu digne de vos feux et de votre vengeance,
Pourquoi me forcez-vous à vous faire une offense?
Mais je fus trop longtemps soumis à vos attraits,
Pour vouloir vous tromper par d'indignes secrets:
Darius, ennemi d'une injuste contrainte,
Ne sait point en esclave appuyer une feinte.
Contre un fils malheureux Xerxès peut éclater;
Mais, si de notre hymen il a pu vous flatter,
Madame, il vous a fait une mortelle injure.
Il ne peut nous unir sans devenir parjure:
Lui-même, à mon départ, confident d'autres feux,
Des serments les plus saints a scellé tous mes vœux.
Enfin, c'est Amestris pour qui mon cœur soupire,
Qui daigna m'accepter sortant de votre empire....
Je la vois; quel bonheur la présente à mes yeux!

BARSINE.

Ah! c'en est trop, cruel : je te laisse en ces lieux
Signaler de tes soins l'inconstance fatale.

Cependant tremble, ingrat; je connais ma rivale.

SCENE VI.

DARIUS, AMESTRIS, PHÉNICE.

DARIUS.

Quoi ! madame, c'est vous ! et le ciel irrité
Me laisse encor jouir de ma félicité !
Que mon cœur est touché ! Qu'une si chère vue
Calme le désespoir de mon âme éperdue !
Malgré tous mes malheurs.... Mais qu'est-ce que je voi?

AMESTRIS.

On disait qu'en ces lieux je trouverais le roi :
Le dessein de l'y voir est le seul qui me guide,
Et non l'indigne soin d'y chercher un perfide.

DARIUS.

Moi perfide ! qui moi? Dieux ! qu'est-ce que j'entends?

AMESTRIS.

Cesse de feindre, ingrat; tes vœux seront contents.
Mais n'attends pas ici que j'éclate en injures;
Je laisse aux dieux le soin de punir les parjures.
Va, cours où te rappelle un plus doux entretien,
Et songe pour jamais à renoncer au mien.

SCENE VII.

DARIUS.

O mort ! des malheureux triste et chère espérance,
J'implore désormais ta funeste assistance.

J'éprouve en ces moments, si douloureux pour moi,
Des tourments plus cruels et plus affreux que toi.
Dieux, qui semblez vous faire une loi rigoureuse
De rendre la vertu pesante et malheureuse;
Qui la foudre à la main l'effrayez parmi nous,
Pour ne nous rien laisser qui nous égale à vous,
Contentez-vous d'avoir presque ébranlé la mienne;
Souffrez qu'un saint respect dans mon cœur la retienne;
Que je puisse du moins, malgré tout mon courroux,
D'un reste de vertu vous rendre encor jaloux.

SCENE VIII.

DARIUS, ARTAXERCE.

ARTAXERCE.

Enfin le ciel, sensible aux souhaits d'Artaxerce,
Nous ramène un héros adoré de la Perse,
Le plus grand des mortels et le plus généreux.

DARIUS.

Mais de tous les mortels, ciel! le plus malheureux.
O mon cher Artaxerce! est-ce vous que j'embrasse?
Venez-vous partager mes maux et ma disgrace?
Si vous saviez quel prix on gardait à ma foi!

ARTAXERCE.

De vos regrets, seigneur, confident malgré moi,
J'en ai le cœur frappé des plus rudes atteintes.
Que je crains d'avoir part à de si justes plaintes!

DARIUS.

Vous, mon frère? Eh pourquoi vous confondrais-je, hélas!

Avec tant de vertus, parmi des cœurs ingrats?
J'éprouverai longtemps une injuste colère,
Avant que je me plaigne un moment de mon frère;
Trop heureux que le sort m'ait laissé la douceur
De pouvoir dans son sein déposer ma douleur!
Quelque amour que pour vous fasse éclater mon père,
Il ne m'en rendra pas notre amitié moins chère.
Si je jouis jamais du pouvoir souverain,
Vous verrez si mon cœur vous la jurait en vain.

ARTAXERCE.

Ah seigneur! je vois bien que Darius ignore
Toute l'horreur des maux qui l'attendent encore.
Je me reprocherais de laisser son grand cœur
Plus longtemps le jouet d'une funeste erreur.
C'est trop de vos bontés vous-même être victime;
Il faut vous découvrir la main qui vous opprime.
Et quelle main, grands dieux! mais qui, sans le vouloir,
De toutes vos vertus vous a ravi l'espoir.
Coupable seulement par mon obéissance,
Ne me soupçonnez pas d'avoir part à l'offense;
Croyez que malgré moi l'on vous prive d'un rang
Où vous plaçaient mes vœux encor plus que le sang;
Croyez qu'en me parant de la grandeur suprême,
Xerxès n'a sur son choix consulté que lui-même;
Et qu'enfin je ne veux souscrire aux dons du roi,
Qu'autant que vous voudrez en jouir avec moi.

DARIUS.

Content par ma valeur d'en être jugé digne,
Je renonce sans peine à cet honneur insigne;

Et, si je suis touché de quelque déplaisir,
C'est de voir que mon frère ait osé s'en saisir,
Souffrir que l'on me fît une mortelle injure.
Et vous ne voulez pas que mon cœur en murmure?
Malheureux que je suis! faut-il en même jour
Voir s'armer contre moi la nature et l'amour;
Et me voir, par des mains qui me furent si chères,
Arracher sans honneur du trône de mes pères?
O sort! pour m'accabler te reste-t-il des traits?

ARTAXERCE.

Ah! daignez par pitié m'épargner ces regrets.

DARIUS.

Eh! pourquoi voulez-vous que je m'en prive encore,
Lorsque tout me trahit, quand on me déshonore;
Lorsqu'au lieu des bienfaits que j'avais mérités,
Je me vois accabler de mille indignités;
Lorsqu'un père cruel ose avec perfidie,
Sous des prétextes vains, m'éloigner de l'Asie;
Troubler des nations qui ne l'offensaient pas,
Bien moins dans le dessein d'agrandir ses états;
Que pour me dépouiller avec plus d'assurance
D'un sceptre dont mon bras est l'unique défense:
D'autant plus irrité, qu'à tout autre que vous
J'aurais déja ravi l'espoir d'un bien si doux;
Mais d'autant plus contraint dans ma fureur extrême,
Que je ne puis frapper sans me percer moi-même?
Je ne m'étonne plus de voir de toutes parts
Mes amis éviter jusques à mes regards;
Une amante en courroux me traiter d'infidelle:

Un prince sans états n'était plus digne d'elle.
Pour vous, je l'avoûrai, que parmi mes ingrats,
Après ce que je sens, je ne vous comptais pas.
Cruel ! en dépouillant mon front du diadême,
Il ne vous reste plus qu'à m'ôter ce que j'aime.
Libre de l'obtenir d'une superbe loi,
Que ne m'arrachez-vous et son cœur et sa foi ?

ARTAXERCE.

Eh ! comment voulez-vous que je vous la ravisse ?
Voyez de vos soupçons jusqu'où va l'injustice !
Je vous l'ai déja dit : croyez que malgré moi
Je souscris aux bontés dont m'honore le roi,
Que par mon malheur seul je vous ravis l'empire.
Ah seigneur ! ce n'est pas au trône que j'aspire,
Mais ce n'est pas non plus à l'objet de vos vœux :
Je sais trop respecter vos desirs et vos feux.
Je sais que votre cœur soupire pour Barsine,
Qu'avec l'Egypte encor le roi vous la destine.
Ce n'est pas que l'objet dont mon cœur est charmé
Mérite moins, seigneur, la gloire d'être aimé.
Ce jour doit éclairer notre auguste hyménée :
Daignez ne point troubler cette heureuse journée.
Sans offenser l'ardeur dont vous êtes épris,
Je crois, seigneur, pouvoir vous nommer Amestris.

DARIUS.

Dieux cruels, jouissez du transport qui m'anime !
C'en est fait, je sens bien que j'ai besoin d'un crime.
Perfide, plus que tous contre moi conjuré,
Je puis donc désormais vous haïr à mon gré !

O ciel ! lorsque je crois, dans mon malheur extrême,
Pouvoir du moins compter sur un frère que j'aime,
Je viens, en imprudent, confier ma douleur
Au fatal ennemi qui me perce le cœur !

ARTAXERCE.

Ah ! c'est trop m'alarmer : expliquez-vous, de grace.
D'un si dur entretien mon amitié se lasse.
Ou calmez les transports d'un injuste courroux,
Ou, si vous vous plaignez, du moins expliquez-vous.

DARIUS.

Avec ce fer, qui fait le destin de la Perse,
Je suis prêt, s'il le veut, d'éclaircir Artaxerce.
S'il est, autant que moi, blessé de vains discours,
Voilà le sûr moyen d'en terminer le cours :
De l'amour outragé c'est l'interprète unique.
Entre rivaux du moins c'est ainsi qu'on s'explique.
Tant que vous oserez vous déclarer le mien,
N'attendez pas de moi de plus doux entretien.

ARTAXERCE.

Vous mon rival? ô ciel !

DARIUS.

Mais un rival à craindre.

ARTAXERCE.

Hélas ! que je vous plains !

DARIUS.

Je ne suis point à plaindre.
Plaindre un amant trahi, c'est s'avouer heureux.
La pitié d'un rival n'est pas ce que je veux ;
Ainsi que mon amour, ma fierté la dédaigne.

Qui ne veut que haïr, ne veut pas qu'on le plaigne.
Ce serait sans danger faire des malheureux,
Dès qu'il leur suffirait qu'on s'attendrît pour eux.
Pour moi, qui vois le but d'une pitié si vaine,
Je ne veux plus de vous que fureur et que haine.
L'amour, qui vous attache à l'objet de mes vœux,
Du sang qui nous unit a rompu tous les nœuds.
Dans l'état où je suis, opprimé par un père,
Méprisé d'une amante, et trahi par un frère,
Plus de leur amitié les soins me furent doux,
Et plus leur perfidie excite mon courroux.

ARTAXERCE.

Je pardonne aux malheurs dont le sort vous accable
Un transport que l'amour rend encor moins coupable;
Et plus vous m'outragez, plus je sens ma pitié
D'un oubli généreux flatter mon amitié.
Qu'à mon exemple ici Darius se souvienne
Qu'Artaxerce n'est pas indigne de la sienne;
Mais, s'il veut l'oublier, en s'adressant à moi,
Qu'il apprenne du moins qu'il s'adresse à son roi.

DARIUS.

Vous, ingrat, vous mon roi! Quelle audace est la vôtre!
Songez....

SCENE IX.

DARIUS, ARTAXERCE, ARTABAN, TISSAPHERNE.

ARTABAN.

Seigneurs, Xerxès vous mande l'un et l'autre.

ARTAXERCE.

Adieu, prince; bientôt nous verrons, à ses yeux....

DARIUS.

Qui de nous méritait de régner en ces lieux.

(à Artaban.) (Artaxerce sort.)

Pour vous, qui désormais soigneux de me déplaire,
N'offrez à mes regards qu'un sujet téméraire;
Qui dans un faible cœur, par vos conseils séduit,
M'avez de mes exploits enlevé tout le fruit;
Enfin qui, n'écoutant qu'un orgueil qui me brave,
De roi que j'étais né n'avez fait qu'un esclave:
Si les dieux et les lois ne vous retiennent pas,
Indigne favori, craignez du moins mon bras.

SCENE X.

ARTABAN, TISSAPHERNE.

ARTABAN.

D'une vaine fureur je crains peu la menace:
Va, je saurai bientôt réprimer ton audace.

TISSAPHERNE.

Ah seigneur! que pour vous aujourd'hui j'ai tremblé!
Du courroux de Xerxès je suis encor troublé.

ARTABAN.

Peux-tu craindre pour moi la colère d'un maître
Tremblant d'avoir parlé dès qu'il me voit paraître?
Je n'ai pas dit un mot, que d'un si vain transport
J'ai fait sur son fils seul retomber tout l'effort.
Du chemin qu'il tenait instruit par Mérodate,

Je me suis à sa vue écarté de l'Euphrate :
Résolu d'attirer ce prince dans ces lieux,
J'ai fait croire à Xerxès que cet ambitieux
Avec tant de secret n'avait caché sa route,
Qu'avec quelque dessein de le trahir sans doute.
Rien n'est moins apparent ; cependant sans raison
Il a d'un vain rapport saisi tout le poison.
Darius est perdu, si pour sauver sa vie
Il n'arme en sa faveur la moitié de l'Asie.
J'achèverai bientôt d'ébranler la vertu
D'un cœur de ses malheurs plus aigri qu'abattu.
Tu vois comme il me hait ; mais, malgré sa colère,
Je prétends dès ce jour le voir contre son père
Revenir de lui-même implorer mon secours,
A ceux qu'il outrageait avoir enfin recours.
Artaxerce le craint, son père le déteste ;
C'est où je les voulais : je me charge du reste.
Viens, Tissapherne, viens ; le moment est venu.
Laissons agir un cœur qui n'est plus retenu :
Courons où nous entraîne un espoir magnanime.
Viens, je réponds de tout : il ne faut plus qu'un crime.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

AMESTRIS, PHÉNICE.

AMESTRIS.

Non, je veux voir Xerxès; tu m'arrêtes en vain :
Rien ne peut plus troubler un si juste dessein.

PHÉNICE.

Et quel soin si pressant à le voir vous invite?

AMESTRIS.

Le soin de contenter le transport qui m'agite,
De me venger du moins, Phénice, avec éclat,
D'un amant odieux, d'un traître, d'un ingrat.

PHÉNICE.

Sur quelques vains apprêts, madame, osez-vous croire
Qu'un cœur qui fut toujours si sensible à la gloire,
Après tant de serments, ait pu sacrifier....

AMESTRIS.

Vois son empressement à se justifier.
Le perfide, enchanté d'une flâme nouvelle,
Pense-t-il seulement à ma douleur mortelle?
Sait-il qu'il est ailleurs des cœurs infortunés,
Aux plus affreux tourments par lui seul condamnés?
Hélas! tandis qu'ici ma douleur se signale,
Peut-être que l'ingrat, aux pieds de ma rivale,

Aux dépens de ma gloire accréditant sa foi,
Rougit d'être accusé d'avoir brûlé pour moi.
Pour mieux persuader, peut-être qu'à Barsine
Il offre en ce moment la main qui m'assassine.
Si son cœur à ce soin n'était abandonné,
Ne suffirait-il pas qu'il en fût soupçonné,
Pour venir à mes pieds dissiper mes alarmes,
Et m'offrir cette main pour essuyer mes larmes?
Qu'un soin bien différent le soustrait à mes yeux!
Le perfide, occupé d'un amour odieux,
Ne songe qu'aux apprêts d'un funeste hyménée,
Qui peut-être sera ma dernière journée.
Que dis-je? où ma douleur me va-t-elle engager?
Artaxerce paraît; songeons à nous venger.
Puisqu'avec lui les lois ordonnent que je règne,
Offrons-lui cette main qu'un parjure dédaigne:
Profitons du moment; peut-être que demain,
Malgré tout mon courroux, je le voudrais en vain.

SCENE II.

ARTAXERCE, AMESTRIS, PHÉNICE.

ARTAXERCE.

Le rival d'un héros si digne de vous plaire,
Un prince que séduit un amour téméraire,
Qui vient, sans votre aveu, de le faire éclater
Malgré le peu d'espoir dont il doit se flatter,
Sans crainte d'offenser les charmes qu'il adore
Peut-il à vos regards se présenter encore,

Madame? Pardonnez : non, je n'ignore pas
Tout le devoir d'un cœur épris de vos appas ;
Mais aurais-je voulu, sans vous offrir l'empire,
Apprendre à l'univers que pour vous je soupire?
N'osant vous faire entendre une timide voix,
J'ai fait parler pour moi l'autorité des lois.
Non que, fier du haut rang dont on me favorise,
A contraindre vos vœux mon amour s'autorise :
Je ne voulais régner que pour me faire honneur
D'en être plus soumis au choix de votre cœur ;
D'autant plus résolu de ne le pas contraindre,
Que mon amour tremblant semble avoir tout à craindre ;
Que je vous vois déja détourner, malgré vous,
Des yeux accoutumés à des objets plus doux ;
Qu'enfin je ne vois rien qui ne me désespère.
Que de maux, sans compter les vertus de mon frère!

AMESTRIS.

Seigneur, il me fut cher ; je ne veux point nier
Un feu que tant de gloire a dû justifier.
Tant que l'ingrat n'a point trahi sa renommée,
J'ai fait tout mon bonheur, seigneur, d'en être aimée ;
Je le ferais encor, si lui-même aujourd'hui
N'avait forcé ma gloire à se venger de lui.
Arrachez-moi, seigneur, à ce penchant funeste ;
J'y consens : vos vertus vous répondent du reste.
Vous ne me verrez point opposer à vos feux
Le triste souvenir d'un amour malheureux ;
Nul retour vers l'ingrat ne vous sera contraire.
Moi-même j'instruirai votre amour à me plaire :

Donnez-vous tout entier à ce généreux soin.
Rendons de notre hymen un parjure témoin.
Vous pouvez assurer de mon obéissance
Un roi dont aujourd'hui j'ai bravé la puissance.
Allez tout préparer ; je vous donne ma foi
De ne pas résister un moment à la loi.

ARTAXERCE.

Non, je ne reçois point ce serment téméraire.
En vain vous me flattez du bonheur de vous plaire,
En vain votre dépit me nomme votre époux,
Lorsque l'amour, d'un autre a fait le choix pour vous.
Je vous aime, Amestris ; et jamais dans une âme
La vertu ne fit naître une plus belle flâme :
J'aurais de tout mon sang acheté la douceur
De pouvoir un moment régner sur votre cœur ;
Mais, quoique en obtenant le seul bien où j'aspire
Mon bonheur, quel qu'il soit, dût ici me suffire,
J'estime trop ce cœur pour vouloir aujourd'hui
Obtenir notre hymen d'un autre que de lui.
Dût le funeste soin d'éclaircir ma princesse
Rallumer dans son cœur sa première tendresse ;
Dussé-je enfin la perdre, et voir évanouir
Ce bonheur si charmant dont je pouvais jouir,
Je ne puis sans remords abandonner mon frère
Aux coupables transports d'une injuste colère.
S'il y va de mes feux à le sacrifier,
Il y va de ma gloire à le justifier....
Je vous ai vu traiter Darius d'infidelle :
Je conçois d'où vous vient une erreur si cruelle ;

Mais, si vous aviez vu ses transports comme moi,
Vous ne soupçonneriez ni son cœur ni sa foi.
Adieu, madame, adieu : quelque soin qui le guide,
Darius n'est ingrat, parjure ni perfide.
Croyez-en un rival charmé de vos appas :
Il me haïrait moins s'il ne vous aimait pas.

SCENE III.

AMESTRIS, PHÉNICE.

AMESTRIS.

Je demeure interdite, et mon âme abattue
Succombe au coup mortel dont ce discours me tue.
Quoi! Darius m'aimait, et par un sort fatal
Il faut que je l'apprenne encor de son rival,
D'un rival qui le plaint et qui le justifie,
Tandis qu'à de faux bruits mon cœur le sacrifie!
Ai-je bien pu revoir ce prince si chéri,
Sans que de ses malheurs mon cœur fût attendri,
D'un mensonge odieux sans percer le nuage?
Le crime et la vertu n'ont-ils donc qu'un langage?
Et des cœurs par l'amour unis si tendrement
Se doivent-ils, hélas! méconnaître un moment?
A sa vertu du moins j'aurais dû reconnaître
Le mortel le plus grand que le ciel ait fait naître.
Et cependant, pour prix de sa fidélité,
Je l'outrage moi-même avec indignité!
Je me joins au cruel dont la fureur l'opprime!
Je pare de mes mains l'autel et la victime!

J'achève d'accabler, au mépris de ma foi,
Un cœur qui n'espérait peut-être plus qu'en moi!
Ah! j'en mourrai, Phénice; et ma douleur extrême....
On ouvre. Quel objet! c'est Darius lui-même.
Fuyons, dérobons-nous de ces funestes lieux:
Je ne mérite plus de paraître à ses yeux.

SCENE IV.

DARIUS, AMESTRIS, PHÉNICE.

DARIUS.

Demeurez, Amestris, et d'une âme adoucie
Contemplez les horreurs dont mon âme est saisie.
Non que ce triste objet de votre inimitié
Ose encore implorer un reste de pitié.
Ce n'était pas assez qu'on m'eût ravi l'empire:
On me ravit encor le seul bien où j'aspire.
J'ai beau porter partout mes funestes regards;
Je ne vois qu'ennemis, qu'horreurs de toutes parts.
Je ne veux point ici justifier ma flâme;
Je sais par quels détours on a surpris votre âme:
J'aimerais mieux mourir encor plus malheureux,
Que de vous accabler d'un repentir affreux.
Pourvu que, dans l'éclat de la grandeur suprême,
Vous ne méprisiez plus un prince qui vous aime;
Qui, né pour commander un jour à l'univers,
S'honorait cependant de vivre dans vos fers;
J'irai, sans murmurer de mon sort déplorable,
Terminer loin de vous les jours d'un misérable.

Adieu, chère Amestris. Quoi ! vous versez des pleurs?
Qu'une pitié si tendre adoucit mes malheurs!

AMESTRIS.

Ah prince infortuné ! le destin qui t'accable,
De tes persécuteurs n'est pas le plus coupable.
Pour prix de tant de soins, pour prix de tant d'ardeur,
C'est donc ton Amestris qui te perce le cœur !
Qu'ai-je fait, malheureuse ? et par quel artifice
A-t-on de tant d'horreurs rendu mon cœur complice ;
Ce cœur, à tes desirs si charmé de s'offrir,
A tes moindres discours si prêt à s'attendrir ;
Ce cœur, qui, tout ingrat qu'il eût lieu de te croire,
Te gardait cependant la plus tendre mémoire ?
Mais, hélas ! aujourd'hui plus coupable à tes yeux
Qu'un ministre insolent, un roi faible, et les dieux,
C'est en vain que ton cœur absout le mien du crime.
Avec mon repentir ma fierté se ranime.
Ce n'est plus par des pleurs et par de vains transports
Que je puis contenter mon cœur et mes remords :
Viens me voir toute en proie à ma juste colère,
Braver la cruauté de ton barbare père,
Te jurer à ses yeux les transports les plus doux,
Malgré tout son pouvoir t'accepter pour époux,
T'offrir de mon amour les plus précieux gages,
Ou du moins par ma mort expier mes outrages.

DARIUS.

Arrêtez, ma princesse. Ah ! c'en est trop pour moi.
Je ne crains plus le sort, mon frère, ni le roi ;
Laissez-moi seul ici conjurer la tempête.

Je vais à mon rival disputer sa conquête :
Ce cœur qui m'est rendu décide de son sort :
Son hymen désormais est moins sûr que sa mort.

AMESTRIS.

Garde-toi sur ses jours d'aller rien entreprendre :
Souffre, sans t'alarmer, que j'ose le défendre.
Si les rivaux étaient tous aussi généreux,
On ne verrait pas tant de criminels entr'eux.
C'est lui qui, dans l'aveu qu'il m'a fait de sa flâme,
Sur de cruels soupçons vient d'éclaircir mon âme ;
Qui, sensible à tes maux, bien loin d'en abuser,
A l'offre de ma main vient de se refuser.
Je crains trop les transports où ton amour te livre.
Partons, si tu le veux ; je suis prête à te suivre :
Fuyons loin de Xerxès ; mais en quittant ces lieux
Sortons-en, s'il se peut, encor plus vertueux.
Laissons à l'univers plaindre des misérables
Qu'il abandonnerait s'il les croyait coupables.
J'aime mieux que Xerxès plaigne un jour nos malheurs,
Que de voir ses états en proie à nos fureurs.
Les dieux protégeront des amours légitimes,
Qui ne seront souillés ni d'horreurs, ni de crimes.
Contente, pour tout bien, de l'honneur d'être à toi,
Je ne demande plus que ton cœur et ta foi.
Xerxès vient : garde-toi d'un seul mot qui l'offense,
D'armer contre tes jours une juste vengeance ;
Il sera moins aigri d'entendre ici ma voix.
Feignons....

SCENE V.

XERXÈS, DARIUS, AMESTRIS, ARTABAN, TISSAPHERNE, PHÉNICE.

XERXÈS.

C'est donc ainsi que respectant mes lois
Vous osez d'Amestris chercher ici la vue?

AMESTRIS.

Depuis quand à ses feux est-elle défendue?
Ah seigneur! se peut-il que ce fils malheureux
Vous éprouve toujours si contraire à ses vœux?
Ne peut-il d'un adieu soulager sa misère?
Et ses moindres regrets offensent-ils son père?
Ne craignez point que prêt à vous désobéir
Il apprenne avec moi, seigneur, à vous trahir:
D'un héros si soumis vous n'avez rien à craindre,
Et vous ne l'entendrez vous braver ni se plaindre.
De vos cruels détours moi seule je gémis;
Mais mes larmes n'ont point corrompu votre fils.
De la foi des serments l'autorité blessée,
Des droits les plus sacrés la justice offensée,
De vos détours enfin l'exemple dangereux,
N'ébranlera jamais un cœur si généreux.

XERXÈS.

Pour son propre intérêt je veux bien vous en croire;
Je n'en soupçonne rien de honteux à sa gloire.
Qu'il parte cependant, et que la fin du jour
Le trouve, s'il se peut, déja loin de ma cour.
Vous, suivez-moi, madame, où vous attend son frère.

AMESTRIS.

Où, seigneur?

XERXÈS.

Aux autels.

AMESTRIS.

C'est en vain qu'il l'espère:
Un autre hymen plus doux m'engage sous ses lois.
Regardez ce héros, et jugez de mon choix.
Adieu, cher Darius; je mourrai ton épouse:
Crois-en de ses serments une amante jalouse;
Ou j'apprendrai du moins aux malheureux amants
Le moyen de braver la fureur des tyrans.

SCENE VI.

XERXÈS, DARIUS, ARTABAN, TISSAPHERNE.

XERXÈS.

Où suis-je? De quel nom l'orgueilleuse m'outrage!
Quoi! dans ces mêmes lieux où tout me rend hommage,
Où je tiens dans mes mains le sort de tant de rois,
On m'ose faire entendre une insolente voix!

DARIUS.

Seigneur, qu'attendiez-vous d'une amante irritée,
De ses premiers transports encor toute agitée?
Vous étiez-vous flatté de désunir deux cœurs
Qu'à s'aimer encor plus invitent leurs malheurs?
Du moins, pour m'accabler avec quelque justice,
Nommez-moi des forfaits dignes de mon supplice.

Si je suis criminel, et que n'immolez-vous
Ce fils infortuné qui se livre à vos coups?
Oui, seigneur, (car enfin il n'est plus temps de feindre:
Mon cœur au désespoir ne peut plus se contraindre)
Avant que de m'ôter l'objet de mon amour,
Il faudra me priver de la clarté du jour.
Tant que d'un seul soupir j'aurai part à la vie,
Amestris à mes vœux ne peut être ravie;
Je la disputerai de ce reste de sang
Que mes derniers exploits ont laissé dans mon flanc:
A moins que votre bras, plus cruel que la guerre,
De ce malheureux sang n'arrose ici la terre;
De ce sang toujours prêt à couler pour son roi,
Tant de fois hasardé pour lui prouver ma foi.
Eh! qui de vos sujets, plus soumis, plus fidèle,
Jamais par plus de soins sut signaler son zèle?
Et qu'a donc fait, seigneur, ce rival si chéri,
Loin du bruit de la guerre et des tentes nourri,
Peut-être sans vertus que l'honneur de vous plaire,
Pour être de mes droits l'heureux dépositaire?
Pour faire à vos soldats approuver votre choix,
Qu'il nomme les états conquis par ses exploits;
Qu'il montre sur son sein ces nobles cicatrices,
Titres que pour régner m'ont acquis mes services.
Droits du sang, zèle, exploits, seigneur, j'ai tout pour moi;
Et cependant c'est lui que vous faites mon roi!

XERXÈS.

Si vous eussiez moins fait, vous le seriez peut-être;
Mais je n'ai pas voulu m'associer un maître.

Darius, pour régner comptant pour rien ma voix,
A cru qu'il suffisait que mon peuple en fît choix.
On ne vous voit jamais traverser Babylone,
Qu'aussitôt à grands flots il ne vous environne:
Vous semblez ne courir à de nouveaux exploits,
Que pour venir après nous imposer des lois.
Artaxerce d'ailleurs est issu d'une mère
Qu'un tendre souvenir me rendra toujours chère:
La vôtre, de concert avec mes ennemis,
De mon sceptre, en naissant, déshérita son fils.
Non que de mon courroux la constance inhumaine
Vous ait fait après elle hériter de ma haine:
Je veux bien avouer qu'après tant de hauts faits,
Vous ne méritiez pas le sort que je vous fais.
Prince, quoi qu'il en soit, je veux qu'on m'obéisse:
J'exige encor de vous ce second sacrifice;
Partez.

DARIUS.

Qui? moi, seigneur?

XERXÈS.

Oui, vous, audacieux.
Avant que le soleil disparaisse à nos yeux,
Si vous n'êtes parti, c'est fait de votre vie.
Artaban, c'est à toi que ton roi le confie:
De son sort désormais je te laisse le soin.

DARIUS.

Roi cruel, père injuste, il n'en est pas besoin;
Mon sort est dans mes mains.

(Il porte la main sur son épée.)

SCENE VII.

DARIUS, ARTABAN, TISSAPHERNE.

ARTABAN.

Que prétendez-vous faire ?
Gardez-vous d'écouter un transport téméraire :
Le roi n'est pas encore éloigné de ces lieux.

DARIUS.

Porte ailleurs tes conseils et tes soins odieux ;
Remplis, sans discourir, les ordres de mon père,
Si tu ne veux toi-même éprouver ma colère.

ARTABAN.

Seigneur, écoutez-moi le cœur moins prévenu :
Je vois bien que le mien ne vous est pas connu.
De vos cruels soupçons l'injuste défiance,
Vos mépris pour Barsine et pour mon alliance,
Un roi que je pourrais nommer votre tyran,
N'ont point changé pour vous le respect d'Artaban.
Touché de vos vertus plus que de vos outrages,
Mon cœur à vos mépris répond par des hommages :
Heureux si, dans l'ardeur de me venger de vous,
Ce cœur d'un vain honneur eût été moins jaloux !
C'est moi qui par mes soins ai porté votre père
A parer de vos droits un fils qu'il vous préfère :
Mais, hélas ! qu'ai-je fait en y forçant son choix,
Que priver l'univers du plus grand de ses rois ?
Je sens que contre vous un dessein si perfide
Est moins un attentat, qu'un affreux parricide

Que ne saurait jamais réparer ma douleur,
Qu'en signalant pour vous une juste fureur.
Ce discours, je le vois, a de quoi vous surprendre,
Et ce n'est pas de moi que vous deviez l'attendre :
Mais votre père en vain me comble de bienfaits,
Lorsqu'il s'agit, seigneur, d'expier mes forfaits.
Dans la nécessité de me donner un maître,
J'en veux du moins prendre un qui soit digne de l'être,
Qui de nos ennemis sache percer le flanc,
Et qui sache juger du prix de notre sang ;
Non de ces faibles rois dont la grandeur captive
S'entoure de flatteurs dans une cour oisive ;
Mais un roi vertueux, connu par ses hauts faits,
Tel enfin que le ciel vous offre à nos souhaits.
Artaban désormais n'en reconnaît point d'autre.
Il ne tiendra qu'à vous d'être bientôt le nôtre :
Je vous offre, seigneur, mes trésors et mon bras.
Faisons sur votre choix prononcer les soldats ;
Vous verrez quel secours vous en pouvez attendre.

DARIUS.

Quel étrange discours m'ose-t-on faire entendre ?
Je n'ai que trop souffert ce coupable entretien.
Artaban juge-t-il de mon cœur par le sien ?
S'il est assez ingrat, assez lâche, assez traître
Pour oublier sitôt tous les bienfaits d'un maître
Qui l'a de tant d'honneurs comblé jusqu'aujourd'hui,
Il peut chercher ailleurs des ingrats tels que lui.
Pour moi, soumis aux lois qu'impose la nature,
Je me reproche même un frivole murmure ;

Je respecte en mon roi le maître des humains;
J'adore en lui du ciel les décrets souverains
Dont les rois sont ici les seuls dépositaires,
Et non pas des sujets faibles et téméraires.
Qui? moi trahir Xerxès! moi troubler ses états!
Ah ! ne me parlez plus de pareils attentats.

ARTABAN.

C'est mal interpréter le zèle qui me guide.

DARIUS.

Ce zèle, quel qu'il soit, ne peut qu'être perfide.

ARTABAN.

Seigneur, dès que le ciel vous fit naître mon roi....

DARIUS.

Laissons là ce vain titre; il n'est plus fait pour moi.
Ce zèle est trop outré pour être exempt de piége:
Je ne puis estimer qui me veut sacrilége.

ARTABAN.

Et moi, seigneur, et moi, charmé de vos vertus,
J'admire Darius, et l'en aime encor plus:
Je suis touché de voir un cœur si magnanime,
Avec tant de raisons de recourir au crime,
Conserver cependant pour son père et son roi,
Malgré son injustice, une si tendre foi.
Que je plains l'univers de perdre un si grand maître!
Ah seigneur! c'est ainsi qu'on est digne de l'être:
C'est par des sentiments si grands, si généreux,
Qu'on mérite en effet notre encens et nos vœux.
Il n'est que Darius, seul semblable à lui-même,
Qui puisse renoncer à la grandeur suprême,

A l'éclat, aux honneurs d'une pompeuse cour,
Et peut-être immoler jusques à son amour.

DARIUS.

Ah cruel Artaban ! quelle fureur vous guide !
Et que prétend de moi votre adresse perfide ?
Laissez-moi mon respect, laissez-moi mes remords ;
N'excitez point contre eux de dangereux transports.
Je sens qu'au souvenir de ma chère princesse,
Toute ma vertu cède à l'ardeur qui me presse.
Pour conserver un bien qui fait tout mon bonheur,
Il n'est rien qu'en ces lieux ne tente ma fureur.
Sil est vrai que mon sort vous intéresse encore,
Sur ce point seulement Darius vous implore.

ARTABAN.

Eh bien ! seigneur, eh bien ! pour vous la conserver,
De ces lieux, s'il le faut, je la vais enlever.
Je vous puis cependant offrir une retraite
Contre vos ennemis, sûre autant que secrète.

DARIUS.

En quels lieux ?

ARTABAN.

C'est ici, dans ce même palais
Dont Xerxès prétendait vous exclure à jamais.
Pour mieux vous y cacher j'écarterai la garde :
Le droit d'en disposer seul ici me regarde.
Du moment que la nuit aura voilé les cieux,
Nous pourrons enlever Amestris de ces lieux.
Quoi ! Darius balance ! Et quelle est son attente ?
Qu'on lui vienne ravir le jour et son amante ?

Acceptez le secours que j'ose vous offrir :
A vos ordres, seigneur, ce palais va s'ouvrir.

DARIUS.

Moi, dans ces lieux sacrés que j'ose m'introduire!

ARTABAN.

Quel remords sur ce point peut encor vous séduire?
Et dans quels lieux, seigneur, puis-je mieux vous cacher?
Quel mortel osera jamais vous y chercher?

DARIUS.

C'en est fait, à vos soins Darius se confie.
Je ne hasarde rien en hasardant ma vie ;
Et, pour toutes faveurs, je ne demande aux dieux
Que de pouvoir sortir innocent de ces lieux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

ARTABAN, TISSAPHERNE.

ARTABAN.

Tout succède à mes vœux : la nuit la plus obscure,
Au gré de mes desirs, a voilé la nature.
Du sort de Darius je puis donc disposer.
La nuit s'avance, ami ; nous pouvons tout oser.
C'est ici que bientôt Amestris doit se rendre ;
Le prince impatient se lasse de l'attendre.
Cours informer de tout son rival avec soin :
D'un si rare entretien je veux qu'il soit témoin.
Dis-lui ce que j'ai fait pour trahir sa tendresse,
Nos desseins concertés d'enlever la princesse ;
Parle comme un ami peu satisfait de moi,
Indigné de me voir tromper ainsi son roi.
Cette précaution, étrange en apparence,
Plus que le reste encore importe à ma vengeance.
Le temps est précieux, ne perds pas un moment ;
J'attendrai ton retour dans cet appartement.

SCENE II.

ARTABAN.

Amour d'un vain renom, faiblesse scrupuleuse,
Cessez de tourmenter une âme généreuse,

Digne de s'affranchir de vos soins odieux.
Chacun a ses vertus, ainsi qu'il a ses dieux.
Dès que le sort nous garde un succès favorable,
Le sceptre absout toujours la main la plus coupable;
Il fait du parricide un homme généreux:
Le crime n'est forfait que pour les malheureux.
Pâles divinités qui tourmentez les ombres,
Et répandez l'effroi dans les royaumes sombres,
Venez voir un mortel plus terrible que vous,
Surpasser vos fureurs par de plus nobles coups.
Du plus illustre sang ma main bientôt fumante,
Va tout remplir ici d'horreur et d'épouvante;
Tout va trembler, frémir; et moi, je vais régner.
Vertu! c'est à ce prix qu'on peut te dédaigner....
J'aperçois Darius: une affreuse tristesse
Semble occuper son cœur.

SCENE III.

DARIUS, ARTABAN.

DARIUS.

Où donc est la princesse?
Ne viendra-t-elle point?

ARTABAN.

Dissipez ce souci:
Je vais dans le moment vous l'envoyer ici.
Pour vous livrer, seigneur, une amante si chère,
J'attendais de la nuit le sombre ministère.
J'ai moi-même avec soin fait le choix des soldats

Qui doivent en Egypte accompagner nos pas.
Je ne crains qu'Amestris : soit crainte ou prévoyance,
Je n'ai trouvé qu'un cœur armé de défiance ;
Elle hésite à vous voir ; je lui paraîs suspect.
Donnez-moi ce poignard, seigneur : à son aspect
Peut-être qu'Amestris, qui doutait de mon zèle,
N'osera soupçonner un témoin si fidèle.

(Darius lui remet son poignard.)

Adieu ; je vais presser un si doux entretien :
Puisse-t-il vous unir d'un éternel lien !

DARIUS.

Allez ; le temps est cher : mon âme impatiente
Commence à se lasser d'une si longue attente.

SCENE IV.

DARIUS.

Où vais-je, malheureux ? et quel est mon espoir ?
Qu'est devenu ce cœur si plein de son devoir ?
Quoi ! j'ose violer le palais de mon père !
Moi, qui me reprochais une plainte légère,
Qui m'enorgueillissais d'une austère vertu,
Je me rends sans avoir seulement combattu !
D'amant infortuné devenu fils perfide,
J'abandonne mon cœur au transport qui le guide !
C'est ainsi que, de nous disposant à son gré,
L'amour sait de nos cœurs s'emparer par degré ;
Et d'appâts en appâts conduisant la victime,
Il la fait à la fin passer de crime en crime.

Lieux où je prétendais un jour entrer en roi,
Où j entre en malheureux qui viole sa foi,
Puissent les soins cruels où mon amour m'engage,
Vous épargner encore un plus sanglant outrage!
Je ne sais quel effroi vient ici me troubler,
Mais je sens qu'un grand cœur peut quelquefois trembler.
Je combats vainement un trouble si funeste;
En vain je vais revoir le seul bien qui me reste:
Loin de pouvoir goûter un espoir si charmant,
Je ne ressens qu'horreur et que saisissement.
Ce cœur, dans les hasards fameux par son audace,
S'alarme sans savoir quel péril le menace.
On vient: c'est Amestris. Que dans son désespoir
Mon triste cœur avait besoin de la revoir!

SCENE V.

AMESTRIS, DARIUS.

DARIUS.

Je vous revois enfin, mon aimable princesse:
A votre aspect charmant toute ma crainte cesse.
Je me plaignais de vous; et mon cœur éperdu,
Impatient, troublé d'avoir tant attendu,
Vous accusait déja....

AMESTRIS.

Si je m'en étais crue,
Vous ne jouiriez pas de ma funeste vue.
Quel affreux confident vous êtes-vous choisi!
Avec un tel secours, que cherchez-vous ici?

A quoi destinez-vous des mains si criminelles?
De tant d'amis, pour vous autrefois si fidelles,
Ne vous reste-t-il plus que le seul Artaban,
Ce ministre odieux des fureurs d'un tyran,
De tous vos ennemis le plus cruel peut-être,
Caché sous des écueils familiers à ce traître?
Contre de vains détours ce grand cœur affermi,
Qui sait avec tant d'art surprendre un ennemi,
Avec tant de valeur si plein de prévoyance,
A des amis de cour se livre sans prudence!
Je frémis chaque instant, chaque pas que je fais.
Jusqu'au silence affreux qui règne en ce palais,
Tout me remplit d'effroi : mille tristes présages
Semblent m'offrir la mort sous d'horribles images.
Vous ne la voyez pas, seigneur; votre grand cœur
S'est fait un soin cruel d'en mépriser l'horreur:
Mais moi, de vos mépris instruite par les larmes
Qu'arrachent de mon cœur mes secrètes alarmes,
Je crois déja vous voir, le couteau dans le flanc,
Expirer à mes pieds, noyé dans votre sang.
Fuyez; épargnez-moi le terrible spectacle
De vous voir dans mes bras égorger sans obstacle:
Fuyez; ne souillez point d'un plus long attentat
Ces lieux où vous devez n'entrer qu'avec éclat.
Je vous dirai bien plus : quoique je la respecte,
Votre vertu commence à m'être ici suspecte.
Allez m'attendre ailleurs : laissez à mon amour
Le soin de vous rejoindre et de fuir de la cour:
Surtout n'exposez plus une si chère vie.

DARIUS.

Ma princesse, eh ! comment voulez-vous que je fuie?
De ce palais sacré j'ignore les détours ;
Et quand je les saurais, quel odieux recours !
Dût le ciel irrité lancer sur moi la foudre,
A vous abandonner rien ne peut me résoudre.
C'est pour vous enlever de ces funestes lieux,
Qu'à mille affreux périls je ferme ici les yeux.
Dussé-je contre moi voir s'armer ma princesse,
J'attendrai qu'Artaban me tienne sa promesse :
Après ce qu'il a fait et ce qu'il m'a promis,
Nul soupçon de sa foi ne peut m'être permis.

AMESTRIS.

Malheureux ! à l'objet que vous voyez paraître,
Reconnaissez les soins que vous gardait le traître.

SCENE VI.

ARTAXERCE, DARIUS, AMESTRIS.

ARTAXERCE.

Sur des avis secrets, peu suspects à ma foi,
En vain je m'attendais à voir ce que je voi.
Au milieu de la nuit une telle entrevue,
En des lieux si sacrés, était si peu prévue,
Que, malgré le courroux dont mon cœur est saisi,
J'ai peine à croire encor ce que je vois ici.
Depuis quand aux humains ces lieux inaccessibles
Prêtent-ils aux amants des retraites paisibles ?
Ignore-t-on encor que ce lieu redouté

Est le séjour du trône et de la majesté?
C'est pousser un peu loin l'audace et l'imprudence,
Que d'oser de vos feux lui faire confidence.
Qui jamais eût pensé qu'un prince vertueux,
Devenu moins soumis et moins respectueux,
N'écoutant désormais qu'un désespoir injuste,
Eût osé violer une retraite auguste,
Braver son père, avoir un odieux recours
A ceux qu'il a chargés de veiller sur ses jours?
Avec un tel appui, que prétendez-vous faire?
Qui vous fait en ces lieux mettre un pied téméraire?

DARIUS.

Cesse de t'informer où tendent mes projets,
Et ne pénètre point jusques dans mes secrets.
Crois-moi, loin d'abuser d'une injuste puissance,
Ingrat, ressouviens-toi des droits de ma naissance;
Qu'à moi seul appartient celui de commander.

ARTAXERCE.

Je crains bien qu'en effet l'espoir d'y succéder,
Déguisant dans ton cœur la fureur qui te guide,
Ici, moins qu'un amant, n'ait conduit un perfide.
Si tu n'avais cherché qu'à revoir Amestris,
Ce n'est pas dans ces lieux que je t'aurais surpris:
L'amour ne cherche pas un si terrible asile.
D'ailleurs, à ce mystère Artaban inutile
N'eût pas été choisi pour servir tes amours.
On a bien d'autres soins avec un tel secours.
D'où vient que ce palais, devenu solitaire,
Se trouve dépouillé de sa garde ordinaire?

Je n'entrevois ici que projets pleins d'horreur.

DARIUS.

Ah ! c'est trop m'outrager ; il faut qu'à ma fureur....

AMESTRIS.

Arrêtez, gardez-vous d'oser rien entreprendre.
Je ne sais quelle voix vient de se faire entendre ;
Mais d'effroyables cris sont venus jusqu'à moi :
Tout mon sang dans mon cœur s'en est glacé d'effroi.

ARTAXERCE.

Tremble ; c'est à ce bruit qui t'annonce mon père,
Qu'il faut.... Va, malheureux, évite sa colère.

SCENE VII.

ARTAXERCE, DARIUS, AMESTRIS, ARTABAN.

ARTAXERCE.

Que vois-je ? quel objet se présente à mes yeux !
Artaban, est-ce vous ?

ARTABAN.

O dieux ! injustes dieux !

ARTAXERCE.

Quel horrible transport ! Expliquez-vous, de grace ;
Dans ces augustes lieux qu'est-ce donc qui se passe ?

ARTABAN.

Grands dieux, qui connaissez les forfaits des humains,
A quoi sert désormais la foudre dans vos mains ?
Souverain protecteur de ce superbe empire,
Ame de l'univers, par qui seul tout respire,

Ne dissipe jamais les ombres de la nuit,
Si tu ne veux souiller la clarté qui te suit.
Dès que de tels forfaits les mortels sont capables,
Ils ne méritent plus tes regards favorables.

ARTAXERCE.

D'où naît ce désespoir? Quel étrange malheur....

ARTABAN.

Ah! seigneur, est-ce vous? ô comble de douleur!
Hélas! mon roi n'est plus.

ARTAXERCE.

Il n'est plus!

DARIUS.

O mon père!

AMESTRIS.

Qu'un trépas si soudain m'annonce un noir mystère!

ARTABAN.

Seigneur, Xerxès est mort: une barbare main
De trois coups de poignard vient de percer son sein.

ARTAXERCE.

Ah! qu'est-ce que j'entends, Darius?

DARIUS.

Artaxerce!

ARTABAN.

Grands dieux! réserviez-vous ce forfait à la Perse?

DARIUS.

Laissez de ces transports le vain emportement,
Ou donnez-leur du moins plus d'éclaircissement.
Est-ce ainsi que, chargé d'une tête si chère,
Artaban veille ici sur les jours de mon père?

De ce dépôt sacré qu'avez-vous fait? Parlez.

ARTABAN.

Moi, ce que j'en ai fait? quelle audace! Tremblez.

DARIUS.

Parlez, expliquez-vous.

ARTABAN.

Non, la même innocence
N'aurait pas un maintien plus rempli d'assurance.
Il faut avoir un cœur au crime bien formé,
Pour m'entendre sans trouble et sans être alarmé.

DARIUS.

Je ne puis plus souffrir cette insolence extrême.
A qui s'adresse donc ce discours?

ARTABAN.

A vous-même.

DARIUS.

A moi, perfide? à moi?

ARTABAN.

Barbare, à qui de nous,
Puisque ce coup affreux n'est parti que de vous?

DARIUS.

Ah! monstre imposteur!

ARTABAN.

Frappe, immole encor ton frère;
Joins notre sang au sang de ton malheureux père.

DARIUS.

Quoi! prince, vous souffrez qu'il ose m'accuser?

ARTAXERCE.

Darius, c'est à toi de m'en désabuser.

DARIUS.

Quoi ! d'un esclave indigne appuyant l'imposture ,
Vous-même à votre sang vous feriez cette injure !
J'avais cru que ce cœur qu'Artaxerce connaît....

ARTABAN.

Traître, on n'est pas toujours tout ce que l'on paraît.
Mais d'un crime si noir il est plus d'un complice :
Le cruel n'a pas seul mérité le supplice.
Seigneur, apprenez tout ; c'est moi qui cette nuit
L'ai dans ces lieux sacrés en secret introduit.
Comme il ne demandait qu'à revoir la princesse,
Touché de ses malheurs, j'ai cru qu'à sa tendresse
Je pouvais accorder ce généreux secours ;
Mais, tandis qu'à servir ses funestes amours
Loin de ces tristes lieux m'occupait le perfide,
Sa main les a souillés du plus noir parricide.
De mes soins pour l'ingrat j'allais voir le succès,
Quand, passant près des lieux retraite de Xerxès,
Dont une lueur faible écartait les ténèbres,
Votre nom, prononcé parmi des cris funèbres,
M'a rempli tout-à-coup et d'horreur et d'effroi.
J'entre. Jugez, seigneur, quel spectacle pour moi,
Quand ce prince, autrefois si grand, si redoutable,
Des pères malheureux exemple déplorable,
S'est offert à mes yeux sur son lit étendu,
Tout baigné dans son sang lâchement répandu,
Qui de ce même sang, mais d'une main tremblante,
Nous traçait de sa mort une histoire sanglante ;
Puisant, dans les ruisseaux qui coulaient de son flanc,

Le sang accusateur des crimes de son sang.
Monument effroyable à la race future !
Caractères affreux dont frémit la nature !
Ce prince, à mon aspect rappelant ses esprits,
S'est fait voir dans l'état où ce traître l'a mis.
« Tu frémis, m'a-t-il dit, à cet objet funeste :
« Tu frémiras bien plus quand tu sauras le reste.
« Quelle barbare main a commis tant d'horreurs !
« Cher Artaban, approche, et lis par qui je meurs.
« Le fils cruel que j'ai dépouillé de l'empire,
« Dans le sein paternel.... » A ces mots il expire.
Traître, d'aucun remords si ton cœur n'est pressé,
Viens voir ces traits de sang où ton crime est tracé.

DARIUS.

Où tend de ce trépas la funeste peinture ?
Crois-tu par ce récit prouver ton imposture ?
Ne crois pas ébranler un cœur comme le mien ;
Je confondrai bientôt l'artifice du tien.
Dis-moi, traître, dis-moi, puisque mon innocence
Est contre un tel témoin réduite à la défense,
Qui peut m'avoir conduit jusqu'à ce lit sacré,
Du reste des mortels, hors toi seul, ignoré,
Dont n'aurait pu m'instruire une faible lumière ?

ARTABAN.

Que sais-je ? Le destin ennemi de ton père.

AMESTRIS, à Artaxerce.

Ah seigneur ! c'en est trop ; et mon cœur irrité
Ne peut, sans murmurer de cette indignité,
Voir le vôtre souffrir qu'avec tant d'insolence

Un traître ose à mes yeux opprimer l'innocence ;
Que, la main teinte encor du sang qu'il fit couler,
De sa fausse douleur prêt à vous aveugler,
Il ose de son crime accabler votre frère,
Sans exciter en vous une juste colère.
Il ne vous reste plus, crédule et soupçonneux,
Que de nous partager un crime si honteux.

DARIUS.

Ah madame ! souffrez que ma seule innocence
Se charge contre lui du soin de ma défense.
(à Artaban.)
Pour convaincre de crime un prince tel que moi ;
Malheureux, il faut bien d'autres témoins que toi.
Tu n'es que trop connu.

ARTABAN.

J'ai voulu voir, barbare,
Jusqu'où pourrait aller une audace si rare ;
Mais sous tes propres coups il te faut accabler.
Regarde, si tu peux, ce témoin sans trembler.
(Il lui montre son poignard.)

DARIUS.

Grands dieux !

ARTABAN.

Voyez, seigneur, voyez ce fer perfide
Que du sang de son père a teint le parricide,
Encor tout dégouttant de ce sang précieux
Dont l'aspect fait frémir la nature et les dieux.
Roi des rois, c'est à toi que ma douleur l'adresse :
Armes-en désormais une main vengeresse ;

Efface, en le plongeant dans son perfide sein,
Ce qui reste dessus du crime de sa main.

DARIUS.

Je demeure interdit. Dieux puissants! quoi! la foudre
Ne sort pas de vos mains pour le réduire en poudre?
Ah traître! oses-tu bien employer contre moi
Ce fer que l'amour seul a commis à ta foi?
Barbare, c'était donc à ce funeste usage
Que ta main réservait un si précieux gage!
Prince, je n'ai besoin, pour me justifier,
Que de ce même fer qu'il s'est fait confier.
Il a feint qu'Amestris....

ARTAXERCE.

Ah misérable frère!
Malheureux assassin de ton malheureux père!
Que peux-tu m'opposer qui puisse dans mon cœur
Balancer ce témoin de ta noire fureur?
Juste ciel! se peut-il que de tels sacrifices
De mon règne naissant consacrent les prémices?

DARIUS.

C'en est fait, je succombe; et mon cœur abattu,
Contre tant de malheurs se trouve sans vertu.

AMESTRIS.

Défends-toi, Darius; que ton cœur se rassure:
L'innocence a toujours confondu l'imposture.
C'est un droit qu'en naissant elle a reçu des dieux,
Qui partagent l'affront qu'on te fait en ces lieux.

DARIUS.

Je n'en ai que trop dit, et la fière innocence

Souffre mal aisément une longue défense.
Quoi! vous voulez, madame, encor m'humilier
Au point de me forcer à me justifier!
De quel droit mon sujet, paré d'un plus haut titre,
Du destin de son roi deviendra-t-il l'arbitre?
Né le premier d'un sang souverain en ces lieux,
Je ne connais ici de juges que les dieux.

ARTAXERCE.

Ne crains point qu'abusant du pouvoir arbitraire,
Ton frère de ton sort décide en téméraire :
Du sang de tes pareils on ne doit disposer,
Qu'au poids de la justice on ne l'ait su peser.
Tout parle contre toi; mais telle est la victime,
Qu'il faut aux yeux de tous la convaincre de crime.
Pour en décider seul mon cœur est trop troublé.

(à Artaban.)

Allez; que par vos soins le conseil rassemblé
Se joigne en ce moment aux mages de la Perse :
C'est sur leurs voix que doit prononcer Artaxerce.
Consultons sur ce point les hommes et les dieux.

(aux personnes de sa suite.)

Vous, observez le prince, et gardez-le en ces lieux.

(à Darius.)

Adieu. Puisse le ciel s'armer pour l'innocence,
Ou de ton crime affreux m'épargner la vengeance!

SCENE VIII.

DARIUS, AMESTRIS.

DARIUS.

Ce n'est donc plus qu'à vous, grands dieux, que j'ai recours:
Non pas dans le dessein de conserver mes jours;
Sauvez-moi seulement d'une indigne mémoire.
Que du moins ces lauriers fameux par tant de gloire,
Des honneurs souverains par le sort dépouillés,
D'un opprobre éternel ne soient jamais souillés.
Ah ma chère Amestris! quelle horreur m'environne!
Quel sceptre! quels honneurs! quels titres pour le trône!
Faut-il que tant de gloire et que des feux si beaux
Se trouvent terminés par la main des bourreaux?

AMESTRIS.

Non, mon cher Darius, ne crains rien de funeste:
Les dieux seront pour toi, puisqu'Amestris te reste.
Je n'offre point de pleurs à ton sort malheureux:
L'amour attend de moi des soins plus généreux.
Je vais, dans tous les cœurs enchantés de ta gloire,
Te laver du soupçon d'une action si noire.
Tu verras ton triomphe éclater en ce jour:
Crois-en le ciel vengeur, tes vertus, mon amour,
J'armerai tant de bras, que ton barbare frère
Me rendra mon amant, ou rejoindra ton père.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

ARTABAN.

Le soleil va bientôt chasser d'ici la nuit,
Et de mon crime heureux éclairer tout le fruit.
Darius est perdu : sa tête infortunée
Sous le couteau mortel va tomber condamnée.
De ma fureur sur lui rejetant les horreurs,
De la soif de son sang j'ai rempli tous les cœurs.
De leur amour pour lui je ne crains plus l'obstacle :
Sa tête, à ses sujets triste et nouveau spectacle,
Va me servir enfin, dans ce jour éclatant,
De degré pour monter au trône qui m'attend.
Il ne me reste plus qu'à frapper Artaxerce :
Il est si peu fameux, si peu cher à la Perse,
Que, parmi les frayeurs d'un peuple épouvanté,
A peine ce forfait me sera-t-il compté.
A travers tant de joie un seul souci me reste ;
C'est de mes attentats le complice funeste,
Le lâche Tissapherne, indigne d'être admis
A l'honneur du forfait que ma main a commis.
Je l'ai vu, dans le temps que mon cœur magnanime
S'immolait sans frémir une illustre victime,
Pâlir d'effroi, m'offrir d'une tremblante main
Le secours égaré d'un vulgaire assassin.

On eût dit, à le voir, dans ce moment terrible
Où le sang et les cris me rendaient inflexible,
Considérer l'autel, la victime et le lieu,
Que sa main sacrilége allait frapper un dieu.
Dès qu'à de tels forfaits l'ambition nous livre,
Tout complice un moment n'y doit jamais survivre:
C'est vouloir qu'un secret soit bientôt révélé.
Ou complice, ou témoin, tout doit être immolé.
Tandis qu'ici la nuit répand encor ses ombres,
Précipitons le mien dans les royaumes sombres.
Il faut que de ce fer, teint d'un si noble sang,
Pour prix de sa pitié je lui perce le flanc.
Allons.... Mais quel objet à mes yeux se présente?

SCENE II.

ARTABAN, BARSINE.

BARSINE.

Seigneur, vous me voyez éperdue et tremblante:
Je vous cherche, le cœur plein d'horreur et d'effroi.
Quelle affreuse nouvelle a passé jusqu'à moi!
Tout se remplit ici de troubles et d'alarmes:
Vos gardes désolés versent partout des larmes.
On dit....

ARTABAN.

Et que dit-on?

BARSINE.

Qu'une perfide main
Du malheureux Xerxès vient de percer le sein.

ARTABAN.

Que peut vous importer cette affreuse nouvelle ?
Et quel soin si pressant près de moi vous appelle ?

BARSINE.

On dit que Darius, de ces barbares coups,
Peut-être injustement, est accusé par vous.
Je vois qu'ici pour lui tous les cœurs s'intéressent.

ARTABAN.

Je vois en sa faveur que trop de soins vous pressent :
C'est vous inquiéter du sort d'un malheureux
Plus que vous ne devez, et plus que je ne veux.

BARSINE.

Je vois qu'ici l'envie attaque votre gloire :
Pour moi je sais, seigneur, tout ce que j'en dois croire.
Mais si, malgré l'horreur d'un si noir attentat,
Vous pouviez conserver Darius à l'état,
Les Perses, enchantés de sa valeur suprême,
Croiraient ne le devoir désormais qu'à vous-même.
En les satisfaisant, vous pourriez aujourd'hui
De ce prince d'ailleurs vous faire un sûr appui.
Rendez à l'univers ce héros magnanime
Que, malgré vous, le peuple absout déja du crime.

ARTABAN.

C'est-à-dire qu'il faut, pour contenter vos vœux,
Que je mette aujourd'hui le crime entre nous deux ;
Et peut-être bien plus, pour sauver le perfide,
Que je me charge ici moi seul du parricide !
Fille indigne de moi, qui crois m'en imposer,
Ce n'est pas à mes yeux qu'il faut se déguiser.

Les cœurs me sont ouverts ; rien ne te sert de feindre :
Des faiblesses du tien parle sans te contraindre ;
Dis-moi que pour l'ingrat ton lâche cœur épris,
Des transports les plus doux paye tous ses mépris ;
Que, ce cœur démentant et sa gloire et ma haine,
Le soin de le sauver est le seul qui t'amène :
Et je te répondrai ce qu'un cœur généreux
Doit répondre, indigné d'un amour si honteux.
Lâche, pour ton amant n'attends aucune grace :
La pitié dans mon cœur n'a jamais trouvé place.
Pour peu qu'à l'émouvoir elle ose avoir recours,
Barsine peut compter que c'est fait de ses jours.

BARSINE.

C'en est donc fait, seigneur ! vous n'avez plus de fille.

ARTABAN.

Opprobre désormais d'une illustre famille,
Et qu'importe à ton père ou ta vie ou ta mort ?
Va, fuis loin de mes yeux, crains un juste transport.
On vient : éloigne-toi, si tu ne veux d'un père
Eprouver ce que peut une juste colère.

(Barsine sort.)

Ce n'est point par des pleurs que l'on peut émouvoir
Un cœur qui ne connaît amour, lois ni devoir.
Artaxerce paraît, achevons notre ouvrage :
Mais, avant que ce coup signale mon courage,
Je veux que par mes soins Darius immolé
Soulève contre lui le peuple désolé :
Faisons-en sur lui seul tomber toute la haine.

SCENE III.

ARTAXERCE, ARTABAN.

ARTABAN.

Vous soupirez, seigneur ; un soin secret vous gêne :
Mais de votre pitié reconnaissez le fruit.
Par les pleurs d'Amestris tout le peuple est séduit.
L'ingrate, n'écoutant que l'amour qui la guide,
Rejette sur vous seul un affreux parricide.
On l'a vue en fureur s'échapper de ces lieux,
Porter de toutes parts ses pleurs séditieux.
A sauver Darius Babylone s'apprête,
A moins que par sa mort votre main ne l'arrête.
De ses fausses vertus un vain peuple abusé,
Malgré le crime affreux dont il est accusé,
Non-seulement, seigneur, le plaint et lui pardonne,
Mais va jusqu'à vouloir le placer sur le trône.
Si jamais Darius échappe de vos mains,
Pour vous le conserver nos efforts seront vains :
Les soldats éblouis, plus touchés de sa gloire
Qu'indignés d'un forfait si difficile à croire,
Ardents à le servir, viendront de toutes parts
A flots impétueux grossir ses étendards.
Jugez alors, jugez si, bourreau de son père,
Sa main balancera pour immoler un frère
Qui retient, en faveur d'un lâche meurtrier,
Ce bras qui l'aurait dû déja sacrifier.
Signalez, par les soins d'une prompte vengeance,

Votre justice ainsi que votre prévoyance :
Songez que vous avez plus à le prévenir,
Que vous n'avez encor, seigneur, à le punir.

ARTAXERCE.

Vous ignorez, hélas ! combien je suis à plaindre ;
Non point par les périls que vous me faites craindre,
Mais par le souvenir d'un frère trop chéri.
Que ne puis-je frapper sans en être attendri !
On l'a jugé coupable, et c'est fait de sa vie.
Mais, avant qu'à Xerxès mon cœur le sacrifie,
Je veux le voir encor dans ces derniers moments :
Je n'en saurais vouloir trop d'éclaircissements.

ARTABAN.

Sur quoi prétendez-vous que l'on vous éclaircisse ?
Pourriez-vous de ma part craindre quelque artifice ?

ARTAXERCE.

Non ; mais je veux enfin, quoiqu'il soit condamné,
Voir encore un moment ce prince infortuné.
Qu'on se garde surtout de hâter son supplice.

SCENE IV.

ARTAXERCE.

Toi, qui de ma douleur attends ce sacrifice,
Ombre du plus grand roi qui fut dans l'univers,
Qu'une barbare main fit descendre aux enfers,
Dissipe les horreurs d'un doute qui m'accable.
Le vengeur est tout prêt, montre-moi le coupable :
N'expose point un cœur qu'irrite ton trépas,

A des crimes certains pour un qui ne l'est pas.
Prends pitié de ton sang; fais que ma main funeste,
En croyant le venger, n'en verse pas le reste.
Je ne sais quelle voix me parle en sa faveur;
Mais jamais la pitié n'attendrit tant un cœur.
Dieux vengeurs des forfaits, appuis de l'innocence,
Vous sur qui nous osons usurper la vengeance,
Grands dieux! épargnez-moi le reproche fatal
De n'avoir immolé peut-être qu'un rival.

SCENE V.

ARTAXERCE, AMESTRIS.

AMESTRIS.

C'en est donc fait, cruel! sans que rien vous arrête,
A le sacrifier votre fureur s'apprête!
Barbare, pouvez-vous, sans mourir de douleur,
Prononcer un arrêt qui fait frémir d'horreur?
Quoi! d'aucune pitié votre âme n'est émue!
Quel funeste appareil vient de frapper ma vue!
Ah seigneur! se peut-il qu'un cœur si généreux,
Altéré désormais du sang des malheureux,
Sur la foi d'un cruel, bourreau de votre père,
De ses propres forfaits puisse punir un frère?
Et quel frère, grands dieux! Le plus grand des mortels,
Moins digne de soupçons, que d'encens et d'autels.
Est-ce à moi de venir dans votre âme attendrie
De cet infortuné solliciter la vie?
Si rien en sa faveur ne vous peut émouvoir,

Craignez du moins, craignez mon juste désespoir ;
Et ne présumez pas qu'au sein de Babylone
A de lâches complots le peuple l'abandonne.
O desir de régner ! que ne peut ta fureur,
Puisqu'elle a pu sitôt corrompre un si grand cœur ?
Car ne vous flattez pas que d'un tel sacrifice
On puisse à d'autres soins imputer l'injustice.
Dites du moins, cruel, à quel prix en ces lieux
Vous prétendez donc mettre un sang si précieux.
Est-ce au prix de ma main ? est-ce au prix de ma vie ?
Barbare, vous pouvez contenter votre envie.
Prononcez : j'en attends l'arrêt à vos genoux ;
Et l'attends sans trembler, s'il est digne de vous.

SCENE VI.

ARTAXERCE, DARIUS, AMESTRIS, GARDES.

DARIUS.

Ah madame ! cessez de prendre ma défense ;
Laissez aux dieux le soin d'appuyer l'innocence.
C'est rendre en ce moment mon rival trop heureux,
Que de vous abaisser à des soins si honteux.
Solliciter pour moi, c'est m'avouer coupable.
Laissez, sans le flétrir, périr un misérable.
Quand vous triompheriez de son inimitié,
Ma vertu ne veut rien devoir à sa pitié.
Puisqu'on m'a prononcé ma sentence mortelle,
Parle, d'où vient qu'ici ta cruauté m'appelle ?

Que prétends-tu de moi dans ces moments affreux ?
Est-ce pour insulter au sort d'un malheureux ?
Va, cruel, sois content : le ciel impitoyable
Ne peut rien ajouter au destin qui m'accable.
Jouis d'un sceptre acquis au mépris de mes droits :
Soumets, si tu le peux, Amestris à tes lois :
Pour combler de ton cœur toute la barbarie,
Achève de m'ôter et l'honneur et la vie ;
Mais laisse-moi mourir sans m'offrir des objets
Qui ne font qu'irriter mes maux et mes regrets.
Je ne veux point, ingrat, dans ton âme cruelle
Te rappeler pour toi mon amitié fidelle :
Rien ne me servirait de t'en entretenir,
Puisqu'il t'en reste à peine un triste souvenir.
Rappelle seulement mes premières années,
Glorieuses pour moi, quoique peu fortunées ;
Cet amour scrupuleux et des dieux et des lois,
Cet austère devoir signalé tant de fois,
Ces transports de vertu, cette ardeur pour la gloire,
Dont nul autre penchant n'a flétri la mémoire ;
Ce respect pour mon roi, que rien n'a pu m'ôter :
C'est avec ces témoins qu'il me faut confronter,
Non avec Artaban, souillé de trop de crimes
Pour donner de sa foi des garants légitimes ;
Qui, pour t'en imposer, ne produit contre moi
Qu'un poignard désormais peu digne de ta foi.
« Amestris, m'a-t-il dit, doute encor de mon zèle ;
« Ce fer peut me servir de garant auprès d'elle ;
« Un moment à mes soins daignez le confier. »

Mais c'est trop m'abaisser à me justifier.
Tout est prêt, m'a-t-on dit. Adieu, barbare frère,
Plus injuste pour moi que ne le fut mon père.
Les dieux te puniront un jour de mes malheurs.
Tu détournes les yeux! je vois couler tes pleurs!
Hélas! et que me sert que ton cœur s'attendrisse,
Tandis que ta fureur me condamne au supplice?
Quel opprobre, grands dieux! et quelle indignité!
Au supplice! qui, moi? L'avais-je mérité?
De tant de noms fameux, en ce moment funeste,
Le nom de parricide est le seul qui me reste!
Je me sens à ce nom agité de fureur.
Ah cruel! s'il se peut, épargne-m'en l'horreur.

ARTAXERCE.

Ah frère infortuné! plus cruel que moi-même!
Eh! que puis-je pour toi dans ce malheur extrême?
Est-ce moi qui t'ai seul chargé d'un crime affreux?
Ai-je prononcé seul un arrêt rigoureux?
Que n'ai-je point ici tenté pour ta défense?
J'aurais de tout mon sang payé ton innocence;
Et si je n'avais craint que d'un si noir forfait
Ma pitié ne m'eût fait soupçonner en secret,
J'aurais, pour conserver une tête si chère,
Trahi les lois, trahi jusqu'au sang de mon père.
Plains-toi, si tu le veux, d'un devoir trop fatal;
Accuses-en le juge, et non pas le rival.
Quels que soient ses appas, quelqu'ardeur qui me presse,
Je te donne ma foi que jamais la princesse,
Libre par ton trépas d'obéir à la loi,

Ne me verra tenter un cœur qui fut à toi.
L'instant fatal approche : adieu, malheureux frère,
Victime qu'à regret je dévoue à mon père ;
Dans ces moments affreux, si terribles pour toi,
Victime cependant moins à plaindre que moi.
Adieu. Malgré les coups dont le destin t'accable,
Va mourir en héros, et non pas en coupable.

DARIUS.

Va, je n'ai pas besoin de conseils pour mourir.
La mort, sans m'effrayer, à mes yeux peut s'offrir :
C'est le supplice, et non le trépas qui m'offense ;
C'est de te voir, cruel, braver mon innocence,
Te plaire en ton erreur, chercher à t'abuser.

ARTAXERCE.

Ingrat, qui veux-tu donc que je puisse accuser ?
Croirai-je qu'Artaban, qui perd tout en mon père,
Ait porté sur son prince une main meurtrière ?
Quel espoir sous mon règne aurait flatté son cœur,
Moi qui ne l'ai jamais pu voir qu'avec horreur ?
Rien ne peut désormais retarder ton supplice.

DARIUS.

Et le ciel peut souffrir cette horrible injustice !
Ah ! misérable honneur ! malheureuse vertu !
Hélas ! que m'a servi d'en être revêtu ?
Quoi ! je meurs accusé du meurtre de mon père,
Et, pour comble d'horreur, condamné par mon frère !
Allons, c'est trop se plaindre ; il faut remplir mon sort,
Et subir sans frémir la honte de ma mort.
Adieu, chère Amestris : ne versez plus de larmes ;

Contre cet inhumain ce sont de faibles armes.
Les cœurs ne sont plus faits ici pour s'attendrir.
Il faut nous séparer, madame; il faut mourir.

AMESTRIS.

Vous, mourir! Ah seigneur! c'est en vain qu'un barbare....

ARTAXERCE.

Otez-moi ces objets, gardes; qu'on les sépare.

SCENE VII.

DARIUS, ARTAXERCE, AMESTRIS, BARSINE, GARDES.

BARSINE.

Arrête, Darius; arrête, roi des rois,
Et sois, en frémissant, attentif à ma voix.
La justice du ciel, lente, mais toujours sûre,
S'est lassée à la fin d'appuyer l'imposture.
Apprends un crime affreux qui te fera trembler....
Mais ce n'est pas à moi de te le révéler;
Tu n'apprendras que trop une action si noire.
C'est pour m'en épargner l'odieuse mémoire,
Pour n'en point partager et l'horreur et l'affront,
Que ma main a fait choix du poison le plus prompt.
Tout ce qu'en ce moment Barsine te peut dire,
C'est qu'elle est innocente, et qu'Artaban expire.
Tissapherne qui vit, quoique prêt à mourir,
Complice du forfait, peut seul le découvrir.
(à Darius.)
Adieu, prince; je meurs à plaindre, mais contente

D'avoir pu conserver une tête innocente.
Heureuse d'effacer, dans ces tristes moments,
Ce qu'un père cruel t'a causé de tourments!

DARIUS.

Achevez, justes dieux, d'éclairer l'innocence;
Mais ne vous chargez point du soin de ma vengeance.

ARTAXERCE.

Qu'ai-je entendu, mon frère? et que dois-je penser?

DARIUS.

A m'aimer, à me plaindre, et ne plus m'offenser;
Et si quelque soupçon peut encor te séduire,
Tissapherne paraît qui pourra le détruire.
Daigne l'interroger.

SCENE VIII.

DARIUS, ARTAXERCE, AMESTRIS, TISSAPHERNE, GARDES.

TISSAPHERNE, aux gardes.

Vos soins sont superflus:
Barbares, laissez-moi; je ne me connais plus.
Que vois-je? Darius! Ah prince magnanime!
Que j'ai craint de vous voir succomber sous le crime!
Quoi! vous vivez encor! mes vœux sont satisfaits:
Le ciel, sans m'effrayer, peut frapper désormais.
Je ne craignais, seigneur, que de voir l'imposture
Triompher aujourd'hui d'une vertu si pure;
Mais puisque vous vivez, quel que soit mon forfait,
Je vais en ce moment l'avouer sans regret.

C'est Artaban et moi, dont la fureur impie
Du malheureux Xerxès vient de trancher la vie.
Séduit par les projets d'un odieux ami,
Contre la majesté par l'ingrat affermi,
Sur quelque vain espoir aux forfaits enhardie,
Ma main a seule ici servi sa perfidie.
Il prétendait régner, et vous perdre tous deux :
Mais, craignant de ma part des remords dangereux,
Il en a cru devoir prévenir l'injustice,
Et le traître n'a fait que hâter son supplice.
Je viens de l'immoler aux mânes de mon roi.

ARTAXERCE.

Penses-tu par sa mort t'acquitter envers moi ?

TISSAPHERNE.

Je ne sais si son sang pourra vous satisfaire ;
Mais je puis sans péril braver votre colère.
Dans l'état où je suis je ne crains que les dieux.

(On l'emporte.)

SCENE IX.

DARIUS, ARTAXERCE, AMESTRIS, GARDES.

ARTAXERCE.

Que je dois désormais te paraître odieux !
Ah mon cher Darius ! par quels soins, quels hommages,
Pourrai-je dans ton cœur réparer tant d'outrages ?

DARIUS.

Seigneur, vous le pouvez : rendez-moi le seul bien

Qui puisse désarmer un cœur comme le mien.

ARTAXERCE.

Si, sur le moindre espoir, je pouvais y prétendre,
Ce bien n'est pas celui que je voudrais te rendre.
J'en connais trop le prix; mais, malgré mon ardeur,
Prince, je ne sais pas tyranniser un cœur.
Dès qu'on a pu porter l'amour de la justice
Jusqu'à vouloir livrer son sang même au supplice,
Tout doit dans notre cœur céder à l'équité.
Reçois-en donc ce prix de ta fidélité.
Afin qu'à mes bienfaits tout le reste réponde,
Je te rends la moitié de l'empire du monde.

FIN DU TOME PREMIER.

